

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

Publiés par Olivier Reverdin et Bernard Grange

TOME XLI

PAUSANIAS HISTORIEN

HUIT EXPOSÉS SUIVIS DE DISCUSSIONS

PAR

DOMENICO MUSTI, FRANÇOIS CHAMOUX,

MAURO MOGGI, WALTER AMELING,

YVES LAFOND, EWEN L. BOWIE,

SUSAN E. ALCOCK, DENIS KNOEPFLER

Entretiens préparés et présidés

par Jean Bingen

FONDATION HARDT

POUR L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

VANDŒUVRES – GENÈVE

1996

Les premiers «Entretiens sur l'Antiquité classique» ont eu lieu en 1952, du 8 au 13 septembre. Dans l'avant-propos du volume qui en contient la substance, le Baron Kurd von Hardt en donne la définition. La voici: «Chaque année, au siège de la Fondation à Vandœuvres, auront lieu des 'Entretiens sur l'Antiquité classique', au cours desquels des spécialistes, représentant plusieurs pays, feront des exposés sur un domaine choisi et, au cours des discussions, procéderont à d'enrichissants échanges de vue.»

Conçue et mise au point par des savants presque tous aujourd'hui décédés – parmi eux Ludwig Curtius, Bruno Snell, Kurt von Fritz, Albin Lesky, Theodor Klauser, Olof Gigon – l'institution s'est révélée viable. Quarante-et-une-fois, des savants de divers pays se sont réunis à Vandœuvres, au mois d'août; les «Entretiens» ont été régulièrement publiés. Le présent tome – le 41^e de la série – contient les exposés et les discussions qui ont eu lieu en août 1994. Comme les précédents – si on peut user de ce néologisme – il est «hexaglotte»: on y trouve du grec, du latin, de l'allemand, de l'anglais, du français et de l'italien. Ce sont les langues que doit sinon posséder à fond, du moins comprendre et lire quiconque travaille dans le domaine des études classiques. On peut désormais y ajouter l'espagnol.

Le thème des XLI^e Entretiens (Pausanias historien) a été proposé au Comité scientifique de la Fondation Hardt par le professeur Jean Bingen (Université libre de Bruxelles), qui a été chargé de les organiser et de les présider; il en a revu le manuscrit et l'a mis sur disquette, ce qui a considérablement diminué les frais d'impression. Qu'il en soit ici remercié.

L'Introduction du présent volume explique le choix du sujet, l'esprit dans lequel il a été traité, la répartition des thèmes entre les neuf savants invités à y participer (venus de sept pays différents et s'exprimant dans quatre langues!). Il est donc inutile de préciser dans cette préface ce qui est excellemment dit dans l'introduction: il suffit d'y renvoyer.

FONDATION HARDT
POUR L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

ENTRETIENS

TOME XLI

PAUSANIAS HISTORIEN

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE
Publiés par Olivier Reverdin et Bernard Grange

TOME XLI

PAUSANIAS HISTORIEN

HUIT EXPOSÉS SUIVIS DE DISCUSSIONS

PAR

DOMENICO MUSTI, FRANÇOIS CHAMOUX,

MAURO MOGGI, WALTER AMELING,

YVES LAFOND, EWEN L. BOWIE,

SUSAN E. ALCOCK, DENIS KNOEPFLER

Entretiens préparés et présidés

par Jean Bingen

VANDŒUVRES - GENÈVE

15-19 AOÛT 1994

ENTRATIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE
Publiés par Olivier Revardin et Bernard Grange

TOME XII

PAUSANIAS HISTORIEN

HUIT EXPOSÉS SUIVIS DE DISCUSSIONS

PAR

DOMENICO MUSTI, FRANÇOIS CHAMOLIX,
MARIO MOGGI, WALTER AMELING,
YVES LAROND, EWIN L. BOWIE,
SUSAN E. ALCOCK, DENIS KNOEPFLER

Traductions préparées et présentées
par Jean Bingen

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 1996 by Fondation Hardt, Genève

PRÉFACE

Les premiers «Entretiens sur l'Antiquité classique» ont eu lieu en 1952, du 8 au 13 septembre. Dans l'avant-propos du volume qui en contient la substance, le Baron Kurd von Hardt en donne la définition. La voici: «Chaque année, au siège de la Fondation à Vandœuvres, auront lieu des 'Entretiens sur l'Antiquité classique', au cours desquels des spécialistes, représentant plusieurs pays, feront des exposés sur un domaine choisi et, au cours des discussions, procéderont à d'enrichissants échanges de vue.»

Conçue et mise au point par des savants presque tous aujourd'hui décédés – parmi eux Ludwig Curtius, Bruno Snell, Kurt von Fritz, Albin Lesky, Theodor Klauser, Olof Gigon – l'institution s'est révélée viable. Quarante-et-une fois, des savants de divers pays se sont réunis à Vandœuvres, au mois d'août; les «Entretiens» ont été régulièrement publiés. Le présent tome – le 41^e de la série – contient les exposés et les discussions qui ont eu lieu en août 1994. Comme les précédents – si on peut user de ce néologisme – il est «hexaglotte»: on y trouve du grec, du latin, de l'allemand, de l'anglais, du français et de l'italien. Ce sont les langues que doit sinon posséder à fond, du moins comprendre et lire quiconque travaille dans le domaine des études classiques. On peut désormais y ajouter l'espagnol.

C'est grâce à un important subside de la Faculté des Lettres de l'Université de Genève que ces XLI^e Entretiens, comme les deux précédents, ont pu être organisés, et que leur publication a été assurée. N'ayant que de très modestes ressources, la Fondation Hardt ne saurait en assumer seule la charge financière. Elle exprime ici sa reconnaissance à la Faculté des Lettres, dont l'aide assure le maintien d'une institution – les «Entretiens sur l'Antiquité classique» – dont la valeur est partout reconnue.

Le thème des XLI^e Entretiens (Pausanias historien) a été proposé au Comité scientifique de la Fondation Hardt par le professeur Jean Bingen (Université libre de Bruxelles), qui a été chargé de les organiser et de les présider; il en a revu le manuscrit et l'a mis sur disquette, ce qui a considérablement diminué les frais d'impression. Qu'il en soit ici remercié.

L'Introduction du présent volume explique le choix du sujet, l'esprit dans lequel il a été traité, la répartition des thèmes entre les neufs savants invités à y participer (venus de sept pays différents et s'exprimant dans quatre langues!). Il est donc inutile de préciser dans cette préface ce qui est excellemment dit dans l'introduction: il suffit d'y renvoyer.

* * *

J'ai eu la charge d'organiser tous les Entretiens qui ont eu lieu jusqu'ici, à l'exception des six premiers, et d'assurer leur publication (sauf pour les quatre premiers).

La tâche n'a pas été légère. Au début tout au moins. Chargé d'un enseignement universitaire complet, de lourdes responsabilités dans plusieurs organisations scientifiques nationales et européennes, membre du parlement suisse et de l'Assemblée consultative du Conseil de l'Europe (que j'ai présidée pendant trois ans), j'en ai été réduit à mettre les manuscrits des

Entretiens au net, en vue de leur impression, puis à corriger les épreuves dans les trains, les avions, les chambres d'hôtels où je passais la nuit. D'où les imperfections des premiers volumes. Les choses se sont améliorées dès le tome XVII (1971), grâce à la collaboration de M. Bernard Grange, bibliothécaire de la Fondation Hardt, qui, me relayant, a surveillé l'impression avec sûreté et rigueur, et a rédigé la plupart des index. Son aide, précise et précieuse, a contribué très largement à la qualité typographique et à la correction de nos volumes. Je tiens à le remercier ici, et à exprimer ma gratitude à nos imprimeurs successifs: les imprimeries Albert Kündig, du Journal de Genève, Atar et Slatkine. Ils ont fait preuve de beaucoup de patience, et, par le truchement de leurs typographes et correcteurs, ont singulièrement facilité notre tâche.

Ce tome XLI est le dernier dont j'assume la responsabilité. J'ai en effet estimé, vu mon âge (je suis né en 1913), que le moment était venu pour moi de passer la main. C'est désormais à mon successeur à la présidence de la Fondation Hardt, le professeur François Paschoud, qu'incombe la charge de poursuivre l'organisation des prochains Entretiens et leur publication.

Il pourra compter sur la collaboration de M. Bernard Grange. Je leur souhaite à tous deux – pour reprendre une expression des paysans vaudois quand ils prennent congé de vous – «bonne continuation».

Olivier Reverdin

TABLE DES MATIÈRES

	Introduction par JEAN BINGEN	1
I.	DOMENICO MUSTI	
	<i>La struttura del discorso storico in Pausania</i>	9
	Discussion	35
II.	FRANÇOIS CHAMOUX	
	<i>La méthode historique de Pausanias d'après le livre I de la Périégèse</i>	45
	Discussion	70
III.	MAURO MOGGI	
	<i>L'exkursus di Pausania sulla Ionia</i>	79
	Discussion	106

IV.	WALTER AMELING	
	<i>Pausanias und die hellenistische Geschichte</i>	117
	Discussion	161
V.	YVES LAFOND	
	<i>Pausanias et l'histoire du Péloponnèse</i>	
	<i>depuis la conquête romaine</i>	167
	Discussion	199
VI.	EWEN L. BOWIE	
	<i>Past and Present in Pausanias</i>	207
	Discussion	231
VII.	SUSAN E. ALCOCK	
	<i>Landscapes of Memory and the Authority</i>	
	<i>of Pausanias</i>	241
	Discussion	268
VIII.	DENIS KNOEPFLER	
	<i>Sur une interprétation historique de Pausanias</i>	
	<i>dans sa description du Dêmosion Sêma athénien</i>	277
	Discussion	312
	INDICES	321

INTRODUCTION

Pour l'établissement comme pour le commentaire de son texte, Pausanias vit des temps fastes. Après la publication récente d'une nouvelle *Teubneriana* par Maria Helena Rocha-Pereira (1973-1981), la «Valla» comme la «Budé» progressent. La γραμματική, la philologie ordonne le message du Périégète, en fixe et en éclaire au mieux le contenu formel. Ce n'est pas là le propos des présents *Entretiens*. Pourtant, nous avons demandé à deux mentors des grandes éditions en cours de la *Périégèse*, François Chamoux et Domenico Musti, de se joindre à nous, non pour nous parler de leur expérience d'éditeur ou de commentateur, mais pour nous faire partager la réflexion qu'a suscitée notre thème chez ceux qui ont pratiqué de près Pausanias en tant que texte.

Autre ἀκμή des études récentes consacrées à Pausanias (elles sont nombreuses depuis le substantiel article d'O. Regenbogen de 1956¹), la publication des *Sather Classical Lectures* de 1982 de Christian Habicht². Somme critique et apport original, elles représentent une étape marquante dans nos études. Après un délai de réflexion d'une dizaine d'années, ces pages sont pour beaucoup dans l'idée que Giuseppe Nenci et moi-même avons eue de proposer le thème des *Entretiens* de 1994 au Comité scientifique

¹ 'Pausanias', *RE Suppl.*-Bd. VIII, 1008-1097.

² *Pausanias' Guide to Ancient Greece* (Berkeley-Los Angeles 1985); *Pausanias und seine «Beschreibung Griechenlands»* (München 1985).

de la Fondation Hardt. Nombreux, on le constatera, sont les échos de ce livre dans les exposés qui sont réunis ici. Et précisément, parce qu'à cette occasion nous avons voulu évaluer l'historien en Pausanias.

Parmi les auteurs anciens dont des écrits nous sont parvenus un peu par hasard, Pausanias est l'un de ceux qui nous interpellent le plus lorsque nous nous posons la question de savoir où en seraient les historiens et surtout les archéologues si la tradition manuscrite particulièrement fragile du Périégète, au lieu d'aboutir au manuscrit fantôme du Florentin Niccolo Niccoli, s'était évanouie comme tant d'autres dans l'oubli des générations³. Dans le cas de Pausanias, plutôt que de grands pans de l'histoire ancienne des grandes cités, ce qui aurait manqué à notre appréhension de la Grèce antique, c'est un foisonnement de données topographiques ou prosopographiques souvent 'mineures', de notations religieuses ou événementielles, uniques ou attestées ailleurs mais différemment. Combien de fois le sentons-nous, 'notre' monde méditerranéen ancien est comme un peu perdu dans d'immenses zones de silence – elles ne sont d'ailleurs que peu de choses dans le silence incommensurable du temps et de l'espace. Pour entamer ce silence du passé, il y a d'abord les œuvres écrites, cette part de la longue existence des hommes que notre trésor de textes grecs et latins a conservée. Depuis deux siècles s'y ajoutent le regain des mots trouvés sur les inscriptions et les papyrus, et cet autre langage, les traces inscrites sur ou sous le sol, qui sont nées de la présence de l'homme et que ressuscitent les fouilles et les prospections de surface. L'œuvre de Pausanias est déjà, par son existence même, un élément passif de cette transgression progressive du connu sur le silence qu'est le témoignage venu de l'antiquité. Mais, parce qu'elle est témoignage l'œuvre pose un premier problème qui a

3 Cf. J. STENGERS, 'Réflexions sur le manuscrit unique, ou un aspect du hasard en histoire', *Scriptorium* 40 (1986), 54-80, qui évoque précisément avec effroi : "un incendie éclate dans la maison de Niccolo Niccoli à Florence au début du XV^e siècle, et nous perdons Pausanias".

divisé les critiques, celui de la fiabilité du témoin.

Le thème de 'Pausanias historien' nous mène plus loin, au-delà du défi au silence qu'est l'œuvre en elle-même. Car l'historien ordonne la mémoire, et, contrairement à l'orateur, il désire l'ordonner pour l'audience à venir. Si le Périégète ne nous a pas laissé de préface pour préciser son dessein et ses mobiles, ou si celle-ci est perdue, le livre parle de lui-même. Son auteur se considère comme un historien, même si, aujourd'hui, l'utilisateur de la *Périégèse* n'y trouve que rarement les considérations ultimes qu'il attend de l'historien moderne. Il y a récit, description, jugement des hommes, ce qui est le travail de routine de l'historien antique, et Hérodote apparaît en filigrane. De là, une première ambiguïté : la périégèse est-elle seulement traitée pour elle-même, ce dessein unique de l'auteur ne charriant alors l'histoire que par le discours propre à la périégèse? ou l'œuvre se veut-elle d'abord histoire, en adoptant le cadre de la périégèse pour fonder sur un passé prestigieux une identité hellénique qu'on veut raffermir dans le présent?

Comme Sue Alcock nous le dira, le discours même descriptif relève de motivations conscientes ou inconscientes, où l'autre est toujours quelque peu travesti par le témoin, où le passé est biaisé par le présent, souvent par des oppositions symboliques et valorisantes. Où Pausanias situe-t-il son objectivité? où se situe-t-elle vraiment? qu'est-ce qui la conditionne? Or, dès les exposés liminaires de Domenico Musti sur le discours historique chez Pausanias ou de François Chamoux sur la méthode historique du Périégète, les choix qu'opère Pausanias et qui dépendent, en dernier ressort, de jugements de valeur, déterminent le déroulement de l'ouvrage et lui donnent un sens second qu'il nous faut retrouver. Tous les exposés ont à un moment ou à un autre abordé ce problème des choix de Pausanias et de leur projection dans l'interprétation globale de l'œuvre. D'emblée d'ailleurs, on songe aux deux options liminaires de Pausanias : écrire un 'livre d'histoire coulé en forme de périégèse', comme François Chamoux le dit si bien, et, surtout, l'inscrire dans un espace géographique

significatif, le contenant de ce qu'il appelle πάντα τὰ Ἑλληνικά.

Un livre n'est jamais un simple exercice d'écriture, il constitue toujours une prise d'identité complémentaire de l'écrivain, un des problèmes qui apparaîtra en filigrane dans plusieurs exposés. Cette identité complémentaire est-elle chez Pausanias celle d'un opposant, peut-être inconscient, à ce qui serait une sujétion du Grec dans l'Empire romain? En d'autres termes, les quelques notations sévères pour les anciens Romains sont-elles simplement rapportées par un acteur de plein droit de l'Empire qui a pris sereinement ses distances avec un passé quelquefois humiliant? sont-elles la manifestation non contrôlée du malaise d'un sujet comblé mais qui est quelque peu resté un vaincu, un sujet plein de ressentiment pour qui les Romains restent des 'autres'? sont-elles plutôt la manifestation d'une volonté polémique de rappeler une grandeur grecque qu'il faut exalter pour sortir de l'humiliation? C'est là une des questions sur laquelle la critique pausanienne s'est le plus divisée. Nos *Entretiens* ne l'ont pas éludée et l'accord ne s'est pas entièrement fait. Mais Pausanias a-t-il vraiment été amené à choisir entre les trois appréhensions qu'il aurait pu avoir du passé grec et de l'ordre romain quotidiennement vécu? N'ont-elles pas coexisté en lui et autour de lui, prêtes à s'imposer tout à tour au fil des récits, dans son identité divisée de notable privilégié du II^e siècle?

Pausanias est un Grec d'Asie Mineure, certainement un Grec fortuné, membre de cette grande bourgeoisie qui réclame la gestion de sa petite communauté et se la voit d'ailleurs imposer par le Romain, non sans grands profits pour elle et pour lui. L'Asie Mineure grecque était passée sans crise majeure de la tutelle plus ou moins présente des royautes hellénistiques à un ordre romain. La présence croissante des Grecs d'Asie Mineure et d'Orient dans la citoyenneté romaine, dans l'administration impériale, voire au Sénat, confortait pour eux la première des légitimités du régime impérial, la prospérité qu'il assurait aux élites urbaines dont Pausanias faisait partie. Vivre sujet de l'empereur, privilégié socialement et économiquement, était certainement moralement confortable au II^e siècle, même pour un Grec, et même peut-être

surtout pour un Grec. Car la conscience d'une supériorité culturelle certaine devait compenser les sentiments ambigus suscités par la présence des 'autres' et par le prestige d'une lointaine capitale étrangère⁴. Le philhellénisme et la sollicitude pour les métropoles grecques ostensiblement manifestées par un Hadrien ou un Antonin ont dû apporter bien des satisfactions.

Je crois pouvoir trouver un élément majeur de la genèse et de la réalisation de l'œuvre de Pausanias dans sa *paideia*, dans cette formation classique, riche et anachronique, avec sa part d'érudition déphasée et de morale civique d'un autre âge, formation commune à toutes les bourgeoisies de la moitié grecque de l'Empire, celle qu'on a découverte jusque dans les lectures scolaires des métropoles égyptiennes. La matière de sa périégèse est d'abord l'espace de la *paideia* de Pausanias, les 'Ελληνικά, l'outre-mer-Égée de sa jeunesse. Certes, cet espace est conventionnel; les îles sont ignorées; l'Ionie ne dispose que d'un excursus, d'ailleurs combien significatif par le pont qu'il rappelle entre cet espace pédagogique et l'Asie natale. Cet espace est fait des hommes, des dieux, de la morale, des toponymes et des paysages de sa *paideia*, où même l'*Iliade* est surtout l'aventure d'un certain Péloponnèse et un tissu de liens entre les composantes d'un hellénisme primitif épique. L'originalité de Pausanias, c'est que, dans son enquête, il a choisi de parcourir et de commenter cet espace, surtout dans ses dimensions mythiques et historiques, à travers les signes que le passé a laissés. Même si la formation première du Périégète a été élargie, particulièrement par la pratique des histoires locales, même si ses voyages l'ont marqué, les choix qui ont déterminé le discours de Pausanias ont fatalement été conditionnés par des schémas d'identité, par des 'landscapes of memory', par un imaginaire collectif, fruit de cette *paideia*. Une *paideia* qu'il s'attendait à trouver chez son lecteur.

J'ai cité plus haut la place fondamentale qu'ont pris les deux

⁴ Une capitale bilingue qui n'est pas si étrangère que cela. Jean Irigoin, par exemple, ne nous met-il pas heureusement en garde quand, dans les *Entretiens* qui ont précédé ceux-ci, *La philologie grecque à l'époque hellénistique et romaine* (1994), il souligne qu' "au siècle des Antonins, Rome est devenue la capitale de l'hellénisme" (p. 73) ?

exposés généraux qui ont été consacrés au discours historique chez Pausanias par Domenico Musti et à la méthode historique du Périégète par François Chamoux. Au cours de nos Entretiens, trois 'expériences de terrain', l'excursus ionien (Mauro Moggi), la période hellénistique (Walter Ameling) et le Péloponnèse romain (Yves Lafond), ont mis à vif les choix et les omissions, failles de l'objectivité, et posent le problème des sources comme celui des rapports qui se sont établis entre l'écrivain et la matière qu'il traite, entre le présent qu'il vit et le passé qu'il décrit en lui imposant des limites dans le temps et l'espace. Denis Knoepfler a sondé les faiblesses éventuelles des interprétations ponctuelles de l'histoire, même là où le Périégète se fonde ou croit se fonder sur une observation épigraphique. Les rapports ambigus de l'écrivain, homme de son temps, et du passé exemplaire qu'il décrit pour d'autres hommes de son temps, sont repris d'une manière plus générale par Ewen Bowie, qui connaît si bien la deuxième sophistique. Des circonstances imprévues nous ont privés de l'exposé qu'Ulrich Sinn avait bien voulu préparer à ma demande sur "Pausanias et le sanctuaire d'Olympie, autopsie et sources littéraires" : la confrontation de l'écrivain et du paysage culturel privilégié qu'est un sanctuaire marqué par les rites et par l'histoire, eût donné une dimension supplémentaire à l'enquête que nous avions projetée. Il nous fallait aussi inviter Susan Alcock. Sa *Graecia capta* vient de renouveler notre vision du remodelage de la Grèce par la présence autoritaire de Rome. Alertée par l'évolution récente de l'ethnographie, elle va rechercher comment et pourquoi Pausanias construit dans un passé dégagé du temps une identité grecque où la résistance à l'étranger a valeur d'exemple.

Tenu longtemps pour une source de faits et de monuments que l'historien et l'archéologue avaient la charge d'inscrire dans le temps à la lumière d'une critique souvent peu indulgente, Pausanias, historien ambigu, apparaît aujourd'hui globalement comme le conservateur ou le produit – ou les deux – d'un passé, dont nous pesons avec des sensibilités différentes jusqu'à quel point il n'est

que le refuge intemporel d'une identité grecque nostalgique ou, au contraire, l'arme qui pourrait servir l'opposition du Grec à la présence et à la suprématie des maîtres étrangers. Je remercie vivement les savants qui, avec tant de bonne grâce et de science, sont venus à Vandœuvre donner par leurs exposés et leurs discussions sa substance au projet retenu par le Conseil scientifique de la Fondation Hardt pour 1994. Pourquoi et comment Pausanias historien a-t-il voulu ordonner et entretenir la mémoire de la Grèce, grâce à eux, nous le verrons un peu mieux au travers de ces pages.

Jean BINGEN

I

DOMENICO MUSTI

LA STRUTTURA DEL DISCORSO STORICO IN PAUSANIA

La mia esposizione svilupperà temi in misura significativa diversi da quelli già trattati nell'introduzione all'edizione di Pausania, anche se sarà inevitabile per me il rinvio ad alcune considerazioni precedentemente fatte, data la natura generale del tema che ho scelto. Alcune riflessioni ulteriori mi sembra integrino utilmente le definizioni già a suo tempo offerte per la storiografia di Pausania. Qui fisso la mia attenzione più propriamente sugli aspetti strutturali, in qualche misura formali, dell'opera di Pausania; e propongo la categoria di 'discorso storico'. Non è, come potrebbe sembrare, una categoria stilistica soltanto moderna. Devo dire che invece – e questa è forse la prima osservazione di particolare interesse da fare – l'espressione stessa ha un chiarissimo corrispondente in Pausania. Discorrere come parlare, trattare, esporre, toccare; un'operazione verbale e logica, ma anche un'operazione che implica l'idea di un movimento, un movimento attraverso gli argomenti, gli oggetti della trattazione, il discorso appunto. L'espressione, l'idea, di discorso storico e le problematiche connesse, sono già in Pausania; ma soprattutto sono già in Erodoto, I 5, altro dato che va sottolineato più di quanto si sia finora fatto. I due storici si illuminano l'uno con l'altro, e l'idea del discorso

diventa più chiara, sia come operazione mentale compiuta, sia nella sua caratteristica di storicità. In I 26, 4, infatti, Pausania, dopo aver accennato alla statua di Artemide Leukophryene, venerata a Magnesia, taglia corto, con la seguente motivazione : δεῖ δέ με ἀφικέσθαι τοῦ λόγου πρόσω, πάντα ὁμοίως ἐπεξιόντα τὰ Ἑλληνικά. Qui tutte le parole contano. «Devo andare avanti nel mio discorso, trattando alla stessa maniera di tutte le cose greche»: Erodoto aveva scritto, accennando a Creso, in I 5, 3 : τοῦτον σημήνας προβήσομαι ἐς τὸ πρόσω τοῦ λόγου, ὁμοίως σμικρὰ καὶ μεγάλα ἄστεα ἀνθρώπων ἐπεξιόν. L'idea è quella di una omogeneizzazione, in senso lato, del discorso storico; in Erodoto l'affermazione si contorna anche di un orizzonte filosofico. Lo storico di Alicarnasso fa valere un principio di 'equità' storica, di 'pari dignità' storica, in forza del fatto che ciò che oggi è grande, in futuro può diventare piccolo, e viceversa. E' proprio la incertezza delle vicende umane che rende obbligatoria l'equità storica.

Pausania, in I 26, 4, riprende le parole di Erodoto e fondamentalmente la stessa idea, nel senso che il Periegeta intende trattare «similmente», cioè «alla stessa stregua» di tutti gli aspetti della grecità, e ad essa ispira la struttura del suo discorso storico, la sua 'scrittura' storica. Analogamente, quanto a dipendenza da Erodoto (pur non citato espressamente nel luogo, come non è espressamente citato in I 26, 4, pur essendovi sicuramente presente), Pausania riprende, in VI 3, 8, l'idea dello storico di Alicarnasso (VII 152, 3), riguardo al suo rapporto con le «molteplici tradizioni» orali e locali, con le molteplici verità : «io debbo riferire tutto ciò che vien detto (τὰ λεγόμενα) dai Greci, ma non sono tenuto a credere a tutto ciò che vien detto». In tema di 'scrittura' storica, in tema di 'discorso storico' Pausania lo segue alla lettera. Come Erodoto, in I 5, 3, anche Pausania, in I 26, 4, usa il verbo ἐπέξειμι. E' un verbo di 'movimento', che indica alla lettera una «incursione» in un determinato argomento, o in più argomenti : per Pausania gli *Hellenikà*, da trattare, nel loro insieme, omogeneamente, nel senso di «similmente», «alla stessa stregua».

Le coincidenze verbali tra il passo erodoteo e quello pausaniano,

ora rilevate, ma anche la perfetta conformità della struttura reale dell'opera di Pausania con questo principio 'compensativo' inducono ad attribuire anche a Pausania quell'attitudine generale che Erodoto propone, come abbiamo visto, in I 5: non forse con la stessa tensione filosofica, nel *Periegeta*, ma certo, visti i risultati storiografici da lui realizzati, non senza un principio di visione generale della storia, appunto di una equità storiografica, che dà a ciascuno il suo, vista la caducità, storicamente verificabile, della grandezza umana. Credo che il cerchio della dimostrazione si chiuda, quando si consideri il passo della *Periegesi* VIII 33, 1, dove si parla del declino che il δαιμόνιον ha portato a grandi città del passato, greche e non greche, e il passo di Erodoto, I 5, è riecheggiato anche nella sua parte 'filosofica': e, a riprova di quanto qui affermo, di nuovo con le parole-chiave (ὁμοίως τὰ πάντα): così leggiamo in Pausania, VIII 33, 1, che «la fortuna cambia similmente tutte le cose, quelle forti e quelle deboli, quelle che nascono e quelle che periscono» (ὁμοίως τὰ πάντα τὰ τε ἔχυρά καὶ τὰ ἀσθενῆ καὶ τὰ γινόμενά τε καὶ ὅποσα ἀπόλλυνται μεταβάλλουσιν τὴν τύχην). Anche se l'impegno teoretico non fosse in Pausania del tutto adeguato a quello del suo modello storiografico o, per dir meglio, dell'ambiente culturale, quello del pensiero ionico, a cui il suo modello Erodoto appartiene, le corrispondenze sono fortissime.

Del resto, a mostrare, se ce ne fosse ancora bisogno, come il principio del πάντα ὁμοίως sia un'idea ricorrente, e perciò una cellula vitale del pensiero e del discorso storico pausaniaco, di grande interesse appare l'esordio del VI libro, dove in poche righe (VI 1, 1-2) troviamo applicati 1) l'idea dell'*omogeneità dell'attenzione* rivolta ai diversi soggetti trattati (ἵππων ... καὶ ἀνδρῶν ἀθλητῶν τε καὶ ἰδιωτῶν ὁμοίως); 2) il principio della *selezione* espositiva, e 3) ancora una volta l'uso del verbo ἐπέξειμι. Per Pausania, abbiamo potuto parlare di un 'itinerario' intellettuale 'dal viaggio alla storia' (come del resto se ne può parlare in qualche misura per lo stesso Erodoto); bene, possiamo dire che, anche

quando si volge agli aspetti narrativi (compresi, con quelli descrittivi, negli *Hellenikà*), egli conserva, come Erodoto, un'attitudine mentale di movimento. Tuttavia qui ci troviamo di fronte a una possibilità generale della lingua greca, e, ancor più in generale, del linguaggio universale. E' all'opera la stessa attitudine mentale, che presiede alla formazione della parola 'discorso' o 'discorrere', che indica un movimento e un percorso (logico e verbale) attraverso un determinato argomento o più argomenti. E' un verbo che impegna la mobilità stessa della mente e della parola. Nel nostro caso, gli aspetti più interessanti sono : la correlazione strettissima e consapevole di Pausania, nella presentazione del suo tipo di discorso storico, con Erodoto; le implicazioni concettuali, particolarmente esplicite in Erodoto, di equità storiografica, fondata su un principio di giustizia distributiva, non alieno dal pensiero filosofico ionico; e soprattutto la concreta applicazione di questo principio di equità distributiva in sede storiografica, che fa la sostanza del discorso storico di Pausania. Bisogna chiedersi in relazione a chi, cioè a quali soggetti greci; in funzione di quali valori; con quale risultato storiografico complessivo; sotto l'urgenza di quali motivazioni storiche contingenti, ciò avvenga. Ciò che segue, intende dare una qualche risposta ai quesiti qui posti, in margine a un passo fondamentale quale Pausania I 26, 4, debitamente confrontato con la sua matrice, cioè con Erodoto I 5.

Non mi sembra che questo aspetto del pensiero di Pausania e questa forte corrispondenza con Erodoto, I 5, siano stati rilevati a sufficienza negli studi e nei commenti relativi alla *Periegesi*. Vi sono viceversa utilizzazioni parziali di questo ineludibile rapporto. Così il passo della *Periegesi* I 26, 4 naturalmente compare nell'operetta del Trendelenburg che prospetta una identificazione della *Periegesi* come un caso di *Hellenikà*, ma manca il confronto con Erodoto I 5. Nello studio del Gurlitt su Pausania, il confronto tra Pausania I 26, 4 ed Erodoto I 5 era fatto sì, ma con il sorprendente risultato di intendere l'ἐπέξειμι come un verbo indicante un movimento fisico di Pausania per tutti i luoghi del

mondo greco¹, mentre proprio il rapporto col testo erodoteo impone di trasferire l'indagine sul terreno, intellettualmente ben più suggestivo, della struttura storiografica dell'opera pausaniana. Ho rilevato altrove l'aspirazione di Pausania a definizioni della propria opera che sono di sapore storico (συγγραφή, λόγος e simili)². Le due componenti essenziali del suo discorso, che sono i λόγοι e i θεωρήματα³, sono anche rappresentabili come la componente 'temporale' (avvenimenti, tradizioni, culti, riti sentiti come miti ecc.) e la componente 'spaziale'. Per quanto riguarda i θεωρήματα, cioè le cose visibili, il dato spaziale, il paesaggio, dobbiamo distinguere tra il paesaggio storicizzato e storicizzabile (centri abitati, edifici, monumenti, ecc.) e il paesaggio naturale. Per quest'ultimo aspetto, Pausania partecipa di quella parsimonia descrittiva, che talora è stata imputata ai Greci; ma il suo discorso rivela subito un forte aspetto *compensativo*, in quanto sia le

¹ Cfr. A. TRENDELENBURG, *Pausanias' Hellenika* (Berlin 1914); W. GURLITT, *Über Pausanias* (Graz 1890), 89 sg. Io stesso non avevo finora valorizzato I 26, 4 quanto esso merita, pur avendovi accennato nello studio 'L'itinerario di Pausania: dal viaggio alla storia', *QUCC*, n. s. 17, 2 (1984), 7-18. — Riguardo poi all'uso del verbo ἐπέειμι, così tipico del passo pausaniano citato, come del passo erodoteo I 5 (e che, associato all'avverbio ὁμοίως, ricorrente nell'uno e nell'altro autore, e all'idea di estensione a *tutti* i soggetti, comune anch'essa ai due testi, crea una connessione ben chiara tra di essi), sarà opportuno ricordare qui, anche a correzione della tesi del Gurlitt, che il verbo ha di norma un significato di movimento mentale, non fisico, e che è spesso in qualche modo associato alla parola λόγος (I 25, 6; 26, 6; 32, 3; III 1, 9; 11, 8; IV 2, 3; 6, 5; VI 1, 2; VIII 10, 1); che rarissimo è il suo uso per indicare un movimento fisico (III 7, 10) e che semmai, in questo senso, è preferito ἐπεξέρχομαι (I 23, 3; 26, 1; III 4, 1; 5, 3), il quale a sua volta può anche significare movimento mentale, se associato con λόγος (III 17, 7; V 21, 1).

² Συγγραφή o λόγος a seconda dell'insistenza sull'aspetto scritto o, più in generale, su quello narrativo: ma ogni συγγραφή può essere considerata genericamente un λόγος, mentre non è necessariamente vero l'inverso.

³ A conclusione del suo discorso su Atene, e prima di quello su Megara, Pausania formula il suo principio: aver selezionato sulla base della pertinenza a una συγγραφή, e quindi a uno scritto d'insieme, quindi a uno scritto storico, le cose più ragguardevoli ad Atene, di fra i λόγοι e i θεωρήματα: in un certo senso due criteri fra loro collegati, quello della importanza e quello della pertinenza a una sintesi di tipo storiografico; o, se si vuole, due facce dello stesso criterio, quello che potremmo chiamare della rilevanza storica (I 39, 3); cfr. per Sparta un criterio analogo, perlomeno quanto al principio della rilevanza, in III 11, 1. Sul riferimento di λόγοι a tradizioni sia orali sia scritte, e sulla prevalenza dei λόγοι sui θεωρήματα, nell'opera di Pausania, v. Chr. HABICHT, *Pausanias und seine «Beschreibung Griechenlands»* (München 1985), 32 sg.

tradizioni (miti, riti), sia la descrizione del paesaggio storicizzato, subentrano a surrogare quella descrizione diretta dell'aspetto naturalistico e geografico, che risultasse manchevole (questo è particolarmente visibile nel libro VIII sull'*Arcadia*). E, in generale, aspetti di tecnica compensativa sono riscontrabili nell'opera di Pausania. Sicché il risultato generale è quello di un alto tasso di 'storicità' riscontrabile in un'opera che pur non nasce come propriamente storiografica, ma come topogeografica e periegetica, in cui cioè la cornice è di natura spaziale. Viceversa tutte le componenti di tipo 'storico' che abbiamo potuto dedurre da quella bipartizione iniziale, appaiono – di volta in volta diversamente, secondo le diverse regioni e situazioni – preponderanti, quanto meno nella combinazione che ne risulta al discorso di Pausania, e trovano sempre il modo di farsi 'valere' assegnando all'opera intera, alla 'scrittura' di Pausania, la patina, l'impronta complessiva e decisiva, di un'opera storica. Sicché la sua opera può definirsi come una 'lettura storica del paesaggio'.

Ogni libro della *Periegesi* ha il suo tipo di 'struttura' quanto al contenuto; ma ha anche il suo tipo di 'struttura di discorso storico', una sua economia funzionale, che in definitiva è una *struttura compensativa*. Non credo che questo sia necessariamente frutto di una macchinosa costruzione. Direi che si tratta invece del naturale articolarsi di una attitudine di fondo, che possiamo chiamare 'lettura storica del paesaggio'. Siccome il paesaggio come tale non è necessariamente un dato storico, è chiaro che entrano in gioco in Pausania dei meccanismi costruttivi, che si colgono in tanti modi, ma che sono volti a compensare, a integrare la pura e semplice descrizione geografica e paesistica con altri dati, che appartengono all'altro versante, quello dei *logoi*, delle tradizioni mitiche e storiche. Questo meccanismo compensativo, questa particolare struttura del discorso storico si coglie in forme talora più semplici, talora più complesse. Si prenda l'VIII libro, sull'*Arcadia*. Certo, il libro lascia apprezzare la capacità di Pausania di sentirne e rappresentarne la natura e il paesaggio, con i suoi monti e i suoi boschi di querce e di faggi, i suoi burroni e i suoi corsi d'acqua, e

l'inquietante fauna che li popola, di serpenti, di lupi e singolari uccelli. Ma l'immagine dell'Arcadia è anche filtrata attraverso la mitologia, che è quasi suggestiva di un paesaggio, attraverso la descrizione dei culti che sono collegati con la natura dei luoghi, la narrazione di un aneddoto o particolarità che abbiano dello straordinario e del meraviglioso, i nomi di personaggi mitici, re ed eroi (cfr., in generale, VIII 1-5; mi riferisco a nomi come Lykaon, Hippothoos, Aipytos, Elatos, Boukolion e simili).

La storia è sintesi: e Pausania riesce a trasmettere il senso dell'orizzonte storico-culturale di un determinato ambiente. Così si individua un orizzonte e un livello culturale. Ma, ci si chiederà: dove è l'artificio? e non è soltanto ovvio che sia così? non hanno fatto tutti gli scrittori semplicemente così? dove è dunque lo 'specifico' di Pausania? Lo 'specifico' di Pausania mi pare sia proprio nella consapevolezza di dover raggiungere un livello di rappresentazione uniforme, che costruisca una immagine storica definita, per le singole regioni greche e per la grecità nel suo insieme; nell'aver fatto accorto uso, per raggiungere quel risultato, dei più diversi ingredienti, e nel voler estendere questo processo di caratterizzazione ugualmente, equamente, a tutti gli aspetti (cioè in primo luogo a tutte le regioni) del mondo greco che egli tratta. Quel che egli serve (regione per regione, ambiente per ambiente) è un *menu*, destinato a fornire un sapore, un gusto complessivo, per ciascuna regione, per ciascun ambiente. E' evidente, dall'esame dei singoli casi, ma è anche assolutamente esplicito dalle sue stesse dichiarazioni di principio, che gli vuole rendere uniformemente giustizia alle singole regioni e situazioni, trattando nella stessa misura (πάντα ὁμοίως) τὰ Ἑλληνικά. Poiché però le tradizioni, il materiale informativo, le notizie di cui egli dispone, palesemente non sono uguali né per quantità, né per qualità per tutte le aree della grecità, entrano in gioco, come evidente e indispensabile strumento aggiuntivo, dei meccanismi compensativi. Mi pare che qui si colga quasi la *cellula originaria* del pensiero e del discorso storico di Pausania. In primo luogo Pausania assegna alla sua opera una funzione di *integrazione*, non senza un intento di *correzione* di

tradizioni consolidate e diffuse⁴; in alcuni libri, relativi alla storia di regioni e città di cui si sapeva moltissimo, anche troppo, vale, accanto e in qualche misura in concorrenza (senza però annullare il precedente criterio) anche un altro criterio, quello di una giusta *selezione* delle notizie. Pausania, come scrittore, opera soprattutto *per differentiam*.

Volutamente ellittico nel riferire ciò che è più noto (nelle tradizioni, ma anche spesso nei monumenti), indugia soprattutto su ciò che è meno noto ai molti, insomma su quel che è più raro e prezioso. Due criteri, quello dell'*integrazione* e quello della *selezione*, apparentemente contraddittorii fra loro, ma contraddittorii solo in astratto, perché invece si accordano fra loro nel concreto del discorso di Pausania, e si armonizzano e fondono in quella che abbiamo ora definito *tecnica compensativa*: naturalmente ciò avviene in forma diversa secondo le diverse situazioni da descrivere.

Entrano quindi in gioco forme diverse di economia dell'esposizione storica. A volte l'economia vale come integrazione rispetto ad esposizioni già esistenti, a volte addirittura verso il più noto, in genere. La sua esposizione appare perciò ora come competitiva e integrativa verso determinati autori e racconti storici correnti, ora come costruttiva di una struttura unitaria non ancora esistente. Il nostro scopo in questa sede sarà in primo luogo quello di verificare alcune di queste 'specificità', cioè di queste diverse forme di economia compositiva e compensativa, rispetto al livello di informazione e di rappresentazione che egli vuole raggiungere, in una maniera tutto sommato equa e uniforme per la grecità nel suo insieme.

Oltre alla analisi di alcune situazioni specifiche (I), dovremo però far intervenire nel nostro discorso anche le seguenti considerazioni e categorie d'indagine: quali siano le regioni per le quali egli si trovava di fronte a uno 'scompenso', in eccesso o in

⁴ Cfr. I 23, 10; e quanto scrivo nell' 'Introduzione generale' all'edizione ital. di *Pausania, Guida della Grecia. Libro I, L'Attica*, a cura di D. MUSTI e L. BESCHI (Fondazione Valla, Milano 1982), xxxvi sgg.

difetto, di una delle due alternative della sua dicotomia di fondo : *logoi e theoremata*, tempo e spazio, storia e archeologia, o storia e paesaggio naturale (2); in che cosa egli riproduca o modifichi questo tipo di combinazione, rispetto ad autori a lui precedenti (3); che cosa, cioè quale situazione politico-culturale, lo abbia motivato a queste scelte, all'adozione quindi di un tale discorso storico (4).

Il caso più evidente di scompenso tra narrazione e descrizione, tra tradizione mitistorica e paesaggio monumentale è quello dei libri IV e VII, rispettivamente sulla Messenia e sull'Acaia. C'è poco di monumentale nell'una e nell'altra regione. Per quanto riguarda la Messenia, abbiamo già insistito sul fatto che questo è il risultato di una deculturazione operata dal dominio spartano. Pausania, che certamente eredita e potenzia una tradizione affermatasi dal IV secolo a.C. in poi, ha costruito una storia messenica, ritagliandola dalla grande storiografia, ma soprattutto dalle sintesi, e insieme libere rielaborazioni, di età ellenistica, rappresentate dalle opere dello storico Mirone di Priene e del poeta Riano di Bene⁵. Quantitativamente questa parte è nettamente prevalente su quella descrittiva. Non è dunque all'opera solo un principio di tipo quantitativo : è all'opera anche un principio compensativo di tipo qualitativo. La Messenia non aveva avuto una sua storiografia e in genere una sua adeguata memoria storica anche per la responsabilità di Sparta : e il non-filolaconico Pausania gliene costruisce una, combinando dati vari, attinti soprattutto da Mirone e da Riano. All'interno poi di questo principio compensativo opera il criterio, già da altri osservato⁶, di una accorta e sistematica *variatio*, che, in termini meno retorici, significa lo sforzo di caratterizzazione libera ed efficace, che il Periegeta opera su ciascuna delle regioni greche : al fine, diremo ora noi, di una caratterizzazione complessivamente omogenea della Grecità *ὁμοίως πάντα τὰ Ἑλληνικά*. Quindi, a ciascuna delle parti della

⁵ Sull'utilizzazione di Mirone e Riano, ma anche di altri autori, prosatori o poeti, di età classica e di età ellenistica, v. quanto osservo in 'Nota introduttiva', *Pausania. Guida della Grecia. Libro IV, La Messenia*, a cura di D. MUSTI e M. TORELLI (Milano 1991), XII-XXVIII.

⁶ Cfr. O. REGENBOGEN, 'Pausanias', *RE Suppl.*-Bd. VIII (1956), 1008 sgg.

Grecità compete una giusta mescolanza di cose, una sorta di operazione 'omeomerica', di distribuzione accorta – niente di ferreo, ma anche niente di una *dérégulation* assoluta – dei vari possibili ingredienti, al fine di guadagnare per ciascuna delle parti della Grecità – delle parti spazialmente individuate – una adeguata immagine storica, una caratterizzazione culturale, un impasto storico-paesistico che resti ben impresso nel lettore, inconfondibile.

Il libro sull'Acaia, il VII, che, in base al principio del rapporto quantitativo tra parte descrittiva e parte mitistorica si è tentato di mettere nella stessa categoria del libro IV sulla Messenia, rivela poi una sua diversità, perché il libro acaico è innanzi tutto il più 'polibiano' dell'intera *Periegesi*, riproduce Polibio con una densità di presenza che mi ha fatto pensare che qui Pausania voglia mettere in circolo un'opera che mancava di grande diffusione alla sua epoca. Egli inoltre aveva l'occasione di avviare – proprio in forza della speciale collocazione geografica dell'Acaia rispetto all'Italia (collegamenti marittimi, esattamente come oggi) – la discussione del problema storico del rapporto con Roma. Ed è proprio nel libro sull'Acaia che Pausania dà sfogo a quel che mi è sembrato uno dei segni della sua cauta, lieve ma innegabile 'resistenza' intellettuale e politica a Roma, che già altri gli ha riconosciuto. Io mi sono riferito in particolare alle considerazioni di Pausania sulla perdita di vitalità di diversi centri urbani dell'Acaia, a vantaggio di neofondazioni di epoca romana. Ora Pausania è certamente un rappresentante convinto della cultura cittadina, e mi sembra che suonino come altrettante riserve sulla politica romana le sue considerazioni sulla perdita di vitalità di centri acaici, a favore di accorpamenti, concentrazioni, sinecismi più o meno forzati, che rilevano da una politica cittadina diversa, quella appunto di Roma. Il libro VIII sull'Arcadia, d'altro canto, – accanto al VII, un altro libro particolarmente 'sensibile' sul terreno del rapporto Pausania-Roma, Grecia-Roma (si confronti VII 17 e VIII 43)⁷ – è anche quello in cui lo sforzo di compensazione e di caratterizzazione si

⁷ V. anche 'Introduzione' [n. 4], XIII-XIX.

realizza, come abbiamo detto sopra, attraverso la funzione integrativa dei miti e di una religiosità a forte sfondo naturalistico, rispetto alla descrizione diretta del paesaggio naturale. Questa tecnica di variazione compensativa si coglie bene anche all'interno di quel blocco che costituiscono, all'interno della descrizione del Peloponneso, i libri destinati al Peloponneso dorico (II-IV). Sul piano delle tradizioni c'è, di unificante, certamente il mito dorico, che Pausania sembra considerare come una delle tradizioni meglio garantite in assoluto sul remoto passato greco. L'analisi del suo linguaggio permette di mostrare come egli usi le forme verbali dell'asseverazione e della certezza, non quelle – che pur in tanti casi conosce – del cauto e dubbioso riferimento a ciò che 'si dice'. Ma nel libro III per Sparta – così come già nel I libro per Atene, – egli si trova ad operare con una situazione di tradizioni che è l'esatto contrario della situazione che esisteva per la Messenia. Le due città protagoniste della 'grande' storia greca erano note per troppe cose, troppi eventi, troppi personaggi, troppe tradizioni storiografiche, perché si potesse raccontare tutto ciò che di esse era noto. Qui non era da costruire una storia locale, era piuttosto da compiere un'opera di selezione e di riduzione, che Pausania stesso indica come un suo metodo narrativo, un suo criterio di costruzione del discorso storico (I 39, 3; III 11, 1). Basti qui far riferimento al secondo dei due passi, che riassume il significato di entrambi : «Quella precisazione che ho fatto nel libro sull'Attica, cioè che non ho detto tutto per filo e per segno, ma ho fatto una scelta di ciò che era più degno di memoria, la ribadirò prima di cominciare il mio discorso su Sparta».

Sfrondare, dunque, ma senza perdere l'occasione di caratterizzare. E allora la storia di Atene è particolarmente arricchita e illuminata – al di là delle immancabili caratterizzazioni attinenti all'età classica, e che trovano il punto di più intenso raccordo nella descrizione delle tombe del *demosion sema* (I 29, 4 sgg.), splendida occasione per una sintesi breve ed efficace delle glorie dell'Atene classica – nella sezione ellenistica. Atene, la protagonista fra tutte le città greche, è messa in una specie di 'polare' confronto con i re

ellenistici : essa diventa l'occasione per una storia dei diadochi, per un confronto, presentissimo nell'ideologia pausaniana, tra il mondo delle libere città greche e quello delle tante realtà statali nate dalle imprese di Filippo e di Alessandro, sovrani di quella Macedonia per la quale Pausania non simpatizza.

Per Atene dunque Pausania, data la classicità tradizionale del tema, ha realizzato una caratterizzazione originale, sviluppando il tema ellenistico; per Sparta egli ha ritagliato una storia globale dall'ambito della grande storiografia. Rispetto ad Atene c'era un po' meno da dire; ma anche qui, date le caratteristiche particolari della cultura spartana, una sintesi non c'era ancora; Pausania la crea, per così dire, a tavolino e con criteri antologici. Ma anche qui c'era da sfrondare, per il coinvolgimento di Sparta in tante vicende del mondo; e così il Periegeta ha costruito una inedita storia spartana. E nella descrizione di Sparta, Pausania ha costruito l'immagine di una città che contrasta con (che compensa dunque) l'immagine tradizionale, evidenziandone la forte monumentalità. A questo proposito, credo anzi di aver mostrato⁸ l'estrema probabilità del fatto che Pausania intenda in qualche modo smentire il ben noto giudizio di Tucidide (I 10), riguardo all'aspetto di Sparta, quale avrebbe potuto essere valutato dai posteri; certo è che Pausania ha ben presente in più punti della sua opera proprio quel capitolo tucidideo e che, almeno di fatto, egli si viene a trovare in contrasto con la posizione tucididea, in un ennesimo sforzo di competizione, contestazione, gara storiografica.

Abbiamo dunque avuto modo di verificare le *polarità* che animano la struttura del materiale esposto da Pausania; la tecnica compensativa adottata da Pausania nella costruzione del suo discorso, che è eminentemente un discorso storico, perché la prospettiva storica, cioè la costruzione di una sintesi, di un orizzonte culturale, intorno a linee portanti di carattere 'temporale' (quelle proprie dei λόγολ, come abbiamo detto sopra), è prevalente.

⁸ 'Introduzione' [n. 4], xxxviii sg.

Abbiamo però anche visto il risultato di questa tecnica compensativa, la costruzione di un quadro della grecità, in cui le singole parti o facce della grecità sono destinate a produrre una immagine al tempo stesso composita e coerente. La *Periegesi* pausaniana è dunque un passo significativo nella costruzione di un'identità culturale greca.

Se ora ci domandiamo quali siano i fattori storici che hanno portato a questo risultato, dovremo riconoscere che quella di Pausania è anche una 'risposta' a una sollecitazione che è provenuta da una vicenda storica fondamentale, quale la creazione dell'impero romano. Credo che proprio questa vicenda di dominio abbia rappresentato una motivazione, e la decisiva sfida storica, per la nascita di riflessioni globali, nella (e sulla) tradizione storica greca. Il confronto con autori precedenti risulterà forse essere l'argomento più convincente. Se la polarità spazio/tempo, descrizione/narrazione, non è certo una invenzione di Pausania (gli ingredienti in questo senso sono già presenti nel modello storiografico erodoteo, che poi è il modello 'normale' di storiografia, rispetto a cui Tucidide o Polibio sono la 'diversità')⁹, è vero però che il confronto di Pausania con Polibio o con Strabone può insegnare quanto certe riflessioni globali greche debbano alla presenza romana, in quanto risposte, in quanto creazioni di tipo reattivo. L'idea di storia universale è certamente anteriore a Polibio e appartiene *in nuce* ad Erodoto e in formulazione esplicita ad Eforo. Tucidide rappresenta una riduzione del campo di osservazione storica, come prezzo pagato per la profondità della visione critica; e ancor più riduttive sono le storie locali. La tendenza dominante è proprio quella della universalità del campo d'osservazione. Tuttavia, fatti storici che operarono l'ampliamento del campo d'osservazione del Greco nella stessa realtà quotidiana rappresentarono spinte decisive alla costruzione di storie universali o di amplissimo spettro. E' superfluo richiamare che cosa significhi la conquista romana come

⁹ V. in partic. H. STRASBURGER, 'Die Wesensbestimmung der Geschichte durch die antike Geschichtsschreibung', *SB Wiss. Ges. an der Goethe-Universität Frankfurt a. M.*, V 1966 (2^a 1968), 3, 47-97.

motivazione per l'impresa storiografica di Polibio; più utile rammentare, per il confronto con Pausania, anche per la compresenza di descrizione topografica e dati mitistorici, l'opera geografica di Strabone. Il modello polibiano è certo valso come motivazione e schema orientativo per l'opera geografica di Strabone, che in parte è anche opera storica. Naturalmente la sistemazione augustea rappresenta l'altro stimolo diretto per Strabone, per costruire quello che, estendendo il campo di applicazione di una definizione di Claude Nicolet, potremmo definire il suo 'inventaire du monde'. Strabone ha dunque costruito il suo inventario geografico-storico del mondo; ma la geografia, le misure, le dimensioni, le distanze, le città, le vie, i porti sono stati gli elementi organizzativi della sua opera. E poiché, là dove è storica, la sua opera è storia in generale di regioni e località, ma in particolare e fondamentalmente di città, le notizie sulle origini e l'eventuale declino delle città sono punti di riferimento fondamentali. I dati mitistorici si raccolgono intorno ai nuclei geografici, seguendo lo schema dell'inizio e della fine¹⁰, quasi a segnalare con evidenza intorno a quale perno si organizzino i dati mitistorici, che restano in definitiva inseriti in un quadro di tipo fondamentalmente geografico. In Pausania prevale invece quella caratterizzazione storico-culturale, che avviene attraverso procedimenti di tecnica costruttiva e compensativa, la cui patina di fondo è storiografica. Pausania non ha certo operato un inventario del mondo conosciuto e abitato, anche se, al fine di giudicare la portata del suo campo d'osservazione, va tenuta presente, accanto alla trattazione diretta, anche quella indiretta, che si rivela di ambizioni e di proporzioni reali assai più vaste della semplice madrepatria greca¹¹. Tuttavia, anche la forma esplicita conta, e la forma della *Periegesi* di Pausania è la descrizione di tutti gli

¹⁰ V. ad es. quanto scrivo in *Strabone e la Magna Grecia. Città e popoli dell'Italia antica* (Padova ²1994), 123 sgg.

¹¹ Cfr. U. BULTRIGHINI, 'La Grecia descritta da Pausania: trattazione diretta e trattazione indiretta', *RFIC* 118 (1990), 282-305.

Hellenikà «alla stessa stregua». Il Periegeta si colloca al centro di un cerchio ideale costituito dai vari aspetti della grecità, verso cui egli vorrebbe realizzare un rapporto di equidistanza, e che, tutti insieme, costituiscono l'identità culturale greca. Questa identità, quale intuita da Pausania, si presenta come una sorta di risposta creativa, alla sfida posta dall'affermazione del dominio romano, così come una risposta alla nuova situazione politica e culturale rappresentata dall'avvento delle monarchie ellenistiche può considerarsi la produzione periegetica di età ellenistica, che costituisce un precedente per Pausania. E' sotto l'urgenza del dominio romano che qualcuno, come appunto Pausania, concepisce – e naturalmente il clima di pace e di scambi che si determina nell'età degli Antonini è essenziale a questo fine – il disegno di raccogliere, organizzare, articolare e caratterizzare tutto ciò che attiene alla memoria mitistorica delle varie regioni del mondo greco, tutto il paesaggio geografico e però anche quello storicizzato e storicizzabile. In qualche modo l'opera di Pausania è una risposta creativa alla *contrainte* romana, per i rischi stessi che questa poteva comportare di un'omologazione alla cultura del vincitore. Se è vero, come è stato plausibilmente sostenuto¹², che con la conquista romana, in qualche modo, per Pausania finisse la storia, è vera anche l'altra faccia della medaglia, e cioè che proprio la cornice romana ha costituito, attraverso vari passaggi che siamo in grado di verificare, almeno da Polibio a Strabone, una sollecitazione ai Greci, per riflettere sulla loro storia, per darne un quadro al tempo stesso unitario e differenziato.

Il discorso storico attinente ai santuari appare strutturalmente diverso da quello dedicato alle regioni. Il santuario certamente fa corpo con una regione sia nel caso di Olimpia (Elide) sia nel caso di Delfi (Focide e Locride occidentale). Ma il santuario come tale non è un soggetto o un insieme di soggetti politici come le altre regioni greche. Esso quindi appare piuttosto come oggetto : di

¹² V. in questo volume la relazione di Y. Lafond.

descrizione, e con preminenza del dato monumentale, non senza l'inserimento di cospicui elementi mitistorici in entrambi i casi, di particolare consistenza per Delfi (invasione celtica), e non senza certe corrispondenze descrittive e formali (alla descrizione dell'arca di Cipselo per Olimpia¹³ fa da *pendant*, a Delfi, la accurata *ekphrasis* delle pitture di Polignoto nella Lesche dei Cnidii, che tra l'altro sembra corrispondere accortamente a un momento di sosta nella faticosa visita del santuario).

Abbiamo già detto i criteri selettivo-riduttivi messi in opera da Pausania, quando deve guidarci nella storia e nel paesaggio di regioni come l'Attica e la Laconia, fortemente dominate da un centro, Atene e Sparta rispettivamente. Ma vi sono regioni la cui realtà storica è quella di un accentuato *policentrismo*: è cosa che ho già avuto modo di considerare per l'Argolide e la Beozia (nel II e IX libro, rispettivamente). Qui il compito di Pausania è quello di unificare in qualche modo la molteplicità dei fenomeni, delle vicende, delle storie dei centri. Mi è sembrato che nell'area argolico-corinzia Argo diventi, anche dal punto di vista espositivo, un punto centrale, che ne organizza la struttura descrittiva, sicché le varie aree in questione finiscono per essere sempre correlate a quel centro reale, ma anche ideale – nella struttura del discorso pausaniaico –, che è Argo¹⁴. Un consimile sforzo di unificazione e di sintesi (e certo anche per storica comparabilità fra le due diverse regioni, pilastri, entrambe, della storia della Grecia micenea e palaziale), mi è sembrato di poter notare nella costruzione del discorso sulla Beozia. In piena analogia col caso di Argo, Tebe assume anche descrittivamente una posizione centrale: la

¹³ L'arca di Cipselo in V 17, 5 - 19, 10, le pitture di Polignoto nella Lesche delfica in X 25-31: entrambe occasioni per l'esibizione, caratteristica in Pausania, di cultura omerica, che d'altra parte trova più ampio spazio nelle pitture delfiche; la descrizione di queste ultime è conseguentemente alquanto più lunga di quella riservata alla descrizione dell'arca di Olimpia.

¹⁴ Per la centralità di Argo nel II libro, cfr. 1, 1; 15, 1 sg.; 16, 5; 18, 1; 24, 5; 25, 1; 25, 7 sg.; 26, 1; 36, 4 e 6; 38, 7; *art. cit.* in n. seguente; *Pausania. Guida della Grecia. Libro II, La Corinzia e l'Argolide*, a cura di D. MUSTI e M. TORELLI (Milano 1986), xxiii, 205.

descrizione delle diverse città beotiche è fatta in ordine ad una struttura radiale di strade che muovono dalle diverse porte di Tebe. Una singolarità descrittiva, che organizza il tutto storicamente intorno a Tebe, dice la centralità della città nella storia della regione, ma individua anche aree in più forte collegamento con Tebe, accanto ad aree con una loro specificità culturale¹⁵.

Una pagina essenziale per verificare sia la concezione storica generale di Pausania, sia la costruzione del suo discorso storico, mi pare VII 17, 1-4. Per quanto riguarda la concezione generale, vediamo come per Pausania il punto più basso della storia greca sia la guerra acaica. Benché Pausania non arrivi mai a dire esplicitamente che la causa dei mali della Grecia sia stato il dominio romano, egli di fatto lascia intravedere che il colmo delle disgrazie, il massimo della *asthénéia*, la Grecia l'abbia raggiunto con la guerra voluta dagli Achei e perduta dagli Achei contro Roma. La pagina pausania mostra comunque con chiarezza la sua struttura. Una struttura che in prima istanza è regionalistica: il Periegeta segue infatti le vicende greche κατὰ ἔθνος, e, dopo aver richiamato l'*ethnos* acaico, che è anche il punto di partenza occasionale, data la collocazione del passo nel VII libro, trova il modo di menzionare i Focesi e i Beoti e, genericamente, gli altri popoli greci. Poi è la volta degli Eracleoti, degli Eubeesi e degli Spartani. Indicato nel 140 a.C. il punto più basso della storia greca, Pausania cerca di sollevarsi a un punto di vista più alto, cioè a una riconsiderazione generale della storia: una storia di disgrazie, che si distribuiscono nelle varie regioni (κατὰ μέρη) (17, 1), dunque secondo un punto di vista spaziale; poi, ad attraversare e completare la coordinata spaziale, segue quella temporale, cioè la storia, la *sequenza* delle sventure che si sono succedute ἐξ ἀρχῆς. Complessivamente, dunque, ogni regione storica viene ad essere di scena, con effetto di caratterizzazione e individuazione storica, per più epoche, ma diversamente per ciascuna di esse. Argo – dice

¹⁵ V. D. MUSTI, 'La struttura del libro di Pausania sulla Beozia', *Ἐπετηρίς τῆς Ἑταιρείας Βοιωτικῶν Μελετῶν*, T. A', T. α' (1988), 333-344.

Pausania – potente ai tempi degli «eroi», cioè in età micenea, cominciò a declinare dall'epoca dell'avvento dei Dori. E l'Attica, ripresasi a stento dalla guerra del Peloponneso e dalla peste, ebbe poi contro di sé la Macedonia nel momento della massima potenza di questa. Il 'filo rosso' trasversale, che Pausania è riuscito così a costruire in questa pagina, per allineare in una sequenza unidirezionale le vicende, di fatto molteplici e disparate, del variegato mondo greco, ora investe Tebe, e quindi Sparta: i Tebani furono flagello agli Spartani, e questi furono a loro volta investiti dalla guerra acaica. Segue poi (ormai è la storia della provincia d'Acaia all'orizzonte) il riferimento alla esenzione dallo statuto provinciale concessa da Nerone, e alla ricaduta nello stato di non libertà, riconosciuto da Vespasiano come l'unico adatto ai Greci¹⁶.

Abbiamo qui un tornante essenziale della rappresentazione pausania del rapporto tra Grecia e Roma¹⁷. Se ne possono ricavare utili indicazioni riguardo alla stessa costruzione dell'opera storica di Pausania. Augusto si presenta con alcuni aspetti di ambiguità; se Adriano e poi i due Antonini rappresentano, in primo luogo per le condizioni di relativa pace che hanno garantito, una fase di rinascita e di benessere per il mondo intero e in particolare per il mondo greco (VIII 43), in Augusto ci sono aspetti positivi (non si poteva parlare troppo male del fondatore, o del figlio del fondatore, dell'impero romano) e aspetti negativi. Ora, è interessante vedere come si esprima nel linguaggio del Greco questa negatività. Occorre mettere in gioco 1) l'idea greca di città; 2) la politica romana nei confronti delle città greche; 3) le variazioni di questa politica tra Augusto e Adriano, come appaiono in Pausania. L'idea greca di *autonomia*, e quella collegata, della conservazione dell'*identità* storica di un sito, sono costantemente all'opera in

¹⁶ Un accostamento tra l'iscrizione di Acrefie, con la rimbombante proclamazione di libertà da parte di Nerone (IG VII 2713 = SIG 814), e Pausania, VII 17, 3 in M. PAVAN, 'Nerone e la libertà ai greci', *PP* 39 (1984), 342-361 (il quale nota la vicinanza del Periegeta alla posizione di Polibio, come è del resto frequente nel libro VII).

¹⁷ Ho trattato del argomento in seminari che ho tenuto alla Scuola Archeologica Italiana di Atene nel maggio 1986 e alla Technische Hochschule di Darmstadt nel novembre 1988.

Pausania. Il Periegeta non ha bisogno di spendere – per orecchie esperte – troppe parole per far avvertire al lettore, di volta in volta, la sua approvazione, o la sua disapprovazione, o la sua freddezza nei confronti di determinate misure prese dai Romani riguardo alle sorti di questa o quella città, di questa o di quella identità cittadina: le si avverte anche al di là della apparente neutralità o asetticità della notizia, a tal punto è centrale nella concezione politica greca l'idea di autonomia¹⁸.

Un caso particolarmente chiaro è quello degli Eleuterolaconi. Da una parte vediamo esercitata violenza da Greci su Greci, dall'altra vediamo Roma intervenire con misure correttive: quanto basta per capire quali siano i comportamenti negativi per Pausania, quali siano quelli che egli giudica positivamente. Un tono positivo si coglie nel modo in cui Pausania (III 21, 6) tratta di Gytheion, che appartiene agli Eleuterolaconi, che Augusto aveva liberato dalla condizione di κατήκοοι di Sparta; qui cospirano insieme il libertarismo cittadino di tradizione greca e però anche l'ostilità tendenziale di Pausania nei confronti di Sparta. Ma già in un'altra luce compare ciò che Augusto ha operato nei confronti di Kardamyle. In III 26, 7, Pausania dice che la città è ora ὑπήκοος dei Lacedemonii di Sparta, perché Augusto l'ha portata via ai Messeni ed attribuita a Sparta. Se nel primo caso la liberazione da uno stato di soggezione vale come dato positivo, non può valere come atto di segno positivo l'attribuzione di Kardamyle a Sparta, in un nuovo rapporto di soggezione.

Quanto articolato possa essere il giudizio pausaniano su Augusto, risulta molto chiaramente dal caso della città achea di Rhypes (VII 18, 6-7). Pausania parla dapprima dello svuotamento progressivo di Patrai, dell'abbandono del centro dalla maggior parte dei suoi abitanti, dispersisi (in età tardoellenistica) in centri minori, quindi fa riferimento all'intervento di Augusto, che aveva riportato la gente a Patrai a causa della opportuna collocazione di Patrai sulla linea di navigazione; e con i Patrensi, aggiunge Pausania, Augusto

¹⁸ Sul tema, decisivo il contributo di Chr. HABICHT [n. 3], 118-141.

fece abitare anche quelli di Rhypes, «dopo aver raso al suolo Rhypes». Quest'ultima è una annotazione nient'affatto positiva agli occhi di un Greco; e ciò che segue è anch'esso di sapore negativo: Augusto dette *solo a Patre* fra tutti gli Achei quei privilegi che i Romani sono soliti dare alle loro colonie. In VII 18, 8, ancora un verbo negativo, per rappresentare un'azione politica di Augusto: «Calidone e il resto dell'Etolia resa deserta (ἐρημωθείσης) dall'imperatore Augusto, per il fatto che veniva trasferita a Nicopoli sopra il promontorio aziaco anche la gente etolica». Quanto sia da considerare come un valore negativo ogni tipo di sinecismo *forzato*, risulta dal confronto con VIII 46, 4, dove Pausania dice che i Ciziceni costrinsero con la forza delle armi i Proconnesii a coabitare con loro. In VII 17, 5 leggiamo, dell'achea Dyme, che essa fu saccheggiata da P. Sulpicio Galba, perché era stata sotto Filippo V (durante la I guerra macedonica); ma il Periegeta aggiunge anche che successivamente Augusto la annesse a Patre. Nello stesso VII libro (22, 1 e 6) lo stesso destino di annessione a Patre, sempre per concessione di Augusto, è ricordato per Pharai e Triteia. Altre operazioni di dubbio pregio sono ricordate da Pausania per la Pharai di Messenia e per Thuria, in IV 31, 1-2 (mentre gli Spartani parteggiarono per Ottaviano, i Messeni e gli altri Greci si schierarono dalla parte di Antonio, e dopo Azio ne subirono le conseguenze). Il mondo dei valori greci appare chiaramente dal modo in cui, per converso, Pausania tratta i casi delle città arcadiche di Mantinea e di Pallantion, nell'VIII libro.

Di Mantinea Pausania racconta il διοικισμός che nel 385 fu imposto dagli Spartani, che vollero il rientro forzato dei Mantineesi nei villaggi d'origine, esistenti prima del συνοικισμός. Senofonte aveva trattato del διοικισμός con toni positivi, in *HG* V 2; Pausania è certamente contrario alla violenza del διοικισμός, così come invece apprezza la ricostituzione della unità (e della identità storica) della città arcadica, equivalente a una vera e propria seconda fondazione, quale fu realizzata da Epaminonda nell'anno 370 a.C. (VIII 8, 10: «solo i Tebani avrebbero ricondotto i

Mantineesi dai villaggi nella loro patria»). Qui appare quel che certamente è un valore per un Greco, e in buona misura per qualunque uomo. I Mantineesi, racconta Pausania, combatterono poi contro Sparta al tempo di Arato, di Antigono Dosone e di Cleomene; e in onore di Antigono ridenominarono la loro città Antigoneea; ma più tardi, egli sottolinea, l'imperatore Adriano rimosse quel nome «importato dalla Macedonia» (ἐκ Μακεδονίας ἐπακτόν), e restituì alla città (il diritto) di chiamarsi col suo nome originario (VIII 8, 12). Anche in questo caso la riassunzione del nome antico (locale e originario) appartiene a un 'sistema' di dati, figure, 'valori' positivi, che sono i seguenti: Adriano, l'imperatore benefico; l'eliminazione di un nome importato dalla Macedonia, per Pausania una potenza negativa nella storia dei Greci; il recupero della identità, nel quadro di una continuità con la realtà sinecistica, opportunamente ricostituita da Epaminonda: e restaurata, sotto l'aspetto onomastico, dal benefico Adriano. Identità storica, autonomia, ἐλευθερία, divenire e però anche restare città: tutto questo forma in Pausania un *sistema* di concetti positivi, che rappresentano anche la *base*, per così dire, ideologica del suo *discorso* storico, la *sostanza* ideale di quella *forma* di scrittura storica.

Sempre nell'VIII libro (c. 43) abbiamo un concentrato di tutta la storia imperiale romana dopo Adriano, con i meriti dei due Antonini che gli succedettero. E proprio qui, a proposito di Pallantion, Pausania dice di voler raccontare come il primo Antonino ne fece πόλιν ἀντὶ κώμης, e che le concesse libertà ed esenzione dai tributi. Lo stesso Antonino ἀνεσώσατο, cioè 'restaurò', le città distrutte da un terremoto in Licia, Caria, a Rodi e a Cos, e le risuscitò a nuova vita, con grandi spese, e grande impegno per il loro ἀνοικτισμός. Ecco ancora in funzione il sistema dei valori positivi: conservazione dell'identità, perciò condanna per ogni forma di distruzione violenta di tale identità e in generale per l'annullamento di qualunque realtà cittadina viva e vitale: che sia in questione un fenomeno naturale distruttivo o un'operazione

urbanistica, un trasferimento, un sinecismo forzati. Un sinecismo può essere apprezzato solo se non è una misura costringitiva; se spontaneo o comunque consensuale, va tutelato, così come la forzata rimozione di quel sinecismo è da condannare, perché nega la nuova e legittima identità storica.

La conservazione e difesa delle identità storiche presuppone e comporta la *distinzione* tra ciò che è greco e ciò che è romano; è un principio ispiratore della politica di Adriano, in senso politico, come anche sul piano urbanistico e monumentale, e lo stesso principio anima la struttura dell'esposizione di Pausania. Molto nella politica di Adriano risponde al pensiero fondamentale di mantenere una linea di distinzione storica tra romanità e grecità: senso da un lato delle diverse identità storiche, dall'altro della necessità della coabitazione. Meno sogni utopistici che in Nerone, ma anche forte e sincero sforzo di restaurare la tradizione greca dal suo interno. Niente potrebbe apparire più simbolico, da questo punto di vista, della doppia iscrizione della porta di Adriano ad Atene (*IG II/III² 5185*). Da una parte leggiamo: «Questa è la città che fu un tempo di Teseo», dall'altra: «Questa è la città di Adriano e non di Teseo». Se consideriamo attentamente il percorso di Pausania nell'*agorá* di Atene (I 2, 3 sgg.; 14, 6 sgg.) constatiamo come egli indugi sui monumenti schiettamente greci. Tutto quello che si riferisce ad epoca romana e in particolare ad età adrianea, e che nella sua descrizione, per pure ragioni di autenticità, deve portare un nome romano, è concentrato negli ultimi quattro paragrafi del cap. I 18, e come separato dal resto. I monumenti delle due diverse epoche e culture non sono gli uni frammischiati agli altri, ma separati e distinti, nel discorso di Pausania, esattamente come avviene nella politica edilizia e monumentale di Adriano.

Se Pausania non menziona il monumento di Agrippa all'ingresso dell'acropoli, o se menziona sempre solo come *Odeion* l'Odeion di Agrippa nell'*agorá*, questo non sembra essere un caso, anche se la denominazione come semplice *odeion* può riflettere un uso corrente fra gli Ateniesi (ma questo renderebbe la posizione di

Pausania solo storicamente ancor più significativa). L'atteggiamento di Pausania corrisponde dunque anche alla politica edilizia di Adriano. Si ha l'impressione che interventi precedenti fossero stati ben più incisivi, anzi pervasivi della struttura originaria.

Naturalmente, quando si parla di edifici romani, bisogna distinguere tra quelli che furono costruiti in età romana e quelli che parlano proprio un linguaggio romano. A Corinto (II 3, 1-5) il tempio di Ottavia ci vien detto collocato al di sopra dell'*agorá*; e il Capitolium si trova oltre il teatro; ma Corinto dal 44 a.C. era sede di una colonia romana. D'altra parte a Sparta, come sottolinea Pausania (III 11, 4), si possono vedere i templi di Cesare e di Augusto sull'*agorá* stessa. Se si considerano i libri V e VI, su Olimpia e l'Elide, si verifica il cospirare di principi diversi, come quello della 'selezione' da un lato, e dall'altro quello della 'separazione' o addirittura della 'preterizione' di ciò che è romano. Per Olimpia Pausania opera selettivamente per ciò che riguarda gli ἀναθήματα nel V libro e per quel che riguarda i monumenti dei vincitori nel VI (cfr. il complesso e fondamentale VI 1, 1). E tuttavia un fatto di grande evidenza è che in un solo capitolo del V libro, il 12, appare *condensato*, e quindi di fatto *separato*, tutto quello che si riferisce a statue di imperatori romani: Adriano, Traiano, Augusto, e agli ἀναθήματα di Nerone. Ma c'è anche (12, 7) la statua di Nicomede di Bitinia: quindi il contenuto non è soltanto romano. La *separazione* del 'romano' qui dunque è chiaramente verificabile, ma, a guardar bene, all'interno di una peculiarità dell'intero capitolo, che è tutto all'insegna dell'esoticità rispetto alla Grecia, quindi in primo luogo Fenici e Tirreni (12, 4-5); poi Pausania parla dei monumenti romani, condensati, insieme con il bitino Nicomede, nei parr. 6-8. Forse criteri di *fatto* (cioè effettive separazioni o distanze e simili altre cause) cospiravano con *scelte* descrittive: ma la *separazione* nel discorso di Pausania resta evidente. Questo conduce anche, nella rappresentazione di Pausania e probabilmente anche nei fatti, ad una 'archeologizzazione' e 'musealizzazione' di ciò che è greco-

classico, greco autentico. E' una considerazione, questa, sul rapporto tra i quartieri 'romani' delle città dell'Oriente greco, e le parti più antiche delle città medesime, che va affidata comunque agli archeologi, per una ricognizione e valutazione più sistematica.

Alla ricerca di aspetti di tecnica 'compensativa', mi è parso importante far riferimento in primo luogo ai libri IV, sulla Messenia, e VII, sull'Acaia. Nel libro sull'Acaia è evidente il ruolo di Polibio, che appartiene dunque alle fonti ispiratrici del discorso storico di Pausania. L'influenza di Polibio nella storia della storiografia si presenta in effetti al tempo stesso quantitativamente limitata e qualitativamente decisiva¹⁹. La stessa concezione politica generale di Polibio, ostile ai Macedoni, cultore dell'idea di autonomia, filoromana, ma senza rinuncia al retroterra ellenistico, doveva trovare ampi riscontri nella visione politica di Pausania. Anche Pausania è antimacedone, accetta il dominio romano ma difende e tutela il patrimonio culturale greco; in special modo è favorevole ai Messeni e agli Arcadi, come Polibio è favorevole agli Arcadi e ai Messeni; di qui, in entrambi, il rapporto 'teso' con Sparta, una città che nessuno poteva rifiutarsi di ammirare, ma che aveva fatto soffrire troppo i popoli del Peloponneso, cari a Polibio come a Pausania, per essere accettata senza riserve. Polibio, è stato notato, è più presente nella *Periegesi* come personaggio politico, che come storico esplicitamente citato, eppure la sua concezione politica ha chiare assonanze e risonanze in Pausania, ed egli fornisce materia per quegli *excursus* compensativi che fanno l'ossatura del discorso storico pausania. La storia acaica nel VII libro è basata ampiamente sullo storico acheo; e la stessa integrazione sulla Messenia è quanto meno nello spirito di Polibio. Nello spirito di Polibio e del suo apprezzamento della καθολικὴ ἱστορία è quella assonanza tra Pausania ed Eforo – forse attraverso

¹⁹ Sull'influenza di Polibio, nella sua portata come nei suoi limiti, cfr. per es., per quanto riguarda gli storici romani (altra e correlata faccia della diffusione di Polibio), A. KLOTZ, 'Die Benutzung des Polybios bei römischen Schriftstellern', *SIFC* 25 (1951), 243-265; e quanto scrivo in *Lo spazio letterario di Roma antica*, dir. G. CAVALLIO, P. FEDELI, A. GIARDINA, I (Roma 1989), 182 sgg.

fonti intermedie – che abbiamo rilevato. Anche quella di Pausania vuol essere a suo modo una καθολικὴ ἱστορία : almeno nel senso della rivendicazione della complessiva ‘identità culturale greca’ : πάντα ὁμοίως τὰ Ἑλληνικά. Ha poco senso condurre un confronto con Tuciddide, per rispondere al quesito se Pausania sia o non uno storico. E’ evidente che, al confronto con Tuciddide, Pausania può solo perdere, può solo essere giudicato diverso e, in larga misura, inferiore. Ma questo accadrebbe per un gran numero, o per la maggior parte, degli storici antichi. Resta sempre valida l’individuazione di due filoni fondamentali nella storiografia greca, l’uno, quello erodoteo più descrittivo, l’altro, quello tucidideo, più critico, più inquisitivo²⁰. Ed è il primo quello certamente più diffuso, e anche quello a cui certamente appartiene Pausania. La sua storiografia è più caratterizzante che non indagante; più asseverativa che inquisitiva e critica; perciò anche di più ampio spettro e campo d’osservazione, anche se meno problematica e profonda. E’ una storiografia che si interroga più sulle cose, che non sulle cause. Anche se è vero che le due attitudini non restano mai totalmente separate fra loro in qualunque scrittore, e perciò questo è vero anche per Pausania, non si può negare che il Periegeta meriti di essere considerato almeno un decente scrittore di storia. E scrittore di storia Pausania è certamente, se storia è sintesi intorno a un nucleo, o asse, o dato, ‘temporale’ (diacronico o sincronico che sia). Pausania descrive un certo numero di regioni della Grecia (sostanzialmente quelle che vengono riassorbite nella provincia romana di Acaia)²¹ e, indirettamente e allusivamente, tanta parte del mondo restante; greco e non greco, perseguendone una caratterizzazione che si colloca e si snoda nel tempo. (Ho già osservato in precedenza che per ogni regione che egli descrive direttamente, Pausania sciorina, con accorte *variationes*, praticamente tutte le epoche della storia²², dal periodo degli eroi fino all’epoca tardoellenistica, e poi anche, per sommi capi e

²⁰ Cfr. H. STRASBURGER [n. 9].

²¹ Cfr. U. BULTRIGHINI [n. 11].

²² V. ‘Nota introduttiva’, *Pausania, Guida della Grecia. Libro I, L’Attica*, a cura di D. MUSTI e L. BESCHI (Fondazione Valla, Milano 1982), cii.

separatamente, almeno gli esiti di epoca romana : certo non perseguendo una narrazione compiuta per l'epoca posteriore al 146 a.C.). Dunque egli si guadagna un posto fra gli storiografi, almeno da un punto di vista di scelta e di attitudine professionale. Certo, la qualità, il livello critico di un'opera storica sono altro aspetto della questione, un aspetto legato alle qualità e capacità personali : Pausania è uno storico, anche si intende quello che risulti adeguato alle più alte istanze critiche poste da un Tucidide o da un Polibio. Ma la storiografia di Tucidide e, in parte, la stessa storiografia di Polibio (più sensibile però quest'ultima alle istanze della storiografia *katholiké*), mentre hanno alzato il livello problematico e critico, hanno anche ridotto il 'campo visivo'. Ampio è invece il campo visivo di Pausania; l'attitudine è quella della caratterizzazione di popoli e città. La sua storiografia non risponde a un *perché* e a un *come* fondamentale, come quella di Polibio (perché Roma ha vinto) o come quella di Tucidide (come e per colpa di chi è scoppiata la più grande guerra fra i Greci). Ma se non c'è un *perché* di fondo in Pausania, tuttavia la sua opera risponde – come quella erodotea – ai mille perché. Non ha un solo oggetto, e perciò non ha un solo o un fondamentale quesito da soddisfare. Ha infinite storie di origini, di *aitia* : è una storiografia più degli *aitia*, potremmo dire, che delle profonde e unificanti *aitiai*. Perciò la sua è una storiografia secondo regioni, susseguentisi nella ideale linea della spazialità, di un viaggio, *reale o ideale*, che vuole raccogliere le fondamentali memorie mitistoriche e geografiche, per caratterizzare quelle regioni : dirne e preservarne l'identità, rimescolando ogni volta accortamente i vari aspetti, ed applicando criteri compensativi, che cercano di dare spazio e respiro, di rendere in qualche modo giustizia, ai vari aspetti della grecità. In definitiva, 'di tutto un po'', ma con alle spalle un antefatto culturale erodoteo alquanto significativo.

DISCUSSION

F. Chamoux : La communication de Domenico Musti est extrêmement suggestive et mérite de susciter une réflexion approfondie. Le rapprochement entre la formule d'Hérodote (I 5) et celle de Pausanias (I 26, 4) est très frappant; c'est un écho formel dans l'expression. Le Périégète est un grand lecteur d'Hérodote. Toutefois, je suis tenté d'interpréter ὁμοίως de la façon la plus simple, comme s'appliquant à l'organisation d'ensemble de l'ouvrage. Pausanias a préparé son plan dès le moment où il commence à rédiger sa *Périégèse*. Conscient de la richesse exceptionnelle des antiquités de l'Attique, il ne veut pas s'y attarder au détriment des autres régions de la Grèce; il doit équilibrer le contenu des différents livres et utilise à cet effet, d'une part, le principe du choix et, d'autre part, les ressources de la tradition écrite ou orale, pour compenser, le cas échéant, le nombre trop réduit des θεωρήματα. Il obéit en cette affaire aux exigences de son métier d'écrivain plutôt qu'il n'entend marquer l'égale dignité entre elles des diverses provinces de l'hellénisme.

D. Musti : Sono lieto che François Chamoux trovi impressionante il rapporto, fin qui non notato, tra Pausania I 26 4 e Erodoto I 5. L'avverbio ὁμοίως, non meno che l'uso del verbo ἐπέξειμι, e altre coincidenze verbali (Paus.: δεῖ δέ με ἀφικέσθαι τοῦ λόγου πρόσω, πάντα ὁμοίως ἐπεξιόντα τὰ Ἑλληνικά; Hdt. · οὐκ ἔρχομαι ἐρέων ὡς οὕτως ἢ ἄλλως κως ταῦτα ἐγένετο, τὸν δὲ οἶδα αὐτὸς πρῶτον ὑπάρξαντα ἀδικῶν ἔργων ἐς τοὺς Ἑλληνας, τοῦτον σημήνας προβήσομαι ἐς τὸ πρόσω τοῦ λόγου, ὁμοίως σμικρὰ καὶ μεγάλα ἄστεα ἀνθρώπων ἐπεξίων. τὰ γὰρ τὸ πάλαι μεγάλα

ἦν, τὰ πολλὰ αὐτῶν σμικρὰ γέγονε, τὰ δὲ ἐπ' ἐμεῦ ἦν μεγάλα, πρότερον ἦν σμικρά. τὴν ἀνθρωπίνην ὧν ἐπιστάμενος εὐδαιμονίην οὐδαμὰ ἐν τούτῳ μένουσαν ἐπιμνήσομαι ἀμφοτέρων ὁμοίως) rendono del tutto sicuro l'accostamento, e le affinità delle due concezioni storiche, anche se, come ho detto, la prospettiva filosofica è ben più forte in Erodoto.

Quanto alla traduzione di ὁμοίως, io credo che quella che ho proposto sia appunto la più semplice: 'ugualmente', 'parimenti', 'alla stessa stregua' (*gleichermassen* nella traduzione tedesca di Ernst Meyer per Artemis-Verlag [Zürich 1954], p. 80). C'è l'idea, rafforzata dal confronto col più elaborato Erodoto, che non ci debbano essere esclusioni, che tutte le cose greche abbiano uguale diritto di cittadinanza, nel senso di quella 'equità storiografica' che anche François Chamoux sembra accettare; meno elaborata in Pausania, ma non assente, se si riconosce la genesi diretta dal passo erodoteo.

Il riferimento fatto da François Chamoux al 'programma' non è in contrasto con un'interpretazione di equità storiografica: i paralleli che ho citato dalla *Periegesi* cadono in passi appunto di valore programmatico: il contesto aggiunge quindi dignità e importanza al principio formulato da Pausania.

F. Chamoux: Les risques d'une influence de la 'culture du vainqueur' sur la culture hellénique traditionnelle me paraissent avoir été faibles, et, en tout cas, n'avoir pas été ressentis par les hellénophones à l'époque des Antonins. C'est bien plutôt la langue, la littérature, la pensée et l'art grec qui rayonnent depuis trois siècles sur le monde latin.

D. Musti: In effetti, io ho parlato di 'rischi che la *contrainte* romana poteva comportare di un'omologazione alla cultura del vincitore': è un'eventualità, piccola o grande che fosse, che Pausania di fatto fronteggia con la ricerca ed esaltazione dell'identità greca, o delle diverse identità all'interno del mondo greco, che tutti riconosciamo.

'Cultura' la intendo poi nel senso più vasto della parola, perciò con riferimento anche a quegli aspetti di politica cittadina, tenuta da Roma, verso cui ho mostrato che Pausania tiene le distanze. Il discorso è evidentemente alquanto diverso almeno in termini generali, se ci si riferisce alla cultura artistica o letteraria, in cui i Greci certamente non si sentono inferiori.

E.L. Bowie : Domenico Musti has well demonstrated the importance of Herodotus as a model for the *discorso storico* of Pausanias, and I am sure he is correct in identifying Herodotus I 5 as a passage to which Pausanias alludes at I 26.4 and again VI 1.1-2 (where Pausanias' order ἵππων ... ἀνδρῶν surely directs readers to another of his models, the Greek catalogue of *Iliad* II 763 [ἵππων ...] - 768 [ἀνδρῶν αὖ ...]). However Herodotus' term ὁμοίως need not and perhaps should not carry any implication of 'homogenisation' ('omogeneizzazione') or 'equità storiografica'. Herodotus knews very well that the accounts he is to give of different ἔθνη are to take markedly different forms. Thus his conclusion of his Lydian λόγος (I 6-94) is marked by an admission that θώματα δὲ γῆ (ἡ) Λυδία ἐς συγγραφὴν οὐ μάλα ἔχει, οἷά γε καὶ ἄλλη χώρα, an admission that his account has been predominantly of historical events (λόγοι not θεωρήματα, in Pausanias' terms) and so perhaps less balanced than the programmatic opening of his work suggested (I *praef.* μήτε τὰ γενόμενα ... μήτε ἔργα μεγάλα τε καὶ θωमाστά). Similarly he prefaces his λόγος of Egypt by an admission that its monuments will occupy untypical space (II 35.1 ἔρχομαι δὲ περὶ Αἰγύπτου μηχανέων τὸν λόγον, ὅτι πλεῖστα θωμάσια ἔχει ... καὶ ἔργα λόγου μέζω παρέχεται πρὸς πᾶσαν χώραν· τούτων εἵνεκα πλέω περὶ αὐτῆς εἰρήσεται). For Herodotus ὁμοίως does not, then, indicate the application of the same menu or formula (and Domenico Musti rightly noted that Pausanias does not apply a cast-iron pattern); and I doubt whether in Pausanias we should see ὁμοίως as advertising any deliberate attempt to render each element in his account its due portion. There are indeed elements of similarity

between different parts of his account; but they are balanced by as many, or often more, elements of difference, contributing to the *variatio* that has often been remarked upon, and I do not see in operation any systematic 'compensation'. It is rather, perhaps by the very variety in types of λόγος concerning different Greek πόλεις and ἔθνη, that Pausanias accumulates his complex presentation of a universal Greek identity that would not be adequately rendered either by one or two cases or by reducing all his examples to a similar template.

D. Musti : Non capisco la posizione di E. Bowie : da un lato egli riconosce lo stretto rapporto con Hdt. I 5, dove l'idea di equità storiografica è esplicita; dall'altro nega che ci sia qualcosa del genere in Pausania. Quando io parlo di 'omogeneizzazione', non intendo certo la riduzione a un solo tipo di tutte le 'cose greche', di tutte le storie ed esperienze greche. Tutta la mia relazione è fondata, infatti, sull'idea dell'identità, anzi *delle* diverse identità, che Pausania vuole preservare. Ma il testo di Pausania I 26, 4 è quello che è : ὁμοίως significa 'nella stessa misura', con una certa uniformità, sia questo sia quello, e simili. Quindi una ricerca di equilibrio è esplicita. Un equilibrio fra le diverse parti e i diversi aspetti della grecità: ciò risulta anche dai fatti quantitativi, che abbiamo considerato. Dunque, il greco ὁμοίως ἐπεξιώναι ammette questa possibilità; il confronto con Erodoto la suggerisce; i fatti quantitativi la confermano; l'omogeneizzazione di cui parlo è l'uniformazione equilibratrice delle esposizioni, come in Erodoto: mi pare una concatenazione stringente.

J. Bingen : Il n'y a pas de doute qu'en utilisant les mêmes mots qu'Hérodote, Pausanias indique tacitement à son lecteur cultivé une filiation de pensée. Le mot ὁμοίως chez Hérodote a sans ambiguïté le sens de 'avec des droits égaux à être traités'. A première vue, ὁμοίως de Pausanias peut sembler avoir un sens plus vague, mais alors sa phrase n'a aucune utilité, et ce qui lui donne un contenu, c'est qu'elle est une citation d'Hérodote. Cela entre

ainsi bien, me semble-t-il, dans le 'principio d'equità storica', de 'dignité historique égale', dont parle Domenico Musti. Je me demande si la discussion n'est pas liée à une interprétation divergente du terme peut-être un peu ambigu de 'omogeneizzazione'. De toute façon, ὁμοίως implique chez Pausanias, comme chez Hérodote, une limite qu'il se donne au droit de sélection et de compensation, avec dans πάντα τὰ Ἑλληνικά, une connotation de répartition géographique dans l'égalité du traitement.

D. Musti : Sono pienamente d'accordo con la Sua presentazione dei termini del problema. Certamente intendo 'omogeneizzazione' solo nel senso di perseguimento di un equilibrio storiografico, che rinvia alla lettera del passo erodoteo. Il senso mi pare sia quello di una uniformità 'complessiva' di trattamento storiografico, che non fa esclusioni, e dà 'a ciascuno il suo', senza naturalmente ridurre il pluralismo dei soggetti a un soggetto solo, o a un trattamento assolutamente identico; ma con 'omogeneizzazione' mi riferisco anche a quella certa tendenza 'omeomerica', per cui Pausania cerca di far posto a 'tutto in tutto'.

Y. Lafond : Il me paraît utile, à ce point de la discussion, de souligner l'importance que revêt dans le programme de Pausanias le critère du choix de ce qui est 'mémorable' (cf. ἀποκρίναι τὰ ἀξιολογώτατα et autres multiples expressions), tel qu'il est appliqué tout au long de la *Périégèse* (cf. notamment VIII 54, 7). La volonté de Pausanias de prendre en égale considération "tout ce qui est grec" est guidée aussi par ce principe qui donne au texte du Périégète le caractère sélectif que Domenico Musti a eu raison de mettre en valeur. Sur la nécessité de ne pas négliger certains faits qui pourraient paraître 'peu dignes de mémoire', je renvoie à Tacite, *Ann.* IV 32 (*levia memoratu*).

D. Musti : Il tema della *assiologia* è certamente importante, come sottolinea Yves Lafond, e costituisce un cardine del metodo *selettivo* e, come oggi approfondito, della tecnica *compensativa*, che costituiscono l'ossatura della storiografia pausaniana. Vanno

considerate attentamente tutte le espressioni del tipo ἄξιον λόγου, ἄξιον μνήμης, come del resto anche la parallela espressione θεάς ἄξιον, che ricorrono in Pausania.

Y. Lafond : Un mot pour souligner l'intérêt que j'ai pris aux remarques de Domenico Musti concernant la 'lecture historique du paysage' faite par Pausanias. Je me permets de renvoyer, pour des applications de cette clé de lecture au livre VII de la *Périégèse*, à une contribution qui paraîtra dans la *Revue des Études Anciennes* et que j'ai intitulée 'Pausanias et les paysages d'Achaïe'.

D. Musti : Grazie per l'informazione tempestiva sul Suo lavoro di prossima pubblicazione, del quale terrò volentieri conto.

U. Bultrighini : Mi sembra che finora il nodo centrale della discussione possa essere individuato nel criterio con cui Pausania opera la selezione del materiale, perchè da questo dipende poi il modo di intendere quel ὁμοίως di cui si è discusso. Ma oltre al ὁμοίως io punterei l'attenzione sul verbo che è collegato, ἐπέξειμι. Nell'ambito di una verifica lessicale, ho avuto modo di constatare che quando ἐπέξειμι viene usato da Pausania ci troviamo molto spesso in una zona per così dire programmatica, introduttiva. Yves Lafond ha opportunamente richiamato la necessità di affrontare il problema dell' ἄξιολογία; ora c'è un passo in cui ἐπέξειμι è collegato a un'idea della scelta del materiale degno di essere narrato, ed è un passo significativo anche per individuare l'area semantica preferenziale del verbo in Pausania. Si tratta di VIII 10, 1 : ἐς Ἀρκαδίαν δὲ τὴν ἄλλην εἰσὶν ἐκ Μαντινείας ὁδοί· ὅποσα δὲ ἐφ' ἐκάστης αὐτῶν μάλιστα ἦν θεάς ἄξια ἐπέξειμι καὶ ταῦτα. Come in altri casi, il verbo ha una funzione programmatica, per sottolineare uno stacco in cui Pausania si ferma a fare il punto sul suo modo di procedere, e preannuncia una scelta del materiale che sarà trattato. W. Gurlitt, pur operando, come Lei ha ricordato, un'associazione tra Hdt. I 5, 3 e Paus. I 26, 4, deduceva tuttavia per l' ἐπέξειμι di Pausania un significato di *durchwandern*, cioè pensava che Pausania alludesse al movimento del viaggio, e in

sostanza facesse in I 26, 4 le promesse di percorrere tutte le regioni del mondo greco. Credo che il passo dell'VIII libro sarebbe stato l'occasione ghiotta per Pausania per esprimersi in questo senso, se avesse voluto, perchè si parla delle vie che da Mantinea si dipartono verso l'Arcadia. Ma Pausania preannuncia che percorrerà non le vie, bensì le cose μάλιστα θέας ἄξιον all'interno di queste vie. Data la contiguità di un'indicazione spaziale (le vie), questo è il passo che con maggiore evidenza mostra l'associazione immediata che Pausania stabiliva tra ἐπέξειμι e una nozione di percorso/discorso storico-narrativo.

D. Musti : Il passo è effettivamente ghiotto, perchè rivela, mi pare, che questo verbo resta con una azione di movimento mentale che si basa sul richiamo, che però non è letterale, al movimento spaziale : altrimenti si sarebbe espresso in una maniera diversa. Si parla in realtà di un 'trattare', però di un 'trattare passando in rassegna delle strade, delle regioni', che effettivamente il visitatore poi percorre. È un andare con la mente su quello che è un andare *fisico*, ma il significato vero qui ovviamente è trattare, è toccare, cioè un movimento *mentale*. Quando noi diciamo per esempio 'io toccherò questa città', possiamo pensare al toccare nel trattare e al toccare come muoversi fisicamente.

Al di là di questo passo significativo, quali sono i dati statistici su ἐπέξειμι ?

U. Bultrighini : Ci sono 17 ricorrenze di ἐπέξειμι nel significato di movimento mentale, di cui 12 presentano un collegamento diretto o indiretto con λόγος o espressioni affini. In 5 casi ἐπέξειμι indica invece movimento fisico. L'uso di ἐπεξέρχομαι può essere considerato speculare, perchè abbiamo 12 casi in cui ἐπεξέρχομαι è usato per indicare un movimento fisico, concreto, contro 3 casi in cui il verbo è usato invece nel senso del movimento mentale, quindi nel senso in cui usualmente è impiegato ἐπέξειμι.

M. Moggi : In primo luogo desidero esprimere il mio apprezzamento per la bella esposizione di Domenico Musti, con il

quale condivido, ormai da molti anni, l'interesse per Pausania. Questa premessa per dire che non ho particolari rilievi critici da formulare in merito alla sua relazione, che ritengo del tutto convincente.

Mi sembra opportuno, invece, sottolineare il contributo principale che scaturisce dal confronto istituito fra Paus. I 26, 4 e Hdt. I 5. Lo stretto rapporto esistente fra i due storici è ben noto ed è stato adeguatamente evidenziato (alludo a Paus. I 39, 3 e VI 3, 8 rispetto a Hdt. II 99, 1 e VII 152, 3) dallo stesso Musti. Tuttavia, nel caso dei due passi paralleli che egli ha sottoposto ora alla nostra attenzione, ci troviamo di fronte non solo ad una ulteriore prova della funzione di modello svolta dallo storico di Alicarnasso, ma anche ad una preziosa ed illuminante chiave di lettura per la *Periegesi*, una chiave di lettura centrata su una giusta interpretazione di ὁμοίως, dalla quale scaturiscono le nozioni di equità storiografica e di omogeneizzazione del discorso storico, che consentono di penetrare a fondo nella struttura dell'opera di Pausania e di comprendere meglio i criteri metodologici e programmatici di Pausania, in primo luogo quello della selettività.

Detto questo, mi limiterò ad aggiungere che, a mio avviso, Pausania è andato al di là dei propositi erodotei, dedicando la sua attenzione non solo alle 'città piccole', ma anche a quelle ormai disabitate e in rovina al suo tempo (per es. Mainalos in Paus. VIII 36, 8), e a chiedere il parere di Domenico Musti. In alcune idee che ho maturato soprattutto nel corso della redazione del commento al libro VII e che riguardano essenzialmente la riscrittura della guerra acaica già trattata da Polibio. Vorrei sapere, in particolare, se, al suo giudizio e senza escludere la compresenza di altre motivazioni, Pausania può essere stato indotto a riprendere il tema in questione in quanto Polibio, scrittore tardo, godeva da parte sua di una considerazione relativamente buona, nel quadro di una gerarchia che, nell'ambito della grande storiografia, si basava sulla autorevolezza, derivante a sua volta dalla antichità degli scrittori, e che collocava al primo posto Erodoto e su gradini inferiori Tuciddide, Senofonte ecc.

Vorrei sapere, inoltre, se è da considerare fondata l'impressione che l'atteggiamento di Pausania nei confronti dei conquistatori Romani – un atteggiamento peraltro assai complesso e variegato – non risulti, nel caso specifico, notevolmente più duro e intransigente di quello di Polibio.

D. Musti : In effetti, mi pare giustificato il richiamo di Moggi a questa piccola differenza tra Pausania, che fa posto anche alle città scomparse (il celebre tema, possiamo dire, degli ἐρείπια), oltre alle città grandi e piccole. Mi pare anche del tutto positivo la sua concezione del modo di riscrittura della guerra acaica. Certo, Polibio non era considerato da lui alla stessa stregua di Erodoto, ed è probabile un atteggiamento arcaistico che lo pospone per valore allo storico di Alicarnasso.

Sulla questione del rapporto Pausania-Roma, nello specifico ci possono essere indizi di maggiore durezza di Pausania, ma l'impero romano è pur sempre un quadro politico e culturale consolidato da molto tempo, mentre nel caso di Polibio esso è di recente costituzione; la ferita, se c'è, è aperta da poco e brucia, e quindi non credo che in termini generali, a partè il caso della guerra acaica, Polibio debba necessariamente considerarsi più benevolo di Pausania verso Roma.

II

FRANÇOIS CHAMOUX

LA MÉTHODE HISTORIQUE DE PAUSANIAS D'APRÈS LE LIVRE I DE LA *PERIÉGÈSE*

Vers la fin du XV^e siècle, le scribe Constantin Lascaris, qui était venu à Florence pour copier le texte de la *Périégèse* sur l'archétype aujourd'hui disparu, inscrivit en tête de son manuscrit le titre suivant : Πανσανίου ιστοριογράφου ιστορίαι. La Bibliothèque Nationale de Madrid possède ce codex (*Matritensis* 5464 = M dans nos apparats). Bien qu'on n'y trouve qu'une partie du livre I, il n'en compte pas moins parmi les cinq manuscrits primaires de Pausanias¹. En choisissant ce titre (au lieu de Πανσανίου Ἑλλάδος περιήγησις, qu'on peut lire dans d'autres manuscrits), Lascaris indiquait clairement qu'il ne tenait pas Pausanias pour un simple périégète, mais pour un historien, ιστοριογράφος, auteur d'*histoires*, ιστορίαι, c'est-à-dire s'inspirant du grand Hérodote. Cette vue est plus juste que celle qui a longtemps prévalu chez les savants modernes, qui n'envisageaient la *Périégèse* que comme un guide du voyageur, destiné avant tout à orienter une visite sur le terrain. On a fait paraître des éditions tronquées, où tous les développements historiques étaient omis : ainsi la traduction commentée

¹ A. DILLER, *TAPA* 88 (1957), 178-179.

(d'ailleurs remarquable) publiée par Ernst Meyer² ou l'édition partielle des Φωκικά donnée par G. Daux sous le titre *Pausanias à Delphes* (Paris 1936). Or ces développements historiques, que l'auteur lui-même appelle des digressions, παρενθήκαι (I 8, 1) ou πάρεργα λόγου (I 9,4), ou encore ἐπεισόδιον τῷ λόγῳ (VIII 8, 1), représentent, quand on en fait le compte, près de la moitié de l'ouvrage³. Pour l'auteur, c'était un élément essentiel de son propos. L'érudition la plus récente l'a reconnu : «Pausanias entendait écrire une œuvre d'histoire sur une base topographique»⁴.

Ce faisant, avait-il le sentiment d'entreprendre une tâche nouvelle ou se plaçait-il dans la ligne d'autres historiens, ses prédécesseurs? Il est difficile d'en décider, puisque les périégèses hellénistiques ont presque complètement disparu. À travers le peu qui nous en reste, c'est-à-dire essentiellement des titres (sauf pour Héraclide Criticos), il semble qu'elles furent surtout thématiques : elles traitaient d'une catégorie de monuments, comme les tombeaux ou les trépieds votifs, sur un site donné ou dans une région⁵. D'autres présentaient en détail un site célèbre, comme l'Acropole d'Athènes⁶, ou les curiosités d'une contrée⁷. D'autres enfin, comme

² Pausanias, *Beschreibung Griechenlands* (Zürich 1954). Une nouvelle édition, complétée et remaniée par F. ECKSTEIN, a paru en 1986 (Zürich-München). Les références renvoient à l'édition de 1954.

³ A. TRENDLENBURG, *Pausanias' Hellenika* (Berlin 1914), 15 sq. Cf. MEYER [n. 2], 29.

⁴ F. CHAMOUX, 'Pausanias géographe', *Mélanges R. Dion* (= *Caesarodunum* IX bis, 1974), 83; D. MUSTI, dans *Pausania, Guida della Grecia, I, L'Attica*, a cura di D. MUSTI e L. BESCHI (Milano 1982), xxxvi sq.; C. HABICHT, *Pausanias und seine Beschreibung Griechenlands* (München 1985), 32 sq.; F. CHAMOUX, 'Pausanias historien', dans *Mélanges de la Bibl. de la Sorbonne offerts à A. Tuilier* (Paris 1987), 41 sq. (d'où est tirée la citation ci-dessus); J. POUILLLOUX, *Pausanias I* (CUF, Paris 1992), xx sq. Cf., en dernier lieu, L. LACROIX, 'Traditions locales et légendes étiologiques dans la Périégèse de Pausanias', *JS* 1994, 75 sq. : "informations mieux à leur place dans un livre d'histoire ou un traité de mythologie".

⁵ Diodoros le Périégète (vers 300 a.C.), *Περὶ μνημάτων* (FGrHist 372); Héliodoros d'Athènes (II^e s. a.C. ?) *Περὶ τῶν Ἀθήνησι τρυφῶν* et *Περὶ τῶν Ἀθήνησι ἀναθημάτων* (FGrHist 373).

⁶ Polémon d'Ilion avait traité en 4 livres des ex-voto de l'Acropole d'Athènes (*Kl. Pauly*, s.v. *Polemon* 4), Fragments dans *FHG* III 108-148, et L. PRELLER (ed.), *Polemonis Periegetae Fragmenta* (Leipzig 1838, réimpr. en 1964).

⁷ C'était sans doute le cas pour le *Περὶ τῶν δήμων* de Diodoros le Périégète.

le Περὶ τῶν ἐν Ἑλλάδι πόλεων d'Héraclide Criticos⁸, relataient des impressions de voyage, sans grand recours à l'histoire. La floraison de cette littérature spécialisée est due à l'influence de l'école péripatéticienne : l'exemple d'Aristote et de Théophraste incitait à conduire des enquêtes approfondies et systématiques sur le terrain pour fournir une base à la réflexion théorique : ainsi les 158 monographies sur l'histoire constitutionnelle des cités, d'où est sorti le traité sur la *Politique*, ou les innombrables observations sur les plantes qui ont permis à Théophraste de fonder la science botanique⁹. Cette méthode si neuve et si féconde était parfaitement appropriée à l'histoire, puisque celle-ci, dès l'origine, avait eu partie liée avec la géographie, l'ethnographie et les monuments. Depuis la révolution aristotélicienne, l'érudition avait conquis sa place dans tous les domaines. Elle avait son public, avide de connaissances précises et variées; elle avait ses auteurs, combinant volontiers les données de l'enquête personnelle et celle des livres. Elle avait enfin sa langue, cette langue dite 'commune', dérivant de l'attique courant, langue moderne, simple, accessible à tous, évitant à la fois les vulgarismes et l'afféterie : c'était la langue internationale des chancelleries et des prosateurs visant à une large audience¹⁰. La *Périégèse de la Grèce* conçue par Pausanias s'inscrit dans cette tradition hellénistique et reste le seul témoin complet du genre périégétique. Toutefois il semble bien que son auteur ait eu en vue un objectif original, que l'analyse de l'ouvrage permet de dégager et qui lui confère une place à part dans la littérature antique. Essayons de définir cet objectif.

⁸ FHG II 254 sq.; F. PFISTER (Hrsg.), *Die Reisebilder des Herakleides*, SB Öst. Akad., Phil. hist. Kl. 227, 2 (Wien 1951). Cf. Kl. Pauly, s.v. *Herakleides* 17. Une traduction, avec commentaire, du passage relatif à Athènes vient de paraître dans E. PERRIN, 'Héracléides le Crétois à Athènes : les plaisirs du tourisme culturel', REG 107 (1994), 192-202.

⁹ Cf. S. AMIGUES (éd.), *Théophraste. Recherches sur les plantes* (CUF, Paris 1988-1993). Trois volumes ont déjà paru (livres I à VI) avec un commentaire abondant et neuf.

¹⁰ Cf. O. STRID, *Über Sprache u. Stil des Periegeten Pausanias*, Acta Universitatis Upsaliensis, Studia Graeca Upsaliensia 9 (Uppsala 1976). Cette langue, dite parfois 'de chancellerie', est, à quelques nuances près, celle de la plupart des décrets hellénistiques, de la correspondance des souverains, des historiens comme Polybe ou Diodore, ainsi que des traités techniques. Cf. mon 'Introduction générale', dans *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique* I (CUF, Paris 1993), lxi sq.

Pausanias n'a pas jugé nécessaire de le préciser dans une préface, puisque, à la différence des œuvres historiques traditionnelles, il commence *ex abrupto, in medias res*. Cette façon de procéder convient assurément à une périégèse, qui introduit directement le lecteur sur le terrain. Néanmoins, dans le cours du texte, il lui arrive de formuler ses intentions et ses méthodes. Le passage essentiel figure à la fin de la description de l'Attique (I 39, 3), avant que ne commence celle de la Mégaride : « Telles étaient, à mon avis, en Attique, les principales curiosités dignes d'être rapportées et d'être vues. Dans une matière si abondante, j'ai choisi dès le début pour thème de mon exposé ce qui convient à un ouvrage historique », ἀπέκρινε δὲ ἀπὸ τῶν πολλῶν ἐξ ἀρχῆς ὁ λόγος μοι τὰ ἐς συγγραφὴν ἀνήκοντα. Ainsi le sujet propre de l'œuvre (que l'auteur désigne habituellement par le terme simple de λόγος), c'est l'information historique, τὰ ἐς συγγραφὴν ἀνήκοντα¹¹. Mais cet objectif doit être atteint par le moyen de la description périégétique : le fil conducteur de l'exposé n'est pas la chronologie, mais la topographie et les monuments. Pausanias élabore à la fois un guide, utilisable sur place, et un recueil d'histoires qui satisferont la curiosité du lecteur. La combinaison de ces deux éléments, l'un matériel et concret, l'autre emprunté à la tradition orale ou érudite, fait l'originalité de l'ouvrage et rend compte de sa composition, à première vue si déconcertante : composition 'à tiroirs', où alternent les indications topographiques ou archéologiques et les développements historiques suggérés par les sites ou les monuments. Que les proportions relatives de ces deux éléments d'un même ensemble soient approximativement égales prouve que l'auteur leur accordait une égale attention et leur attachait une égale importance. Au reste, ne nous y trompons pas : Pausanias ne s'est nullement proposé d'écrire un recueil d'*Histoires variées*,

¹¹ Le sens de συγγραφή, 'livre d'histoire', est clairement établi par plusieurs passages du livre I : 6, 1; 12, 2; 34, 1. De même en 13, 9, συγγράφειν signifie 'écrire l'histoire'. Quant au substantif συγγραφεύς, il désigne très habituellement un historien dans la langue de Diodore.

une Παντοδαπή ἱστορία comme le fera plus tard Élien, compilation où, en l'occurrence, les itinéraires ne serviraient que d'un artifice de présentation¹². Il a vraiment voulu composer une périégèse, fondée sur son expérience personnelle de voyageur consciencieux qui aime à voir et qui sait voir : mais ce guide du voyageur lui fournit l'occasion d'offrir à son lecteur, soit sur le terrain, soit dans le cadre d'une bibliothèque, une riche matière de connaissances de toutes sortes qui compléteront sa culture et provoqueront sa réflexion. À travers le charme et la diversité du voyage, qui répond à une mode de tourisme culturel née dans le monde hellénistique et largement développée à l'époque impériale¹³, c'est avant tout à l'enrichissement intellectuel et moral du public que vise l'auteur, conformément aux intentions hautement proclamées par les véritables historiens, d'Hérodote et Thucydide à Plutarque, en passant par Polybe et Diodore¹⁴. Pausanias mérite comme eux, mais à sa manière propre, le titre de συγγραφεύς ou ἱστοριογράφος. Il vaut la peine de rechercher comment il s'y prend, quels thèmes principaux retiennent son attention et alimentent sa pensée, quels critères de vérité il emploie dans le cours de son travail. Pour rester dans les limites de temps qui me sont imparties et aussi pour asseoir ma démonstration sur des bases précises, je m'en tiendrai à l'examen du livre I, consacré aux antiquités de l'Attique et de la Mégaride. C'est le premier que Pausanias ait rédigé, comme le montrent les allusions qu'il fait par avance aux livres ultérieurs¹⁵. C'est aussi celui qui contient la matière la plus riche et qui lui a permis de mettre à l'épreuve les principes de sa méthode : il fournit donc une base solide pour nos analyses et pour nos conclusions.

¹² C'est la thèse qu'avait développée C. ROBERT dans *Pausanias als Schriftsteller* (Berlin 1909) et contre laquelle MEYER [n. 2], 30, et MUSTI [n. 4], xli, se sont élevés à juste titre.

¹³ Cf. F. CHAMOUX, *La civilisation hellénistique* (Paris 1981), 402 sq. Particulièrement significative à ce sujet est l'épigramme de Catilius fils de Nicanor, gravée à Philae en 7 a.C. (E. BERNAND, *Les inscriptions grecques et latines de Philae* II [Paris 1969], 85-91, n° 143).

¹⁴ Pour Diodore, cf. mon 'Introduction générale' [n. 10], xlviii sq. et lvi sq.

¹⁵ HABICHT [n. 4], 23 sq. J'ai relevé toutes ces allusions dans mon commentaire. Habicht signale les références rétrospectives au livre I qui figurent dans les livres suivants.

Que la composition de l'ouvrage s'organise selon l'ordre topographique est évident dès le début, puisque Pausanias aborde le continent grec par la pointe de l'Attique, au cap Sounion : il adopte le point de vue d'un voyageur venant de la mer Égée, qui va parcourir la Grèce propre à partir de l'Attique et de la Mégaride, en découvrant le Péloponnèse région par région avant de gagner en Grèce centrale la Béotie et la Phocide (avec un bref et ultime complément sur la Locride occidentale). Il est vain de spéculer sur les limites de ce plan et sur les raisons qui ont conduit le Périégète à en exclure la Grèce du nord et du nord-ouest ainsi que toutes les îles (sauf Salamine, Égine et Cythère). Faute d'argument pour en décider, mieux vaut éviter les hypothèses arbitraires. Dans cette longue pérégrination, on parvient d'ordinaire à reconstituer les itinéraires que Pausanias a lui-même parcourus. Naturellement il est parfois contraint de revenir sur ses pas pour s'engager dans une direction nouvelle : soucieux d'alléger son texte, où il a tant à dire, il néglige souvent de préciser ces détails, mais il est rare que son lecteur ne retrouve pas le bon chemin. Par exemple, à Mégare, bien que les vestiges subsistants soient peu nombreux et peu explicites, Arthur Muller a retracé avec une grande vraisemblance la route suivie par le Périégète à travers la ville et ses faubourgs¹⁶. Toutefois, quand le sujet l'exige, Pausanias n'hésite pas à introduire dans son inventaire topographique des développements annexes sur telle catégorie de monuments qu'un rapport d'analogie unit à celui dont il vient de parler : ce n'est plus alors la proximité locale qui compte, mais un lien logique entre les objets de sa curiosité. Le livre en offre deux exemples particulièrement nets. En 18, 9, la description de l'Olympieion achevé par Hadrien permet d'évoquer les principales fondations de cet empereur philhellène qui se dressaient dans les divers quartiers de la cité : Panhellenion, Panthéon, Bibliothèque, Gymnase. Après ce rappel systématique des bienfaits du prince, Pausanias reprend sa description à l'endroit même où il l'avait interrompue, c'est-à-dire à l'Olympieion,

¹⁶ A. MULLER, 'Megarika I - XIV', *BCH* 104 à 108 (1980-1984).

d'où il repart pour visiter le reste du quartier de l'Ilissos. L'autre exemple remarquable de groupement logique est la longue digression consacrée aux tribunaux d'Athènes (28, 8-11) : le passage sur la colline de l'Aréopage, où siégeait le tribunal portant ce nom, autorise le Périégète à mentionner, avec quelques commentaires, les autres tribunaux, qui siégeaient ailleurs dans la cité. Cette énumération devrait satisfaire la curiosité de «ceux qui s'intéressent aux tribunaux», γνῶναι ὅποσους μέτεστι σπουδῆς (τὰ) ἐς τὰ δικαστήρια (28, 11). Et l'exposé topographique reprend à partir de l'Aréopage, où il s'était arrêté : «Auprès de l'Aréopage on peut voir le bateau (sur roues) qui sert pour la procession des Panathénées»¹⁷.

Comme on le voit, le principe qui règle la composition de l'ouvrage est simple et souple. Simple, puisque la ligne directrice, du début jusqu'à la fin, est d'ordre topographique, comme il convient à une périégèse. Mais le respect de cette ligne n'est jamais contraignant : il admet tous les *πάρεργα λόγου* que l'auteur est tenté d'introduire dans l'intérêt de son lecteur. Ce peut être une exégèse historique, ou le rappel d'un événement lié à un site, ou encore un rapprochement érudit que la mémoire richement meublée de l'auteur lui suggère, parfois par une fortuite association d'idées. Ainsi le culte que les gens de Salamine rendaient à leur héros Ajax rappelle à Pausanias que ce héros avait une taille gigantesque : il présente à ce propos toute une série de considérations qui nous entraînent en Troade au tombeau d'Ajax, puis chez les Celtes Cavares, puis à Milet, puis en Lydie et enfin à Gadès, à cause d'une analogie avec Géryon (35, 4-8). Après quoi, le Périégète reprend sa description de Salamine avec une parfaite désinvolture : «je m'en vais revenir à mon propos». De la même façon, sur l'une des deux acroïpoles de Mégare, on lui montre une pierre miraculeuse qui rend, quand on la frappe, un son comparable à celui d'une cithare (42, 2-3) : cela le fait penser au Colosse de

¹⁷ 29, 1. Sur ce passage, cf. F. CHAMOIX, dans *Pausanias. Description de la Grèce I* (CUF, Paris 1992), 225 sq.

Memnon, qu'il avait vu et entendu à Thèbes, en Égypte, et il lui consacre quelques lignes avant de reprendre l'énumération des monuments de Mégare.

On le voit par ces exemples, la curiosité du Périégète s'exerce dans les domaines les plus variés. Il s'intéresse à la géographie : en franchissant les *rheitoi*, émissaires d'étangs côtiers proches d'Éleusis (38, 1), il constate que leur eau est salée et suppose qu'elle peut provenir de l'Euripe de Chalcis par quelque conduit souterrain¹⁸. À propos de la pierre de Silène, sur l'Acropole, la parenté des Silènes et des Satyres lui rappelle le témoignage qu'il a recueilli d'un Carien sur les îles Satyrides, mystérieux archipel perdu dans la mer Océane (23, 5-6). Dans le même esprit, on trouve des digressions ethnographiques, dans la tradition d'Hérodote : une cuirasse sarmate était conservée dans l'Asclépieion d'Athènes et lui fournit l'occasion d'un développement sur les mœurs guerrières des Sarmates (21, 5-6). Comme il existait aussi des cuirasses de lin, il souligne par comparaison la faible efficacité protectrice de ce genre d'armure, dont il a vu des exemplaires dans le sanctuaire d'Apollon à Gryneion, en Éolide, ce qui l'amène à exprimer son admiration pour la beauté du bois sacré planté dans ce sanctuaire (21, 7) : bel exemple de digression dans la digression, par le jeu d'une simple association d'idées. Ailleurs, Pausanias remarque que la statue de Némésis à Rhamnonte tient une phiale décorée de têtes de nègres (33, 3) : il en profite pour disserter assez longuement sur les Éthiopiens, habitants de l'Afrique noire, et sur les mystères de ce continent mal connu. Conscient de s'être laissé entraîner trop loin, il met fin à ce développement d'une façon abrupte : «J'en ai assez dit sur ce sujet», τὰδε μὲν ἐς τοσούτων εἰρήσθω, formule empruntée à Hérodote¹⁹ et dont il use volontiers. Et il revient à la statue de Némésis qu'il était en train de décrire (33, 7). Enfin l'histoire naturelle retient parfois son attention : la

¹⁸ Autres exemples de l'intérêt de Pausanias pour l'hydrographie dans CHAMOUX, 'Pausanias géographe' [n. 4], 88. Cf. aussi O. REGENBOGEN, 'Pausanias', *RE Suppl.*-Bd. VIII (1956), 1082 sq.

¹⁹ Cf. Hdt. II 34, 2; 76, 3; III 113, 1; IV 15, 4.

zoologie, comme dans le passage où, mentionnant le miel de l'Hymette, il signale que dans le pays des Alazônes, en Scythie, les abeilles ne sont pas enfermées dans des ruches (32, 1); la botanique, avec les curieuses remarques sur l'ébène, qui proviendrait de racines souterraines importées d'Éthiopie (42, 5); la géologie, quand il note les particularités du calcaire coquillier de Mégare, qu'on appelle aujourd'hui *conchite* (44, 6).

Une telle multiplicité d'informations diverses, toujours rattachées par quelque lien (parfois très lâche) aux choses vues par le voyageur, confère à son exposé un caractère primesautier qui n'est pas sans charme et qui peut, dans une certaine mesure, se justifier par un des préceptes de la rhétorique, le souci de ménager la variété ou ποικιλία²⁰. Pausanias avait naturellement reçu dans sa jeunesse l'enseignement des maîtres de la sophistique et n'avait pu oublier leurs leçons. Toutefois je doute qu'en l'occurrence il ait obéi à une règle d'école : sa désinvolture dans l'introduction des *Parerga* à l'intérieur de son *logos* principal montre bien que sa préoccupation est moins de plaire que d'instruire. Aussi en prend-il à son aise avec la cohérence formelle de son texte. Sans doute a-t-on raison de relever, de place en place, les efforts un peu gauches qu'il fournit pour se soustraire à la monotonie que la succession topographique des monuments impose à sa description. Il ne pouvait guère échapper à la répétition de formules comme «auprès», «au-delà», «non loin de là», πλησίον δέ, ὑπέρ, οὐ πόρρω, ou d'autres semblables, qui situent les uns par rapport aux autres les points marquants de son itinéraire. Il lui arrive donc, pour varier l'expression, de pratiquer l'ellipse en se fiant au lecteur, qui a la réalité sous les yeux, pour rétablir le lien de proximité entre deux monuments que le texte suggère sans l'exprimer formellement : une transition apparemment logique s'est substituée à l'énumération topographique habituelle, et cela peut déconcerter quand on n'est pas soi-même sur le terrain. Analysons un exemple particulièrement frappant de cette procédure singulière. Lorsque Pausanias, ayant

²⁰ A. ENGELI, *Die Oratio variata bei Pausanias* (Diss. Zürich, Berlin 1907).

franchi les Propylées, pénètre sur le plateau supérieur de l'Acropole, il se trouve en présence d'un groupe sculpté représentant Hermès avec les Charites (22, 8) : c'est l'Hermès qu'on appelait *Propylaios*²¹. La tradition (sinon une signature) attribuait ce groupe à Socrate le philosophe, qui fut sculpteur dans sa jeunesse. Sa réputation de sagesse, proclamée par la Pythie de Delphes, autorise le Périégète à rappeler qu'il y eut Sept Sages (dont Socrate d'ailleurs ne faisait pas partie). Pausanias n'en cite que deux : Pittacos de Mytilène, auteur de la célèbre maxime *Rien de trop*, μηδὲν ἄγαν, qui était étroitement associée à la sagesse delphique, et Périandre, le tyran de Corinthe. Pourquoi nommer ce dernier plutôt que d'autres? C'est qu'il passait pour l'auteur d'une autre maxime, χόλου κρατεῖν, «Maîtrise ta colère»! Il n'était pas besoin de le rappeler : tout le monde le savait. Pausanias y fait allusion pour appliquer implicitement ce conseil de sagesse à Hippias, fils de Pisistrate, qui, après le meurtre de son frère Hipparque par les Tyrannoctones, fit supplicier la courtisane Léaina, maîtresse d'Aristogiton. Or le souvenir de cette femme était évoqué par une lionne de bronze érigée précisément auprès de l'Hermès Propylaios de Socrate. Le texte de la *Périégèse* ne mentionne ce monument qu'après avoir parlé des Sept Sages : Pausanias fait crédit à son lecteur qu'il estime assez subtil et cultivé pour reconstituer par lui-même le raisonnement implicite qui établissait un rapport, en vérité très artificiel, entre deux consécrationes d'origine et d'époque différentes, qui n'avaient en commun que de se dresser au même endroit du sanctuaire.

Les commentateurs modernes ont souvent reproché au Périégète l'emploi de ce genre de transitions, qui leur paraissent purement formelles et rhétoriques, et il est vrai que la clarté de l'exposé n'y gagne pas²². Heureusement, elles ne sont pas fréquentes. Mais

²¹ Malgré le témoignage formel de Pausanias, une tradition tenace s'est établie chez les archéologues pour attribuer cet Hermès Propylaios de l'Acropole au sculpteur Alcamène et non à Socrate. J'ai montré (In. 17), 201) que cette hypothèse est tout à fait gratuite.

²² MEYER [n. 2], 52.

l'usage que Pausanias en fait à l'occasion illustre bien l'étroite imbrication que son entreprise établit entre la description périégétique et les connaissances historiques (au sens le plus large du terme) qui s'y rattachent. Nous allons tenter maintenant de définir, dans cet immense domaine de l'histoire, quels sont les thèmes qui retiennent plus spécialement l'attention de l'auteur et quelle est sa méthode pour les traiter. L'étude des *Attika* est précieuse à cet effet : car dès cette époque, comme encore de nos jours, l'histoire d'Athènes était tenue pour la plus riche et la plus significative entre toutes les cités de la Grèce.

Dans l'extrême diversité des renseignements que la *Périégèse* nous apporte sur le plan historique, on peut distinguer deux grands centres d'intérêt principaux. L'un concerne l'histoire hellénistique depuis la mort d'Alexandre (323) jusqu'à la destruction de Corinthe par Mummius (146). Cela a été reconnu de longue date et mis en évidence récemment par Christian Habicht, qui a tiré grand parti des documents épigraphiques, très riches d'informations²³. Nous reviendrons plus tard et très brièvement sur cet aspect de l'œuvre, qui ne prête plus à controverse. En revanche, l'autre domaine de l'histoire auquel Pausanias s'attache avec prédilection mérite de nous retenir plus longtemps, car les commentateurs modernes l'ont assez négligé : il s'agit de l'histoire la plus ancienne, que nous considérons aujourd'hui comme légendaire, mais que les Anciens appelaient mythique. Elle ne leur était accessible qu'à travers des mythes, souvent obscurs, étranges et contradictoires, transmis essentiellement par les poètes ou par la tradition orale. Mais, pour les Grecs, ces mythes n'en représentaient pas moins de l'histoire, certes malaisée à établir dans sa chronologie et dans sa cohérence : ils gardaient à leurs yeux la trace indubitable de leur lointain passé.

²³ HABICHT [n. 4], 78 sq.; cf. déjà REGENBOGEN [n. 18], 1068 sq.

La preuve en est donnée par Diodore de Sicile, antérieur de deux siècles à Pausanias. Dans la préface de sa *Bibliothèque historique*, il revendique expressément comme un des principaux mérites de son histoire universelle de n'avoir pas négligé l'étude des temps mythiques (I 4, 5) : « Nous avons commencé notre histoire en rapportant les mythes traditionnels », πεποιήμεθα δὲ τὴν ἀρχὴν τῆς ἱστορίας ἀπὸ τῶν μυθολογουμένων. Cet effort avait pourtant rebuté nombre de ses prédécesseurs « en raison des difficultés du sujet », διὰ τὴν δυσχέρειαν τῆς πραγματείας (I 3, 2). Le Périégète, lui aussi, mesure parfaitement ces difficultés. Il sait que les traditions sont parfois incohérentes ou invraisemblables et qu'il leur arrive de se contredire. C'est le cas, par exemple, pour celles d'Athènes et de Mégare, qui donnent à maintes reprises des interprétations différentes des mêmes faits²⁴. On constate aussi des divergences d'une bourgade à l'autre dans un même peuple. Pour l'Attique, Pausanias le souligne à deux reprises : « Dans les dèmes, certaines traditions n'ont rien de commun avec celles qui ont cours en ville », λέγουσι δὲ ἀνὰ τοὺς δήμους καὶ ἄλλα οὐδὲν ὁμοίως καὶ οἱ τὴν πόλιν ἔχοντες²⁵. Il n'empêche que la connaissance des mythes reste indispensable pour comprendre le sens des monuments : au Théseion, près de l'Agora d'Athènes, une fresque du peintre Micon « reste un mystère pour ceux qui ignorent les traditions », ἡ γραφὴ μὴ πυθομένοις ἃ λέγουσιν οὐ σαφὴς ἐστὶ (17, 3). C'est pourquoi le voyageur doit en être informé s'il veut interpréter correctement ce qu'il a sous les yeux. L'historien a donc le devoir de recueillir les données, de les comparer, de les soumettre à une analyse rationnelle pour dégager des obscurités du mythe la part de vérité objective qu'il contient. Pausanias s'y emploie avec conscience, menant son enquête à la fois dans les textes et auprès de ses interlocuteurs, gardiens d'une mémoire populaire transmise oralement, au fil des générations : c'est là ce qui constitue proprement le mythe. Pour lui, cette partie de son

²⁴ 39, 4 sq.; 40, 5; 41, 4 sq.; 44, 6 sq.

²⁵ 14, 7. Cf. 31, 5.

travail est essentielle. Non seulement ces vieux récits fournissent la clef de bien des monuments énigmatiques, mais ils sont aussi étroitement liés aux rites religieux qui forment le ciment de toute communauté antique. La piété sincère du Périégète se conjugue avec son goût de l'archaïsme pour l'inciter à étudier les mythes avec prédilection : comme l'avait fait Diodore, il compile et il expose τὰ μυθολογούμενα.

Athènes et Mégare lui offraient une matière particulièrement riche. La geste héroïque était foisonnante. Pour y mettre de l'ordre et en esquisser la chronologie, en l'absence de toute référence à un comput objectivement établi, la seule procédure efficace était d'utiliser les généalogies. Celles-ci ne faisaient pas défaut : en marge des différents cycles épiques, des poèmes généalogiques retraçaient la lignée de telle ou telle grande famille depuis ses origines héroïques ou divines. Hécatee de Milet en avait tiré les quatre livres de ses *Généalogies* en prose; puis, dans le cours du V^e siècle, Charon de Lampsaque, Akousilaos d'Argos, Phérécyde d'Athènes s'en étaient inspirés, eux aussi, pour composer leurs ouvrages historiques. Pausanias, épris d'érudition, n'a pas manqué de se reporter à ces vieux auteurs. Leurs traités avaient à ses yeux l'avantage d'avoir fixé la réalité historique et de la préserver ainsi des inventions perturbatrices : «les récits relatifs à l'histoire ancienne, dans la mesure où ils n'étaient pas appuyés sur des généalogies, ont admis toutes sortes de fictions, en particulier en ce qui concerne les généalogies des héros» (38, 7). Ce passage²⁶ révèle une des clefs de la méthode historique de Pausanias : c'est en se fondant sur des textes écrits qu'on peut préciser la succession des générations en écartant les élucubrations imaginaires. Nous le verrons par des exemples.

Les mythes sont aussi transmis par les poètes : mais leur témoignage est sujet à caution. C'est surtout le cas pour le lyrisme

²⁶ Il convient, avec Musti, de conserver la leçon γεγεῖν des manuscrits, que les éditeurs éliminent presque tous au profit de la correction arbitraire de Schubart, ἐπῶν. Cf. mon 'Commentaire' [n. 17], 251 sq.

choral et pour la tragédie où, de notoriété publique, les auteurs ne se gênaient pas pour introduire des inventions de leur crû. Pausanias le dit fortement à propos de Thésée (3, 3) : «Beaucoup de traditions contraires à la vérité sont reçues par les gens du peuple parce qu'ils ignorent l'histoire, οἷα ἱστορίας ἀνηκόοις οὖσι, et qu'ils tiennent pour digne de foi tout ce qu'ils ont entendu raconter depuis leur enfance dans les chœurs lyriques et dans les tragédies», ἐν τε χοροῖς καὶ τραγωδίαις. Toutefois, cette méfiance de principe ne l'empêche pas de s'appuyer sur le témoignage d'Alcman et de Pindare pour corriger une erreur chronologique de la tradition mégarienne au sujet de l'expédition des Dioscures contre le bourg d'Aphidna en Attique (41, 4-5). Le raisonnement est intéressant à suivre : Thésée n'a pas pu tuer Timalcos, fils de Mégareus, car le héros athénien était à l'époque absent d'Attique, puisqu'il était allé en Épire pour aider son ami Peirithoos dans une entreprise galante qui tourna mal; d'autre part, la comparaison des généalogies montre que Simalcos était le contemporain de Pitthée, roi de Trézène et grand-père de Thésée : un combat entre Thésée et Simalcos heurterait donc toute vraisemblance. On voit par là comment Pausanias pense pouvoir établir une chronologie relative au moyen des généalogies. C'est pourquoi il se plaît à transcrire ces données généalogiques quand l'occasion s'en présente: il le fait pour les plus anciens rois de l'Attique (2, 6), d'Actaios, qui fut le premier, jusqu'à Erichthonios, dont la filiation divine à partir d'Héphaistos et de Gé (Athéna n'y étant pas étrangère) était pour les Athéniens un article de foi²⁷. Et notre auteur pourrait en dire bien davantage, s'il lui plaisait : «Si j'avais envie de défiler des généalogies, εἰ δέ μοι γενεαλογεῖν ἤρεσκε, j'aurais pu énumérer toute la suite des rois depuis Mélanthos jusqu'à Kleidikos, fils d'Aisimède» (3, 3).

²⁷ Cf. 14, 6; 18, 2.

D'ordinaire, le Périégète ne précise pas d'où il tire ces renseignements. Les termes qu'il emploie sont des termes généraux : λέγουσι, φασί, λέγεται. Cela ne signifie pas comme on l'entend trop souvent, que ces renseignements ont été recueillis de la bouche d'un interlocuteur, mais qu'il s'agit d'une tradition, qu'elle soit écrite ou orale. Pas plus que les autres historiens anciens, Pausanias ne se sent tenu de citer ses sources. Pour cette généalogie des rois d'Attique, la précision des détails suggère que l'information provient d'un texte écrit, peut-être d'un Atthidographe : Hellanikos de Lesbos avait écrit une *Atthis* sous forme de chronique, allant de l'époque royale jusqu'à la guerre du Péloponnèse et Pausanias l'a mentionné deux fois²⁸. Il a fait pareillement usage de plusieurs autres Atthidographes²⁹.

Il apparaît que le Périégète a combiné dans ses recherches la consultation des poètes, celle des historiens et celle des exégètes locaux³⁰. Quand il s'adresse à ces derniers, il l'indique d'ordinaire clairement. À Mégare, c'est un Mégarien qui lui a servi de guide, ὁ τῶν ἐπιχωρίων ἡμῖν ἐξηγητής (41, 2)³¹. Il n'en obtient pas toujours les renseignements qu'il sollicite : à Myrrhinonte et à Athmonon, il voulait pénétrer le sens des épiclèses d'Artémis *Amarysia* et *Colainis*, mais il n'a rien tiré de sûr de ses interlocuteurs ignorants : πυνθανόμενος δὲ σαφὲς οὐδὲν ἐς αὐτὰς ἐπισταμένους τοὺς ἐξηγητὰς εἶρον (31, 5). Il propose alors ses propres conjectures, αὐτὸς δὲ συμβάλλομαι τῇδε. Cet exemple

²⁸ II 3, 8; 16, 7. Cf. *FGrHist* 4.

²⁹ Androtion (VI 7, 6; X 8, 1), selon qui Thésée avait fondé la démocratie athénienne (E. RUSCHENBUSCH, *Historia* 7 [1958], 414 sq.), Kleitodemos (X 15, 5; on préfère aujourd'hui la forme Kleidemos : *FGrHist* 323), Hégésinos (IX 29, 1-2), auteur d'une *Atthis* en hexamètres que Pausanias cite d'après l'*Histoire d'Orchomène* de Callippos de Corinthe parce que le poème d'Hégésinos était déjà perdu de son temps. En outre il est assez probable que Pausanias avait emprunté à l'Atthidographe Phanodemos (*FGrHist* 325) l'histoire de la mort d'Erysichthon, enseveli à Prasiai au retour de la théorie convoyant les prémices hyperboréennes à Délos (I 31, 2).

³⁰ HABICHT [n. 4], 145 sq.

³¹ En 43, 4, ce sont aussi des Mégariens qui lui commentent les tombeaux de Pyrgô et d'Iphinoé.

illustre bien la volonté constante de recherche personnelle qui l'anime dans son travail³².

Pour les poètes, il se méfie des Tragiques et ne les cite guère³³; en revanche, il se réfère plus volontiers aux poètes épiques, souvent implicitement et par allusion. Il avait encore en mains, outre Homère (avec les *Hymnes homériques*) et Hésiode, les *Grandes Éhées*, les épopées du cycle Troyen (*Éthiopide*, *Petite Iliade*, *Sac de Troie*), les *Nostoi* et un autre poème d'Hégias de Trézène³⁴, la *Thébaïde*, les *Épigones*, les *Naupactiades* de Karkinos, l'*Héraclée* de Pisandre de Camiros et celle de Panyassis, probablement une *Théséide* d'un auteur inconnu, les *Arimaspeïad* d'Aristéas de Proconnèse, les *Hymnes* d'Olèn, des textes attribués à Orphée, à Musée, à Pamphôs (pour qui il montre beaucoup d'estime), enfin des recueils d'oracles qu'il dénonce à l'occasion comme apocryphes. Il fait preuve d'esprit critique à l'égard de tel ou tel poème qu'on place abusivement sous le nom d'Orphée ou de Musée (14, 3), mais il signale que l'hymne à *Déméter* composé pour les Lycomides a bien Musée pour auteur. Son érudition en matière de poésie ancienne est donc fort étendue et il en fait largement usage. En revanche il ne cite jamais Callimaque, dont pourtant les *Aitia*, les *Iambes* et les *Hymnes* auraient pu lui fournir beaucoup; il ne mentionne qu'une fois Aratos³⁵ et ne cite aussi qu'une fois les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes³⁶. Pas plus que l'art hellénistique, la poésie alexandrine ne retenait son goût³⁷, délibérément orienté vers l'archaïsme et la grande époque du classicisme grec.

³² On trouve en 42, 4 un autre exemple de conjecture personnelle pour suppléer à la défaillance des exégètes au sujet du temple d'Athéna *Aiantide* à Mégare : ἐγὼ δὲ ὅποια νομίζω γενέσθαι γράψω.

³³ MEYER [n. 2], 38; HABICHT [n. 4], 135.

³⁴ I 2, 1 (il s'agit d'une Amazonomachie racontant l'expédition d'Héraclès sur le Thermodon).

³⁵ I 2, 3. Aratos n'est mentionné là que comme poète de cour.

³⁶ II 12, 6 (citation de trois vers, Arg. I 115-117).

³⁷ MEYER [n. 2], 39.

C'est donc à partir du triple témoignage des poètes, des historiens et des exégètes locaux que le Périégète s'attache à évoquer le lointain passé de l'Attique et de la Mégaride. En Attique, Thésée et ses aventures tiennent de loin la première place : le héros est cité vingt-sept fois dans le livre I. Sa grande figure occupait encore à l'époque la mémoire collective des Athéniens et leur servait de référence. Pausanias s'est bien informé des traditions qui concernaient ce personnage, mais il n'hésite pas à exercer sa critique sur l'interprétation qu'on en donne. À propos du Minotaure, il fait observer (24, 1) que ce taureau humain n'est pas un cas isolé : «il est arrivé à notre époque que des femmes mettent au monde des monstres bien plus extraordinaires», remarque suggérée par les collections de *paradoxa* dont le public hellénistique était friand. Dans le même esprit, quand le Périégète rencontre sur l'Acropole l'image en bronze du Cheval de Troie, au flanc duquel on voit apparaître les fils de Thésée, son bon sens s'insurge contre un stratagème qui lui paraît d'une naïveté ridicule (23, 8) et il explique la légende par une erreur sur le sens de l'expression *cheval de bois* : «La machine qu'Epeios avait fabriquée était un engin pour détruire le rempart (il pense à un bélier ou à quelque autre engin de siège); c'est évident pour tout le monde, à moins qu'on ne considère les Phrygiens comme tout à fait stupides». Ainsi s'exerce son rationalisme lorsque la tradition mythique lui semble trop absurde.

Ce même rationalisme l'amène à choisir, entre plusieurs versions du même événement, celle qui lui paraît la plus vraisemblable. Pour analyser sa méthode, étudions le passage où il évoque la mort de Thésée à propos du sanctuaire que la cité d'Athènes avait élevé à ce héros (17, 4-6). Les traditions à ce sujet étaient nombreuses et discordantes, πολλά ἤδη καὶ οὐκ ὁμολογοῦντα εἶρηται. Pausanias ne croit pas à la légende de la descente aux Enfers avec Peirithoos pour y enlever Perséphone et au retour de Thésée sur la terre, ramené par Héraclès. Il mentionne brièvement cette histoire, sans polémiquer, et il ajoute simplement : «mais, parmi tout ce qu'on raconte, voici ce qui est plus digne de foi.» Thésée avait fait

une expédition en Thesprotie, région de l'Épire, pour enlever la femme du roi des Thesprotes, dont Peirithoos était épris³⁸. L'affaire échoua et Thésée fut gardé prisonnier à Cichyros, près du fleuve Achéron, là où Homère situe la *Nékya* dans l'*Odyssée* (le Périégète avait visité lui-même cet endroit et il l'indique à cette occasion). Pendant cette captivité, les Dioscures envahirent l'Attique, y prirent le bourg d'Aphidna et installèrent Ménesthée comme roi d'Athènes. Au retour de Thésée, le peuple le bannit à l'instigation de Ménesthée : d'où le voyage du héros à Scyros, où le roi Lycomède, jaloux de sa renommée, le fit périr. Bien plus tard, après les guerres Médiques, Cimon vengea cette mort en ravageant Scyros. Il en rapporta les restes de Thésée, en l'honneur de qui les Athéniens fondèrent alors le Théseion.

Dans ce développement, Pausanias se montre sous son meilleur jour. Il fait un choix parmi les données complexes de la tradition; il en tire un récit vraisemblable, en éliminant les éléments fabuleux; il tire parti des connaissances géographiques acquises dans ses voyages; il aboutit enfin au résultat visé par ses recherches, à savoir expliquer l'origine et la signification d'un monument.

Toujours pour Thésée, Pausanias sait aussi faire sa part à l'analyse des comportements politiques et défendre ce qu'il tient pour la vérité contre les déformations qui la travestissent. À propos d'une fresque dans le portique de Zeus Eleuthérios, sur l'Agora, il s'élève contre une tradition aberrante, répandue par les Tragiques, qui faisait de Thésée un monarque absolu : à la suite d'Isocrate, d'Aristote et de Plutarque (dont il ne juge pas nécessaire de rappeler les noms), il maintient que le héros établit à Athènes un

³⁸ C'était déjà l'opinion de Plutarque (*Thes.* 31, 4), qui s'inspire de Philochore (*FGrHist* 328). Toutefois Plutarque parle de la fille du roi des Molosses, non de la femme du roi des Thesprotes, et il ne mentionne ni l'Achéron, ni la ville de Cichyros. La source de Pausanias n'est donc pas Plutarque, bien que tous deux adoptent une même démarche dans leur recherche de la vraisemblance : là où Plutarque écrit τὰ δ'εἰκότα καὶ πλείστους ἔχοντα μάρτυρας τοιαῦτά ἐστιν (*Thes.* 31, 2), Pausanias choisit parmi les traditions contradictoires πιθανώτατα ὧν ἤκουσα (I 17, 4).

régime démocratique, qui resta en vigueur jusqu'à la tyrannie de Pisistrate³⁹. Prendre position sur ce type de problème est le comportement d'un véritable historien.

Si je me suis étendu sur le cas de Thésée, c'est qu'il illustre bien l'intérêt que Pausanias porte aux traditions mythiques, à ses yeux, élément essentiel de l'histoire⁴⁰. Il se refuse à y voir, comme on pourrait le supposer, des contes de bonne femme, propres tout au plus à exciter l'imagination des poètes. Bien qu'ils soient entachés d'un merveilleux qu'il convient d'accueillir avec une certaine prudence critique, ce ne sont pas de pures fables, mais l'écho d'événements réels appartenant au passé de tout un peuple et dont le souvenir alimente l'attachement de la cité à sa terre et à son histoire. Ils sont associés à des lieux qu'on révère, à des sanctuaires antiques, à des œuvres d'art qui en perpétuent la mémoire. Grâce à eux, le voyageur érudit pénètre dans l'intimité de la conscience populaire, comme il le fait aussi en apprenant à connaître les rites en usage dans chaque culte. Le Périégète a compris que les mythes et la religion représentent la base sur laquelle repose l'organisation civique chez les Grecs. Cette attitude d'esprit, qui allie la curiosité, la réflexion critique et la sympathie, conduit à concevoir une sorte d'histoire globale, où le rappel des faits va de pair avec l'étude des mentalités. La *Description de la Grèce* est tout autre chose qu'un simple guide.

À Mégare comme à Athènes, Pausanias trouve à nouveau dans les mythes une ample matière. Là, son principal souci est de démêler les contradictions entre les traditions des deux cités. Les Mégariens refusaient d'admettre que sous le règne de leur roi Nisos, frère d'Égée, une invasion crétoise envoyée par Minos avait pris la cité et détruit ses remparts, ce que la tradition athénienne affirmait. Pausanias pense que les Athéniens ont raison et il utilise pour le démontrer un argument archéologique intéressant (41, 6) :

³⁹ I 3, 3. Cf. mon 'Commentaire' [n. 17], 152-153.

⁴⁰ C'est aussi, deux siècles plus tôt, la position de Diodore, qui s'en explique dans la préface du livre IV (1, 1-4) de sa *Bibliothèque historique*. Cf. mon 'Introduction générale' [n. 10].

il estime que l'enceinte de la ville a été entièrement reconstruite, avec l'aide d'Apollon, par Alcathoos, fils de Pélops, restauration qui avait été rendue nécessaire parce que les Crétois l'avaient jetée bas. Même si le critère employé par le Périégète pour dater de l'époque d'Alcathoos l'érection des remparts de Mégare semble bien subjectif, il n'en est pas moins remarquable que le témoignage d'un monument soit invoqué par lui à l'appui d'un fait historique : c'est la preuve d'une réelle largeur d'esprit. Le personnage d'Alcathoos et sa famille occupent une place considérable dans la description de Mégare, alors que l'histoire plus récente de la cité n'est pas évoquée : on ne trouve aucun écho de ses querelles avec Athènes avant et pendant la guerre du Péloponnèse⁴¹. Il est clair que Pausanias n'entendait pas répéter ce que chacun savait déjà. En revanche, la période mythique restant obscure, il s'est efforcé d'y mettre un peu d'ordre pour le bénéfice de son lecteur.

Le même souci de fournir une information originale se manifeste dans l'autre grand domaine de l'histoire auquel le Périégète s'est intéressé, à savoir l'époque hellénistique. Je passerai plus rapidement sur ce sujet, puisque Christian Habicht l'a traité d'une façon neuve et approfondie⁴² et que Walter Ameling nous en entretiendra ici-même. Habicht a montré combien le texte de Pausanias s'accorde avec les données des inscriptions, soit qu'il les ait lues personnellement (et à l'occasion transcrites), soit qu'il ait trouvé dans les auteurs les éléments de son exposé dont les documents épigraphiques confirment l'exactitude. Je présenterai ici seulement quelques remarques soulignant la valeur de l'apport historique de la *Périégèse* et le sens critique qui s'y manifeste.

Première observation : là comme ailleurs, Pausanias évite de recopier ce que ses prédécesseurs avaient déjà exposé en détail dans des ouvrages familiers à tout lecteur cultivé. Point n'est

⁴¹ La seule allusion qui s'y rapporte ne figure pas dans les *Mégarika*, mais dans la description de l'Attique (36, 3), à propos du tombeau d'Anthémocritos, héraut athénien que les Mégariens firent périr, commettant ainsi un sacrilège inexpiable.

⁴² HABICHT [n. 4], 64 sq. ('Pausanias und die Inschriften'); 93 sq. ('Pausanias und die Geschichte Griechenlands').

besoin de rappeler les exploits de Philippe II de Macédoine ou d'Alexandre le Grand, «exploits trop éclatants pour faire seulement l'objet de digressions dans un autre exposé», *τούτοις* (sc. ces deux rois) *μείζονα ὑπῆρχέ πως ἢ ἄλλου πάρεργα εἶναι λόγου* (9, 4). Ce qui mérite d'être rapporté, c'est ce qui n'est plus présent à la mémoire, soit qu'avec le temps l'oubli ait fait son œuvre, soit qu'on ne lise plus les historiens qui avaient parlé de certains faits. Il en est ainsi pour la période des Diadoques (6, 1) : ce qui les concerne appartient à une époque trop éloignée pour que le souvenir s'en soit conservé «et d'autre part les familiers de ces rois qui étaient préposés à relater leurs hauts faits sont tombés depuis longtemps en discrédit», καὶ οἱ συγγενόμενοι τοῖς βασιλεῦσιν ἐπὶ συγγραφῇ τῶν ἔργων καὶ πρότερον ἔτι ἡμελήθησαν. Pausanias vise évidemment par là les historiens contemporains des Diadoques, comme Hiéronymos de Cardia⁴³, Clitarque ou Douris. On peut s'étonner qu'il ne mentionne pas Diodore, qui avait repris en grand détail dans sa *Bibliothèque historique* les données fournies par ces auteurs. Mais il ne parle pas non plus de Plutarque, qu'il ne pouvait ignorer. Son silence à leur propos est simplement conforme à l'usage des historiens anciens qui ne citent guère leurs sources que pour marquer leurs dissensions avec leurs prédécesseurs. Il n'est donc nullement impossible que, pour traiter des Diadoques et des Épigones, le Périégète ait utilisé le récit synthétique et précis de Diodore, qui malheureusement est perdu pour nous, à partir de la bataille d'Ipsos en 301.

Pour cette période de l'histoire hellénistique, où nous sommes démunis de tout exposé d'ensemble, les *parerga* de Pausanias sont fort utiles, en particulier sur deux points. Le plus important concerne le roi Magas, beau-fils de Ptolémée I Sôter et demi-frère, par sa mère, de Ptolémée II Philadelphie⁴⁴. Sans le passage que la *Périégèse* lui consacre (I 7, 1-3), nous ne saurions presque rien sur

⁴³ Pausanias lui reproche sa partialité à l'égard d'Antigone Gonatas : I 9, 8 et 13, 9 (où il critique aussi Philistos, historien et ami de Denys l'Ancien à Syracuse).

⁴⁴ F. CHAMOUX, 'Le roi Magas', *Revue Historique* 1956, II, 18 sq. Cf. A. LARONDE, *Cyrène et la Libye hellénistique* (Paris 1987), 359 sq. et *passim*.

ce prince qui gouverna la Cyrénaïque pendant un demi-siècle. C'est grâce à ce texte que nous pouvons déterminer les dates de son règne (de 300 à 250), d'abord comme vice-roi, puis comme souverain indépendant; il nous renseigne aussi sur son rôle dans la première guerre de Syrie, où Magas fut l'allié de son beau-père Antiochos I. À cet égard, le témoignage de Pausanias est capital. L'autre point où il nous renseigne utilement touche à Pyrrhus d'Épire. Comme P. Lévêque l'a bien montré dans sa monographie exhaustive sur ce roi⁴⁵, c'est une source importante pour compléter ce que nous savons de son histoire. Visiblement, en raison de ses talents de chef de guerre, le Périégète éprouve une vive admiration à l'égard de Pyrrhus, qui fut le premier Grec à venir affronter les Romains en Italie. Il a tiré ses informations d'ouvrages rédigés par des auteurs peu connus, sous le titre de *Chroniques du règne*, ἔργων ὑπομνήματα. À la cour du roi d'Épire, il y avait donc, comme auprès des autres souverains hellénistiques, des historiens-archivistes, chargés d'enregistrer pour la postérité les grandes actions de leur maître. Pausanias a consulté ces textes oubliés; tout comme Diodore deux siècles auparavant s'était fait communiquer à Alexandrie les βασιλικά ὑπομνήματα, *Chroniques royales*, des Lagides⁴⁶. Cette recherche de renseignements puisés aux meilleures sources est le fait d'un véritable historien.

Naturellement Pausanias manifeste à propos de l'histoire hellénistique le même souci d'objectivité que lorsqu'il s'agit des traditions mythiques. Évoquant la guerre menée par Lysimaque contre les Gètes, il se trouve en présence de deux versions de l'épisode qui amena les adversaires à conclure la paix : les Gètes avaient réussi, selon les uns, à faire prisonnier Agathocle, fils de Lysimaque, selon les autres, Lysimaque lui-même. Ne se sentant pas en mesure de choisir, le Périégète rapporte les deux versions (9, 6). Un peu plus loin, parlant de la destruction de Colophon par Lysimaque, qui en transporta les habitants sur le site de la nouvelle

⁴⁵ P. LÉVÊQUE, *Pyrrhos* (Paris 1957), p. 67 sq.

⁴⁶ Diod. Sic. III 38, 1.

Éphèse (le roi venait de la fonder sous le nom éphémère d'Arsinoé), notre auteur fait état d'un thrène iambique du poète Phoenix de Colophon, déplorant la disparition de sa cité, et il ajoute cette réflexion (9, 7) : «Le poète élégiaque Hermésianax, me semble-t-il, devait être mort, sans quoi il eût très certainement composé lui aussi une déploration sur la destruction de Colophon». Cette remarque ne prouve pas seulement que Pausanias, grand lecteur, avait une culture littéraire étendue : elle montre aussi qu'il savait tirer parti de ses lectures pour en déduire des conclusions sur la chronologie. Comme il connaissait bien l'œuvre poétique d'Hermésianax, qu'il cite cinq fois dans son ouvrage, il s'étonne qu'aucune de ses élégies ne porte sur l'anéantissement de sa patrie et il en conclut que l'événement ne survint qu'après la mort du poète. Ce n'est pas l'attitude passive d'un simple compilateur.

Assurément, dans l'abondante matière qu'il utilise, il lui arrive de commettre des erreurs. Par exemple, en 36, 6, il confond Démétrios II de Macédoine, père de Philippe V, avec son aïeul Démétrios Poliorcète. On aurait tort de l'accabler pour ces inadvertances, qui sont rares au demeurant. Quel érudit, même de nos jours, oserait se vanter de n'en avoir jamais commis ?

Pour achever de définir sa méthode d'historien, on doit noter un dernier trait : il nous fait part, à l'occasion, du jugement moral qu'il porte sur la conduite des individus et des peuples. Je n'entends pas ici souligner, après tant d'autres, l'importance capitale qu'il accorde à la foi religieuse, à l'accomplissement des rites du culte et au respect des mystères. Tout le monde sait qu'aucun auteur ne nous apporte davantage sur la vitalité de la religion grecque⁴⁷. Mais il lui arrive aussi d'exprimer son sentiment sur le comportement des hommes, brièvement et sincèrement, avec une entière simplicité. Bornons-nous à relever quelques citations caractéristiques : «L'homme ne dispose d'aucune issue pour échapper à ce qui lui est

⁴⁷ Nul ne l'a mieux montré que le P. A. J. FESTUGIÈRE dans un chapitre magistral de M. GORCE et R. MORTIER, *Histoire générale des religions*. II : *La Grèce et Rome* (Paris 1944), 27 sq.

imposé par la divinité» (5, 4); «Il est parfaitement clair que ceux qui sont plus pieux que le reste des hommes bénéficient en proportion plus largement des faveurs de la Fortune» (17, 1); «C'est un fait d'expérience que bien des malheurs arrivent aux hommes à cause de l'amour» (10, 3); «On a bien raison de dire, à mon avis, que celui qui s'adonne sans réserve à la politique et qui se fie aux sentiments du peuple n'a jamais connu une belle fin» (8, 3). Ces réflexions morales ou politiques, d'ailleurs toujours discrètes, ne pourraient nous surprendre que si Pausanias n'était qu'un périégète. En revanche, elles sont normales de la part d'un historien : la plupart des écrivains anciens qui ont pratiqué le genre historique estimaient qu'ils n'avaient pas seulement à instruire, mais aussi à favoriser la formation morale et civique de leurs lecteurs. On le voit bien par l'éloge de l'histoire que Diodore a placé en guise d'introduction au début de son grand ouvrage⁴⁸. Pausanias, à sa manière, qui est discrète et mesurée, ne renie pas, lui non plus, cette ambition.

Il est temps de conclure. Notre analyse a tenté de mettre en lumière l'originalité du projet de Pausanias, tel qu'on le saisit en étudiant le livre I de son travail. Il a voulu composer un ouvrage historique dans le cadre d'une périégèse, en mettant l'accent sur deux périodes de l'histoire grecque qu'il considérait comme mal connues du public cultivé auquel il s'adressait : l'une est l'époque très ancienne des μυθολογούμενα, l'autre l'époque hellénistique depuis les Diadoques jusqu'à l'achèvement de la conquête romaine. Quelles qu'aient été les raisons qui l'ont conduit à faire ce choix, il a traité son sujet en historien. Il a rassemblé un grand nombre d'informations dispersées ou peu accessibles. Il en a fait usage avec sobriété et discernement, sans masquer les contradictions qu'elles pouvaient présenter. À l'aide de critères rationnels,

⁴⁸ *Bibl. hist.* I 1-2.

il a cherché à éliminer certaines étrangetés de la tradition pour établir les faits en les rendant cohérents et vraisemblables. Chemin faisant, il n'a pas dédaigné d'exprimer discrètement ses vues sur l'homme et sur la société, tout en manifestant constamment l'intérêt primordial qu'il accorde à la religion et aux pratiques des cultes. La richesse et la variété de son enquête, qui remonte jusqu'aux origines et privilégie ce qui était, à son avis, le moins connu, confère à l'œuvre un caractère original, sans parallèle dans aucune autre de l'Antiquité. Au-delà de sa valeur documentaire, qui est sans prix, elle révèle dans une certaine mesure une conception globale de l'histoire qui devrait séduire les Modernes. Le scribe Constantin Lascaris n'avait pas tort d'honorer son auteur du titre d'historien, ἱστοριογράφος.

DISCUSSION

M. Moggi : Sono completamente d'accordo con la tesi di François Chamoux : Pausania è uno storico e la *Periegesi* è un'opera storica globale, aperta a tutte le sollecitazioni. A questo proposito richiamo rapidamente il fatto che sono piuttosto numerose le sezioni storiografiche che presentano legami assai tenui o nessun legame con i *theoremata* (*excursus* sulla Ionia, ma anche quello sulla Sardegna, genealogia dei *basileis* arcadi, schizzo biografico ed elogio di Epaminonda ecc.). D'altra parte, se è vero che la struttura periegetica è un dato indiscutibile, è anche vero che l'itinerario pausaniano è un itinerario *sui generis* : l'ingresso nell'Arcadia (libro VIII) avviene dall'Argolide (I. II) e non dall'Acaia (I. VII), che pure confina per lungo tratto con la stessa Acaia; l'escursione nella Beozia e nella Focide prende le mosse dall'Attica, che rappresenta anche il punto di partenza dell'intero viaggio pausaniano; la descrizione dell'itinerario da Heraia a Olimpia è data alla fine della descrizione di questa città, quando ci aspetteremmo indicazioni utili per uscire dalla stessa Olimpia e dalla regione.

Ebbene, la mia impressione – che va nel senso della interpretazione proposta da François Chamoux e che sottopongo volentieri al suo giudizio – è la seguente : la struttura *sub specie itinerarii* appare perfettamente compatibile con un progetto storiografico, nei confronti del quale si presenta funzionale, in essenza di un asse diacronico cui ancorare gli eventi, alla organizzazione di una imponente e disparata massa di materiale; molto meno probabile e sostenibile mi sembra l'ipotesi contraria,

sostenuta da altri studiosi, che presuppone la compatibilità e la funzionalità delle sezioni storiografiche più consistenti rispetto ad un progetto di carattere prevalentemente o esclusivamente periegetico.

F. Chamoux : Je suis en plein accord avec Mauro Moggi.

S.E. Alcock : Your very interesting remarks about Pausanias and his treatment of the very ancient, mythic past brought to my mind the recent book by Paul Veyne, *Did the Greeks believe in their Myths?* (1988). You speak of Pausanias' rational analysis, his selection of that which is most reasonable, among the variety of possible traditions. Veyne speaks of unravelling «authentic kernels» from more legends by what he terms a «doctrine of present things». Yet Veyne also finds Pausanias a very problematic author, far from unambiguous in his distinctions between myth and reason. Do you agree with him on this issue?

F. Chamoux : L'ouvrage de Paul Veyne, *Les Grecs croyaient-ils à leurs mythes?*, me paraît poser un faux problème. Il est évident que les Grecs croyaient à la véracité de leurs traditions, qui étaient liées aux formes locales de leurs cultes et fournissaient l'explication des rites auxquels Pausanias porte un si vif intérêt. Certes, le Périégète cherche à éliminer certaines contradictions et quelques bizarreries qui choquent son esprit logique. Mais il ne met pas en cause l'essentiel. La critique radicale de quelques philosophes n'ébranlait pas la foi populaire, que l'accomplissement régulier des actes du culte, dans le respect des prescriptions transmises par les ancêtres, entretenait efficacement. S'il en avait été autrement, le paganisme n'aurait pas conservé pendant de si longs siècles son prestige dans la société hellénique.

E.L. Bowie : I too am persuaded by François Chamoux's arguments that for Pausanias his taste was as much that of a historian as of a periegetes, and that he deserves the title 'historian'. But I think it is impossible for us to know whether he was 'original'

in his fusion of the historical with the periegetic. We know of many authors and titles of works probably written in the first and second centuries A.D. devoted to local history, and for some of these we have indications that they devoted attention to the early period, to τὰ μυθολογούμενα in which not only Pausanias but many Greeks of the second century were interested. We cannot *prove* that any writer combined those and later history with an exposition of monuments (θεωρήματα) in the same work, far less developed the interwoven texture offered by Pausanias, but it is dangerous to assume that no writer did.

The respect in which I find it easier to agree with François Chamoux concerning the originality of Pausanias is in his gathering together of the histories and monuments of many cities (however we interpret πάντα τὰ Ἑλληνικά) : those authors who *might* have combined λόγοι and θεωρήματα seem to have concerned themselves typically with one city or, at the most, region or ἔθνος, and the vision which drew such narratives together in Pausanias may be another of his characteristics in which he imitates or is influenced by Herodotus (who seems himself to be unusual by comparison with any earlier or contemporary fifth-century compositions, with a possible exception in the verse Ἴωνικά of his relative Panyassis).

I am very doubtful if Diodorus' work would have been used by Pausanias. Surely Pausanias would have preferred to go back to the sources that Diodorus used, many of them contemporary with or writing soon after the events they set out to narrate, and would have set aside Diodorus as a secondary author, a compiler.

F. Chamoux : Il est exact que nous n'avons pas la certitude que la combinaison que Pausanias nous propose entre l'histoire et les monuments est une formule nouvelle, dont l'invention lui appartiendrait. Tout ce que nous pouvons constater, c'est qu'en l'état de notre documentation, il semble qu'il en soit ainsi. L'ampleur de l'entreprise et la grande liberté de la composition dans son détail donnent à croire que l'auteur ne se conformait pas à un modèle préexistant.

Pausanias a-t-il connu et utilisé la *Bibliothèque historique* de Diodore? Nous n'en avons aucune preuve décisive. Toutefois, cette histoire universelle, fort prisée dans la basse Antiquité, était certainement représentée dans des bibliothèques comme celles que Pausanias a fréquentées pour s'informer. Sa richesse d'information et son plan annalistique la rendaient commode à consulter. On peut penser que le Périégète s'en est servi.

Ø. Andersen : François Chamoux has made a strong plea for Pausanias the historian, about as strong as can be made, considering that the work is composed on a topographical and not chronological grid, and that the *logoi* are called *παρενθήκαι* and *πάρεργα*. The justified stress on Pausanias in his rôle as a historian prompts me to make a point which concerns not so much the relationship between the two *aspects* of his work – the *θεωρήματα* and the *λόγοι* – as the two *uses* of his work, as 'history book' and as 'guidebook'. History is read at home; what about the sections on *θεωρήματα*?

We must be realistic : travellers, even if we take it for granted that they had slaves to assist them, would have had problems of a practical nature when trying to use the papyrus rolls of Pausanias *en route* and on the sites.

Whatever the ratio of *λόγοι* to *θεωρήματα* in other periegetic literature may have been, the lay-out and the many longish *λόγοι* in Pausanias do not make him a handy companion. And even if it may be said that Pausanias takes his readers along in a systematic way, his routes would not be easy to follow. His occasional passing over a monument, even if rested on a principle, would confuse the sight-seer, as would his occasional linking of monuments by association, of which François Chamoux gives some examples.

I would argue that Pausanias even in the *θεωρήματα*-parts of his work sees himself as taking readers – as time-travellers – into the world of the Greek past. Just as the *λόγοι* narrate history and tell stories that readers may learn what they otherwise would not know, so the *θεωρήματα* are described so that the readers may get

an impression of things that they otherwise would not *see*. That Pausanias concentrates more on the historical than on the aesthetic aspects of monuments seems to me to agree with the fact that he is not helping people to look at the monuments but to see their significance and context.

I do not say that real travellers did not read Pausanias, nor do I deny that some may have brought a text along. Nor that Pausanias has himself travelled – of course he has (though the genesis of the work also in the θεωρήματα-sections may owe more to reading and less to travelling than some tend to think).

I would suggest that our thinking of Pausanias in terms of a 'guidebook' to some extent is due to the secondary, modern use of Pausanias as the gentleman's and the archaeologist's companion. In his time, the text was primarily conceived as a repository of knowledge, to be savoured at home.

F. Chamoux : Je partage entièrement le sentiment exprimé par Øivind Andersen au sujet des difficultés pratiques qui rendaient incommode l'usage de la *Périégèse* sur le terrain. Il est vrai qu'on pouvait tirer des extraits de telle ou telle partie de l'ouvrage, en ne gardant que les passages périégétiques et en consultant le reste à la maison ou dans une bibliothèque. En tout cas, le fil conducteur périégétique est certainement conçu pour aider un visiteur en présence des monuments. Je suis persuadé que Pausanias envisageait une double utilisation, pour une lecture paisible et comme guide en voyage.

U. Bultrighini : Vorrei fare una constatazione e poi una domanda a cui in parte Lei ha già risposto con questo concetto di *commentaire explicatif* e con l'idea di storia globale in Pausania.

La constatazione è che mi pare ci sia una sorte di filo rosso che collega la decisione di Lascaris di intitolare l'opera di Pausania ἱστορίαι, e l'interpretazione di A. Trendelenburg che nel 1911 parlava di Ἑλληνικά come vero titolo proprio della *Periegesi*; Trendelenburg ricavava questo titolo proprio da I 26, 4, e individuava

l'oggetto della trattazione nella storia del ἑλληνικόν come storia del popolo greco fino alla fine del suo ciclo glorioso, cioè fino alla battaglia di Cheronea e poi fino alla guerra acaica.

Lo stesso filo è ripreso da questo Entretien che cerca di fare il punto sul carattere storiografico della *Periegesi*.

Vorrei chiederLe che cosa pensa di una difficoltà che potrebbe essere evocata. Lei ha richiamato giustamente l'interesse particolare e la prevalenza anche quantitativa nella *Periegesi* da una parte di μυθολογούμενα e dall'altra di storia ellenistica. Qualcuno potrebbe a questo punto mettere in gioco – ma personalmente non credo sarebbe legittimo – l'esistenza di una specie di paradosso fuorviante proprio per la valutazione di Pausania come storico, dato che noi sappiamo nello stesso tempo che Pausania è invece, dal punto di vista ideologico, e anche programmaticamente, legato alla Grecia classica, a quella delle *poleis* indipendenti. Quindi la prevalenza quantitativa di tematiche che sono diverse da quelle della Grecia classica come pensa possa essere spiegata? Può effettivamente originare difficoltà in questo senso, può in qualche misura ostacolare la compressione e la valutazione obiettiva da attribuire a Pausania come storico?

D. Knoepfler : Comme Umberto Bultrighini, je voyais une espèce de paradoxe dans l'affirmation de François Chamoux selon laquelle le Périégète – pourtant connu pour la préférence qu'il donne à la Grèce des cités indépendantes et à l'art de l'époque archaïque et classique – a mis l'accent notamment sur l'époque hellénistique. Mais l'orateur a parfaitement su indiquer comment il fallait entendre son propos. Ce que je me contenterai donc de lui demander, c'est si, en parlant de l'époque hellénistique, il ne conviendrait tout de même pas de préciser un peu les choses, car il me semble que si Pausanias a beaucoup à dire sur l'époque des Diadoques jusqu'à Pyrrhus compris, il est moins bien informé sur la phase suivante, et en particulier sur la deuxième moitié du III^e et le début du II^e siècle (où l'on a relevé plusieurs erreurs), l'exkursus consacré à la guerre achaique au livre VII constituant un morceau

à part (dont il n'y a pas d'équivalent pour les guerres de Macédoine).

U. Bultrighini : Credo che per quello che riguarda le lacune nella storia ellenistica, ancora bisogna rifarsi al metodo specifico di Pausania, a questa base periegetica che poi diventa storia, e in particolare ai momenti in cui Pausania è esplicito nel formulare precisazioni selettive. Per fare un esempio dal libro I, in 25, 6 Pausania dice a chiare lettere che di Cassandro dopo l'ascesa al trono saranno trattate solo τὰ ἐς Ἀθηναίους, ossia l'argomento Cassandro re sarà perseguito esclusivamente per ciò che riguarda i rapporti del Macedone con gli Ateniesi. Dunque, per le carenze di cui parlava Denis Knoepfler credo si debbe in primo luogo tener conto dell'assoluta originalità che caratterizza la genesi stessa dell'aspetto storico in Pausania.

D. Musti : Nella relazione di François Chamoux ci sono alcune prospettive di grande interesse (il titolo del manoscritto di Lascaris, l'insistenza sulla formazione peripatetica, la ricerca di almeno un altro criterio, quello associativo, che s'aggiunge agli aspetti di ellissi, di integrazione e di competizione). Se dunque i criteri da mettere in evidenza in Pausania sono tanti (criterio selettivo, criterio integrativo, criterio associativo), dov'è infine l'unità mentale, se ce ne è una? Infatti o si ammette una ποικιλία totalmente *deregulated*, oppure bisogna ammettere che ci sia ποικιλία sí, che ci sia informazione e ricerca in tutte le direzioni, ma che questa abbia anche una caratteristica in più : quella appunto di voler dare una certa uniformità, un certo equilibrio a tutta l'esposizione : appunto, quel πάντα ὁμοίως ἐπεξίεναι che ho cercato di mostrare fondamentale. Insomma, la varietà è programmata ed equilibrata; in qualche modo, un 'di tutto un po' ' e in tutti i modi, ma unificato nel desiderio di bilanciare le varie esposizioni.

Un altro punto : Lei ha ben sottolineato l'importanza delle genealogie in Pausania. Le porrei quindi questa domanda : qual è il senso da dare all'espressione da Lei citata, I 3, 3, εἰ δέ μοι

γενεαλογεῖν ἤρεσκε? C'è forse una qualche presa di distanza di Pausania rispetto all'eccesso di scrupolo genealogico, ma in contrasto con che cosa? Forse con un modo 'storico' di trattare le cose, come qui per esempio la riflessione sulla impossibilità che Teseo sia un vero fondatore di democrazie, quando esso si confronti con un'impostazione storica del problema Teseo-democrazia, Teseo-monarchia, che aleggia intorno al passo? Mi piacerebbe conoscere la sua opinione sul senso e i limiti di quelle certe prese di distanza che Pausania, pur grandissimo cultore di genealogie, qui lievemente esprime.

M. François Chamoux, malgré notre prière, ne nous a pas transmis sa réponse.

III

MAURO MOGGI

L'EXCURSUS DI PAUSANIA SULLA IONIA

1. I precedenti sull'argomento.

La descrizione del popolamento greco della Ionia da parte di Pausania¹ fa seguito ad una serie di trattazioni dedicate all'argomento da vari autori: mi sembra, pertanto, che un confronto con i suoi precedenti possa contribuire a renderla più perspicua e a creare le premesse per una valutazione più corretta e adeguata.

Nell'ambito di una ricostruzione della situazione storiografica preesistente alla *Periegesi* gli elementi di un certo rilievo che meritano di essere sottolineati sono diversi. La rassegna può iniziare con Cadmo di Mileto, probabilmente attivo nel VI sec., della cui opera conosciamo soltanto il titolo, peraltro abbastanza significativo: Κτίσις Μιλήτου καὶ τῆς ὅλης Ἰωνίας². Sulla stessa linea è con ogni verosimiglianza da collocare, nel secolo successivo, Paniassi: anche a proposito di questo scrittore, purtroppo, le nostre

¹ VII 2, 1-4, 10 (fondazione della dodecapoli); 5, 1-3 (Smirna); 5, 4-13 (rapida descrizione della Ionia); le dimensioni e la ricchezza della digressione hanno suscitato in vari studiosi (da J.H.C. Schubart a O. Regenbogen) "perplexità di ordine strutturale": cfr. U. BULTRIGHINI, 'La Grecia descritta da Pausania. Trattazione diretta e trattazione indiretta', *RFIC* 118 (1990), 282-305, 285 n. 1.

² *Su(i)da* s.v. Κάδμος Πανδίωνος; cfr. *FGrHist* 489 T 1.

conoscenze sono limitate alle scarse notizie fornite dalla *Su(i)da*³ (Ἰωνικὰ ἐν πενταμέτρῳ, ἔστι δὲ τὰ περὶ Κόδρον, καὶ Νηλέα, καὶ τὰς Ἰωνικὰς ἀποικίας). D'altra parte, il verosimile riconoscimento del primato di Mileto, da parte del primo, e del ruolo di protagonista a Neleo⁴, da parte del secondo, inducono ad attribuire alle loro opere l'origine o quanto meno – allo stato delle nostre conoscenze – i livelli cronologicamente più alti della tradizione, accolta in seguito dalla quasi totalità degli scrittori, che assegna a Mileto e al suo fondatore un ruolo privilegiato nelle vicende della Ionia. Un quadro diverso ci è offerto, sempre nel V sec., dalla narrazione di Ferecide di Atene⁵, la quale, nella forma in cui ci è pervenuta, mette l'accento sulla espulsione dei Cari e dei Lelegi, presenti in alcune delle aree di insediamento degli Ioni, e sulla posizione di preminenza di Efeso, fondata da Androclo, figlio legittimo di Codro e comandante della intera spedizione. In sostanziale sintonia con Cadmo e Paniassi è da considerare invece Ellanico⁶, il quale sembra conoscere Neleo come l'unico ecista della intera dodecapoli ionica. La trattazione piuttosto ampia di Erodoto⁷ e i brevi cenni di Tuciddide⁸ hanno una caratteristica comune, quella di presentare una versione, per così dire, spersonalizzata dell'impresa coloniale, dal momento che entrambi collocano più o meno esplicitamente il movimento migratorio sotto la guida di Atene, ma non si pronunciano sui nomi dell'ecista o degli ecisti⁹, anche se il primo dimostra, incidentalmente, di conoscere la tradizione che considerava Neleo fondatore di Mileto¹⁰. In Erodoto, inoltre, sono

³ S.v. Πανόσις.

⁴ Il personaggio, il cui ruolo è evidentemente alternativo e concorrenziale rispetto a quello di Androclo in Ferecide (cfr. n. seguente), è considerato unanimemente fondatore di Mileto, nonché, in genere, comandante della spedizione coloniale e, talvolta, colonizzatore dell'intera Ionia: cfr., fra gli altri, Hellanic. *FGrHist* 4 F 48 e 125 = 323a F 11 e 23; Marmor Parium, *FGrHist* 239 A 27; Aelian. *V.H.* VIII 5; *Su(i)da* s.v. Ἰωνία.

⁵ *FGrHist* 3 F 155, *ap.* Strab. XIV 1, 3, p. 632-633; cfr. anche F 102.

⁶ Cfr. *supra* n. 4.

⁷ I 142-3, 145-8.

⁸ I 2, 6; 12, 4.

⁹ Cfr. *Schol. ad Thuc.* I 2, 6: ἐς Ἰωνίαν· τοὺς μετὰ Νηλέως τοῦ Κόδρου λέγει.

¹⁰ Hdt. IX 97.

da rilevare: il giudizio particolarmente positivo sulle condizioni climatiche della Ionia, che si contrappone a quello fortemente negativo sulla sua popolazione; l'elenco completo delle *poleis* e l'ubicazione regionale di quelle continentali, divise per la maggior parte fra Caria e Lidia; l'esistenza di ben quattro diversi dialetti; la funzione di modello svolta dalla dodecapoli peloponnesiaca, da cui gli Ioni provenivano, su quella micrasiatica; la partecipazione di numerosi popoli (Abanti dell'Eubea, Minii di Orcomeno, Cadmei, Driopi, Focesi, Molossi, Arcadi, Pelasgi e Dori di Epidauro) alla migrazione e le relative conseguenze sulle pretese di purezza e nobiltà da parte degli Ioni d'Asia e in particolare dei Milesii¹¹.

Per quanto riguarda le testimonianze successive, la posizione di Eforo¹², per quanto non definibile con sicurezza, non doveva discostarsi sostanzialmente da quella canonica; il *Marmor Parium*¹³, da parte sua, risulta allineato alla tradizione, più tardi fatta propria anche da Eliano¹⁴, che considera Neleo unico ecista di Mileto e della Ionia. Particolarmente interessante, poi, è da considerare la versione di Strabone¹⁵, che, insieme a Pausania, ci ha lasciato la trattazione più ricca e dettagliata sulla Ionia: questo scrittore, infatti, accetta il primato di Efeso finché segue la narrazione di Ferecide, mentre altrove, quando procede autonomamente, colloca Mileto ed Efeso sullo stesso piano di preminenza regionale e inizia la sua descrizione delle singole città proprio da Mileto¹⁶. Per il

¹¹ Hdt. I 146, 1-3.

¹² *FGrHist* 70 F 126 (ap. Steph. Byz. s.v. Βέννα: la parte relativa ad Androclo, ecista di Efeso, è considerata in genere non dipendente da Eforo) e 127 (Neleo collegato a Mileto, peraltro già fondata dal cretese Sarpedone: τοὺς δὲ περὶ Νηλεὰ ὕστερον τὴν νῦν τευχίσαι πόλιν); cfr. F. JACOBY, *FGrHist* II c, *Kommentar*, 72-73.

¹³ *FGrHist* 239 A 27.

¹⁴ *V.H.* VIII 5: Eliano attribuisce alla attività colonizzatrice di Neleo anche la fondazione di numerose altre città sul continente.

¹⁵ VIII 7, 1-2; XIII 1, 2-3; XIV 1, 1-6 (fondazione della dodecapoli); XIV 1, 6-38 (descrizione della regione).

¹⁶ Cfr., rispettivamente, Strab. XIV 1, 3 e 1, 4 sgg. La scelta della versione di Ferecide da parte di Strabone è probabilmente da spiegare con la sua scarsa stima per Erodoto: su questo problema cfr. L. PRANDI, 'La critica storica di Strabone alla geografia di Erodoto', in *Geografia e storiografia nel mondo classico*, a cura di M. SORDI (Milano 1988), 52-72.

resto, sono da segnalare soprattutto alcune versioni che possono senz'altro essere definite anomale: quella di Velleio Patercolo¹⁷, che presenta Efeso al primo posto e omette Teo, inserendo invece nell'elenco numerose isole, e quella di Diodoro¹⁸, che attribuisce alla comunità raccolta intorno al Panionio solo nove membri, senza indicare alcun nome. Un cenno a parte e speciale attenzione, in questo ambito, merita invece la lista delle città trádita da Vitruvio¹⁹, il quale riconosce il primato di Efeso ed è l'unico a sostenere la fondazione di una originaria *Triskaidekapolis*, comprendente anche Melite (la Melia di Ecateo, *FGrHist* 1 F 11), che sarebbe stata distrutta nel corso di una guerra panionica e sostituita più tardi con Smirne²⁰.

2. Le motivazioni dell' *excursus* di Pausania

Il quadro appena delineato è quello che Pausania poteva avere e con ogni probabilità aveva effettivamente davanti²¹ quando ha redatto il suo *excursus* sulla Ionia, un *excursus* che sembra scaturire naturalmente dalla storia antica dell'Egialo-Acaia e che, in effetti, l'autore non ha ritenuto di dover giustificare in qualche modo. A questo proposito, comunque, si possono fare alcune ipotesi: come è stato già rilevato, la digressione è da spiegare soprattutto in termini di competizione e di emulazione nei confronti di Erodoto²²; è probabile, tuttavia, che accanto allo storico di Alicarnasso anche Strabone sia stato assunto come autore con cui stabilire un confronto

¹⁷ I 4, 3.

¹⁸ XV 49, 1.

¹⁹ IV 1, 3-6; cfr. G. RAGONE, 'La guerra meliaca e la struttura originaria della lega ionica in Vitruvio 4, 1, 3-6', *RFIC* 114 (1986), 173-205.

²⁰ Fra le fonti posteriori a Pausania, oltre al già citato Eliano (cfr. *supra* n. 14), mette conto ricordare la *Su(i)da* (s.v. 'Ιωνία), che attribuisce a Neleo la realizzazione dell'intera dodecapoli, ma nello stesso tempo colloca Efeso, fondazione di Androclo, al primo posto, e un passo degli *Anecdota Graeca* (ed. J.A. CRAMER, II [Hildesheim rist. 1967], 228-9), che, oltre a presentare la stessa contraddizione a proposito del ruolo delle due città, sostituisce Smirna a Teo.

²¹ Sulle letture di Pausania cfr. M. MOGGI, 'Scrittura e riscrittura della storia in Pausania', *RFIC* 121 (1993), 405 n. 3.

²² U. BULTRIGHINI [n. 1], 301.

diretto, pur se implicito²³; non è da escludere, infine, che anche la particolare familiarità con la regione²⁴ abbia giocato un certo ruolo nell'indurre lo scrittore a occuparsi della sua storia remota. Al di là di queste ipotesi, che mi paiono tutte abbastanza ragionevoli e plausibili, almeno una constatazione si impone: l'*excursus* costituisce una sezione narrativa autonoma e risponde ad un progetto storiografico, nel senso che non dipende da alcun *theoremata* e non può nemmeno essere considerato come una sorta di introduzione ad una corrispondente sezione descrittiva, che nel caso specifico può anche apparire formalmente esistente, ma che di fatto, non essendo la regione oggetto di trattazione diretta, risulta costituita da pochissimi e generici paragrafi e, di conseguenza, del tutto inadeguata alle dimensioni e alla portata complessiva della parte che la precede²⁵.

3. Pausania e i suoi predecessori

3.1. Pausania ed Erodoto

La tradizione erodotea sta sullo sfondo della narrazione pausaniana e ne costituisce l'intelaiatura, il reticolato di base; e tuttavia numerosi elementi di differenziazione sono puntigliosamente ricercati dal Periegeta per conferire originalità e interesse alla sua trattazione. Vediamo qualche esempio. Relativamente all'elenco delle città, che è per entrambi quello canonico, Erodoto distingue le *poleis* in quattro gruppi sulla base degli elementi di affinità e di diversità dei rispettivi dialetti, verosimilmente influenzati anche dalle lingue epicoriche²⁶, e della

²³ D. MORESCHINI, 'Strabone e Pausania sulla Ionia: due prospettive storiografiche', in *Ἰστορίη. Studi offerti dagli allievi a Giuseppe Nenci in occasione del suo settantesimo compleanno* (Lecce 1994), 333-344.

²⁴ D. MUSTI, 'Introduzione generale', *Pausania, Guida della Grecia, Libro I*, a cura di D. MUSTI - L. BESCHI (Milano 1987²), XIX-XXI; J. POUILLOUX, 'Introduction générale', *Pausanias, Description de la Grèce, Tome I*, par M. CASEVITZ - J. POUILLOUX - F. CHAMOUX (Paris 1992), XII-XIV.

²⁵ VII 5, 4-13 da confrontare con VII 2, 1-5, 3; ved. M. MOGGI [n. 21], 410 n. 1.

²⁶ Hdt. I 142, 3-4; cfr. il commento di D. ASHERI, in *Erodoto, Le Storie, Libro I*, a cura di D. ASHERI - V. ANTELANI (Milano 1988), 348.

appartenenza regionale (Lidia, Caria) degli insediamenti. Da parte sua Pausania, fatta salva una eccezione, adotta un criterio rigorosamente geografico, assumendo Mileto, nonostante la sua posizione particolarmente eccentrica²⁷, come punto di partenza e di riferimento e procedendo per due volte in direzione sud-nord nella enumerazione delle altre *poleis*, distinte in continentali e insulari; l'eccezione – e anche in questo caso si tratta di un elemento di differenziazione dal modello – è costituita da Efeso, la cui collocazione al secondo posto dell'elenco, in contrasto con l'ordine geografico che avrebbe previsto il suo inserimento dopo Priene, rappresenta una concessione alla versione risalente a Ferecide e, in qualche misura, una soluzione di compromesso fra i due filoni di tradizione che si presentano come alternativi e concorrenti²⁸.

Il Periegeta concorda sostanzialmente con Erodoto²⁹ anche a proposito del carattere eterogeneo e composito del movimento migratorio che dette vita al popolamento della Ionia d'Asia; e tuttavia, anche in questo caso, non si appiattisce sulle posizioni del suo predecessore, ma arricchisce con qualche ulteriore dettaglio il quadro da lui fornito³⁰ e soprattutto si sforza di ricondurre le singole fondazioni ai contingenti metropolitani da cui le stesse ebbero origine³¹. Particolarmente significativa, inoltre, l'insistenza con la quale sottolinea l'appartenenza alla stirpe di Ione dei re epidaurii, che guidarono l'emigrazione del loro popolo³²: si tratta,

²⁷ Hdt. I 142, 3; 170, 3.

²⁸ Pherec. *FGrHist* 3 F 155; Paus. VII 2, 6; cfr. P. CARLIER, *La royauté en Grèce avant Alexandre* (Strasbourg 1984), 434.

²⁹ Paus. VII 2, 3-4, e Hdt. I 146, 1.

³⁰ Penso, in particolare, alla notizia sui Cleonei e i Fliasii che popolarono Clazomene e alla precisazione sull'assenza dei Delfi fra i Focesi: cfr. Paus. VII 3, 9; 2, 4. Anche altre posizioni di Pausania, comunque, si segnalano per la loro originalità: trasferimento delle ossa di Tisameno da Elice a Sparta (VII 1, 8); assenza di Patre nella lista delle città ioniche del Peloponneso, che risulta coerente con le notizie sulla fondazione della città da parte degli Achei (VII 6, 1; 18, 2-6; 19, 1; 21, 6).

³¹ Paus. VII 2, 10 e 3, 1-3: Priene e Colofone ai Tebani; 3, 6: Teo ai Minii di Orcomeno; 3, 10: Focea ai Focesi; 4, 9: Chio agli Abanti.

³² VII 4, 2; cfr. II 26, 1-2.

infatti, di una affermazione che contrasta nettamente con la narrazione di Erodoto, per il quale furono i Dori di Epidauro a partecipare alla *apoikia* ionica, e che risponde evidentemente a precisi intenti correttivi. D'altra parte, poiché la *Periegesi* presenta anche l'omissione dei nomi di alcuni popoli menzionati dallo storico di Alicarnasso³³, da un confronto complessivo fra le due fonti si ricava l'impressione che Pausania abbia effettuato una vera e propria verifica delle notizie erodotee sui partecipanti extra-ionici e abbia conservato solo quelle che hanno superato questa verifica, per aver trovato in altre tradizioni, per la maggior parte di carattere locale, non solo conferme generiche circa l'emigrazione di questo o di quel popolo, ma anche e soprattutto indicazioni che consentissero di collegare specificamente i diversi contingenti all'una o all'altra città della dodecapoli³⁴.

Alle caratteristiche stilistiche e compositive dello storico di Alicarnasso può essere ricondotto, in qualche misura, anche un elemento formale che caratterizza qui e altrove la narrazione pausaniana: mi riferisco all'inserimento di un certo numero di digressioni secondarie, più o meno pertinenti al tema principale, nel corso della digressione principale. Da segnalare a questo proposito, come esempi, i brevi ed essenziali cenni alle emigrazioni elleniche precedenti al popolamento della Ionia e all'abbandono della città di Miunte, due eventi che spaziano dall'epoca eroica a quella ellenistica, nonché il più lungo *excursus*, del tutto privo di connessioni con l'argomento centrale, dedicato alle vicende di Dedalo in Sicilia³⁵.

Trascurando altri punti di contatto o di divergenza fra i due scrittori³⁶, che non aggiungerebbero nulla di significativo al quadro

³³ Hdt. I 146, 1: Driopi, Molossi, Arcadi e Pelasgi.

³⁴ A questa attività di personale *historie* sono da ricondurre anche i contributi originali come quelli segnalati *supra* n. 30.

³⁵ Paus. VII 2, 2 e 11; 4, 4-7.

³⁶ A questo proposito cfr. U. BULTRIGHINI [n. 1], 301-302, 305. Sui rapporti fra Pausania ed Erodoto, oltre al vecchio – e ormai datato – saggio di C. WERNICKE, *De Pausaniae periegetae studiis Herodoteis* (Berlin 1884), cfr. P. VANNICELLI, *Erodoto e la storia dell'alto e medio arcaismo* (Roma 1993), 64-67, 74-79, 112-115.

delineato finora, credo di poter dire che sarebbe errato pensare che l'impegno e gli intenti di Pausania si siano tradotti solo in interventi di carattere integrativo e correttivo nei confronti del testo erodoteo. È certo, infatti, che da altri punti di vista l'*excursus* sulla Ionia si presenta come una creazione del tutto originale rispetto ai brevi capitoli delle *Storie* erodotee: mi riferisco, in primo luogo, alle notizie intorno agli ecisti – a volte anche più di uno – cui si riconducevano le varie fondazioni, e, secondariamente, alla trattazione sistematica della storia remota (in qualche caso preionica e in qualche altro addirittura preellenica³⁷) delle città e, in particolare, dei santuari più famosi della dodecapoli. In effetti, se Erodoto può ancora essere chiamato in causa per qualche dettaglio concernente le vicende più antiche della regione³⁸, in riferimento al tema dei fondatori lo stesso storico non può aver fornito al Periegeta, come abbiamo già visto, niente di più del nome di Neleo³⁹: in un caso e nell'altro, pertanto siamo di fronte a materiale nuovo e originale rispetto a quello presente nella fonte principale. D'altra parte, se la posizione assunta da Pausania nel sottolineare il radicamento di Ione nel Peloponneso e nel rendere quasi inesistente il rapporto di questo personaggio con Atene⁴⁰ dovesse rappresentare, come mi pare verosimile, il risultato dell'azione combinata delle esigenze derivanti dalla sua personale predilezione per la *polis* attica⁴¹ e delle suggestioni esercitate su di lui dalla negativa valutazione erodotea degli Ioni d'Asia⁴² (e quindi un tentativo di sottrarre, per quanto possibile, gli Ateniesi alle conseguenze dei giudizi sfavorevoli emessi su tali Ioni), ci troveremmo di fronte ad un esempio di condizionamento tanto profondo e forte, quanto poco

³⁷ Cfr., per es., Paus. VII 2, 5-8; 3, 1-2, 6-7; 4, 1-4, 8-10.

³⁸ A suggestioni erodotee (I 171, 2-3; 173, 1-3; VII 91-92) sono da ricondurre con ogni probabilità le notizie pausanie (VII 3, 7) sull'origine cretese dei Licii, sull'antica amicizia fra i Cari e Minosse e sulla grecità dei Panfili.

³⁹ Cfr. *supra* n. 10.

⁴⁰ Cfr. *infra* n. 56.

⁴¹ D. MUSTI, 'Introduzione generale' [n. 24], xxix-xxx; Id. [n. 24], 274, 287, 308, 417-418; Y. LAFOND, 'Pausanias historien dans le livre VII de la Périégèse', *JS* 1991, 27-45, 42-43.

⁴² Hdt. I 143, 2-3; 146, 1-3; V 69, 1.

appariscente, e ad una situazione di sintonia su un problema di grande rilevanza, che renderebbero il rapporto di Pausania con Erodoto ancora più complesso, più articolato e, nello stesso tempo, più difficile da cogliere in tutte le sue manifestazioni.

3.2. *Pausania e Strabone*

Sul tema dei fondatori, in particolare, appare assai interessante e quasi obbligato un confronto con la narrazione parallela di Strabone⁴³, che è da considerare anche sostanzialmente assimilabile a quella di Pausania per la qualità e la quantità delle notizie, oltre che per l'impostazione generale. In effetti, se è vero che lo scrittore di Amasea non è mai citato nella *Periegesi*, è altrettanto vero che l'assenza di riferimenti espliciti non implica necessariamente l'ignoranza e la non utilizzazione delle sue opere da parte di Pausania⁴⁴. A questo proposito è il caso di sgombrare subito il campo da alcune divergenze rilevabili nell'ambito delle denominazioni di alcuni ecisti, che potrebbero costituire il risultato di qualche errore materiale da parte di uno dei due scrittori⁴⁵ o di corruzioni imputabili alla tradizione manoscritta: Κυάρητος/Κυδρήλος⁴⁶, Ἀποικος/Ποίκης⁴⁷, Νάοκλος/Ναῦκλος, Κλέοπος/

⁴³ Cfr. *supra* n. 15.

⁴⁴ Anche Polibio non è mai citato come fonte e tuttavia è quasi sicuramente alla base dell'*excursus* pausaniaico (VII 6-13) sulla conquista romana della Grecia: cfr. D. MUSTI, 'L'itinerario di Pausania: dal viaggio alla storia', *QUCC* 46 (1984), 7-18, 16-17; Y. LAFOND [n. 41], 36-42; M. MOGGI [n. 21], 413 n. 3; diversamente J.-L. FERRARY, *Philhellénisme et impérialisme* (Roma 1988), 200-203, 302-303.

⁴⁵ Per quanto concerne gli errori imputabili a Pausania, con particolare riferimento al campo dell'antroponomastica, oltre ai casi segnalati da Chr. HABICHT, *Pausanias' Guide to Ancient Greece* (Berkeley-Los Angeles 1985), 98-99, si tengano presenti, fra gli altri, anche VII 7, 8 (Ὀτίλλιος per Οὐίλλιος) e VII 8, 1 (Φλαμίνιος per Φλαμινίος).

⁴⁶ Per le diverse coppie di nomi cfr. Paus. VII 2, 10; 3, 6-8; Strab. XIV 1, 3; sulla prima ved. A. MOMIGLIANO, 'Questioni di storia ionica arcaica', *SIFC* n. s. 10 (1932), 259-297, 296 n. 1, che spiega Κυάρητος come il risultato di una corruzione.

⁴⁷ Il primo di questi due nomi (Ἀποικος) – quanto mai adatto al capo di una spedizione coloniale (cfr. M. CASEVITZ, *Le vocabulaire de la colonisation en grec ancien*, Paris 1985, 116-119) – nel caso specifico ha forse alla base una forma originaria Ποίκης, che, attestata (insieme alle lezioni Πόικνης e Ποίκνης) nella tradizione manoscritta straboniana (XIV 1, 3), è stata spesso emendata dagli editori (Meineke, Müller-Dübner, Jones) in Ἀποικος proprio sulla base del testo della *Periegesi*, mentre con ogni probabilità è da conservare, in

Κνῶπος⁴⁸, Πάρφορος/Πάραλος. Implicano invece l'adesione a tradizioni diverse o forse, in qualche caso, una diversa rielaborazione di tradizioni analoghe, le notizie sugli ecisti di Colofone, Lebedo, Samo e Chio, identificati da Pausania, rispettivamente, con Damasittone-Prometo, Andremono, Procle e Anficlo, e da Strabone con Andremono, Andropompo, Tembrion-Procle ed Egerzio⁴⁹. A queste discrepanze sui nomi se ne possono aggiungere numerose altre: mi riferisco alla attribuzione della fondazione pre-ionica di Mileto all'omonimo ecista e non a Sarpedone⁵⁰; alla diversa ricostruzione della colonizzazione di Teo, a proposito della quale i due scrittori concordano solo nell'attribuire la prima fase ad Atamante, ma divergono nettamente in merito alle altre due fasi, per le quali Pausania offre una versione contraddittoria e incoerente⁵¹; all'appartenenza etnica (focese o ateniese) dei coloni

quanto testimoniata come denominazione di un *pyrgos* a Teo; cf. D.W.S. HUNT, 'Feudal Survivals in Ionia', *JHS* 67 (1947), 68-76, 68 n. 1; M.B. SAKELLARIOU, *La migration grecque en Ionie* (Athènes 1958), 174-175.

⁴⁸ La forma straboniana Κνῶπος è confermata da altre fonti: Hippias Erythr., *FGrHist* 421 F 1; Polyæn. VIII 43; Steph. Byz. s.v. Ἐρυθραί, per il quale la città era detta anche Κνωπούπολις.

⁴⁹ Paus. VII 3, 3 e 5; 4, 2 e 9; Strab. XIV 1, 3; cfr. X 2, 17. Da segnalare anche che Pausania (VII 2, 10) colloca Filota ed Epito a capo dello stesso contingente misto di Tebani e Ioni, mentre Strabone (XIV 1, 3) antepone l'intervento di Epito a quello di Filota, attribuendo loro il comando di contingenti diversi; inoltre, anche se Anficlo (Paus. VII 4, 9) non è definito esplicitamente ecista, rimane il fatto che la complessa versione pausaniana sulla fondazione di Chio ignora completamente Egerzio, menzionato invece come fondatore da Strabone (*l.c.*).

⁵⁰ Paus. VII 2, 5; Strab. XII 8, 5, p. 573; XIV 1, 6 (= Ephor. *FGrHist* 70 F 127); la parziale convergenza delle due versioni sull'origine cretese di Mileto non è sufficiente a ipotizzare la dipendenza di Pausania, che tra l'altro afferma di ispirarsi a fonti locali, dalla tradizione di Eforo-Strabone (cfr. U. BULTRIGHINI [n. 1], 305); se questa tradizione gli era nota – e la cosa non è esclusa – siamo eventualmente di fronte ad un altro caso di 'verifica' effettuata sulla base delle fonti locali..

⁵¹ È soprattutto la cronologia di Apoiikos, definito (Paus. VII 3, 6) ἀπόγονος Μελάνθου τέταρτος, a creare qualche problema: costui, infatti, si colloca una generazione dopo i figli di Codro se l'ordinale, come sembra certo (cfr. IV 15, 3 e le considerazioni di D. MUSTI in *Pausania, Guida della Grecia, Libro IV*, a cura di D. MUSTI - M. TORELLI (Milano 1991), 224-225), è il risultato di un calcolo inclusivo; due generazioni dopo gli stessi se dovesse trattarsi di un computo esclusivo. E' chiaro, dunque, che il ruolo che gli compete è quello assegnatogli da Strabone (XIV 1, 3), il quale lo pone alla testa della terza spedizione coloniale, e che Pausania ha operato uno scambio fra lui e Naoclo/Nauclo, pervenendo ad

di Filogene, che fondarono Focea⁵²; al rapporto di successione o di convivenza fra Ioni e Dori ad Epidauro⁵³; all'origine della denominazione dell'isola di Samotracia e ai suoi rapporti con Samo⁵⁴; alle diverse posizioni sull'origine e sulla formazione delle *poleis* in Acaia⁵⁵. E si potrebbe continuare a lungo in questo senso, ma basterà rilevare che anche la sezione pausaniana relativa all'Egialo-Acaia, che precede la trattazione dedicata al popolamento della Ionia, e quella concernente Smirna, che la segue, rivelano ancora una volta numerose coincidenze tematiche, ma anche una nutrita serie di differenziazioni rispetto alle parallele sezioni narrative di Strabone⁵⁶.

una duplice incongruenza: Apoikos, posteriore di almeno una generazione ai Codridi, risulta al comando della spedizione che precede di almeno una generazione quella effettuata dai Codridi stessi; a questi ultimi è attribuito il comando di un contingente supplementare ateniese e non la deduzione, come di norma, dell'*apoikia* propriamente ionica.

⁵² Paus. VII 3, 10; Strab. XIV 1, 3.

⁵³ Paus. VII 4, 2 (cfr. II 26, 1-2); Strab. VIII 6, 15 = Arist. fr. 491 Rose; cfr. D. MUSTI in *Pausania, Guida della Grecia, Libro II*, a cura di D. MUSTI - M. TORELLI (Milano 1986), 298.

⁵⁴ Paus. VII 4, 3; Strab. X 2, 17; XIV 1, 15.

⁵⁵ Netto è qui il contrasto fra Pausania, che, coerentemente con quella che è di norma la sua visione del passato remoto della Grecia (cfr., p. es., V 4, 3; VIII 3, 1-3), considera l'Egialo già disseminato di *poleis* al tempo degli Ioni, e Strabone, per il quale invece l'urbanizzazione della regione fu opera degli Achei (VIII 7, 4: οἱ μὲν οὖν Ἴωνες κομηδὸν ἦκουσιν, οἱ δὲ Ἀχαιοὶ πόλεις ἔκτισαν), che si insediarono in distretti territoriali costituiti da sette o otto comunità (ἐκάστη δὲ τῶν δώδεκα μερίδων ἐκ δῆμων συνειστήκει ἑπτὰ καὶ ὀκτώ), da cui solo più tardi furono costituiti i veri e propri stati cittadini (VIII 3, 2: cfr. M. Mogg, 'Strabone interprete di Omero', *ASNP*, s. III, 21 [1991], 537-551).

⁵⁶ Particolarmente significativo il contrasto fra i due scrittori sulla figura di Ione: nella rappresentazione di Pausania (VII 1, 3-2, 3), che omette anche alcune delle già scarse notizie di Erodoto (V 66, 2; VII 94; VIII 44, 2) e appare isolato rispetto a tutto il resto della tradizione, il personaggio interviene in Attica solo in occasione della guerra contro Eleusi e muore in questa regione, ma per il resto appare saldamente e profondamente radicato nell'Egialo, le cui vicende si intrecciano con quelle di Atene solo quando gli Egialesi-Ioni (rigorosamente distinti dagli Ateniesi, che non sono mai designati esplicitamente come Ioni: cfr. VII 1, 4; 2, 1 e 3) vi si trasferiscono in vista dell'emigrazione in Asia; Strabone (VIII 7, 1), al contrario, è lo scrittore che attribuisce a Ione il ruolo più ampio e incisivo in ambito ateniese (riformatore dello stato e temporaneo detentore del potere), un ruolo che appare del tutto in linea con un quadro generale in cui i rapporti fra gli Ioni peloponnesiaci e quelli attici (*apoikia* ateniese nell'Egialo e origine ateniese degli Ioni di questa regione) risultano assai stretti e coinvolgenti (posizioni analoghe da parte di Eur. *Ion* 1571-4; Arist. *Resp. Ath.* 41, 2; Conon *FGrHist* 26 F 1 [XXVII]; Vittr. IV 1, 4). Una divergenza altrettanto rilevante è riscontrabile a proposito di Smirna: Pausania (VII 5, 1; maggiori dettagli in Hdt.

Per completare il quadro è il caso di rilevare, infine, che fra i due scrittori esiste anche un discreto numero di convergenze, che si registrano, come è naturale, preferibilmente e più spesso là dove entrambi attingono a tradizioni risalenti ad autori considerati canonici o dotati, comunque, di grande prestigio in ambito panellenico, quali, per es., Omero, Esiodo, Erodoto ed Eforo⁵⁷.

A questo punto, in assenza di affermazioni esplicite e di vere e proprie prove, appare assai arduo dare risposte certe agli interrogativi legati al problema di un eventuale rapporto di Pausania con Strabone⁵⁸; d'altra parte, almeno a mio avviso, non mancano affatto validi motivi per risolvere la questione in senso positivo: a questo proposito basta tener presente, in primo luogo, che due delle caratteristiche più peculiari della personalità di Pausania consistono nell'aspirazione (in gran parte realizzata) a una conoscenza completa della letteratura precedente e nella ricerca del confronto e della

I 149-150) considera la città originariamente eolica e attribuisce la sua ionizzazione ai Colofonii; Strabone, in un passo per la verità piuttosto confuso (XIV 1, 4), la ritiene invece una fondazione degli Efesii (e a costoro sembra ascrivere anche la sua acquisizione alla Ionia: εἰς τὸ Ἰωνικὸν ἐναγχιόντων Ἐφεσίων), che fu poi conquistata dagli Eoli e recuperata infine alla comunità ionica dai suoi cittadini con l'aiuto dei Colofonii; sulla questione cfr. M. MOGGI, *I sinecismi interstatali greci. I: Dalle origini al 338 a.C.* (Pisa 1976), 40-43. Un esempio di intervento integrativo è forse da individuare nei dettagli pausaniani (VII 4, 1) su Anceo, che Strabone si limita a menzionare come re dei Lelegi (XIV 1, 3).

⁵⁷ Mi limiterò solo ad alcuni esempi che mi sembrano particolarmente significativi: Abantide-Eubea (Hom. *Il.* II 536-545; Hesiod. fr. 296 M.-W.; Strab. X 1, 3; Paus. V 22, 3-4; VII 2, 4; 9; cfr. A. MELE, 'I caratteri della società erettea arcaica', in *Contribution à l'étude de la société et de la colonisation eubéennes*, Naples 1975, 15-26, 15-20); Xuto figlio di Elleno (Hesiod. fr. 9 M.-W.; Strab. VIII 7, 1; Paus. VII 1, 2; *contra*, Eur. *Ion* 63-64); vicende dei Nelidi della Messenia e regno di Melanto in Atene (Hdt. V 65, 3; Ephor. *FGH Hist* 70 F 22; Strab. XIV 1, 3; Paus. VII 2, 3; cfr. II 18, 8-9); l'origine cretese dei Licii (Hdt. I 173, 1-3; VII 92; Strab. XII 8, 5; Paus. VII 3, 7); la dodecapoli peloponnesiaca come modello per quella ionica (Hdt. I 145-146, 1; Strab. VIII 7, 1; Paus. VII 6, 1). Per i rapporti di Strabone con Omero, Erodoto ed Eforo cfr. A.M. BIRASCHI, 'Strabone e Omero. Aspetti della tradizione omerica nella descrizione del Peloponneso', in *Strabone e la Grecia*, a cura di A.M. BIRASCHI (Perugia 1994), 23-57; L. PRANDI, 'Strabone ed Eforo: un'ipotesi sugli *Historikà Hypomnēmata*', *Aevum* 62 (1988), 50-60; EAD. [n. 16], 52-72.

⁵⁸ Per un caso analogo, anche se relativo ad un tema più circoscritto, e per una ampia gamma di possibili soluzioni in riferimento al problema dei rapporti fra i due scrittori cfr. Paus. II 33, 2 con Strab. VIII 6, 14 e D. MUSTI [n. 53], 326-327.

competizione con i suoi predecessori; e, secondariamente, che gli interventi di carattere integrativo o correttivo sulle opere preesistenti, nonché le vere e proprie rielaborazioni storiografiche aumentano di numero e di consistenza a mano a mano che diminuisce l'atteggiamento di 'rispetto' nei confronti dei predecessori, nel quadro di una gerarchia che colloca alla sommità Erodoto e su gradini sempre più bassi gli storici successivi⁵⁹. Stando così le cose, prima di tutto mi pare di per sé estremamente difficile pensare che Pausania non abbia conosciuto un'opera come quella di Strabone, che presenta notevoli affinità con la sua⁶⁰, e che, conoscendola, non si sia sentito particolarmente stimolato ad un confronto con la stessa; inoltre, mi sembra che in questa direzione puntino con decisione anche i risultati dell'analisi delle sezioni dedicate dai due scrittori alla Ionia, risultati che possono effettivamente essere ricondotti ad un rapporto basato sulla conoscenza e sulla emulazione (è perfino superfluo ricordare, a questo proposito, che Strabone e Pausania sono le uniche fonti che ci abbiano conservato l'elenco completo degli ecisti della dodecapoli ionica); infine, se è vero che il Periegeta sembra attestato su una posizione intransigente e dura nei confronti dei dominatori e che in qualche caso dà l'impressione di polemizzare in maniera coperta con l'atteggiamento favorevole ai Romani assunto da Polibio⁶¹, il

⁵⁹ In questo senso cfr. M. MOGGI [n. 21], 405 n. 3, 408 n. 1.

⁶⁰ In effetti, nonostante la distinzione operata da Strabone fra storia e geografia a livello di produzione letteraria, i *Geographiká*, in quanto costituiti da una miscela di elementi geografici e storici e da una alternanza di sezioni descrittive e narrative, presentano più di un punto di contatto con la periegetica e, in particolare, con l'opera di Pausania: cfr. G. AUJAC, 'Introduction', *Strabon, Géographie*, I (Paris 1969), 6; P. PÉDECH, 'Strabon historien', in *Studi classici in onore di Quintino Cataudella*, II (Catania 1972), 395-408, 404; L. PRANDI [n. 16], 52-54; G.D. MASSARO, 'I moduli della narrazione storica nei libri di Strabone sull'Italia meridionale', in *Strabone. Contributi allo studio della personalità e dell'opera*, a cura di G. MADDOLI, II (Perugia 1986), 79-109; D. AMBAGLIO, 'Gli *Historiká Hypomnemata* di Strabone', *MIL* 39/5 (1990), 377-424.

⁶¹ È questa, per quanto mi riguarda, la netta convinzione che si ricava da un confronto puntuale fra le sezioni dedicate dai due scrittori all'assoggettamento della Grecia a Roma: cfr. *supra* n. 44; Y. LAFOND [n. 41], 41, sulla base di M. SEGRE, 'Note storiche su Pausania Periegeta', *Athenaeum* n.s. 7 (1929), 475-478, 483-488.

suo silenzio su Strabone potrebbe dipendere anche dalla avversione suscitata in lui da uno scrittore che aveva dato prova di piena e totale disponibilità verso il mondo romano e dimostrato addirittura ammirazione ed entusiasmo per l'impero e per gli imperatori della sua epoca⁶².

3.3. *Le altre fonti di Pausania*

Gli autori che abbiamo preso in considerazione finora costituiscono sicuramente solo una parte delle fonti utilizzate per la digressione sulla Ionia; accanto a queste, infatti, Pausania dimostra di averne conosciute molte altre, che presentano come comune denominatore il carattere locale, cioè il fatto di essersi formate e sviluppate *in situ* e di rappresentare il punto di vista delle popolazioni della regione sulle proprie vicende. Rientrano in questa categoria di fonti Asio di Samo⁶³ e Ione di Chio⁶⁴, ai quali il Periegeta attinge per le origini e la storia remota delle rispettive città, ma anche tutta una serie di tradizioni, testimoniate da espressioni generiche quali λέγουσιν, νομίζουσιν e φασίν, il cui soggetto è costituito di norma proprio dalle popolazioni delle varie città⁶⁵. Esemplare in questo senso la versione pausaniana della storia dell'Artemision di Efeso⁶⁶, una versione che dovrebbe

⁶² Strab. V 3, 7-8; VI 4, 2; XIV 1, 14; cfr. G. AUJAC [n. 60], XXII-XXIII, XVIII-XX; P. PÉDECH [n. 60], 408; F. LASSERRE, 'Strabon devant l'Empire romain', *ANRW* II 30.1 (Berlin-New York 1982), 867-896.

⁶³ Paus. VII 4, 1-2 = fr. 7 Bernabé = fr. 7 Davies = *FGrHist* 545 F 1. Su questo poeta epico di epoca arcaica, che Pausania ha utilizzato anche altrove (II 6, 4-5; 29, 4; III 13, 8, ecc.), cfr. A. VENERI, 'Asio e la τρυφή dei Samii', *QUCC* 46 (1984), 81-93, 88-91 (89: «le sue genealogie sono spesso citate, soprattutto da Pausania, perché diverse da quelle correnti»).

⁶⁴ Paus. VII 4, 8-10 = *FGrHist* 392 F 1. Sullo scrittore, cui la tradizione attribuisce una *Χίου Κτίσις*, da identificare con la συγγραφή menzionata nel passo, cfr. G. CERRI, 'La *Ktisis* di Ione di Chio: prosa o versi?', *QUCC* 26 (1977), 127-131; M.L. WEST, 'Ion of Chios', *BICS* 32 (1985), 71-78; K.J. DOVER, *The Greeks and their Legacy (Collected Papers, II)*, Oxford (1988), 1-12.

⁶⁵ VII 2, 5 e 7; 3, 1 e 6-7; 4, 4 e 10; il ricorso frequente ai verbi di dire non esclude affatto il ricorso a fonti anche scritte: D. MUSTI, 'Introduzione generale' [n. 24], xxvii, xxxii, xlii-xliv.

⁶⁶ VII 2, 6-8; cfr. anche IV 31, 8; Strab. XIV 1, 22-23.

essere saldamente ancorata alla tradizione locale, di cui emergono ancora tracce nel dualismo tempio-città, e nello stesso tempo rappresentare il risultato finale di una complessa rielaborazione delle tradizioni precedenti: da una parte, infatti, oltre ad attribuire la costruzione del tempio agli autoctoni ed eponimi Coreso ed Efeso, rivela significativi punti di contatto con la versione che Tacito⁶⁷ fa esporre agli stessi Efesii di fronte al senato romano; dall'altra, costituisce anche un tentativo di conciliazione e di superamento delle versioni contrapposte e reciprocamente esclusive, che attribuivano l'istituzione del culto di Artemide Efesia (e talvolta anche la fondazione della città) alle Amazzoni o agli Ioni⁶⁸. Tale tentativo si traduce, in pratica, nell'accoglimento dei diversi e contrastanti elementi della leggenda e nella loro sistemazione in un quadro articolato, nel quale ciascuno di essi gioca un proprio ruolo: agli autoctoni sono da ricondurre le origini del santuario e della città, le Amazzoni hanno frequentato il luogo di culto come supplici, gli Ioni hanno liberato il territorio e la città dai Lelegi e dai Lidi e sono venuti a patti con gli abitanti dell'area sacra.

Sono soprattutto fonti di questo tipo, locali e misconosciute al di fuori dell'ambito regionale che le ha prodotte, quelle sulle quali Pausania ha esercitato una intensa attività di *historie*⁶⁹, mettendosi in condizione di correggere, integrare e approfondire le preesistenti versioni letterarie a diffusione panellenica e di pervenire ad una rappresentazione complessiva caratterizzata da una serie di contributi personali; sono queste le fonti che gli hanno consentito di differenziarsi dai suoi predecessori e in particolare da Strabone,

⁶⁷ Ann. III 61, 2; cfr. anche Plut. *Quaest. Gr.* 56 [= *Mor.* 303DE].

⁶⁸ Cfr., tra gli altri, Pind. fr. 174 Snell-Maehler; Call. *Dian.* 237-238; Creophyl. *FGrHist* 417 F 1. Sulla questione, in generale, ved. M.B. SAKELLARIOU [n. 47], 386-398; C. TALAMO, 'Note sull'Artemision di Efeso', *PP* 39 (1984), 197-216.

⁶⁹ Da questo punto di vista, possono valere per la digressione sulla Ionia le affermazioni (VIII 6, 1) che accompagnano i capitoli dedicati alla genealogia dei *basileis* arcadi; cfr. anche VII 6, 5 e le considerazioni di Y. LAFOND [n. 41], 40; particolarmente significativi, infine, i riscontri epigrafici e numismatici reperiti da Chr. HABICHT, 'Pausanias and the Evidence of Inscriptions', *CIAnt* 3 (1984), 40-56, 43-46.

nel quale invece sembra prevalere, almeno in riferimento alla Ionia, l'orientamento a privilegiare i grandi autori e a trascurare il reperimento e l'utilizzazione delle fonti locali minori⁷⁰.

A questo punto, considerando acquisito il dato della originalità, si tratta di compiere un altro passo e di verificare se i risultati delle investigazioni pausaniane sono da ritenere non solo originali, ma anche validi e attendibili. Sul piano degli eventi propriamente storici la verifica più probante è quella che riguarda la figura di Ierone, un uomo di Priene, dal quale i Prienesi ebbero molto a soffrire (κακωθέντες ἐς τὸ ἔσχατον): il personaggio è ignorato dalle fonti letterarie, ma alcune iscrizioni lo descrivono come un tiranno, che si impadronì del potere per pochi anni all'inizio del III sec. a.C., costringendo molti concittadini ad abbandonare la città e a lottare per rovesciare il suo regime⁷¹. Se passiamo, poi, alla sfera delle leggende di fondazione, le conferme ai contributi originali diventano molto più numerose⁷². Eritro, considerato fondatore della Eritre preionica sulla base della tradizione locale, compare come ecista nelle monete della città e in alcuni documenti epigrafici, fra i quali è da segnalare, perché contemporaneo a Pausania, almeno quello (162 d.C.) che qualifica l'imperatore

⁷⁰ In pratica, per quanto concerne il popolamento in senso stretto, se trascuriamo alcune notizie di dettaglio risalenti ai poeti (Callino, Mimnermo, Ipponatte, Anacreonte), le fonti menzionate da Strabone (XIV 1-38) si riducono a Ferecide, che dovrebbe costituire l'ossatura del suo racconto, e a Eforo, la cui tradizione è utilizzata per l'origine cretese di Mileto (cfr. D. MORESCHINI [n. 23], 344). Relativamente agli antefatti, inoltre, è da sottolineare che l'elenco delle città dell'Acaia (Strab. VIII 7, 4), nella individuazione dei centri e nell'ordine di esposizione (inverso rispetto a quello di Paus. VII 6, 1), riproduce esattamente (fino ad includere ancora Elice, da oltre tre secoli non più in vita) quello di Erodoto (I 145), dal quale riprende anche alcune osservazioni illustrative: cfr. L. PRANDI [n. 16], 64-65. Un atteggiamento di questo genere, da una parte, appare in linea con la dichiarata intenzione (Strab. I 1, 23; II 5, 17; VIII 3, 23) di privilegiare personaggi, eventi e cose di grande rilievo e fama, mentre, dall'altra, contrasta con l'attenzione prestata di norma da Pausania (e da Plutarco: cfr. M. MOGGI [n. 21], 401 n.1) a ciò che è poco noto, raro e prezioso: D. MUSTI, 'Introduzione generale' [n. 24], xxxvi-xl, li-lii.

⁷¹ Paus. VII 2, 10; cfr. L. ROBERT, *Opera minora selecta* III (Amsterdam 1969), 1371-1375; A. MASTROCINQUE, *La Caria e la Ionia meridionale in epoca ellenistica* (Roma 1979), 40-42; Chr. HABICHT [n. 45], 84.

⁷² Prezioso il lavoro svolto in questo senso da Chr. HABICHT [n. 69], 43-46.

Lucio Vero come «nuovo Eritro»⁷³. Considerazioni analoghe valgono per le notizie concernenti Enopione, il mitico re di Chio proveniente da Creta⁷⁴, e soprattutto per Prometo, figlio di Codro, che rappresenta forse il caso più interessante: è da sottolineare, infatti, che Pausania è l'unica fonte che attribuisce la fondazione di Colofone a questo ecista e che lo fa in opposizione ad una antica e autorevole testimonianza, quella di Mimnermo tradita da Strabone, che identifica il fondatore della città nel pilio Andremono, cui lo stesso Pausania assegna invece la *ktisis* di Lebedo⁷⁵. Alla base della posizione assunta dal Periegeta sono da porre con sicurezza i dati autoptici della tomba di Prometo a Colofone e di quella di Andremono nel territorio di Lebedo, che dovevano apparire decisivi per l'identificazione degli ecisti delle due città⁷⁶; più difficile è dire se e in quale misura abbiano giocato un ruolo in questo senso anche eventuali tradizioni locali, che non hanno lasciato tracce nelle fonti letterarie, ma una cosa è certa: almeno una delle conclusioni basate sui monumenti sepolcrali è da considerare attendibile e confortata dalle fonti epicoriche, dal momento che l'attestazione di un *genos* colofonio dei Προμήθαιοι in una iscrizione della fine del IV sec. a.C. postula una tradizione che doveva connettere l'origine della città con l'ecista menzionato da Pausania o, comunque, riservare a questo personaggio un ruolo di rilievo nella vicenda⁷⁷.

Non sempre i peculiari contributi offerti da Pausania trovano conferme così nette e si lasciano preferire alle altre tradizioni. Tanto per fare qualche esempio, riguardo alle vicende del persiano

⁷³ Paus. VII 3, 7; H. ENGELMANN - R. MERKELBACH, *Inscr. v. Erythrai*, II (Bonn 1973), Nr. 224; Chr. HABICHT [n. 69], 44.

⁷⁴ Paus. VII 4, 8-9; Chr. HABICHT [n. 69], 44-45.

⁷⁵ Paus. VII 3, 3 e 5; Mimn. fr. 3-4 Gentili-Prato = 9-10 West², *ap.* Strab. XIV 1, 3-4; cfr. C. BRILLANTE, 'Pilo e i Neleidi in un frammento di Mimnermo', in *Tradizione e innovazione nella cultura greca da Omero all'età ellenistica. Scritti in onore di Bruno Gentili*, a cura di R. PRETAGOSTINI, I (Roma 1993), 267-278 (269, in particolare, per le diverse tradizioni seguite da Strabone e da Pausania).

⁷⁶ Paus. VII 3, 3 (Prometo) e 5 (Andremono) da confrontare con VII 2, 6 (Neleo a Mileto) e 9 (Androclo a Efeso); 5, 13 (Enopione a Chio).

⁷⁷ Cfr. Chr. HABICHT [n. 69], 45-46.

Ταβούτης, verosimilmente da identificare con il Τάβαλος di cui parla Erodoto⁷⁸, registriamo alcune discrepanze (nome parzialmente diverso del personaggio e attribuzione a lui del ruolo punitivo svolto da Mazare), che sono da ricondurre probabilmente all'uso di una fonte diversa dalla narrazione erodotea e non necessariamente migliore di questa⁷⁹. E ancora: adottando la forma "Αποικος per la denominazione di uno degli ecisti di Teo, Pausania si è comportato come alcuni editori di Strabone, nel senso che ha normalizzato (e forse anche banalizzato) un nome (Ποίκης), che doveva apparire strano, privo di significato e quindi probabile corruzione dell'altro, che invece si prestava mirabilmente a designare il capo di una spedizione coloniale⁸⁰. Infine, non c'è dubbio che il ruolo che compete allo stesso "Αποικος/Ποίκης nella colonizzazione di Teo è quello di capo della terza spedizione, come risulta da Strabone, e che Pausania si è reso responsabile di uno scambio fra lui e Νάοκλος/Ναῦκλος, pervenendo alla duplice incongruenza, già rilevata⁸¹, sulla cronologia e sui ruoli dei diversi ecisti.

Al di là dei rilievi appena formulati e delle legittime riserve che ne possono derivare, mi sembra fuor di dubbio che l'atteggiamento assunto da Pausania sia quello di uno scrittore che si è proposto di pervenire ad un rifacimento della trattazione sul popolamento ellenico della Ionia, attraverso una impegnativa attività di investigazione, che gli ha consentito di sviluppare la versione erodotea e di rivedere molti dettagli della ricca e articolata narrazione straboniana, procedendo ad una serie di verifiche e di puntualizzazioni nei confronti di entrambe. L'evidenza archeologica e la documentazione epigrafica reperibili nei siti interessati, nonché le

⁷⁸ Paus. VII 2, 10; Hdt. I 153, 3; 161.

⁷⁹ Pausania (IV 35, 10) dimostra di conoscere il testo erodoteo, dal momento che ne riporta fedelmente la conclusione dell'episodio centrale: la consegna ai Persiani del lido Pattie da parte dei Chii, che ottennero in cambio Atarneo (Hdt. I 160, 3-5). D'altra parte, un intervento correttivo, magari velleitariamente correttivo, ma comunque basato su un'altra fonte, appare più probabile di una ripresa, peraltro viziata da diverse inesattezze, di una notizia erodotea su un fatto di scarsa rilevanza per la narrazione pausaniana.

⁸⁰ Cfr. *supra* n. 47.

⁸¹ Cfr. *supra* n. 51.

fonti scritte locali e le tradizioni orali circolanti nella regione, hanno rappresentato gli strumenti fondamentali per questa revisione⁸², che ha portato alla riscrittura originale e feconda di una pagina storiografica di notevole interesse.

4. Il popolamento della Ionia secondo Pausania

Vediamo, a questo punto, di delineare gli aspetti essenziali dell'*excursus* pausaniaco sulla Ionia, facendo riferimento alla impostazione generale della trattazione, alla rappresentazione della situazione di partenza e di quella di arrivo.

4.1. L'impostazione generale

La migrazione ionica si inquadra in un contesto temporale le cui fasi risultano scandite in maniera rigorosa⁸³. All'inizio della serie di eventi, infatti, troviamo il ritorno degli Eraclidi nel Peloponneso, che costituisce la causa scatenante dei rivolgimenti etnici che portano alla colonizzazione della Ionia e, insieme, il punto di riferimento cronologico *post quem* per la stessa colonizzazione e per le vicende che ne rappresentano gli antefatti e le cause: l'espulsione degli Achei da Argo e da Sparta e quella degli Ioni dall'Egialo. L'arrivo in Attica dei profughi peloponnesiaci è posto

⁸² È interessante rilevare che buona parte della documentazione epigrafica e numismatica individuata e utilizzata da Chr. HABICHT (In. 69), 43-46), a conferma delle notizie originali fornite da Pausania appartiene all'epoca imperiale e in più di un caso proprio al II sec. d.C.

⁸³ Le indicazioni cronologiche sono molto più generiche e meno esplicite in altri autori: Ferecide (*FGrHist* 3 F 155) pone l'*apoikia* ionica dopo quella eolica; Erodoto (I 147, 1) ci permette di risalire ad un livello cronologico analogo a quello di Pausania solo con un rapido cenno ai discendenti, verosimilmente i figli, di Codro (Καύκωνας Πυλίου ἀπὸ Κόδρου τοῦ Μελάνθου); Tucidide (I 12, 4), infine, si limita a collocare il popolamento della Ionia dopo la guerra di Troia, una collocazione certamente non errata, ma tutt'altro che precisa. Il rigore di Pausania è dimostrato, in qualche caso, anche dalla convergenza realizzata sul piano cronologico fra tradizioni di formazione e di provenienza diversa: come esempio, in particolare, si pensi alle notizie concernenti i re di Epidauro, a proposito delle quali M.B. SAKELLARIOU [n. 47], 93-94, 338, ha rilevato delle contraddizioni: in realtà, se integriamo i dati forniti a VII 4, 2 con quelli offerti a II 26, 1-2, dall'insieme risulta che Pitireo è considerato contemporaneo di Deifonte, figlio di Temeno, e quindi anche contemporaneo di Codro, figlio di Melanto; di conseguenza, Procle, figlio di Pitireo, si colloca correttamente nella stessa generazione di Neleo, figlio di Codro.

sotto il regno di Melanto, il re di origine messenia, che a sua volta era stato costretto dai Dori ad abbandonare la sua terra⁸⁴; il trasferimento degli stessi profughi in Asia Minore è attribuito ai figli di Codro, figlio di Melanto, e si colloca pertanto due generazioni dopo quella del re che aveva concesso loro ospitalità⁸⁵.

Da rilevare, inoltre, che la spedizione destinata a fondare la dodecapoli ionica presenta, all'inizio della digressione, un carattere unitario e sincronico – ammesso senza alcuna riserva e semmai ancor più accentuato in altre fonti⁸⁶ – che risulterà in parte contraddetto dalla descrizione più dettagliata di alcune singole fondazioni⁸⁷, in conseguenza delle difficoltà incontrate nel tentativo di raccordare le varie tradizioni locali, nate spesso da esigenze specifiche e particolari, con una versione complessiva del fenomeno che evidentemente rispondeva ad altre istanze ed era stata concepita con altri criteri. Considerazioni più o meno analoghe valgono per altre contraddizioni: la prima è rilevabile fra le dichiarazioni iniziali, che dipingono il popolamento della Ionia come il risultato di una spedizione unitaria affidata a Neleo e agli altri Codridi e contrassegnata dalla presenza degli Ioni dell'Egialo, e situazioni come quelle di Chio e di Samo, in cui gli uni e gli altri brillano per la loro assenza, o anche come quelle di Focea e di Clazomene, che, solo ad insediamento avvenuto, ricevertero *basileis* della stirpe dei Codridi dalle altre città ioniche⁸⁸; la seconda scaturisce invece dalla attribuzione del ruolo di modello alla dodecapoli

⁸⁴ Paus. II 13, 1-2; 18, 8; VII 1, 7-9; 3, 9; 6, 1-2.

⁸⁵ Paus. VII 2, 1-3.

⁸⁶ Paus. VII 2, 1-4; cfr., per es., Eratosth. *FGrHist* 241 F 1; Marmor Parium *FGrHist* 239 A 27; Vittr. IV 1, 4.

⁸⁷ Mi riferisco a Eritre (VII 3, 7: la sua acquisizione alla Ionia, per quanto attribuita ad un figlio di Codro, deve essere necessariamente considerata posteriore alla fondazione delle altre *poleis* della regione, se furono queste a fornire gli elementi per il suo popolamento), a Clazomene e Focea (VII 3, 8 e 10: i loro ecisti furono fatti venire da Colofone, Eritre e Teo) e soprattutto a Priene (VII 2, 10: la sua fondazione è ascritta ad un figlio di Neleo e quindi alla generazione successiva a quella nella quale furono realizzate, di norma, le altre).

⁸⁸ Paus. VII 2, 1 e 3 da confrontare con VII 3, 8-10; 4, 2 e 9-10 (in questi ultimi paragrafi lo stesso Pausania afferma che Ione di Chio, la sua fonte, non ha affatto chiarito la ragione per cui Chio è stata annoverata fra le città ioniche); cfr. P. CARLIER [n. 28], 432-434.

peloponnesiaca e da alcune storie di città, che, nella forma in cui ci vengono presentate, sembrano escludere l'esistenza di un vincolo numerico precostituito per l'associazione panionica, la cui struttura dodecapolica costituisce il risultato di aggregazioni successive e quindi l'esito finale di un processo diluito nel tempo⁸⁹.

Mette conto rilevare, infine, che Pausania, anche se, come i suoi predecessori, si sforza di individuare e definire i cordoni ombelicali che legavano la Ionia alla madrepatria, rivela interessi precisi e specifici per la regione, che, per quanto periferica, è considerata degna di attenzione di per sé e non una semplice appendice della Grecia propria. Da questo punto di vista, la posizione del Periegeta appare abbastanza lontana da quella di Erodoto, nel quale sembra prevalere l'ottica metropolitana⁹⁰, e trova invece maggiori analogie nell'ampia e articolata trattazione straboniana.

4.2. *La situazione di partenza*

Pausania si allinea alla tradizione che faceva dell'Attica un sicuro luogo di rifugio per i personaggi potenti costretti a lasciare la loro patria⁹¹ e la tappa intermedia per il passaggio dei Nelidi di Pilo e degli Ioni dell'Egialo in Asia Minore⁹². A suo giudizio, questi Ioni costituiscono il nucleo più consistente della spedizione

⁸⁹ Paus. VII 6, 1 (cfr. Hdt. I 145-146, 1; Strab. VIII 7, 1) da confrontare con VII 3, 10 e 4, 10, da cui si ricava facilmente come la canonicità del numero dodici, che è presentata per diversi secoli dalle fonti come un dato di fatto indiscutibile, costituisca il punto di arrivo, non la situazione di partenza, e sia da ricondurre all'affermazione dell'esclusivismo panionico e alla conseguente chiusura della organizzazione politico-religiosa, che segnano la fine del processo di aggregazione e si manifestano per la prima volta con il rifiuto opposto alla richiesta di adesione di Smirna nell'VIII sec. (Hdt. I 143, 3): cfr. G. RAGONE [n. 19], 195-196.

⁹⁰ In effetti, se prescindiamo dalle notazioni sul clima della regione, sulle peculiarità dialettali e sulla relativa purezza degli Ioni – un tema che, peraltro, riguardava da vicino Atene – la descrizione erodotea della Ionia si riduce ad un elenco delle città.

⁹¹ Thuc. I 2, 6.

⁹² Paus. VII 2, 3; Pherecr. *FGrHist* 3 F 155; Hdt. I 146, 2; 147, 1; Hellanic. *FGrHist* 4 F 125; Strab. XIV 1, 3-4, p. 632-633. Non mancano, tuttavia, tradizioni locali, più antiche di quelle citate finora, nelle quali il trasferimento da Pilo nella Ionia risulta non mediato da Atene: cfr. Mīm. fr. 3-4 Gentili-Prato = 9-10 West².

coloniale, che presenta, comunque, un carattere composito ed eterogeneo, a causa della partecipazione di numerosi contingenti provenienti dalle diverse aree della Grecia; la rilevanza del ruolo svolto da Atene nella vicenda dipende evidentemente, più che dalla presenza di alcuni Ateniesi come coloni, dalle funzioni di comando e di guida esercitate dai Codridi e in particolare da Neleo⁹³.

4.3. *La situazione di arrivo*

Le descrizioni dei singoli episodi di fondazione sono modellate, sia pure con una certa elasticità, su uno schema che si ripete nelle sue linee essenziali e che prevede la indicazione del nome dell'ecista (o degli ecisti); la segnalazione delle presenze preioniche – di norma indigene, ma in qualche caso greche⁹⁴ – nell'area di insediamento (uniche eccezioni in questo senso Clazomene e Focea, che sarebbero state fondate in condizioni di ἔρημος χώρα⁹⁵), nonché la ricostruzione dell'origine e delle vicende più antiche del centro (in questo ambito, particolare attenzione è riservata ai grandi santuari di Mileto, Efeso, Colofone e Samo); le modalità dell'impatto fra coloni e popolazioni preesistenti e l'assetto finale raggiunto dalla *polis*.

Nella digressione è possibile rinvenire le situazioni più tipiche del tradizionale repertorio coloniale. L'atteggiamento di Neleo nei confronti del fratello Medonte, per es., richiama quelli ascritti a Tera nei confronti dei figli di Aristodemo e a Dorieo nei confronti del fratello Cleomene⁹⁶, mentre l'intervento delfico nella contesa, il tipo di soluzione adottata e la partecipazione di volontari alla migrazione trovano tutta una serie di riscontri nella letteratura relativa alla colonizzazione e nella prassi coloniale dei Greci.

⁹³ Paus. VII 2, 1 e 3-4; cfr. *supra* n. 4.

⁹⁴ Si tratta di Minii di Orcomeno (Paus. VII 3, 6) e di Cretesi (Paus. VII 2, 5; 3, 1 e 7; 4, 8); sulla grecità di questi ultimi cfr. Paus. VII 3, 1: ἀφικέσθαι... πρώτους τοῦ Ἑλληνικοῦ Κρήτας.

⁹⁵ Paus. VII 3, 8.

⁹⁶ Paus. VII 2, 1; cfr. Hdt. IV 147, 1-3; V 42, 1-2; 48.

Analogamente, le peregrinazioni e i diversi tentativi di insediamento nella zona del monte Ida, nella Troade e a Scipio da parte degli Ioni che fondarono Clazomene, possono trovare dei paralleli negli antefatti che portarono alle fondazioni di Megara Iblea e di Cirene⁹⁷. E' da sottolineare, infine, che la colonizzazione della regione, soprattutto per quanto riguarda gli episodi riconducibili agli Ioni guidati dai Codridi, è vista essenzialmente come una affermazione, basata spesso sulla violenza, dei coloni sugli indigeni, e quindi della grecità sui barbari, ai quali di norma ogni spazio viene precluso nelle nascenti *poleis*⁹⁸.

Oltre a quanto rilevato finora, uno degli aspetti più significativi della narrazione di Pausania mi sembra senz'altro da individuare nella sua percezione del problema del popolamento della Ionia come fenomeno stratificato e diluito nel tempo, proiettato con le sue propaggini estreme nell'antichità più remota e affidato a immigrazioni di provenienza diversa, che si sono innestate in qualche misura su un sostrato indigeno. Nel quadro complessivo che ci viene offerto, figure come quelle dei cretesi Minosse e Radamanto – causa della emigrazione dell'ecista Mileto il primo,

⁹⁷ Paus. VII 3, 8-9; cfr. Thuc. VI 4, 1; Hdt. IV 151-158. La tradizione storiografica sulla colonizzazione ha conservato anche il ricordo del ruolo svolto da alcune isole nell'ambito delle vicende che si conclusero con la realizzazione di insediamenti sulla terraferma: si pensi a Ortigia, preliminarmente occupata dai Corinzi che fondarono Siracusa (Thuc. VI 3, 2); a Platea, che rappresentò la prima tappa dell'itinerario che condusse i Terei a stanziarsi a Cirene, in terra libica (Hdt. IV 151-158); all'isola nella quale si sarebbero installati i coloni di Efeso prima di trasferirsi sul continente (Creophyl. *FGrHist* 417 F 1). Tuttavia, in questi casi, il rapporto isola/terraferma, che vede nell'insediamento insulare solo uno stadio preliminare e transitorio, si configura in termini esattamente opposti rispetto a quelli indicati da Pausania a proposito di Clazomene, i cui abitanti avrebbero ripiegato sull'isola solo più tardi, per difendersi più efficacemente dai Persiani.

⁹⁸ Paus. VII 2, 5-6 e 8-10; 3, 1-2; 4, 2-3 e 9-10. Di fatto le cose non si sono sempre svolte in maniera così lineare e netta, ma non c'è dubbio che la posizione assunta in merito da Pausania, oltre a inquadrarsi perfettamente nel solco della tradizione storiografica più antica sulla colonizzazione, è in qualche misura indicativa della natura più profonda del fenomeno coloniale e dell'atteggiamento mentale, ispirato da un forte etnocentrismo, dei coloni greci di epoca storica: cfr. M. Moggi, 'Greci e barbari: uomini e no', in *Civiltà classica e mondo dei barbari: due modelli a confronto* (Trento 1991), 31-46; Id., 'Straniero due volte: il barbaro e il mondo greco', in *Lo straniero ovvero l'identità culturale a confronto* (Roma-Bari 1992), 51-76.

padre di Eritro il secondo⁹⁹ – rappresentano chiari riferimenti ad una fase micenea della vicenda; e considerazioni analoghe valgono per altri personaggi, quali Manto, figlia di Tiresia, o Atamante, discendente di Eolo¹⁰⁰, che, insieme agli elementi cretesi, puntano nella direzione di una parziale occupazione ellenica dell'area in epoca anteriore al grande movimento che ebbe come protagonisti gli Ioni. In questo ambito, poi, le aree nelle quali vengono collocati gli insediamenti più antichi e, in qualche caso, i pochi episodi di pacifica convivenza fra indigeni e immigranti, sono identificate, con una regolarità che difficilmente è da considerare casuale, con quelle dei grandi santuari della regione: il Didimeo di Mileto, l'Artemisio di Efeso, il tempio di Apollo a Claro e lo Heraion di Samo¹⁰¹. In effetti, è soprattutto in queste aree sacre che l'occupazione appare proiettata nel passato più lontano e caratterizzata da una continuità priva di fratture, nonostante l'alternanza o la sovrapposizione di popoli diversi.

5. Conclusioni

Dal punto di vista storico, è da rilevare che la maggior parte delle posizioni assunte da Pausania su alcune questioni di fondo trova significativi consensi nei risultati conseguiti a questo proposito dalla critica moderna, che si è avvalsa, evidentemente, anche dei capitoli della *Periegesi*, ma che ha opportunamente utilizzato le altre tradizioni complessive (Erodoto, Strabone), una rilevante quantità di notizie e testimonianze disperse in una miriade di testi antichi (letterari in prevalenza, ma anche epigrafici) e l'evidenza archeologica, che, pur offrendo contributi di valore disuguale in riferimento ai singoli siti, rimane comunque uno strumento prezioso per qualsiasi indagine.

⁹⁹ Paus. VII 2, 5; 3, 7.

¹⁰⁰ Paus. VII 3, 1-2 e 6; IX 33, 1-2.

¹⁰¹ Paus. VII 2, 6 (τὸ δὲ ἱερὸν τὸ ἐν Διδύμοις τοῦ Ἀπόλλωνος καὶ τὸ μαντεῖόν ἐστιν ἀρχαιότερον ἢ κατὰ τὴν Ἰώνων ἐσώκησιν, πολλῶν δὲ πρεσβύτερα ἐτι ἢ κατὰ Ἴωνα τὰ ἐς τὴν Ἀρτεμιν τὴν Ἐφεσίαν ἐστίν); 3, 1; 4, 4. Sull'interesse di Pausania per i più importanti centri culturali, ubicati nelle regioni oggetto di trattazione sia diretta che indiretta, cfr. U. BULTRIGHINI [n. 1], 294-296.

Le posizioni cui faccio riferimento, in particolare, sono quelle relative al carattere etnicamente composito ed eterogeneo del movimento migratorio¹⁰²; alla cronologia post-micenea attribuita all'evento, se inteso nel suo aspetto di vero e proprio popolamento della regione, e alle presenze-frequentazioni micenee (e in qualche caso anche minoiche) che lo hanno preceduto¹⁰³; alla particolare antichità e alla origine preellenica dei grandi centri religiosi¹⁰⁴, nonché infine, per riprendere un tema appena sfiorato in precedenza, al ruolo svolto da Atene in questo ambito. A mio avviso, infatti, tale ruolo può essere stato ingigantito ed enfatizzato in funzione degli stretti e vincolanti rapporti istituiti con le *poleis* micrasiatiche dopo le guerre persiane e delle aspirazioni egemoniche ateniesi sull'area anatolica, ma non sembra sicuramente da considerare come una invenzione *ex nihilo* della città imperiale del V sec.: basta tener presente, a questo proposito, che l'uso del termine Ἰόνες per

¹⁰² In questo senso cfr., in particolare, M.B. SAKELLARIOU [n. 47], *passim*; J.V. ANSCHONWINKEL, *L'Égée et la Méditerranée orientale à la fin du II^e millénaire* (Louvain-La-Neuve - Providence 1991), 367-404.

¹⁰³ Per una variegata gamma di posizioni e per i recenti risultati delle indagini archeologiche, F. CASSOLA, *La Ionia nel mondo miceneo* (Napoli 1957); H. GALLET DE SANTERRE, 'La «migration ionienne»: état de la question', *REA* 64 (1962), 20-30; M.B. SAKELLARIOU [n. 47], 489-494, conclusioni riprese in Id., *Between Memory and Oblivion. The Transmission of Early Greek Historical Traditions* (Athens 1990), 133-149; G.L. HUXLEY, *The Early Ionians* (Shannon 1972); W. SCHIERING, 'The Connections between the Oldest Settlement at Miletus and Crete', in *The Minoan Thalassocracy*, ed. by R. HÄGG - N. MARINATOS (Stockholm 1984), 187-188; W.-D. NIEMEIER, 'The End of the Minoan Thalassocracy', *ibid.*, 205-215; H. VAN EFFENTERRE, *La cité grecque* (Paris 1985), 196-198; L. RE, 'Presenze micenee in Anatolia', in *Traffici micenei nel Mediterraneo*, a cura di M. MARAZZI - S. TUSA - L. VAGNETTI (Taranto 1986), 343-358; A. BAMMER, *Ephesos, Stadt an Fluss und Meer* (Graz 1988); D. MUSTI, *Storia greca* (Roma-Bari 1989), 80-84; H. PARZINGER, 'Zur frühesten Besiedlung Milet', *MDAI(I)* 39 (1989), 415-431; J. VANSCHOONWINKEL [n. 102], 166-170, 398-399; M.J. MELLINK, *AJA* 94 (1990), 137-139; *AJA* 97 (1993), 120.

¹⁰⁴ R.A. TOMLINSON, *Greek Sanctuaries* (London 1976), 124, 128, 132, 136; W.-D. NIEMEIER [n. 103], 207; J. VANSCHOONWINKEL [n. 102], 398-399; A. BAMMER, 'Les sanctuaires des VIII^e et VII^e siècles à l'Artemision d'Éphèse', *RA* 1991, 63-84, 67 n. 16, 73 n. 22; M.J. MELLINK, *AJA* 96 (1992), 142; S. MITCHELL, *AR* 1989-1990, 100, 103-104. Fa eccezione, almeno per ora, il tempio di Claro, dove i sondaggi fino al terreno vergine effettuati da J. DE LA GENIÈRE, 'Le sanctuaire d'Apollon à Claros: nouvelles découvertes', *REG* 103 (1990), 95-110, hanno rivelato materiali non anteriori al X sec. a.C.; cfr. S. MITCHELL, *AR* 1989-1990, 99.

designare gli Ateniesi risale almeno alla metà del VI sec. a.C., se l'attestazione omerica è da ricondurre – ma la cosa è del tutto opinabile – ad una interpolazione di età pisistratica, mentre più antica di qualche decennio è da considerare la definizione dell'Attica come *πρεσβυτάτην γαῖαν ... Ἰαονίας*, una definizione che, per quanto faticosamente interpretata anche in maniera diversa, non può non implicare il riconoscimento ad Atene del titolo di metropoli degli Ioni fin dall'epoca di Solone¹⁰⁵.

Se dai problemi di ampio respiro passiamo alle notizie concernenti particolari minori e questioni di dettaglio, è evidentemente impossibile affermare che Pausania ci abbia fornito informazioni più attendibili sul popolamento della Ionia in quanto tale, cioè come evento storico da ricostruire; è assai probabile, invece, che molti suoi contributi, che rappresentano il frutto di indagini personali condotte sulle fonti locali (scritte e orali) e di ricognizioni autoptiche effettuate nella regione, ci consentano di delineare un quadro molto più esatto e soddisfacente delle opinioni che i Greci della Ionia, e in particolare quelli di epoca tarda, avevano sulle loro origini.

Nella digressione, ovviamente, non mancano affermazioni discutibili, incongruenze abbastanza evidenti ed errori più o meno rilevanti. Da questo punto di vista mi pare opportuno richiamare quanto già detto a proposito della contraddizione di fondo esistente fra la presentazione della *apoikia* in terra d'Asia come un movimento unitario e sincronico e la descrizione di alcune fondazioni, che, al contrario, postulano livelli cronologici diversi e sembrano

¹⁰⁵ *Il. XIII* 685; Solon fr. 4 Gentili-Prato = 4a West², *ap. Arist. Ath. pol.* 5, 2; cfr. W. LEAF, *The Iliad II* (Amsterdam rist. 1960), 50; I.M. LINFORTH, *Solon the Athenian* (New York - London rist. 1971), 178-179; F. CASSOLA [n. 103], 279-280; M.B. SAKELLARIOU [n. 47], 24-25. I rinvenimenti di ceramica protogeometrica attica o atticizzante in alcune città ioniche, oltre ad aver arricchito il quadro complessivo delle nostre conoscenze, hanno riproposto con forza, non senza qualche rischio di schematismo combinatorio, il problema della interpretazione delle fonti letterarie, tradizionalmente, ma forse anche ipercriticamente, orientata verso una "demistificazione" della versione atenocentrica del popolamento della Ionia: cfr. C.G. EMLYN-JONES, *The Ionians and Hellenism* (London 1980), 13-14; Ch.W. HEDRICK JR., 'The Temple and Cult of Apollo Patroos in Athens', *AJA* 92 (1988), 185-210, 204-205; J. DE LA GENIÈRE [n. 104], 107-108.

difficilmente inquadrabili nello schema 'ionico' del movimento migratorio. A questo proposito, evidentemente, Pausania non è riuscito ad armonizzare la struttura di base delle tradizioni complessive, di probabile origine metropolitana, con le versioni particolari elaborate nel tempo dalle singole città dell'area micrasiatica: di conseguenza, ci ha dato una rappresentazione non priva di incongruenze, ma ha anche salvaguardato o valorizzato una serie di notizie e di informazioni che, senza la *Periegesi*, sarebbero scomparse dall'orizzonte delle nostre conoscenze o non sarebbero risultate facilmente riconducibili al problema del popolamento della Ionia.

Il fatto che la tensione verso l'originalità e la novità dei dati – alimentata soprattutto dall'*autopsia* dello scrittore e da una intensa attività di ricerca condotta su materiali documentari di carattere locale – abbia avuto la meglio, in qualche caso, sulle esigenze di rigorosa coerenza complessiva, è da considerare particolarmente significativo e la dice lunga sulla personalità di Pausania e sui criteri metodologici e programmatici che hanno ispirato sia la selezione del materiale per la *Periegesi* che la redazione della stessa. In effetti, quella che emerge dalla digressione sulla Ionia – applicando ad un autore, che rappresenta un esempio di riscrittura della storia, la definizione coniata da Giuseppe Flavio¹⁰⁶ per gli storici impegnati sul terreno vergine della contemporaneità – è la figura di uno storico operoso, che non si è limitato a rielaborare materiali e schemi di altri, ma, oltre ad aver detto cose nuove, ha impresso una forte impronta personale alla sua opera storica.

¹⁰⁶ BJ 1.5 (15): τό γε μὴν μνήμη τὰ μὴ προϊστορηθέντα διδόναι καὶ τὰ τῶν ἰδίων χρόνων τοῖς μεθ' ἐαυτὸν συνιστάνειν ἐπαίνου καὶ μαρτυρίας ἄξιον· φιλόπονος δὲ οὐχ ὁ μεταποιῶν οἰκονομίαν καὶ τάξιν ἀλλοτρίαν, ἀλλ' ὁ μετὰ τοῦ καινὰ λέγειν καὶ τὸ σῶμα τῆς ἱστορίας κατασκευάζων ἴδιον.

DISCUSSION

W. Ameling : Ich habe mich oft gefragt, was Pausanias zur Abfassung des Ionien-Exkurses veranlaßte. Literarische Rivalität mit Herodot und genealogische Interessen scheinen mir keine hinreichende Erklärung zu geben. Beides ist bestenfalls sekundär, wichtig für Ausgestaltung und Form des Exkurses – nachdem sich Pausanias zur Abfassung entschlossen hatte.

Der 'Sitz im Leben' des Exkurses scheint mir das Interesse der kleinasiatischen Griechen des 2. Jhdts. an diesem Stoff zu sein – ein Interesse, das durch die Koinzidenz von Ionien-Exkurs, Inschriften und Münzbildern zu Gründungssagen hinreichend dokumentiert ist. Wir befinden uns damit aber auch in dem von Louis Robert so häufig evozierten Komplex der 'parenté des peuples' – und einzig die im Ionien-Exkurs dokumentierte Abstammung der kleinasiatischen Griechen, die Pausanias ja nie als Ἕλληνες bezeichnet, ermöglicht es ihm, seinen Zeitgenossen einen Zugang zu πάντα τὰ Ἑλληνικά zu verschaffen. Der Ionien-Exkurs ist so die wichtigste und einzige Brücke zum Selbstverständnis der Griechen Kleinasiens. Wie sehr es Pausanias um die Selbstbestätigung seiner Landsleute (und seiner eigenen kulturellen Identität, die ja an der Kleinasien hing) zu tun war, zeigt VII 6, 1 : τὰ μὲν δὴ ἐν Ἰωνίᾳ θαύματα πολλά τε καὶ οὐ πολλῶ τινι τῶν ἐν τῇ Ἑλλάδι ἀποδέοντά ἐστιν (überhaupt scheint die Bedeutung von VII 5, 4 ff. für den Ionien-Exkurs unterschätzt zu sein).

M. Moggi : L'ampiezza e il rilievo dell'*excursus* pausaniano

sulla Ionia dipendono certamente, come ho detto, anche dei legami personali dell'autore con questa regione, che costituisce probabilmente la sua patria. Quanto alla affermazione della identità culturale degli Ioni d'Asia, ritengo che essa sia finalizzata non tanto (e non solo) alla definizione dei legami con la Grecia metropolitana, quanto a contrastare l'omologazione alla cultura romana. Relativamente, poi, ai rapporti con la storiografia precedente (imitazione ed emulazione nei confronti di Erodoto e di altri scrittori, fra i quali includerei Strabone), si tratta di un dato che non deve affatto essere sottovalutato, in uno scrittore che, come Pausania, persegue l'originalità in un campo in cui la stessa è difficile da conseguire : la riscrittura della storia del passato.

J. Bingen : Je voudrais d'abord dire combien l'exkursus sur l'Ionie illustre la méfiance considérable que Pausanias éprouve pour les tragiques, comme François Chamoux l'a rappelé hier. Dans son *Ion*, Euripide a imaginé *ex machina* tout un schéma de la colonisation ionienne. Comme souvent dans la tragédie attique, l'*Ion* est fondé sur un mythe local, et le public athénien demandait que le mythe fût développé d'une manière nouvelle. Pausanias ne s'y est pas trompé; il ignore le schéma euripidéen, et, s'il le connaît, il le contredit tacitement en permanence.

D'autre part, je voudrais revenir sur la question que se posait Walter Ameling : pourquoi une telle ampleur pour l'exkursus ionien ? Il est vrai qu'il occupe une place importante dans une introduction historique sur l'Achaïe dont le volume est exceptionnel. L'exkursus rappelle par son importance celui sur les Galates à Delphes, dont les connotations implicites avec Pergame sont évidentes. Ajoutons que, pour l'Ionie, l'effort de Pausanias est remarquable, parce que, comme Mauro Moggi l'a bien montré, il double un effort d'intégration critique des historiens avec des enquêtes personnelles locales. Cela ne peut s'expliquer que par son besoin de marquer les liens de filiation entre son hellénisme d'Asie Mineure et l'hellénisme de référence, τὰ Ἑλληνικά, qu'il s'est donné pour tâche de décrire.

M. Moggi: Sono del tutto d'accordo sulla netta contrapposizione fra Pausania ed Euripide a proposito del mito di Ione. Vale forse la pena di sottolineare, tuttavia, che nel caso specifico è soprattutto Euripide che rappresenta un *unicum* e che si contrappone alla versione più corrente e diffusa, una versione che è stata accolta anche dal Periegeta, ma che risale fino ad Esiodo e che è presente, sia pure con diversità di dettagli e di sfumature, in numerosi altri scrittori, quali Filocoro, Conone e Strabone.

In riferimento alla seconda questione, è possibile e probabile che Jean Bingen abbia ragione e che la motivazione da lui addotta per giustificare l'ampio *excursus* sulla Ionia debba essere aggiunta a quelle che ho indicato. Pertanto, ne prendo atto volentieri, ma credo anche di poter continuare a sostenere la validità delle motivazioni esposte nella mia relazione.

E.L. Bowie: I agree entirely with Mauro Moggi that a significant part of Pausanias' purpose in writing the Ionian excursus is to correct Herodotus and to present his readers with an account that can be seen to compete with that of Herodotus: the text of Herodotus is indeed one that educated readers, πεπαιδευμένοι, would reasonably be expected to know. But Pausanias' relation to Strabo must be different. Pausanias himself *may* indeed have known Strabo; and if he knew him, he would certainly read him with care and establish points of agreement and disagreement. But Pausanias is unlikely to have expected his readers to know Strabo's work and to appreciate points of correction or divergence. There is no evidence that it acquired the status of a canonical text (very few post-classical authors did); and at least in Egypt (which may of course have different reading-habits from Asia Minor and from mainland Greece) the scarcity of papyri does not point to his being much read – no papyri in Pack², and to my knowledge only one registered since Pack², *PColon.* inv.n.5861, late second century, published by B. Krebber, *ZPE* 9 (1972), 204-221.

M. Moggi: Confesso francamente di non aver preso in

considerazione il problema della diffusione e della conoscenza del testo di Strabone, un autore che, peraltro, ha esplicitamente destinato la sua opera proprio alle persone colte e appartenenti a ceti sociali elevati, che occupavano posizioni di potere e di responsabilità. Comunque, nel caso che l'ipotesi di Ewen Bowie sulla scarsa notorietà della *Geografia* sia esatta – e può esserlo – è possibile che in questo caso valga quanto Domenico Musti ha sostenuto per Pausania a proposito di Polibio: se è vero, in effetti, che il Periegeta è la 'cartina di tornasole' per verificare la diffusione delle opere che può aver rielaborato, cioè se egli ha compiuto i rifacimenti più numerosi e più consistenti proprio nei confronti dei testi caratterizzati da scarsa diffusione alla sua epoca, la sua utilizzazione di Strabone può essere facilmente inserita in questo quadro. Ciò non significa, evidentemente, che siano venuti meno da parte di Pausania gli intenti integrativi e correttivi e che lo spirito di emulazione competitiva del Periegeta non si sia esercitato anche sul testo della *Geografia*.

U. Bultrighini: Anche a proposito dell'*excursus* ionico si rileva la convivenza di due caratteristiche fondamentali in Pausania: da un lato la ripresa e la competizione con le sue fonti preferite, dall'altro anche aspetti ideologici, che sono stati giustamente richiamati, come una certa visione atenocentrica. Sono perfettamente d'accordo sulla tua osservazione circa una presenza massiccia e un'influenza notevolissima delle fonti locali e orali, che diciamo rappresentano il filtro attraverso cui si attua una sorta di verifica dei dati che Pausania trova in altre fonti: il che fa la specificità di Pausania in questo come in moltissimi altri casi, e direi tanto più in questa occasione dobbiamo pensare a un lavoro sul campo di Pausania, visto che si tratta di area 'micrasiatica', in senso lato la sua area di provenienza. Per quello che riguarda il rapporto con Strabone, io rifletterei su alcune circostanze. Da una parte, il rilievo progressivo di Mileto o la situazione di compromesso tra due tradizioni originarie riguardo al ruolo di Mileto nella presentazione della Ionia potrebbero – non possiamo escludere la

possibilità – in ultima analisi trovarsi in Eforo o risalire a lui; dall'altra, non è forse privo di significato il fatto che, come tu stesso hai ricordato, in qualche modo la soglia eraclidica è il punto di avvio, il primo movente di tutto questo processo che porta al popolamento della Ionia. Tutto questo, insieme al fatto che per Mileto in particolare c'è una preferenza accordata da Pausania non alla tradizione erodotea ma a quella alternativa, 'cretese', che troviamo in Strabone XIV 1, 6, e che si fa risalire normalmente ad Eforo – che per tanti aspetti sembra rientrare tra i punti di riferimento di Pausania –, alla possibilità quindi di una fonte comune per Strabone e Pausania, cui ha accennato anche Domenico Musti. Va sottolineato che il paragrafo in cui Pausania introduce la versione 'cretese' (VII 2, 5) inizia con l'affermazione Μιλήσιοι δὲ αὐτοὶ τοιάδε τὰ ἀρχαιότατά σφισιν εἶναι λέγουσιν; quindi la versione che coincide nella sostanza con Strabone-Eforo è immediatamente introdotta da una verifica sul piano della tradizione locale : un'ennesima spia del modo di lavorare di Pausania.

M. Moggi : Ringrazio Umberto Bultrighini per il suo sostanziale consenso e mi dichiaro a mia volta sostanzialmente d'accordo con lui. A proposito delle divergenti tradizioni relative alla fondazione di Mileto, mi sono limitato a sottolineare che la versione accolta nella *Periegesi* è fatta risalire esplicitamente a fonti locali e che essa in parte si sovrappone, in parte differisce da quella di Eforo, almeno così come ci è nota attraverso Strabone. Non ho difficoltà ad ammettere che Eforo possa essere fonte comune a entrambi o, comunque, autore noto a Pausania; sono del tutto convinto, con Bultrighini, che a proposito di Mileto ci troviamo di fronte ad un tipico caso di verifica effettuata attraverso le tradizioni locali.

Y. Lafond : Je tiens à remercier Mauro Moggi pour son bel exposé auquel j'ai pris un intérêt d'autant plus vif que j'avais eu déjà moi-même à affronter les problèmes que pose ce long 'excursus', dans le cadre de la préparation du commentaire au livre VII de la *Périégèse* pour la Collection Budé.

Je souhaiterais ici insister seulement sur le travail de réécriture auquel s'est livré Pausanias, sur l'organisation narrative complexe de son texte, qui s'insère dans le développement historique dont le Périégète fait précéder la partie proprement descriptive du livre VII.

En s'efforçant de combiner entre elles des versions diverses et parfois contradictoires de l'événement, Pausanias cherche visiblement à donner aux épisodes qu'il rapporte une cohérence chronologique – l'exemple le plus frappant étant à mon avis celui de Colophon. Une telle démarche peut paraître artificielle, mais répond à un souci de célébrer les origines des cités ioniennes du II^e siècle ap. J.-C. et m'apparaît comme une manière de recréer un passé sur lequel ces cités puissent s'appuyer pour affirmer une identité à l'époque de la domination romaine.

Compte tenu en outre de la place déterminante accordée à Athènes dans le récit de la migration, j'aimerais poser la question de savoir si l'on peut aller jusqu'à parler d'une politisation du mythe dans le texte de Pausanias.

Autre remarque : l'importance que Pausanias accorde à une région d'où il était vraisemblablement originaire est soulignée par l'existence d'une courte périégèse de l'Ionie (VII 5, 4-13) et par les précisions que fournit Pausanias pour situer les emplacements qu'occupent, à son époque, les tombeaux des fondateurs : Neileus (VII 2, 6), Androclos (2, 9), Promethos (3, 3), Andraimôn (3, 5), Oinopiôn (5, 13).

À cet égard, Christian Habicht a bien montré comment les témoignages numismatiques ou épigraphiques attestent que le souvenir des personnages mentionnés par Pausanias s'est perpétué jusqu'à son époque.

M. Moggi : Ringrazio Yves Lafond per le sue parole di consenso e sottolineo di nuovo le numerose convergenze registrabili nell'ambito dei nostri comuni interessi per il libro VII di Pausania.

1) L'esempio di Colofone è uno dei più riusciti dal punto di vista della coerenza cronologica e generale. In altri casi, come

abbiamo visto, l'intreccio fra le tradizioni risalenti alla grande storiografia e le fonti locali ha dato luogo a diverse aporie. Credo, inoltre, che i tentativi di affermare la propria identità da parte delle città ioniche tendano a contrastare l'omologazione alla cultura romana. Quanto alla politicizzazione del mito, si tratta di un dato di fatto, che mi pare tuttavia più funzionale alla situazione interna delle *poleis* (si pensi, per esempio, alla questione di Promethos e dei Prometheioi a Colofone) che non ad Atene. Sul ruolo di questa città nel popolamento della Ionia, infatti, l'atteggiamento di Pausania, almeno allo stato attuale delle mie opinioni in merito, è da considerare ambiguo.

2) Una sezione della mia relazione deve molto ai risultati conseguiti da Christian Habicht nella individuazione delle testimonianze numismatiche ed epigrafiche che confermano, da una parte, la validità della *historie* e della *autopsia* di Pausania e, dall'altra, la vitalità e l'importanza del problema delle origini per le città ioniche.

D. Musti: Io ho apprezzato molto in questa bella relazione due punti. La concezione della Ionia come una situazione di stratificazione storica, quindi complessità e visione pluralistica di Pausania, innanzitutto; riguardo al problema particolare poi di Atene, che è stato adesso messo in luce, e degli Ioni che egli apprezza fino ad un certo punto, diciamo che riproduce anche qui l'ambiguità erodotea. L'altro punto importante è il rapporto con Strabone, che è difficile considerare ignorato e nei cui confronti vediamo diversità che si lascerebbero eventualmente ricondurre all'attitudine speculare che Pausania ha verso le fonti: una diversità che c'è ma che sembra organizzarsi in maniera speculare, in maniera sotterraneamente polemica. Il problema non sarà mai chiuso, però io credo di aver richiamato, a proposito dell'anfizionia di Calauria, una specie di situazione incrociata tra Pausania e Strabone; a meno che la risposta non sia ancora una volta quella della fonte comune: potrebbe anche essere. Però certamente Strabone è un caso importante, come quello di Diodoro che ieri ha appunto richiamato François Chamoux.

Un paio di punti su cui vorrei stimolarti. A un certo punto tu hai detto «verso Erodoto c'è un desiderio di originalità, non si tratta solo di atteggiamento integrativo e correttivo». È opportuno che ci intendiamo sul linguaggio generale; quando parliamo di integrazione e correzione noi intendiamo appunto attraverso l'originalità; non c'è contrasto fra le due cose. Mi piacerebbe sapere la tua posizione su questo punto. L'altro aspetto interessante che tu hai messo in luce è l'identità degli Ioni, che tramite Erodoto viene visto attraverso le lingue. Certamente le forme di espressione del problema dell'identità da parte degli storici antichi si collegano spessissimo a situazioni di tipo coloniale, migratorio, in cui vengono fuori gli aspetti della identità. Ricordo che Pausania ha interesse per le varie forme del dorico (i Messeni rappresentano mi pare uno stadio piuttosto antico del dorico). Anche qui abbiamo una situazione speculare? Certamente per quanto riguarda gli eponimi Pausania fa, rispetto alla tradizione antica, le stesse cose che fa a proposito degli eponimi delle tribù: ci dà la spiegazione in un certo senso degli eponimi delle tribù clisteniche e non ci dà quello che è in Erodoto sulle quattro tribù genetiche. È una situazione totalmente speculare. Per quanto riguarda poi tutte queste tradizioni che immettono elementi dorici e non ionici, non attici, nella colonizzazione ionica, io credo che dobbiamo ritornare al solito atteggiamento, che abbiamo cercato di discutere in questi giorni, del pluralismo, del metterci dentro, in questa struttura molecolare, tutto. Qui è solo un fatto di forma mentale, ovviamente; però credo che questo aiuti a capire il modo in cui si atteggia il suo differenziarsi. La soluzione pluralistica naturalmente dipende anche da tutte le sue esperienze locali, ma certamente riflette un atteggiamento mentale di Pausania.

Un altro punto, di interesse generale, che vorrei sottolineare, a proposito della trattazione della Ionia nel libro sull'Acaia, è che essa sta a rappresentare almeno una parte significativa della storia diacronica della Acaia, in sintonia con la prospettiva (esposta in VII 17, 1-4) di rivolgere la propria attenzione alla sequenza nel tempo, ἐξ ἀρχῆς, dei mali riguardanti la Grecia. C'è quindi una

prospettiva 'diacronica' in Pausania, che si incrocia con la considerazione 'regionale'. Mi pare che l'*excursus* sulla Ionia illumini la fase arcaica della storia dell'Acaia, e che questa sia la sua funzione nel piano del *discorso* storico.

M. Moggi : Ringrazio per l'apprezzamento e passo immediatamente alla risposta alle sollecitazioni. L'integrazione e la correzione rappresentano certamente i criteri e gli strumenti attraverso i quali Pausania persegue e consegue l'originalità e sono sicuramente presenti e operanti nella trattazione dedicata alla Ionia. Quando ho detto che l'impegno e gli intenti del Periegeta non si sono tradotti soltanto in interventi di carattere integrativo e correttivo nei confronti di Erodoto, ho inteso dire che il blocco narrativo sulle origini delle *poleis* ioniche – a differenza, per esempio, della rielaborazione della polibiana storia della guerra acaica – ha assunto, per dimensioni e ricchezza di dettagli, la connotazione di una trattazione autonoma. È chiaro, comunque, che Erodoto rimane sullo sfondo, e rimane valida l'idea della specularità, sottolineata ed esemplificata da Domenico Musti, come elemento caratteristico del rapporto fra i due scrittori.

Sono d'accordo, infine, con l'idea della struttura molecolare e della soluzione pluralistica come risultati della intensa attività di *historie* svolta in ambito locale e, nello stesso tempo, della struttura mentale di Pausania. Analogamente, ritengo convincente l'interpretazione che vede nell'*excursus* sulla Ionia un momento della storia arcaica dell'Acaia, funzionale al discorso storico di Pausania.

D. Knoepfler : Comme Mauro Moggi – dont l'exposé me semble avoir remarquablement éclairé le sens et la portée de l'*excursus* sur l'Ionie –, je crois qu'on peut tenir pour très probable que Pausanias a consulté l'œuvre de Strabon, qui devait être assez largement répandue dans les milieux cultivés de l'Empire et qui, pour le propos du Périégète, contenait une foule d'informations intéressantes, en particulier sur l'origine des cités ioniennes. On

peut s'étonner, certes, qu'il ne l'ait pas citée nommément. Mais force est de constater qu'il ne mentionne pas non plus Polybe (à qui on ne saurait douter qu'il a emprunté beaucoup d'éléments de son excursus sur la guerre d'Achaïe) ni aucun des périégètes qui avaient décrit tout ou partie des monuments de l'Attique. Dès lors, il paraît un peu imprudent d'inférer de son silence qu'il nourrissait une certaine hostilité à l'égard de Strabon, comme semble le croire Mauro Moggi, et cela indépendamment même de la question de savoir si Pausanias se montrait plus réticent que le géographe d'Amasée à accepter l'empire de Rome.

Je voudrais par ailleurs apporter une très modeste contribution à l'étude du problème des liens d'Athènes avec les cités de l'Ionie, liens que Pausanias, en dépit de sa propension à exalter Athènes, a pour ainsi dire passés sous silence, comme l'a très bien montré notre collègue. Celui-ci estime néanmoins – et je ne puis que l'approuver – que le rôle attribué par ailleurs aux Athéniens dans la fondation des cités ioniennes n'est pas une invention tardive et artificielle de l'impérialisme du V^e siècle, mais remonte au moins à l'époque de Solon. A l'appui de cette opinion, je crois que l'on peut utiliser un témoignage généralement méconnu, à savoir le passage où Eschine rapporte comment il présenta devant Philippe de Macédoine l'Amphictyonie pylaeo-delphique et son fonctionnement : voulant montrer par des exemples que les vingt-quatre membres du Conseil amphictyonique (soit deux par *ethnos*) avaient tous un suffrage égal, qu'ils représentassent une grande ou une petite cité, il allègue notamment le cas des Ioniens, chez qui « l'Érétrien ou le Priénien était sur pied d'égalité avec les Athéniens » (Or. II [*De falsa leg.*] 116). Comme les inscriptions relatives à la composition du Conseil, qui ne sont pas antérieures au milieu du IV^e siècle, ne mentionnent que des Athéniens et des Érétriens en tant que représentants des Ioniens, on a pensé qu'Eschine s'était trompé en citant cet Ionien d'Asie ou que le texte était corrompu, ou encore que la Priène en question était en réalité une bourgade d'Eubée (chose clairement impossible). Pour ma part, je pense que

c'est l'indice qu'à date ancienne Athènes était considérée à l'Amphictyonie comme la métropole des cités de l'Ionie et qu'elle pouvait dès lors céder parfois son suffrage à un représentant de l'une de ces villes. Si Eschine choisit l'exemple de Priène, c'est parce que cette modeste cité avait au IV^e siècle des liens privilégiés avec Athènes, ainsi que l'attestent plusieurs inscriptions.

M. Moggi : Sono grato all' amico Knoepfler per il suo contributo al problema relativo al ruolo di Atene come metropoli degli Ioni. Quanto al silenzio di Pausania su Strabone, devo dire che non sono affatto sicuro che possa essere letto come un segno di ostilità da parte del Periegeta e che mi sono limitato a formulare una semplice ipotesi in questo senso; rimango fermo invece nella convinzione che la posizione di Pausania nei confronti dei Romani conquistatori, verso i quali rivela ben poca simpatia, sia caratterizzata da una buona dose di intransigenza e di durezza e che comunque, da questo punto di vista, sia notevolmente distante da quelle che possono essere attribuite a Polibio e a Strabone.

IV

WALTER AMELING

PAUSANIAS UND DIE HELLENISTISCHE GESCHICHTE

1. Einleitung : *Zweite Sophistik und Hellenismus*

Pausanias und die hellenistische Geschichte – das ist auf den ersten Blick kein naheliegendes Thema : Jonas Palm sagte klar und deutlich über unseren Autor : “Das nachklassische Griechenland ist ihm nicht viel wert”¹ – und weitere vergleichbare Äußerungen sind leicht zu finden. Dies ist nicht weiter verwunderlich : die Antike kannte keine “Epoche Hellenismus”², weshalb diese Zeit nur in Relation zur Klassik oder zur Zeit der römischen Herrschaft gesehen wurde. Weder Literatur noch Geschichte des ‘Hellenismus’ (wie wir weiter sagen werden) wurde zur Zeit des Pausanias sonderlich geschätzt – wie kaum anders zu erwarten in einer Epoche, deren wichtigste geistige Bewegung sich trotz vorhandener Kontinuitäten unter Umgehung des Hellenismus auf klassische Vorbilder zurückführte³.

¹ Rom, *Römertum und Imperium in der griechischen Literatur der Kaiserzeit* (Lund 1959), 66.

² Der Antike waren die Eigenheiten dieser Epoche weder im Droysen’schen noch in einem anderen Sinne klar, s. R. BICHLER, *‘Hellenismus’* (Darmstadt 1983), 154f. A. 429.

³ Philostrat, VS I 19 p. 24 K. mit G. ANDERSON, *The Second Sophistic* (London 1993), 17f. Vgl. Ps.-Longin. *Subl.* 3, 2ff. Zu den Kontinuitäten s. U. v. WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *Kleine Schriften* III 234ff.

Die geringe Rezeption hellenistischer Literatur war in der Kaiserzeit schon längst theoretisch begründet⁴. Der Einschnitt liegt bereits im 2. Jhrdt. v. Chr.: die Kanonbildung der hellenistischen Zeit, die jüngere Dichter wie Philitas und Kallimachos noch aufnahm⁵, konnte sich nicht durchsetzen. Die erneuerte ἐγκύκλιος παιδεία⁶ begründete einen literarischen Klassizismus, der auf die Literatur der Vor – Alexander – Zeit zurückgriff und damit die hellenistische Literatur abwertete⁷. Da gleichzeitig die Theorie der μίμησις strenger und die Muster verpflichtender wurden⁸, war an eine erneute Rezeption hellenistischer Literatur nicht mehr zu denken⁹.

Es ist daher kein Wunder, wenn in der Literatur des 2. Jhrdts. nur geringe Spuren hellenistischer Dichtung zu finden sind. Einzig die Bukolik, allen voran Theokrit, übte einen gewissen Einfluß aus und galt als weitgehend bekannt¹⁰. Daß hellenistische Vorbilder einzelne Dichtungen inspirierten, kam zwar vor, war aber selten¹¹. Schullektüre und gelegentliche Anspielungen beschränkten sich

⁴ S. zu den Gründen für den Niedergang der hellenistischen Literatur und sein frühes Einsetzen vor allem C. PRÉAUX, *OLP* 6/7 (1975/6), 455ff.; EAD., *Le monde hellénistique* I (Paris 1978), 88f.

⁵ H. FLASHAR, *Entretiens Hardt* 25 (1979), 84f.

⁶ Athen. IV 184 b-c (Andron Alexandrinus *FGrHist* 246 F 1; Menekles Barcaeus 270 F 9) mit R. PFEIFFER, *Geschichte der Klassischen Philologie von den Anfängen bis zum Hellenismus* (München 1978), 306f.; cf. F. PREISSHOFEN, *Entretiens Hardt* 25 (1979), 272. Ausgerechnet Ptol. VIII. Evergetes II., unter dessen Herrschaft die ἐγκύκλιος παιδεία wieder aufblühte, wird Pausanias I 9 erwähnt.

⁷ K. HELDMANN, *Antike Theorien über Entwicklung und Verfall der Redekunst* (München 1982), 127f.; 130; 143.

⁸ J. STROUX, in W. JAEGER (Hrsg.), *Das Problem des Klassischen und die Antike* (Leipzig 1931), 9.

⁹ Zu den theoretischen Vorbehalten, die Longin, *Subl.* 33ff., gegen das kallimacheische Dichtungsideal äußert, s. e.g. D.A. RUSSELL, in G.A. KENNEDY (Hrsg.), *The Cambridge History of Literary Criticism* I (Cambridge 1989), 308f.

¹⁰ Longus erwartete Vertrautheit mit Theokrit (E.L. BOWIE, *ANRW* II 33, 1, Berlin 1989, 211f.), ebenso Lukian (*Dial. Deor. Mar.* I u. Theocr. *Id.* 11 : G. ANDERSON [A. 3], 72f.), Alkiphron (G. ANDERSON, *ANRW* II 33, 1, 114 zu Alciph. *Ep.* III 23 u. Ps. Theocr. *Id.* 20) und Philostrat (W. SCHMID, *Der Articismus in seinen Hauptvertretern* IV [Stuttgart 1896], 532); allgem. zur Renaissance der Bukolik im 2. Jhrdt.: A.S.F. GOW, *Theocritus* I (Cambridge 1950), p. lxxxii f.; B. EFFE, *Hermes* 110 (1982), 72ff.

¹¹ E.L. BOWIE, in D.A. RUSSELL (Hrsg.), *Antonine Literature* (Oxford 1990), 71 zu Dionysios Periegetes u. Kallimachos, 80 zu Oppian, *Cyn.* u. Kallim. *Aitia*. Hierzu jetzt ausführlich A. S. HOLLIS, *ZPE* 102 (1994), 153 ff.

vornehmlich auf Autoren der 1. Hälfte des 3. Jhrdts¹². Auch der *Antiatticista* kannte nur Autoren bis 200 v. Chr.¹³ und die Sprache der hellenistischen Dichter wirkte kaum auf den Wortschatz der Autoren des 2. Jhrdts. ein¹⁴.

Die gerade vorgetragenen, pointillistischen Bemerkungen werden der Sache nach von den literarischen Papyri bestätigt, die aus dem 2. und 3. Jhrdt. n. Chr. erhalten sind¹⁵, und denselben Eindruck gewinnen wir aus den nahezu vollständigen *Œuvres* von Autoren wie Dio Chrysostomos, Lukian oder Aelius Aristides. Dio und Aristides zitieren ein- resp. zweimal Arat, Lukian imitiert Theokrit, ist ein Erneuerer Menipps, kennt den Altar des Dosiadas¹⁶, aber zitiert Arat, Kallimachos, Apollonios Rhodios und Nikander

¹² In der Schule, die der Vater des Statius leitete, wurden Arat, Kallimachos u. Lykophron behandelt: Stat. *Silv.* V 3, 23; 146ff.; zur Schätzung des Kallimachos vgl. Quint. *Inst.* X 1, 58; Palladas, *Anthol. Pal.* IX 175. Zu den *Noctes Atticae* s. L. HOLFORD-STREVEN, *Aulus Gellius* (London 1988), 175. – Gelegentliche Anspielungen: Arrius Antoninus setzt sich mit Kallimachos u. Herondas auseinander, Plin. *Ep.* IV 3, 4, 18, 4; 27, 5; 15. Herodes Atticus spielt auf Kallimachos u. Antimachos von Kolophon an, W. AMELING, *Herodes Atticus* (Hildesheim 1983), II 177 Nr. 186; 211 Nr. 192 mit Verweisen. Marcellus von Side bot Kallimacheisches, E.L. BOWIE, in S. WALKER - A. CAMERON (Hrsgg.), *The Greek Renaissance in the Roman Empire* (London 1989), 201; vgl. auch Id., in D.A. RUSSELL [A. 11], 68f. Longus setzt vielleicht Vertrautheit mit Philetas voraus, R.L. HUNTER, *A Study of Daphnis & Chloe* (Cambridge 1983), 76ff.; vgl. zur Nennung des Philetas neben Kallimachos noch Stat. *Silv.* I 2, 252ff.; Quint. *Inst.* X 1, 58. Ein Papyrus aus dem 2. Jhrdt.: Pack² 2471 (*Suppl. Hell.* 674).

¹³ K. LATTE, *Kleine Schriften* (München 1968), 612 A. 1.

¹⁴ W. SCHMID [A. 10], 660; das Argument ist natürlich unsicher, da wir Einfluss der Wortwahl nur für Dichter erkennen können, deren Text noch erhalten ist. Beimischungen aus der *Anthologie* sind überall zu finden, ansonsten nennt W. SCHMID [A. 10], I (1887), 148ff. für Dio Chrysostomos: Theokrit, Antimachos, Apollonios, Lykophron, Moschos, Kallimachos; *Ibid.* IV 178ff. zitiert er für Ailian Alkiphron, Kallimachos, Lykophron, Nikander, Theokrit.

¹⁵ Ein kurzer Überblick bei Pack² zeigt für diese Zeit folgende Autoren (wegen ihrer Menge verzichte ich auf die Zahlenangaben): Antimachos von Kolophon, Apollonios von Rhodos, Arat, Euphorion, Herondas, Kallimachos, Kerkidas, Lykophron, Menander, Nikander, Simias, Theokrit. Für Oxyrhynchos vgl. J. KRÜGER, *Oxyrhynchos in der Kaiserzeit* (Frankfurt 1990), 230ff., bes. 248: im 2. Jh. waren die archaischen Dichter am häufigsten, dann folgen bereits die hellenistischen.

¹⁶ *Lexiph.* 25 mit U. v. WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *Die Textgeschichte der griechischen Bukoliker* (Berlin 1906), 108f.

jeweils höchstens dreimal¹⁷. Keiner dieser Dichter gehört in seinen Kanon, und J. Bompaigne sprach in Hinblick auf hellenistische Dichter sogar von einer «liste noire»¹⁸. Wenn schließlich Athenaios seine Belesenheit auch an hellenistischen Dichtern demonstriert, dann hat dies etwas vom Ausbreiten seltener Kostbarkeiten an sich.

Pausanias bietet dasselbe Bild wie seine Zeitgenossen: er nennt z. B. Antimachos, Apollonios, Arat¹⁹, und Euphorion²⁰ – einzig Kallimachos fehlt. Phoinix und Hermesianax, die Iambographen des frühen 3. Jhrds., kennt er wohl hauptsächlich aus lokalen Gründen²¹; schließlich kann Pausanias einen hellenistischen Dichter für älter als Homer halten²².

Der hellenistischen Geschichte wird im 2. Jhrdt. nicht viel mehr Aufmerksamkeit gewidmet als der Dichtung²³. Die Sophisten nahmen die Themen für ihre Deklamationen aus der griechischen Geschichte bis 322, wie nicht nur die Auswahl bei Philostrat, sondern auch die *Reden* des Aristides zeigen²⁴. Selbst Autoren, die

¹⁷ E.L. BOWIE [A. 10], 211, der bezweifelt, daß Lukian Euphorion u. Parthenios (Lucian. Πῶς δεῖ ιστορίαν συγγράφειν 57) wirklich las. Noch ausführlicher sind die Aufstellungen bei F.W. HOUSEHOLDER, jr., *Literary Quotation and Allusion in Lucian* (New York 1941), *passim*, vor allem die chronologische Liste p. 52.

¹⁸ J. BOMPAIRE, *Lucien écrivain* (Paris 1958), 144; W. SCHMID [A. 10], I 318ff. nennt noch Eratosthenes und Lykophron.

¹⁹ Chr. HABICHT, *Pausanias und seine «Beschreibung Griechenlands»* (München 1985), 136; zur typ. Verwendung des Apollonios s. 144. – Vgl. I 2, 3 zu Arat und Antagoras von Rhodos in einer historischen Beweisführung.

²⁰ Pausanias II 22, 7; X 26, 8. C. ROBERT, *Pausanias als Schriftsteller* (Berlin 1909), 31 will in I 21, 4–7 eine Anspielung auf Euphorion Fr. 97 Powell sehen. Id., 170 A. 1 die Behauptung, daß Pausanias bis auf Homer, Hesiod und "allenfalls den Alexandrinern" Dichtung gleichgültig gewesen sei.

²¹ Pausanias I 9, 7 u.ö. Zu Hermesianax s. I.U. POWELL, *Collectanea Alexandrina* (Oxford 1925), 96ff.; zu Phoinix *Anthologia Lyrica* III (Leipzig 1952), 124ff. u. POWELL, 231ff.

²² Pamphos ist vorhomerisch nach VII 21, 9; VIII 37, 9; zur Datierung in den Hellenismus (wg. Parodie stoischer Lehren) e.g. P. MAAS, *RE* XVIII 3 (1949), 352f.

²³ E.L. BOWIE, in M.I. FINLEY (Hrsg.), *Studies in Ancient Society* (London 1974), 166ff.; etwas einschränkend G. ANDERSON [A. 3], 103f. Zu den Themen der Deklamationen s. auch J. BOMPAIRE [A. 18], 335ff.

²⁴ M. SEGRE, *Historia* I 1 (1927), 207 notierte, daß die Geschichtskenntnisse des Aristides genau dem entsprechen, was Pausanias bei seinen Lesern voraussetzt.

durchaus Kenntnisse des Hellenismus besaßen²⁵, waren stärker an der Geschichte der klassischen Zeit interessiert.

Dieselbe Haltung spiegelt sich in der Historiographie wieder. Fachschriftsteller wie z. B. Polyain und Lokalchroniken berücksichtigen den Hellenismus ohne Abstriche²⁶; eine intensive Verbindung von Lokalgeschichte und Geschichte der hellenistischen Welt findet sich in den *Bithyniaka* Arrians oder der Monographie des Telephos über die pergamenischen Könige²⁷ (Telephos ist für uns interessant, da er neben diesem Werk auch Periegesen Pergamons schrieb, also in seiner Person gerade für den Hellenismus den Zusammenhang Periegeese–Historie repräsentiert). Historische Monographien, wie das Buch des Athenaios über die syrischen Könige²⁸ oder die *Diadochengeschichten* Arrians²⁹ und Dexipps³⁰, sind schon selten – und mehr ist nicht greifbar.

Universalgeschichte, soweit sie nicht römische Geschichte wurde, endete mit Alexander oder der Niederlage Athens im lamischen Krieg, und dasselbe gilt für historische Monographien. Diese selektive Geschichtswahrnehmung entstand im Grunde

²⁵ E. g. Lukian: S. WALZ, *Die geschichtlichen Kenntnisse des Lukian* (Diss. masch. Tübingen 1922), *passim*; J. BOMPAIRE [A. 18], 453.

²⁶ Interesse für den Hellenismus gibt es auch in Städten, die in hell. Zeit gegründet oder neu gegründet wurden und dies Ereignis in Gründerkulten etc. feierten; zur zweiten Gründung von Ephesos durch Lysimachos s. z.B. G.M. ROGERS, *The Sacred Identity of Ephesos* (London 1991), 99f. – Bezeichnend ist, daß die Einzelheiten hell. Geschichte, die Pausanias im Ionien-Exkurs erwähnt gerade mit Neugründungen zusammenhängen (VII 2, 10f.; 3, 3f.; 3, 5; 3, 9; 5, 2f.). – Für Pausanias postuliert O. REGENBOGEN, *RE Suppl.*-Bd. VIII (1956), 1039f. die Benutzung einer "mantineischen Lokalhistorie".

²⁷ *FGrHist* 505; C. WENDEL, *RE V A 1* (1934), 369ff.

²⁸ *FGrHist* 166 (Athen. V 211 a-d).

²⁹ Dies ist die wichtigste Auslassung bei E.L. BOWIE [A. 23]; s. e.g. Ph.A. STADTER, *Arrian of Nicomedia* (Chapel Hill 1980), 144ff.; 151f. zum Datum nach der *Anabasis* (in etwa zeitgleich mit Pausanias); zu dem letzten, größeren Fragment, einem Göteborger Palimpsest, s. St. SCHRÖDER, *ZPE* 71 (1988), 75ff.

³⁰ Dexippos folgte weitgehend Arrian, F. JACOBY zu 100 F 8; F. MILLAR, *JRS* 59 (1969), 22; ein späteres Ende nimmt allerdings G. MOSER, *Untersuchungen über die Politik Ptolemaios' I. in Griechenland* (Diss. Leipzig 1914), 49 an. – Bezeichnend ist, daß Millar (wegen des allgemeinen Zeitgeschmacks?) die Diadochengeschichte so charakterisiert (24): "a quite unoriginal work of a traditional type, on Alexander".

bereits im Hellenismus : die dauernde Konfrontation mit dem Fremden hatte zu einer Rückbesinnung auf das Griechische, wie es sich in mythischen Anfängen und gemeinsamer Geschichte äußerte, geführt³¹. Da unter römischer Herrschaft die dauernde Präsenz des Fremden mit der zusätzlichen bzw. verstärkten Erfahrung politischer Machtlosigkeit verbunden war, setzten die Griechen verstärkt auf die Utopie einer besseren Vergangenheit. Hier hatte die hellenistische Geschichte keinen Platz, zumal die Kodifikation des Bildungsgutes der Bewunderung Athens – auch *in politicis* – eine zentrale Rolle in der Vergangenheitsutopie zuwies³² (so wurde der lamische Krieg zu einem möglichen Einschnitt der Geschichte).

Dio Chrysostomos sah die Zeugnisse dieser besseren Zeit nur noch in Steinen und Ruinen (*Or.* XXXI [*Rhod.*] 159f.) : ἄλλ' οἱ λίθοι μᾶλλον ἐμφαίνουσι τὴν σεμνότητα καὶ τὸ μέγεθος τῆς Ἑλλάδος καὶ τὰ ἐρείπια τῶν οἰκοδομημάτων. Denselben Gedanken finden wir bei Plutarch, der die Bauten des Perikles als Beweis für die einstige Größe Athens zitiert³³. Dies ist geradezu eine Herausforderung zur *Periege*se, und Pausanias, der die θαύματα der griechischen Vergangenheit mit den berühmtesten Wundern fremder Länder vergleicht (IX 36, 4f.), setzt diesen Gedanken um in eine Beschwörung vergangener Größe durch die Denkmäler³⁴. Als Kleinasiat versteht er unter 'Griechenland'

³¹ P. WEISS, *WJA* 10 (1984), 193.

³² E. g. E.L. BOWIE [A. 23], 195ff.; J.H. OLIVER, *The Civilizing Power* (Philadelphia 1968); J.W. DAY, *The Glory of Athens* (Chicago 1980).

³³ Plut. *Per.* 12, 1, letztlich abhängig von Thuc. I 10, 2, s. A.W. GOMME, *A Historical Commentary on Thucydides I* (Oxford 1945), 113; W. AMELING, *Historia* 34 (1985), 50; nach D. MUSTI, *Pausanias, Guida della Grecia*, vol. I (Milano 1982), xxxviii f. kannte Pausanias die Stelle. – Vgl. auch Sen. *Ep.* 91, 10 : "omnium istarum civitatum quas nunc magnificas ac nobiles audis vestigia quoque tempus eradet. non vides quemadmodum in Achaia clarissimarum urbium iam fundamenta consumpta sint nec quicquam extet ex quo appareat illas saltem fuisse?" – Zur periegetischen Tradition solcher Überlegungen s. Herakleides Kritikos, § 1 Pfister : ἀπιστηθεὶς δ' ἂν ἐξαίφνης ὑπὸ τῶν ξένων θεωρουμένη εἰ αὕτη ἐστὶν ἢ προσαγορευομένη τῶν Ἀθηναίων πόλις· μετ' οὐ πολὺ δὲ πιστεύσειεν ἅν τις.

³⁴ J. POUILLLOUX, *Pausanias, Description de la Grèce I* (CUF, Paris 1992), xx; J. ELSNER, in S. GOLDHILL – R. OSBORNE (Hrsgg.), *Art and Text in Ancient Greek Culture* (Cambridge 1994), 244.

nichts als den 'romantisch verklärten Inbegriff klassischer Tradition'³⁵.

Bei dieser Situation dürfen wir bei Pausanias nichts anderes als die zeitübliche Einstellung zum Hellenismus erwarten, doch läßt eine simple Beobachtung die Dinge etwas komplizierter erscheinen. Bei einem Gesamtumfang seines Werkes von etwa 850 (Teubner) Seiten verwendet Pausanias auf Perserkriege und Pentekontaetie jeweils 11-12 Seiten, den Jahren von 403-323 gelten etwa 30 Seiten – aber über die von den Diadochen bis Sulla reichende Epoche berichtet Pausanias auf etwa 108 Seiten³⁶. Dabei haben die Ereignisse bis zur Mitte des 2. Jhrdts. v. Chr. ein deutliches Übergewicht, danach wird eigentlich nur noch Sullas Eroberung Athens erwähnt.

Schon der Umfang der hellenistischen Geschichte bei Pausanias entspricht nicht den Erwartungen, die man an einen Autor der zweiten Sophistik hat³⁷. Da Pausanias zudem mehrfach erklärt, er wolle nur τὰ ἀξιολογώτατα oder Ähnliches berichten³⁸, muß die so reich bedachte hellenistische Geschichte unter diese Kategorie fallen – und dies setzt ebenfalls eine andere als die zeittypische Wertung voraus.

Ein großer Teil der Notizen zur hellenistischen Geschichte steht nicht im Zusammenhang mit irgendwelchen λόγοι, sondern

³⁵ Hierzu gehört auch, daß Pausanias immer nur von Ἕλληνες spricht, nie von 'wir'; W. GURLITT, *Über Pausanias* (Graz 1890), 57; zur scheinbaren Ausnahme IX 9, 3 fin. s. H. W. NÖRENBERG, *Gnomon* 64 (1992), 110; Zitat: P. WEISS [A. 31], 180; vgl. auch den Titel von R. TRUMMER, 'Pausanias und der romantische Klassizismus i. II. Jh. n. Chr.', *Πρακτικά τοῦ XII' διεθνoῦς συνεδρίου κλασσ. ἀρχαιολογίας* I (Athen 1985), 293ff., oder U. BULTRIGHINI, *RFIC* 118 (1990), 300: «la Grecia ... delle grandi tradizioni».

³⁶ Zahlen von E. BISCHOFF nach O. REGENBOGEN [A. 26], 1066-1068 (im übrigen hat Regenbogen das Bischoff'sche Manuskript stärker benutzt, als er 1008 angibt ("nur wie die andere Literatur, unter ausdrücklichem Hinweis"; es gibt zahlreiche wörtliche und sachliche Entsprechungen, die nicht gekennzeichnet sind).

³⁷ G. ANDERSON, in D.A. RUSSELL [A. 11], 108f.

³⁸ E. g. III 11, 1: ὁ δὲ ἐν τῇ συγγραφῇ μοι τῇ Ἀθιδί ἐπανάρθωμα ἐγένετο, μὴ τὰ πάντα με ἐφεξῆς, τὰ δὲ μάλιστα ἄξια μνήμης ἐπιλεξάμενον ἀπ' αὐτῶν εἰρηκέναι ... ἐμοὶ γὰρ ἐξ ἀρχῆς ἠθέλησεν ὁ λόγος ἀπὸ πολλῶν καὶ οὐκ ἀξίων ἀφηγήσεως, ὧν ἕκαστοι παρὰ σφίσι λέγουσιν, ἀποκρίναι τὰ ἀξιολογώτατα. ὥς ἂν εἰ βεβουλευμένος οὐκ ἔστιν ὅπου παραβῆσομαι. S. noch I 39, 3; VIII 54, 7. S. weiter C. ROBERT [A. 20], 3f.

ist an Denkmäler geknüpft. Man könnte also sagen, daß die Betonung des Hellenismus gar keinem historischen Interesse entspringt, da Pausanias ja die historischen Ereignisse, die mit seinen Denkmälern zusammenhingen, nicht frei wählen konnte³⁹. Dies entspricht aber kaum seiner Arbeitsweise : für Pausanias sind λόγοι und θεωρήματα gleichwertig⁴⁰; er nutzte die Möglichkeiten, die ihm die Erzählung eines bestimmten Ereignisses jeweils unter der Kategorie λόγος oder θεωρημα bot, sprang zwischen beiden Kategorien hin und her⁴¹, und es gibt Beispiele genug, daß er ein bestimmtes Denkmal nur wegen des damit zusammenhängenden λόγος erwähnte. Da Pausanias aber die behandelten Denkmäler völlig frei auswählte, ist die Frage nach seinem Interesse an hellenistischer Geschichte nicht einfach mit dem Hinweis auf die beschriebenen Denkmäler zu erledigen.

Trotzdem ist es nicht ohne Bedeutung, daß historisches wie künstlerisches Interesse des Pausanias gleichermaßen in der Mitte des 2. Jhrds. v. Chr. enden : Monumente, die nach 140 entstanden, werden von ihm kaum noch erwähnt. Gern wurde daher geschlossen, bei Pausanias ginge die Entfaltung künstlerischer Kreativität mit der Existenz politischer Freiheit einher, das Ende der einen bedinge das Ende der anderen⁴².

³⁹ Chr. HABICHT [A. 19], 94 (die entgegengesetzte Ansicht übrigens bei W. GURLITT [A. 35], 13).

⁴⁰ H.W. NÖRENBERG, *Hermes* 101 (1973), 238f. mit Hinweis auf die Parallelität der beiden Ausdrücke in I 39, 3; τὰ δὲ μάλιστα ἄξια μνήμης in III 11, 1 sei auf beides bezogen; so auch Chr. HABICHT [A. 19], 32. Andere anders, e.g. W. GURLITT [A. 35], vi; 5; C. ROBERT [A. 20], 4.

⁴¹ C. ROBERT [A. 20], 9.

⁴² J.G. FRAZER (Transl.), *Pausanias' Description of Greece* I (London 1913), xxxiv u. E. MEYER (Hrsg.), *Pausanias. Beschreibung Griechenlands* (Zürich 1954), 52, hatten z.B. keine Bedenken, diese Folgerung zu ziehen. Vgl. auch W. GURLITT [A. 35], 255f., der das Fehlen attischer Monumente zwischen 156 und Hadrian mit Niedergang in dieser Zeit begründet (VII 11, 4 mit I 20, 7 ist allerdings kaum beweiskräftig); W. GURLITT, 311f. weist außerdem selber auf Werke des 3./2. Jhrds. in Athen, 312f. auf Werke des 1. Jhrds. hin. – S. z.B. noch J. STROUX [A. 8], 6 : "Die Wendung des historischen Schicksals der Nation wurde zu deutlich als Grenze auch der Kulturperioden verspürt." E.L. BOWIE [A. 23], 188f. : "their lack of interest was due to the political (rather than cultural) decline ... it is significant for Greek attitudes that the political decline seems to have been allowed to influence the treatment of what was essentially a cultural history".

Wenn wir über Pausanias und die hellenistische Geschichte sprechen wollen, können wir natürlich bei jedem Detail und jeder Episode fragen, ob Pausanias mit unseren anderen Quellen übereinstimmt, wie evtl. Divergenzen oder Überschüsse zu erklären und zu bewerten sind. Dabei wird jedes Urteil über Pausanias als Historiker "ein Urteil über seine Quellen"⁴³, und wenn C. Bearzot über "*Storia e storiografia ellenistica in Pausania*" handelt, widmet sie sich daher hauptsächlich der Quellenkritik. An ihrem Ergebnis, es gebe bei Pausanias «tradizioni uniche o comunque rare, sperso non prive di valore» (p. 9), ist nicht zu zweifeln. Es ist allerdings nicht verallgemeinerbar, sondern muß für jeden einzelnen Fall neu bewiesen werden⁴⁴. Ich sehe daher eher folgende Fragen: – dürfen wir sinnvollerweise voraussetzen, daß politische Freiheit und künstlerische Produktivität für Pausanias miteinander verbunden waren (2), – bedeutet der beobachtete Einschnitt bei ca. 140 v. Chr., daß Pausanias nur an der Geschichte des freien Griechenlands interessiert war und der Freiheitsgedanke seine historischen Präferenzen bestimmte (3), – weshalb widmet ein Autor der zweiten Sophistik soviel Platz einer allgemein eher mißachteten Zeit (4), – welche Bedeutung maß Pausanias dem Hellenismus im Rahmen der griechischen Geschichte bei (5)? Um nicht nur Meta-Historie zu betreiben, möchte ich schließlich an einem konkreten Beispiel zeigen, wie Pausanias eine Episode hellenistischer Geschichte behandelte; wegen ihres Umfangs und inneren Geschlossenheit habe ich hierzu die Galaterexkurse im I. und X. Buch gewählt (6).

⁴³ Chr. HABICHT [A. 19], 95; C. BEARZOT, *Storia e storiografia ellenistica in Pausania il Periegeta* (Venezia 1992), 11. Aus verschiedenen Gründen führt sie ihre Untersuchung nur bis zum Jahr 205.

⁴⁴ Nur e.g. zitiere ich zwei entgegengesetzte Positionen aus dem von BEARZOT nicht behandelten Zeitraum: zu Pausanias I 9, 1ff., wo eine schwierige Frage zur Regierung Ptolemaios' VIII. verhandelt wird, s. das im Grunde positive Urteil von D.J. THOMPSON, in L. CRISCUOLO - G. GERACI (Hrsgg.), *Egitto e storia antica dall' Ellenismo all' età araba* (Bologna 1989), 693ff., bes. 701; dagegen erklärt R. URBAN, *Wachstum und Krise des achäischen Bundes* (Wiesbaden 1979), 3 über Pausanias: er biete "für diese Thematik selten Material, das über die Nachrichten bei Plutarch hinausgeht; hat er aber wirklich einmal Zusätzliches, so ist es meist durch Irrtümer entstellt".

2. Politische Freiheit und künstlerische Produktivität

Pausanias' kunsttheoretische Überzeugungen sind schwer zu fassen. Ganz überraschend bei einem Autor, der einen beträchtlichen Teil seines Werkes der Beschreibung von Kunst widmete, ist das niedrige Niveau seiner kunsttheoretischen Reflexion⁴⁵ – und auch der Einschnitt in der Mitte des 2. Jhrdts. v. Chr. wird von ihm nicht erörtert, sondern muß *via facti* erschlossen werden. Dies liegt nun nicht am Fehlen entsprechender Literatur: Kunst- wie Literaturtheorie waren eng miteinander verbunden⁴⁶, beeinflussten sich gegenseitig und erlebten seit dem Hellenismus eine große Blüte, die sich u.a. in der Entwicklung einer hinreichend präzisen aesthetischen Terminologie äußerte.

Bietet Pausanias selbst keine theoretische Erörterung, die seinen Einschnitt in der Mitte des 2. Jhrdts. erklärt, so müssen wir uns in den Resten der größtenteils verlorenen Literatur- und Kunsttheorie umsehen, ausgehend von der Prämisse, daß Pausanias in der einen oder anderen Form von den dort entwickelten Ideen beeinflusst war.

a) In der Literaturtheorie ist – für unsere Frage – Dionys von Halikarnass die wichtigste Quelle (es gibt hinreichend Indizien zur Annahme, daß bis ins 2. Jhrdt. keine wesentlich anderen Auffassungen entstanden). Der Niedergang der Literatur setzte, so sagt er, unter Demetrios von Phaleron ein, doch erholte sie sich von diesem Niedergang in der Mitte des 2. Jhrdts. v. Chr. Auch wenn Dionys römische Weltherrschaft mit einer Erneuerung griechischer Literatur in Verbindung brachte, so handelt es sich dabei doch um einen rein innerliterarischen Prozeß. Konrad Heldmann hat am Beispiel des Demetrios von Phaleron deutlich gemacht, daß literarische und politische Theorien im Denken der Antike nicht

⁴⁵ J. HEER, *La personnalité de Pausanias* (Paris 1979), 108ff. liefert mit ihren Zusammenstellungen schon allein den Beweis für diese Bemerkung; ansonsten vgl. E. BISCHOFF [A. 36], 62; O. REGENBOGEN [A. 26], 1080f.; E. MEYER [A. 42], 30f.

⁴⁶ Zum Zusammenhang s. F. PREISSHOFEN - P. ZANKER, *DArch* 4/5 (1970/1), 100 und immer noch J. BRZOSKA, *De canone decem oratorum Atticorum quaestiones* (Diss. Breslau 1883), 81ff.

zusammengehörten⁴⁷: "Die für eine bestimmte moderne Perspektive so selbstverständliche Verknüpfung der politischen und der 'literarischen' Vorwürfe (scil. an Demetrios) ist in der Antike nicht erfolgt: selbst die scheinbar so banale Erkenntnis, daß der Verlust der hellenischen Freiheit auch den Niedergang der griechischen Redekunst mit sich gebracht habe, ist in der antiken Literaturkritik nicht zu belegen. Was für Dionys von Halikarnass gilt, das gilt auch für seine Kollegen: man gibt wohl einmal historische Daten für literarische Epochen an, aber man denkt nicht in politischen Kategorien."

b) Die Reste der antiken Kunsttheorie legen den Gedanken nahe, daß auch bei den bildenden Künsten "die entscheidende Wendung ... zum Klassizismus ... nicht erst in das 1. Jhrdt. v. Chr. zu datieren ist, sondern bereits um die Mitte des 2. Jhrdts. v. Chr. stattgefunden hat"⁴⁸. Dem literarischen Urteil bei Dionys entspricht die von 296 bis 156 währende Lücke in der Kunstentwicklung, auf die der berühmte Ausspruch des Plinius (*Nat. XXXIV 52*) anspielt: *cessavit deinde ars ac rursus ... revixit*⁴⁹. Es ist mehr als wahrscheinlich, daß dieser Einschnitt mit ähnlichen Stilurteilen begründet wurde, wie der entsprechende Einschnitt in der Literaturgeschichte⁵⁰. Auch hier gilt, daß die Parallelisierung zur politischen Geschichte schwierig zu bewerkstelligen und nicht im System angelegt war⁵¹.

⁴⁷ K. HELDMANN [A. 7], 103; vgl. auch *ibid.* 119f. und 122ff. ausführlich zu Dion. Hal., wo auch der bekannte Dreischritt einstige Größe - Niedergang - Wiederherstellung zu finden ist, aber ohne jede Beziehung auf die politische Entwicklung der Kaiserzeit. Kurz zu Dionysios auch Th. GELZER, *Entretiens Hardt* 25 (1979), 32.

⁴⁸ F. PREISSHOFEN [A. 6], 265.

⁴⁹ Manchmal findet man allerdings eine gewisse Zurückhaltung gegen die theoretische Nutzung des Zitates: P. GROS, *REL* 56 (1978), 291ff. (zeitgenöss. Impetus gegen die Ignoranz mancher Sammler); J. ISAGER, *Pliny on Art and Society* (Odense 1991), 98 (bezieht sich ausschließlich auf Bronzekunst).

⁵⁰ F. PREISSHOFEN [A. 6], 270ff., wo er auch darauf verweist, daß Quint. *Inst.* X 1, 75 eine vergleichbare Struktur in der Entwicklung der Historiographie behauptet.

⁵¹ T. HÖLSCHER, 'Römische Bildsprache als semantisches System', *AHAW* 1987, 2, 60 A. 220: "Wer die hierarchische Rangordnung der Stile mit der Rangordnung politischer Epochen verband, für den konnte ein Problem entstehen."

Von der entwicklungsgeschichtlichen Betrachtungsform, wie sie noch Xenokrates vertrat, ging man damals zu einem Schema über, das die Kunstwerke nach ethisch-abstrakten Betrachterkriterien bewertete⁵². Damit änderte sich auch die Kunstausbübung: die verschiedenen Eigenschaften hatten sich in verschiedenen Kunstwerken und -stilen am reinsten herausgebildet, weshalb formale Traditionen jetzt nicht mehr um ihrer selbst willen, sondern inhaltsabhängig ausgewählt wurden⁵³. Bestimmte Themen verlangten bestimmte Darstellungsformen⁵⁴, so daß jetzt in einem Werk die verschiedensten Vorbilder von Archaik bis Hellenismus nebeneinander Verwendung fanden; anstehende Aufgaben wurden durch den Rückgriff auf die Vielfalt alter Traditionen bewältigt. Die Gültigkeit der entsprechenden Theorie bis in die hohe Kaiserzeit läßt sich leicht an der Vereinheitlichung der künstlerischen Praxis ablesen. Dies eklektische Verfahren ist eng mit der Entstehung des Kopistenwesens verbunden, und die steigende Zahl von Kopien nach 'klassischen' Werken ist ein typisches Merkmal dieser Zeit⁵⁵.

Was sagt uns das nun für Pausanias? Er bespricht durchaus hellenistische Kunst, doch kann sich dies in einzelnen Gruppen verdichten: in Athen und Olympia finden wir entsprechende

⁵² F. PREISSHOFEN-P. ZANKER [A. 46], 103ff. S. auch T. HÖLSCHER [A. 51], 50: "Das neue System der Bildsprache, das im späten Hellenismus in Griechenland ausgebildet wurde und während der römischen Kaiserzeit im ganzen Imperium in Geltung war, bedeutet demgegenüber (scil. dem früheren System gegenüber) ... einen grundsätzlichen Bruch". Als Kriterien werden u. a. angeführt: σεμνότης, χάρις, λεπτότης, *pondus, veritas, pulchritudo*. – Zur Geltung in der Kaiserzeit auch T. HÖLSCHER [A. 51], 17.

⁵³ T. HÖLSCHER [A. 51], 15, 18.

⁵⁴ T. HÖLSCHER [A. 51], 37; Beispiele e.g. 42; 45; 63.

⁵⁵ Es gibt natürlich auch frühe Kopien, s. e.g. F. BROMMER, in *Studies Robinson* (St. Louis 1951), I 674-682; V. M. STROCKA, *Jdl* 94 (1979), 143ff.; B.S. RIDGWAY, *Roman Copies of Greek Sculptures* (Ann Arbor 1984), 6ff. Generell gilt aber der Satz: "Mit dem zweiten Jahrhundert beginnt in der antiken Welt die eigentliche Kopistentätigkeit," H. LAUTER, *Zur Chronologie römischer Kopien nach Originalen des 5. Jhrds.* (Diss. Bonn 1966), 120 mit Lit. und e.g. J. P. NIEMEIER, *Kopien und Nachahmungen im Hellenismus* (Bonn 1985). – Zum Zusammenhang mit dem Eklektizismus F. PREISSHOFEN-P. ZANKER [A. 46], 110.

Hinweise eher als z. B. in Delphi⁵⁶. In seiner Periegeese von Olympia nennt Pausanias insgesamt 82 Bildhauer, davon gehören immerhin 13 in die Zeit um und nach 300⁵⁷; auch hat schon Gurlitt darauf hingewiesen, daß Pausanias kein Verächter der pergamenischen Bildhauerschule war⁵⁸.

Betrachtet man Pausanias' Präsentation der hellenistischen Kunst im Zusammenhang, so zeigt sich, daß es auch für ihn einen Einschnitt in der Mitte des 2. Jhrdts. gab – aber in ganz anderer Weise, als die gerade vorgestellte Theorie es will. Wollte man eine Regel aus seinem Werk abstrahieren, so lebte die Kunst bis in die Mitte des 2. Jhrdts. ... *et deinde cessavit*⁵⁹. Nun dürfen wir nicht vergessen, daß die bei Plinius angedeutete hellenistische Theorie eben in der Mitte des 2. Jhrdts. entstand und die bewußte Kampfansage der neuen Kunstschule an ihre Vorgänger darstellte, anders gesagt: daß Pausanias offenbar ganz bewußt die ältere Theorie vertritt. So erklärt es sich auch, daß Damophon der letzte wichtige Künstler ist, den er mit Namen nennt – Damophon, der genau in die Mitte des 2. Jhrdts. zu datieren ist und der erste typische Vertreter des neuen Eklektizismus gewesen zu sein scheint⁶⁰.

⁵⁶ B. HEBERT, *Schriftquellen zur hellenistischen Kunst* (Horn 1989), 197 ("weder vernachlässigt noch besonders herausgehoben"). Zum Fehlen in Delphi s. schon A. KALKMANN, *Pausanias der Perieget* (Berlin 1886), 111; G. DAUX, *Pausanias à Delphes* (Paris 1936), 173.

⁵⁷ Liste bei B.S. RIDGWAY [A. 55], 44; die Künstler sind: Andreas von Argos, Boethos von Chalkedon, Daippos, Dionysikles von Milet, Eutychides von Sikyon, Kantharos von Sikyon, Lysos von Makedonien, Mikon von Syrakus, Polykles aus Athen und seine Söhne (zu ihm s. F. COARELLI, *DArch* 4/5 [1970/1], 250ff.; *StMisc* 15 [1970], 77ff.; A. STEWART, *Attika* [London 1979], 42ff.), Pyrilampes von Messene, Theomnestos von Sardes, Theron von Boiotien. Vgl. auch W. GURLITT [A. 35], 366ff.

⁵⁸ W. GURLITT [A. 35], 273; cf. 365.

⁵⁹ W. GURLITT [A. 35], 272; K.W. ARAFAT, *ABSA* 87 (1992), 390.

⁶⁰ Damophon: Pausanias IV 31, 6f.; VII 23, 5f.; VIII 31, 1ff.; 37, 2ff. S. zu ihm vor allem: O. WALTER, *ÖJh* 19/20 (1919), 1ff.; W. DINSMOOR, *AJA* 45 (1941), 399ff.; M. BIEBER, *AJA* 45 (1941), 94f.; EAD., *Hommages à J. Bidez et F. Cumont* (Bruxelles 1948), 39ff. Zum Datum s. jetzt Chr. HABICHT [A. 19], 54ff., und, für eine Datierung in die Jahre vor 190: P. THEMELIS, *AK* 36 (1993), 36; zur Rolle im Eklektizismus T. HÖLSCHER [A. 51], 62.

Über die Gründe, die Pausanias von der modernen Theorie wegführten, läßt sich nur spekulieren: vielleicht war es der Ausschluß der pergamenischen Kunst, die er als Kleinasiat geschätzt haben mag, vielleicht wollte er auch keine Monumente beschreiben, wie sie gleichförmig in den meisten Städten des Imperium zu sehen waren⁶¹. Die Gründe sind für unseren Zweck aber weniger wichtig als das allgemeine Ergebnis: sowohl in der Literatur- wie in der Kunsttheorie gibt es den Einschnitt in der Mitte des 2. Jhrdts. v. Chr., den wir auch bei Pausanias finden. In beiden Fällen wurde er, wenigstens dem Bewußtsein der Zeitgenossen nach, nicht von irgendwelchen politischen Ereignissen bestimmt. Mir scheint daher die Wahrscheinlichkeit eher gering zu sein, daß ausgerechnet Pausanias einen solchen Zusammenhang zwischen politischer Freiheit und artistischer Kreativität gekannt haben soll.

3. Das Ende griechischer Geschichte

Die nächste Frage ergibt sich aus dem gerade erzielten Ergebnis von selbst: denkt Pausanias *in politicis* anders als *in artibus*? M. a. W.: ist für die Grenze berichteter Geschichte in der Mitte des 2. Jhrdts. das Kriterium griechischer Freiheit maßgeblich, weil Pausanias über deren Erlöschen so indigniert war, daß er spätere Ereignisse nicht mehr für erwähnenswert hielt⁶²?

Schon das Kriterium der Freiheit ist aber nicht ganz eindeutig: es gab seit dem 2. Jhrdt. v. Chr. genügend Abwandlungen und Veränderungen des Freiheitsbegriffs, um ihn auch für die Gegenwart der Kaiserzeit zu beanspruchen. Pausanias selbst weiß von *civitates liberae* und Ämtern⁶³, für Plutarchs staats-theoretische Schriften ist

⁶¹ B.S. RIDGWAY [A. 55], 38: "Pausanias was an antiquarian who could logically omit the type of monument which in his day could be seen not only in Rome but in any major city of the empire – hence his elimination of anything 'modern'." – Chr. HABICHT [A. 19], 104 macht griechischen Patriotismus für diese Auswahl verantwortlich.

⁶² Chr. HABICHT [A. 19], 101: "Es ist die Geschichte des *unabhängigen* Griechenland, an der Pausanias fast ausschließlich interessiert ist." Cf. Y. LAFOND, *JS* 1991, 44 A. 45.

⁶³ E. g. VII 16, 9; VIII 22, 1; 30, 9; 43, 1; X 34, 2; 35, 2; zur Richtigkeit von VII 16, 10 s. e.g. F.W. WALBANK, *CR* N.S. 26 (1976), 238.

die Bewahrung städtischer Freiheit vor dem Zugriff römischer Verwaltung immer noch ein wichtiges Ziel, und Dio warnt die Rhodier, die Freiheit ihrer Vorfahren aufzugeben⁶⁴.

Der Einschnitt in der Mitte des 2. Jhrdts. liegt vielmehr in historiographischen Anschauungsformen begründet. Um Strasburger zu zitieren: "Im Sinne der Ereignisgeschichte war selbst eine so eminente Erfüllung der Geschichte wie die *pax Romana* kein ἀξιόλογον: nicht berichtswürdig, ein sozusagen geschichtsleerer Raum. ... Übrigens war schon vor der *pax Romana* aus analogen Gründen Griechenland selbst ... in das Schicksal der Geschichtsunwürdigkeit hineingeglitten⁶⁵." Diesem Vorgang entspricht die Auswahl bei Pausanias, und wenn er die Eroberung Athens durch Sulla oder Städtegründungen späterer Zeit erwähnt, so ist diese Auswahl nichts als eine Bestätigung der Regel⁶⁶. Auch der Vergleich mit den Resten anderer Historiker gibt für die Zeit nach 146 dasselbe Bild: sie haben kaum noch Nachrichten über griechische Ereignisse, die über das hinausgehen, was Pausanias berichtet.

Künstlerisches Ende in der Mitte des 2. Jhrdts. und historisches Ende in derselben Zeit entsprechen also nicht politisch vorgeformten Ideen, haben noch nicht einmal denselben Anlaß, sondern hängen einerseits mit historiographischen, andererseits mit kunsttheoretischen Anschauungen zusammen.

⁶⁴ C.P. JONES, *Plutarch and Rome* (Oxford 1971), 120f.; G.J.D. AALDERS, *Plutarch's Political Thought* (Amsterdam 1982), 17; C.P. JONES, *The Roman World of Dio Chrysostom* (Cambridge, Mass. 1978), 127.

⁶⁵ H. STRASBURGER, *Studien zur Alten Geschichte* II (Hildesheim 1982), 984. Etwas anders akzentuiert E.L. BOWIE [A. 23], 182: "History ... had to deal with politically independent units ... By this criterion, there was no *contemporary* history of the Greek world to be written", cf. J. TOULOUMAKOS, *Zum Geschichtsbewußtsein der Griechen in der Zeit der röm. Herrschaft* (Göttingen 1971), 26. Die Ereignisgeschichte macht aber weniger einen Unterschied zwischen politisch frei und unfrei, als zwischen handelnd und nicht handelnd: so sind Sklavenaufstände ein durchaus darstellungswürdiges Thema.

⁶⁶ Anders G. ANDERSON [A. 3], 105: "Sulla's actions once more serve to evoke the sacrosanctity of a past he failed to respect."

4. Hellenistische Geschichte als Wissenserweiterung

Wir kommen damit zum nächsten Punkt : weshalb räumte ein Autor, der zahlreiche Ideale der zweiten Sophistik teilte, der hellenistischen Geschichte in seinem Werk soviel Platz ein?

Die Antike kannte kein Schulfach 'Geschichte', und trotz mancher Ansätze im Peripatos gab es auch keine Wissenschaft 'Geschichte'⁶⁷. Historiker las man aus literarisch-stilistischen Gründen oder um einen Schatz an Exempla und Themen für Reden zu haben. Die Schule, die den Bedürfnissen der Rhetorik diente, perpetuierte so die Interessen der zweiten Sophistik. In den Zusammenstellungen lesenswerter Historiker fehlen die Autoren der Alexanderzeit und des Hellenismus ganz⁶⁸; so nennt z. B. Dio Chrysostomos einzig Herodot, Thukydides, Theopomp und Ephoros als nachahmenswert (*Or.* XVIII 10).

Die hellenistischen Historiker gingen aus denselben Gründen verloren, aus denen die Dichtung nicht überlebte : sie entsprachen weder nach Umfang, Anspruch auf wissenschaftliche Aufbereitung des Materials und Stil dem Zeitgeschmack; die zweite Sophistik hatte ein ganz anderes Stilideal, war an der kleinen Form und an Unterhaltung an Stelle intellektueller Auseinandersetzung interessiert. Es reicht, an das Urteil des Dionysios von Halikarnass über Duris, Phylarchos, Hieronymus von Kardia⁶⁹ und praktisch den ganzen Rest der hellenistischen Historiographie zu erinnern (*De comp. verb.* 4; *FGrHist* 76 T 10) : niemand konnte es ertragen, ihre Werke bis ans Ende zu lesen.

Damit ergaben sich zwangsläufig Lücken im Wissen und in der Literatur. Schon für die Geschichte Alexanders, wo dergleichen

⁶⁷ S. vor allem H. STRASBURGER [A. 65], II 965ff.; III (Hildesheim 1990), 219.

⁶⁸ R. NICOLAI, *La storiografia nell'educazione antica* (Pisa 1992), *passim*. Vgl. vor allem 323ff. zu den Beispielen aus den kaiserztl. Rhetorikhandbüchern, e.g. Aelius Theon, *Progymnasmata, Rhet. Gr.* II (Leipzig 1854), 66; 68 Spengel; Hermogenes, *Rhet. Gr.* VI (Leipzig 1913), 408ff. Rabe.

⁶⁹ J. HORNBLOWER, *Hieronymus of Cardia* (Oxford 1981), 94 A. 72 meint zwar, auf das Stilurteil des Dionysios sei kein Verlaß, doch reicht es für unsere Zwecke, daß es sich in einem wichtigen Handbuch fand.

seltens anmuten mag, formuliert Arrian – ein in manchem mit Pausanias vergleichbarer Autor⁷⁰ – den Anspruch, eine literarische und inhaltliche Lücke zu füllen⁷¹. Letzteres will er durch die Hinzuziehung lange vernachlässigten Quellenmaterials, vor allem der *Alexandergeschichte* des Ptolemaios, erreichen⁷². Ganz unproblematisch ist schließlich die Annahme, Arrians *Diadochengeschichte* habe einer weiteren Lücke im Wissen seiner Zeit gegolten⁷³. Auch in diesem Werk ist die Benutzung älterer, nicht mehr allgemein bekannter Quellen deutlich, wobei Hieronymos von Kardia – der ja auch von Pausanias benutzt wurde – an erster Stelle steht⁷⁴. *En passant* beweist uns dies, daß die Benutzung hellenistischer Historiker im 2. Jhrdt. n. Chr. nicht ausgeschlossen war, daß es noch erreichbare Überlieferung gab, was auch Papyri dieser Zeit bestätigen⁷⁵.

⁷⁰ B.P. REARDON, *Courants littéraires grecs des II^e et III^e siècles ap. J.-C.* (Paris 1971), 221 : «d'une façon très large, même sa matière ressemble à celle d'Arrien». Cf. D. MUSTI, *QUCC* 46 (1984), 15.

⁷¹ Vor allem I 12, 2 : τὸ χωρίον τοῦτο ἐκλυπὲς ξυνέβη (Thuc. I 97, 2!), οὐδὲ ἐξηνέχθη ἐς ἀνθρώπους τὰ Ἀλεξάνδρου ἔργα ἐπαξίως. Ich halte es nicht für ausgeschlossen, daß Pausanias I 9, 4 (τούτοις μείζονα ὑπῆρχε πᾶς ἢ ἄλλου πάρεργα εἶναι λόγου) eine Anspielung auf diesen Anspruch Arrians darstellt (allerdings widerspricht Pausanias I 6, 2 Arr. An. VI 11, 3).

⁷² Daß Arrian wohl erst nach längerem Suchen auf die kaum noch gebräuchliche Arbeit des Ptolemaios stieß, betonen zu Recht F. JACOBY, *FGrHist* II d p. 499; G. WIRTH, *Studien zur Alexandergeschichte* (Darmstadt 1985), 17f. – Gut vergleichbar ist hier auch Lukian, *Bis acc.* 33 : Μένυπὸν τινα τῶν παλαιῶν κυνῶν ... ἀνορύξας (zum ansonsten eben fehlenden kaiserzeitlichen Nachleben Menippos s. H.G. NESSELRATH, *MH* 51, 1994, 36ff.).

⁷³ Das Füllen einer Lücke wird faktisch deutlich an der Abhängigkeit Dexippos von Arrian; auch sind andere Motivationen nicht überzeugender (e.g. Ph.A. STADTER [A. 29], 150 : Interesse an der Kriegsführung; 151 : "For a man with as abiding an interest in generalship as Arrian, the peculiar opportunities for military history in this period may be a sufficient explanation for his decision to write the *Events after Alexander*": B.P. REARDON [A. 70], 215 erklärt nur, interessant sei, daß Arrian diese Schrift überhaupt verfaßt habe).

⁷⁴ Ph.A. STADTER [A. 29], 148 mit Lit. zu den Quellen. J. HORNBLOWER [A. 69], 68 nimmt an, Plutarch wie Arrian hätten ein Exemplar des Hieronymos in Athen gefunden; 236f. : Arrian als letzter Leser; 74f. zu Polyain (allg. zu bemerken ist, daß die Argumente für sekundäre Hieronymos-Benutzung schwach sind). K. BRODERSEN, *Appians Abriß der Seleukidengeschichte* (München 1989), 130 gegen Hieronymos als Quelle in App. Syr. 55, 278ff.

⁷⁵ Aus dem 2./3. Jhrdt. n. stammen (alles nach ПАКЪ?) : eine Anekdote zu Pyrrhos (2082), ein Brief an einen maked. König (2203, Hieronymos?), ein Bericht zur Geschichte von Rhodos (2207; *FGrHist* 533 Anhang 2; Hieronymos, Zenon, Agatharchides?), ein Bericht über die Seleukiden (2208) und der berühmte *Phaun.* I 6 (2210).

Hier setzt auch Pausanias ein, wie er selber deutlich sagt (I 6, 1): τὰ δὲ ἐς Ἀτταλὸν καὶ Πτολεμαῖον ἡλικία τε ἦν ἀρχαιότερα, ὥς μὴ μένειν ἔτι τὴν φήμην αὐτῶν, καὶ οἱ συγγενόμενοι τοῖς βασιλεῦσιν ἐπὶ συγγραφῇ τῶν ἔργων καὶ πρότερον ἔτι ἡμελήθησαν· τούτων ἕνεκά μοι καὶ τὰ τῶνδε ἐπῆλθε δηλῶσαι ἔργα τε ὅποια ἔπραξαν ... Das Unwissen über hellenistische Geschichte war notwendig groß, und Pausanias bemühte sich, es zu verringern. Was hier konkret auf zwei Personen bezogen ist, kann wohl verallgemeinert werden⁷⁶, da es ganz mit der bei Pausanias auch sonst beobachteten Haltung übereinstimmt, Bekanntes wegzulassen, es bestenfalls durch neues Material zu ergänzen, Unbekanntes aber genauer vorzuführen⁷⁷. Ein kleines Detail mag genügen, um das Ausmaß des Verlorenen zu charakterisieren: Pausanias bietet in X 17 einen langen Exkurs über Sardinien, den er am Ende (13) rechtfertigt: ὅτι οὐχ ἥκιστα καὶ ἐς ταύτην οἱ Ἕλληνες τὴν νῆσον ἀνηκόως εἶχεν. Polybios ersparte sich und seinen Lesern einen Exkurs über Sardinien mit genau der entgegengesetzten Begründung⁷⁸.

Um sein Ziel zu erreichen, ist Pausanias bereit, allgemeines Bildungsgut aus Griechenlands großer Zeit auszulassen⁷⁹ und die althergebrachte Form der *Periegesis* durch Exkurse praktisch zu

⁷⁶ Vgl. z.B. auch I 23, 2: λέγω δὲ οὐκ ἐς συγγραφὴν πρότερον ἦκοντα, πιστὰ δὲ ἄλλως Ἀθηναίων τοῖς πολλοῖς. Am Anspruch ändert es nichts, wenn in diesem Fall Parallelen in der schriftlichen Überlieferung bereits vorlagen. III 17, 7: τὰ δὲ ἐς αὐτὸν ὅποια ἐγένετο εἰδόσιν οὐ διηγήσομαι· τὰ γὰρ τοῖς πρότερον συγγραφέντα ἐπ' ἀκριβὲς ἀποκρῶντα ἦν.

⁷⁷ Ein schönes Beispiel ist VIII 7, 7: τὰ δὲ ἐς Ἀλέξανδρον καὶ τοῖς πᾶσιν ὁμοίως δηλὰ ἐστὶν – weshalb es im Gegensatz zu Ereignissen unter Philipp nicht ausgeführt wird. Weitere Belege: Chr. HABICHT [A. 19], 102 A. 30. S. e.g. M. SEGRE [A. 24], 204 mit Verweis auf G. PASQUALI, *Hermes* 48 (1913), 194f.; D. MUSTI [A. 33], p. xxxvif.; XLVIII; C. BEARZOT [A. 43], 17; Y. LAFOND [A. 62], 34f. – Es gibt keinen Grund, dies für "rather absurd" zu halten und als Herodot-imitatio abzutun, wie es H.L. EBELING, *CIW* 7 (1913/4), 140 macht.

⁷⁸ Plb. I 79, 7: τῷ δὲ πολλοὺς καὶ πολλὴν ὑπὲρ αὐτῆς πεποιῆσθαι λόγον οὐκ ἀναγκαῖον ἡγοῦμαι εἶναι ταυτολογεῖν ὑπὲρ τῶν ὁμολογουμένων.

⁷⁹ O. REGENBOGEN [A. 26], 1014.

sprengen⁸⁰. Mit der verbreiteten Unkenntnis erklärt sich daher der Umfang seiner Exkurse zur hellenistischen Geschichte⁸¹.

Dabei mag er nicht immer klug vorgegangen sein, wie starke Zusammenziehungen, fehlende Erläuterungen zu eingeführten Personen, das Auslassen von Schlachtnamen etc. zeigt⁸². Trotzdem sind manche Notizen so angelegt, daß sie in sich vollständig sind und "might seem to have been intended for an encyclopedia"⁸³.

Trotz des Beispiels Arrian wird man allerdings die Menge des noch Verfügbaren nicht allzu hoch schätzen dürfen. Welche hellenistischen Autoren hat Pausanias nachweislich benutzt? Wohl sicher Hieronymos von Kardia, Prokles von Karthago⁸⁴, Polybios' Geschichte⁸⁵, möglicherweise aber auch seine Biographie des Philopoimen⁸⁶, vielleicht die Autobiographie Arats⁸⁷ – damit enden wohl die konsensfähigen Namen. Über Autoren wie Rhianos von Bene und Myron von Priene tobte früher ein großer Streit, der eher eingeschlafen als entschieden ist. Daß es weitere Quellen gegeben

⁸⁰ G. PASQUALI [A. 77], 194. Vgl. auch H. W. NÖRENBERG [A. 40], 236f. A. 7, der darauf hinweist, daß Pausanias sich Stoffauswahl nach Gutdünken vorbehält, was für die *Periegesis* im strengen Sinn nicht typisch gewesen sei.

⁸¹ Ihr Umfang fiel schon W. GURLITT [A. 35], 5 auf: "zu diesen uns überflüssig erscheinenden Zusätzen [muß] im Plane des Verfassers eine dringendere Nöthigung vorgelegen haben, als wir zuzugestehen geneigt sind."

⁸² Daraus läßt sich kaum der Schluß ziehen, daß Pausanias ein Wissen von diesen Dingen bei seinem Publikum voraussetzte und mit dem Motiv der Belehrung nur spielte, wie E. BISCHOFF [A. 36], 96 meint, der I 6, 3 (Perdikkas) für die Einführung einer deutlich als bekannt vorausgesetzten Person zitiert, auf die fehlenden Ortsangaben für Schlachten verweist (Ausnahme I 10, 2; 11, 4; 16, 2), und darauf, daß zwischen zwei Sätzen vier oder zehn Jahre liegen können (I 6, 4; 9, 6; ὅσπερ in 16, 1 = 15 Jahre); vgl. die etwas distanzierte Stellungnahme von O. REGENBOGEN [A. 26], 1068.

⁸³ H. L. EBELING [A. 77], 138; vgl. zum Nachweis der Benutzung in einer Encyclopädie *Suda*, vol V, p. 117 Adler.

⁸⁴ II 21, 6; zum Datum im 3. Jhrdt. vgl. W. AMELING, *Karthago* (München 1993), 4 A. 16.

⁸⁵ Y. LAFOND [A. 62], 38 A. 26 sagt, aus der Art von Pausanias' Polybios-Benutzung werde klar, daß Polybios damals wenig verbreitet gewesen sei. Cf. K. ZIEGLER, *RE* XXI 2 (1952), 1574 zu Polybios bei Appian und Athenaios; PACK² 1433 ein Polybios-Papyrus aus dieser Zeit.

⁸⁶ F. RÜHL, *Jb. class. Philol.* 1883, 33ff.; nicht ausgeschlossen von M. ERRINGTON, *Philopoemen* (Oxford 1969), 238.

⁸⁷ R. URBAN [A. 44], 40 A. 165 zur Autobiographie; ansonsten Nachweise bei Chr. HABICHT [A. 19], 96; vgl. auch O. REGENBOGEN [A. 26], 1071ff.

haben muß, zeigt die Qualität mancher Nachricht : vieles, vor allem prosopographische Details, ließ sich auf Grund epigraphischer Überlieferung verifizieren⁸⁸. Es gibt keinen Grund für die oft formulierte Annahme, daß Pausanias alles aus zweiter Hand, aus kaiserzeitlichen Kompendien übernommen habe⁸⁹.

Obwohl er sich sehr bemühte, war Pausanias natürlich auch ein Opfer dieser allgemeinen Unwissenheit, und hier liegt der Grund für manche Auslassung, manche Fehler und Flüchtigkeiten, die man als solche ja nicht leugnen kann⁹⁰. Die Beschaffung von Quellen dürfte nicht immer leicht gewesen sein, und ebenso schwer dürfte manchmal die richtige Einordnung des Ermittelten gewesen sein. Fehler häufen sich dort, wo er keiner konkreten schriftlichen Quelle folgt, wo Kleinigkeiten aus dem Gedächtnis zitiert werden; bei ausführlicherer Erzählung hat man bestenfalls mit einer bewußten Umformung des Materials zu rechnen⁹¹.

Entsprechend seiner Zielsetzung bietet Pausanias ein "hinreichend vollständiges" Bild der Geschichte Griechenlands vom Tod Alexanders bis in die Mitte des 2. Jhrdts. v. Chr.⁹² – wenn er dabei manchmal eine Geschichte nur andeutet, so geschieht dies bewußt⁹³: dann handelt es sich um Dinge, die nicht in den Bereich der 'Ελληνικά gehören, wie Pausanias sie definiert, sondern beispielsweise Kleinasien betreffen. Es geht also – wie eigentlich

⁸⁸ Chr. HABICHT [A. 19], 82ff. zur hell. Prosopographie bei Pausanias.

⁸⁹ Nicht annehmbar ist auch die Behauptung von D. FEHLING, *Herodotus and his Sources* (Leeds 1989), 157; 158f.; 160f. u.ö., daß die Quellenangaben bei Pausanias fiktiv seien.

⁹⁰ W. S. FERGUSON, *Hellenistic Athens* (London 1911), 464 hebt hervor, wie schlecht Pausanias selbst über die Geschichte Athens informiert war; allgemein zu seinen Fehlern : Chr. HABICHT [A. 19], 96f.; zu Fehlern bezüglich der Ptolemäer s. R. A. HAZZARD, *ZPE* 93 (1992), 52ff.

⁹¹ Wesentlich kritischer : P. LÉVÊQUE, *Pyrrhos* (Paris 1957), 67ff.; G. NACHTERGAEL, *Les Galates en Grèce et les Sotéria de Delphes* (Bruxelles 1977), 85 A. 279. Vgl. hier 147 ff.

⁹² E. BISCHOFF [A. 36], 103.

⁹³ I 20, 4 : πρόφασις μὲν δὴ δι' ἦντινα Ῥωμαίοις ἐπολέμησε καὶ ὃν τρόπον ἐς τὴν Ἀσίαν διέβη καὶ ὅσας ἢ πολέμῳ βιασάμενος πόλεις ἔσχεν ἢ φίλας ἐποίησατο, τάδε μὲν τοῖς ἐπίστασθαι τὰ Μιθριδάτου θέλουσι μελέτω ἐγὼ δὲ ὅσον ἐς τὴν ἄλυσιν τὴν Ἀθηναίων ἔχει δηλώσω. I 25, 6 : τὰ δὲ ἐς Ἀθηναίους ἐπέξεισί μοι μόνα ὁ λόγος.

selbstverständlich – von Anfang an nicht darum, den gesamten Bereich der hellenistischen Geschichte erneut zu präsentieren, sondern nur um die Fakten, die in dem von Pausanias ausgewählten Gebiet historisch wirksam wurden.

Seinen Geschichtsabriß hat Pausanias in Exkursen über das ganze Werk verstreut, aber die ausführlichsten und kohärentesten Erzählungen stehen im I. und VII. Buch : bis in die Anfänge des 3. Jhrdts. ist Athen noch der Protagonist des alten Griechentums. Der Abriß der Diadochenzeit ersetzt so im I. Buch die historischen Einleitungen der anderen Bücher, was zeigt, wie repräsentativ Athen in der Vorstellung des Pausanias ist. Nachdem aber die Schwäche Athens manifest geworden war, nachdem es den Athenern trotz aller Anstrengungen, die der Stadt zur höchsten Ehre gereichten⁹⁴, nicht gelang, die makedonischen Könige abzuwehren, übernehmen die Achaier diese Rolle.

Neben der Erklärung der Monumente, zu denen die Exkurse über hellenistische Geschichte ja auch dienen, will Pausanias mit seinem Insistieren auf dieser Epoche didaktisch wirken. Wollen wir aber das Füllen einer Lücke nicht zum reinen Selbstzweck erklären, so muß er in der hellenistischen Geschichte – ganz im Gegensatz zu seinen Zeitgenossen – tatsächlich ein ἀξιόλογον gesehen haben. Damit kommen wir zum nächsten Punkt : was hat Pausanias von dieser Epoche gehalten?

5. Der Zweck der hellenistischen Geschichte bei Pausanias

Die politische Entwicklung zum monarchisch regierten, territorialen Flächenstaat – für uns eines der wesentlichen Charakteristika des Hellenismus – wird von Pausanias nicht völlig abgelehnt. Finden wir bei Autoren wie Plutarch oder Aristides ein durchweg negatives Bild hellenistischer Könige, so wertet Pausanias differenzierter. Er beurteilt die Monarchen und Dynastien nach ihrer Haltung zu dem Gegenstand seiner Arbeit, dem

⁹⁴ Philattizismus liegt auch darin, daß er sein Werk mit Athen beginnt. Dio Chrys. *Or.* I 2 (II 98 v. Arnim) : Athener u. Spartaner ἀκρως Ἕλληνες.

alten Griechenland⁹⁵. So kann er bei Ptolemaios Keraunos hervorheben, daß dieser als erster König gegen die Galater gekämpft habe (I 16, 2), tauchen die meisten Dynastien in seinem Bericht nur auf, wenn sie stiftend oder helfend in die Geschichte Griechenlands eingriffen. Vor diesem Hintergrund war es nicht schwer, zu einem positiven Bild der hellenistischen Monarchien zu gelangen.

Einzig ausgenommen von dem positiven Bild sind Philipp, Alexander und die Antigoniden – die eben als einzige wirklich in Griechenland herrschten und die Griechen unterdrückten (bezeichnenderweise gilt die einzige positive Bemerkung über einen Antigoniden Demetrios Poliorketes – anläßlich der Befreiung Athens von Kassander)⁹⁶. Wer immer sich zum Widerstand gegen die makedonische Herrschaft in der Zeit nach Alexander aufraffte, tat dies für ganz Griechenland: so wird z. B. Leosthenes zum Wohltäter ganz Griechenlands⁹⁷.

Philipp und Alexander, die ersten makedonischen Könige, die über Hellas herrschten, markieren einen deutlichen Einschnitt in der Geschichte. Dieser Einschnitt konnte auf doppelte Weise gesetzt werden: Alexanders Größe wird mit dem folgenden Niedergang kontrastiert – oder aber in gut demosthenischer Tradition: Alexander und Philipp sind Auslöser und Urheber dieses Niederganges⁹⁸. Positive wie negative Tradition stehen bei

⁹⁵ Plut. *Arist.* 6; *De Alex. M. fort. aut virt. or.* II 5, 338 C etc. s. G.J.D. AALDERS [A. 64], 22f.; Aristid. *Or.* XXVI (*Rom.*), 27 K. – Haltung zu Griechenland: Chr. HABICHT [A. 19], 109.

⁹⁶ I 25, 6: φιλοτιμίας πρὸς τὸ Ἑλληνικὸν διακείμενος. Dieselbe Haltung zu Demetrios bei Plutarch: *Demetr.* 8, 1ff.; *Ant.* 89, 3; *Reg. et imper. apophth.*, *Antig.* 16, 182 E-F. Die Frontstellung Antigoniden – Athen findet sich bezeichnenderweise schon I 1, 1, ebenso die ptolem. Hilfe für Athen. – Ein schönes Beispiel der Ablehnung der Antigoniden bei Chr. HABICHT, *CIAnt* 3 (1984), 51: Pausanias VIII 8, 11 nennt Mantinea, das zur betreffenden Zeit aber, wie er gut wußte, Antigoneia hieß: "in all likelihood, he was reluctant to call a Greek city by a name derived from the Macedonian oppressors of Greece".

⁹⁷ I 25, 5: ὑπῆρχε δὲ οἱ καὶ πρὸς πάντας εὐεργεσία τοὺς Ἕλληνας. *Ibid.* 3 zur Behandlung Athens durch die Makedonen: Ἀθηναίους δὲ λόγῳ συνθέμενος, ἔργῳ σφᾶς μάλιστα ἐκάκωσε.

⁹⁸ Dieser Gedanke z.B. bei etlichen Zeitgenossen Pausanias: App. *Praef.* 8, 31; Philostr. *VA* VII 3, p. 256 Kayser; 37 p. 291 Kayser; Aristid. *Or.* XXIII 51 Keil; Max. Tyr. 41, 3a; Dio Chrys. *Or.* XXXIII 26 (I p. 304 v. A.); s. J. PALM [A. 1], 64; J. TOULOUAKOS [A. 65], 63. Wichtig hier auch das Urteil Plut. *Dem.* 3, 4 über Demosthenes und Cicero: ἅμα δὲ παυσανμένη τῇ τῶν πολιτῶν ἐλευθερίᾳ τὸν βίον συγκαταστρέψαντας.

Pausanias nebeneinander : er schreibt beiden große Taten zu – sagt aber andererseits, daß die Ehrungen der beiden Schmeicheleien der Menge gewesen seien⁹⁹. Dieselbe Uneinheitlichkeit in der Beurteilung Philipps und Alexanders findet sich auch, wenn Pausanias im I. Buch jeden λόγος über einen Diadochen mit dem Tod Alexanders beginnt, also 323 als epochales Datum versteht¹⁰⁰, aber trotzdem voller Überzeugung erklärt, das Unglück aller Griechen habe bei Chaironeia begonnen¹⁰¹.

Dies Unglück dauerte an : Antipater und Kassander setzten die Arbeit Philipps und Alexanders fort, so daß zur Zeit des Galliereinfalles kein Staat mehr stark genug war, die Leitung Griechenlands zu übernehmen¹⁰². Die Gründung des achaischen Bundes ist für Pausanias noch einmal ein deutlicher Einschnitt¹⁰³; die Achaier lösen Athen ab, dessen Schwäche jetzt so groß ist, daß es römische Hilfe gegen Philipp in Anspruch nehmen muß (VII 7, 7)¹⁰⁴. Durch die Achaier gibt es immerhin einige Lichtblicke :

⁹⁹ I 9, 4 : τούτοις μείζονα ὑπήρχε πως ἢ ἄλλον πάρεργα εἶναι λόγου. ... (γεγόνασιν αἱ δορεαὶ) Φιλίππῳ δὲ καὶ Ἀλεξάνδρῳ κολακεῖα μᾶλλον ἐς αὐτοὺς τοῦ πλήθους. VIII 7, 5 : Φιλίππον δὲ βασιλέων μὲν τῶν πρὸ αὐτοῦ καὶ ὅσοι Μακεδόσι γεγόνασιν ὕστερον, τούτων μὲν πείθοιτο ἂν τις μέγιστα αὐτὸν ἔργα ἐπιδείξασθαι – und es folgen einzig abträgliche Bemerkungen.

¹⁰⁰ E. BISCHOFF [A. 36], 96; Pausanias I 6, 2; 9, 5; 16, 1; 25, 5; besonders bezeichnend ist die Einleitung zu Pyrrhos : οὗτος ὁ Πύρρος Ἀλεξάνδρῳ προσῆκεν οὐδὲν εἰ μὴ ὅσα κατὰ γένος.

¹⁰¹ I 4, 1; 25, 3 : τὸ ἀτύχημα τὸ ἐν Χαιρωνείᾳ ἅπασιν τοῖς Ἑλλήσιν ἦρξε κακοῦ καὶ οὐχ ἥκιστα δούλους ἐποίησε τοὺς ὑπεριδόντας καὶ ὅσοι μετὰ Μακεδόνων ἐτάχθησαν. Unglück also auch für die Verräter an der gemeinsamen Sache (der Gedanke noch deutlicher in IV 17, 4f.; VII 15, 6; IX 6, 5). VII 6, 5 : die Achaier nehmen am lamischen Krieg nicht teil, weil sie von der Niederlage bei Chaironeia noch zu schwach sind. S. auch I 18, 8 : Isokrates stirbt aus Kummer nach Chaironeia (Parallelen bei FRAZER [A. 42], II 183f.).

¹⁰² O. REGENBOGEN [A. 26], 1070. Pausanias I 4, 1 : οἱ πολλοὶ τῶν Ἑλλήνων ἐς τὴν ἔφοδον ἡσυχάζον τῶν βαρβάρων, ἅτε ὑπὸ Ἀλεξάνδρου μεγάλως καὶ Φιλίππου κακωθέντες πρότερον· καθύλε δὲ καὶ Ἀντίπατρος καὶ Κάσσανδρος ὕστερον τὸ Ἑλληνικόν, ὥστε ἕκαστοι δι' ἀσθένειαν οὐδὲν αἰσχρὸν ἐνόμιζον ἀπεῖναι τὸ κατὰ σφῶς τῆς βοηθείας.

¹⁰³ Deutlich in VII 7, 1 : Ἑλλήνων δὲ οὐ τασσομένων τηνικαῦτα ἔτι ἐν κοινῷ, ἰδίᾳ δὲ ἐκάστων κατὰ σφῶς συνισταμένων, οἱ Ἀχαιοὶ μάλιστα ἴσχυον; 17, 2 ἅτε ἐκ δένδρου λελωρημένοι καὶ αἰῶν τὰ πλεῖονα, ἀνεβλάστησεν ἐκ τῆς Ἑλλάδος τὸ Ἀχαικόν.

¹⁰⁴ Die Passage ist in mehrfacher Hinsicht bezeichnend : 1. pro-attische Geschichtsfälschung, 2. trotzdem das Gefühl, dem Publikum eine Entschuldigung für das Verhalten Athens anbieten zu müssen, 3. Verbindung röm. Intervention mit der häufig herausgestellten Schwäche Griechenlands unter den Makedonen.

Pausanias teilt die allgemeine Bewunderung der Zeit für Arat von Sikyon, dessen Größe eben in der Zurückdrängung der makedonischen Könige lag¹⁰⁵. Dasselbe Gefühl bringt er Philopoimen entgegen, der als letzter Wohltäter Griechenlands genannt wird¹⁰⁶; nach ihm hörte Griechenland auf, hervorragende Männer hervorzubringen. Ganz bewußt zitiert Pausanias ein Epigramm, in dem Philopoimen als "rastloser Mehrer der Freiheit" gefeiert wird¹⁰⁷. Auch hier steht Pausanias nicht allein mit seiner Ansicht; er teilt sie mit Plutarch, der mit Philopoimen die Reihe seiner griechischen Biographien beendet¹⁰⁸.

Ἀρχὴ δέ σφισιν ἐγένετο κακῶν Περσεύς καὶ ἡ Μακεδόνων ἀρχὴ καταλυθεῖσα ὑπὸ Ῥωμαίων, sagt Pausanias über die Achaier (VII 10, 5). Der Fortgang des Niederganges wird als Schuld der Achaier dargestellt, personalisiert in Politikern wie Kallikrates und Kritolaos¹⁰⁹, deren Versagen in Vignetten vorgeführt wird. Pausanias betont schließlich die Ereignisse von 149-146, weil er in ihnen die endgültige Entwicklung zum Desaster sieht¹¹⁰ – ermöglicht durch das moralische Versagen griechischer Politiker.

Hier ist ein Tiefpunkt griechischer Geschichte erreicht¹¹¹; dergleichen hatte es noch nicht einmal unter Alexander gegeben (VII 10, 10). Auf den Untergang des achaischen Bundes läßt Pausanias sofort die Freiheitserklärung Neros und ihre Kassation durch Vespasian folgen. Anders als die meisten Griechen, die über Neros Freiheitserklärung schrieben, schützt er den Kaiser nicht;

¹⁰⁵ II 8, 1 : μέγιστα Ἑλλήνων ἐργασαμένου τῶν ἐφ' αὐτοῦ.

¹⁰⁶ Paus. VIII 52, 1; cf. 50, 4.

¹⁰⁷ Paus. VIII 52, 6; cf. 50, 3.

¹⁰⁸ Plut. *Philop.* 1, 7; cf. *Arat.* 24, 2 : der letzte der Griechen. Plut. *Flam.* 23, 2 wird die politische Situation z. Zt. Philopoimens als Ἑλλὰς φθίνουσα καὶ παρακμάσασα beschrieben. Vgl. J. PALM [A. 1], 64.

¹⁰⁹ E.g. II 1, 2 : αἴτιον δὲ τὸ συνέδριον τὸ Ἀχαιῶν ... μετέσχον τοῦ πολέμου τοῦ πρὸς Ῥωμαίους, ὃν Κριτόλαος ... παρεσκεύασε γενέσθαι ... ἀναπέισας.

¹¹⁰ Y. LAFOND [A. 62], 43

¹¹¹ Kein Grund für die Annahme von C. BEARZOT [A. 43], 19f., daß Pausanias die Herrschaft der Römer anders beurteile als die der Makedonen; s. vor allem VII 8, 2 : προεωρῶντο δὲ καὶ ὥς ἀντὶ Φιλίππου καὶ Μακεδόνων Ῥωμαῖοί τε σφίσι ἤκιοιεν καὶ τῷ Ἑλληνικῷ δεσπότηι προστάσσειν.

enthält sich auch jeden negativen Kommentars zur Anordnung Vespasians und erkennt die Analyse des Kaisers an¹¹² – was aber nicht bedeutet, daß er in der römischen Herrschaft einen positiven Wert sieht. Schon seine Darstellung der griechisch-römischen Auseinandersetzung im 2. Jhrdt. v. Chr. spart nicht mit Rom kompromittierenden Details, verstärkt diese vielmehr ganz bewußt gegenüber Polybios¹¹³.

Zu einfach wäre die Annahme, Pausanias habe den Hellenismus als Epoche des von fremden Invasoren, von Makedonen¹¹⁴ und Römern verschuldeten Untergangs gesehen. Die eigentliche Ursache für das beklagenswerte Phänomen liegt nämlich bei den Griechen selbst, ist nicht Chaironeia, sondern der peloponnesische Krieg (III 7, 11): καὶ ὁ πόλεμος οὗτος εἶπεν τὴν Ἑλλάδα ἐτι βεβηκυῖαν διέσεισεν ἐκ βάθρων, καὶ ὕστερον Φίλιππος ὁ Ἀμύντου σαθρὰν ἤδη καὶ οὐ παντάπασιν ὑγίη προσκατήρειπεν αὐτήν.¹¹⁵ Diese Ansicht ist wieder einmal nicht ausschließliches Eigentum des Pausanias, sondern findet sich bei einer Reihe Autoren seiner Zeit¹¹⁶.

Zur Zeit Konons war Griechenland schon mißhandelt, konnte aber noch einmal aufgerichtet werden (VIII 52, 4: κεκακωμένον δὲ ἤδη τὸ Ἑλληνικὸν ... ἀνεκτέσται)¹¹⁷. Entsprechend seiner

¹¹² So interpretieren auch E. BISCHOFF [A. 36], 103; Chr. HABICHT [A. 19], 124f.; Y. LAFOND [A. 62], 45.

¹¹³ M. SEGRE, *Athenaeum* N.S. 7 (1929), 483ff.; Y. LAFOND [A. 62], 40ff.

¹¹⁴ Gegensatz Makedonen – Griechen bei Pausanias I 25, 3: Ἀθηναίους οὐκέτι ἀνεκτὰ ἐφαίνετο εἰ τὸν πάντα χρόνον ἔσται ἐπὶ Μακεδόσι τὸ Ἑλληνικόν, ἀλλ' αὐτοὶ τε πολεμεῖν ὤρμητο καὶ ἄλλους ἐς τὸ ἔργον ἤγειρον. Dieser Gegensatz auch in II 1, 4; IV 28, 3; VI 5, 3: ὅτε καὶ τοῖς πᾶσιν Ἑλλήσι προσπαῖσαι δεύτερα ἐν τῷ πρὸς Μακεδόνας πολέμῳ παρεσκεύασεν ὁ δαίμων. Pausanias" Verständnis der Ἑλληνικά schließt Thessalien und Makedonien ebenfalls aus. Vgl. A. 98 für weitere Stellen, in denen die Fremdherrschaft der Makedonen mit der der Perser verglichen wird.

¹¹⁵ VIII 52, 3: τοὺς δὲ ἐπὶ τοῦ Πελοποννησιακοῦ πρὸς Ἀθηναίους πολέμου, καὶ μάλιστα αὐτῶν τοὺς εὐδοκμήσαντας, φαίη τις ἂν αὐτόχειρας καὶ ὅτι ἐγγύτατα καταποντιστὰς εἶναι σφῶς τῆς Ἑλλάδος.

¹¹⁶ Hdn. III 2, 8; cf. Plut. *Cim.* 19, 3f. Kritik an Sparta und Athen, Dion. Hal. *Ant.* XIV 6, 5.

¹¹⁷ Vgl. III 9, 2: Ἀθηναίους δὲ ἦν μὲν ἡ πρόφασις ἐκ τοῦ Πελοποννησίων πολέμου καὶ ἐκ νόσου τῆς λοιμώδους οὐπὼ ἐπανάκειν τὴν πόλιν ἐς τὴν πρότερον οὖσαν εὐδαιμονίαν – ebenfalls über die Zeit Konons gesagt.

Einschätzung der Zeit kann Pausanias dann Konon und Epaminondas unter die allgemeinen Wohltäter Griechenlands zählen – und wird die Schlacht von Leuktra zum großartigsten Sieg von Griechen über Griechen¹¹⁸. Derselbe Sieg von Leuktra wird aber in einem anderen Zusammenhang auch als Beginn griechischer Schwäche gewertet : damals sei die Macht der Spartaner erschüttert worden, und die Gründung von Megalopolis habe sie endgültig daran gehindert, ihre alte εὐδαιμονία wiederzuerlangen (VII 6, 8f.)¹¹⁹ – was spartanische Hilfe gegen den Galliereinfall verhinderte.

Pausanias äußert sich mehrfach über die Gründe für den Niedergang Griechenlands und kontrastiert ihn mit den früheren Leistungen der Hellenen. Die großen historischen Erfolge der Griechen beruhten auf ihrer Einigkeit, was er vor allem am Perserkrieg demonstriert¹²⁰. Daher sind die εὐεργέται τῆς Ἑλλάδος nicht diejenigen, die für ihre Heimat etwas geleistet hatten, sondern die für alle Griechen etwas taten; der Katalog der Wohltäter ist nach diesem Kriterium aufgebaut – wie auch die entsprechende Negativ-Auslese¹²¹.

Solche Vorstellungen von der Einigkeit aller Hellenen, die wir ruhig Panhellenismus nennen dürfen, sind im 1. und 2. Jhrdt. n. Chr. ein allgemeines Zeitphänomen¹²². Pausanias versucht, diese Gedanken als Schlüssel für sein Verständnis der griechischen Geschichte zu benutzen, indem er sie in ein einfaches Schwarz-Weiß-Schema umsetzt. Gut ist, was allen Griechen nutzt, schlecht ist, was ihrer Eintracht schadet – wobei Panhellenismus und Philattizismus Hand in Hand gehen : der so schädliche

¹¹⁸ IX 6, 4 : ἐπιφανεστάτην νίκην, ὅποσας γενομένας Ἑλλησιν ἴσμεν κατὰ Ἑλλήνων. Vgl. auch IX 13, 11 u. IV 26, 4, wo Leuktra noch in einen anderen Kontext gestellt wird : τὸ ἀτύχημα ὀφειλόμενον ἐκ παλαιού. Vgl. IV 23, 3ff. : der Messenier Aristomenes bei Leuktra. Vgl. ansonsten zu Leuktra Plut. Ages. 29, 1f.; Diod. Sic. XV 56, 3.

¹¹⁹ Vgl. schon III 6, 1.

¹²⁰ J. ELSNER [A. 34], 247. Vgl. III 12, 6 : der Sammelplatz für den Krieg gegen Troja oder die Perser heißt : Hellenion.

¹²¹ VIII 52, 1ff. resp. VII 10, 4f. – C. ROBERT [A. 20], 15 A. 1 hat sicher Recht, wenn er im Hintergrund dieser Listen die diversen Canones sieht.

¹²² E. g. J. TOULOUMAKOS [A. 65], 40ff. Zum «patriotismo panellenico» bei Pausanias e.g. M. SEGRE [A. 24], 223ff.

peloponnesische Krieg wird einzig den Feinden Athens zugeschrieben¹²³, und was bei anderen keine Rechtfertigung fände, das wird für Athen mit Hinweis auf die Unterdrückung durch die Makedonen gerechtfertigt¹²⁴. Daß er mit seiner Idee von Panhellenismus, die die Loyalität gegen die Heimat zu Gunsten der Loyalität gegen Griechenland aufhebt, eine unrealistische, in der Kaiserzeit entstandene Vorstellung auf die Vergangenheit projiziert, bedarf keiner Betonung.

Letztlich ist es also die Uneinigkeit der Hellenen, die zu ihrem Untergang führte¹²⁵. Wichtig ist aber wieder, daß sich der griechische Niedergang durch Zwietracht nicht auf den Hellenismus beschränkt, sondern bereits früher am Werk war. Philipp markiert zwar einen Höhepunkt unter den Politikern, die andere Griechen zum Vaterlandsverrat aufstachelten¹²⁶, auch der Untergang der Achaier wird – nach Pausanias – durch Uneinigkeit eingeleitet – doch ist dies kein einzigartiges und neues Vergehen in der griechischen Geschichte, sondern war bereits vor dem 2. Jhrdt. vielfach belegt¹²⁷. Die ersten schließlich, die die griechische Einheit durch Bestechung und Verrat zerstörten, waren die Spartaner während der messenischen Kriege¹²⁸.

¹²³ Pausanias VIII 52, 3 mit M. SEGRE [A. 24], 230. In dieselbe Richtung geht es auch, wenn die Arkader VIII 6, 3 sich aus Furcht vor Sparta nicht an der Abwehr der Gallier beteiligen können.

¹²⁴ Oropos – wo M. SEGRE [A. 24], 229 A. 131 wohl richtig gesehen hat, daß Pausanias an keinen spezifischen maked. Krieg denkt; Rechtfertigung Athens stammt als Erfindung von Pausanias. S. auch Y. LAFOND [A. 62], 32 A. 12. Vgl. oben zur Rolle Athens beim Ausbruch des 2. makedonischen Krieges.

¹²⁵ Ähnliche Gedanken in App. *Praef.* 8, 30, vor allem aber 10, 42, wo das Reich der Ptolemäer durch Bürgerkriege zerstört wird.

¹²⁶ Demonstriert am Beispiel von Elis, wo Philipp II. τοὺς δυνατοὺς verdarb, so daß es zu einer στάσις und danach zum Bürgerkrieg kam (IV 28, 4). VIII 27, 10: Φίλιππον δὲ τὸν Ἀμύντου καὶ Μακεδόνων τὴν ἀρχὴν οὐχ ἥκιστα αὐξήθηνα τὸ ἔχθος τὸ Ἀρκάδων ἐς Λακεδαιμονίου ἐποίησε. S. ferner VII 10, 3. – Philipp V. setzt das Verhalten fort, VII 7, 5.

¹²⁷ VII 10, 1: τολμημάτων δὲ τὸ ἀνοσιώτατον, τὴν πατρίδα καὶ ἄνδρας προδιδόναι πολίτας ἐπὶ οἰκεῖους κέρδεσιν, ἔμελλε καὶ Ἀχαιοὺς κακῶν ἄρξειν, οὔποτε ἐκ τοῦ χρόνου παντὸς τὴν Ἑλλάδα ἐκλιπόν. Die frühesten der folgenden Beispiele stammen dann aus der Perserzeit. Vgl. auch V 4, 6: φθειρομένης τότε δὴ μάλιστα τῆς Ἑλλάδος ὑπὸ ἐμφυλίων στάσεων καὶ ὑπὸ νόσου λοιμῶδους.

¹²⁸ IV 17, 4ff. Cf. VIII 5, 13.

Uneinigkeit in allgemein-griechischen Angelegenheiten ist ein moralisches Versagen, wie Pausanias am Beispiel der Arkader zeigt : weil sie die Griechen bei Chaironeia im Stich gelassen hatten, wurden sie am gleichen Platz von den Römern geschlagen (VII 15, 6). Pausanias bezeichnet dies als ἐκ θεῶν δίκη τῶν Ἑλληνικῶν. Selten können frühere Vergehen gesühnt werden¹²⁹, dagegen ist es ein häufig exemplifizierter Gedanke¹³⁰, daß sich frühere Fehler und Vergehen rächen. Ich will nur zwei Beispiele nennen : nach der Schlacht von Sellasia gelang es den Messeniern Sparta einzunehmen¹³¹, und das Ende Sullas ist die gerechte Vergeltung für seine Behandlung Athens (IX 33, 6). Wäre schließlich Philipp ein ἀνὴρ εὖορκος gewesen, οὐκ ἂν οὕτω δίχα λόγου δοκεῖ μοι θεῶν τις Ἀλεξάνδρου τε ὁμοῦ τὸν βίον καὶ ἀκμὴν τὴν Μακεδόνων σβέσαι¹³².

Es dürfte deutlich geworden sein, daß der Hellenismus für Pausanias zwar eine Zeit des Niedergangs ist – aber eine Reduktion einzig auf diesen Aspekt wäre verfehlt, da auch die hellenistischen Griechen noch großer Taten fähig waren: den Sieg über die Galater stellt Pausanias noch über die Persersiege, und es ist ein dauernder Ruhmestitel der Athener, trotz ihrer Schwächung durch die Makedonenherrschaft zur Rettung der Griechen ausgezogen zu sein.

Wenn Hellas trotzdem von der alten Größe herabsinkt, so ist dies das Werk der Dike. Im Hellenismus kommt ein Prozeß an sein Ende, der schon früher begonnen hatte : die mangelnde moralische Integrität griechischer Politiker hatte sich bereits in der großen

¹²⁹ Aber s. X 3, 4 : die Phoker wehren die Galater ab, um ihre früheren Vergehen zu sühnen.

¹³⁰ Vgl. II 9, 5 den allgem. Aphorismus in Anlehnung an Hes. *Op.* 265f. : τὸν ἐν ἄλλῳ βουλεύοντα ἄδικα, ἐς αὐτὸν πρῶτον τρέπειν; zur Dike bei Pausanias s. M. SEGRE [A. 24], 232; O. REGENBOGEN [A. 26], 1089. Ansonsten e.g. I 29, 11; 36, 3; VII 24, 6; IX 7, 3; 13, 5; 25, 9; 36, 8; X 4, 8; 38, 8.

¹³¹ IV 29, 9 : πέφυκε δὲ ἄρα ὡς ἐπίπαιν μεταπίπτειν τὰ ἀνθρώπινα. Vgl. V 4, 9 als weiteres Beispiel : die Eleer kämpfen zwar nicht bei Chaironeia, sind aber beim Feldzug gegen Sparta wegen ihrer alten Feindschaft gegen die Lakedaimonier auf der Seite Philipps.

¹³² VIII 7, 8; cf. 7, 5f., wo der Tod Philipps mit seiner Eidbrüchigkeit verbunden wird (τὸ ἐκ τοῦ θεοῦ μήνιμα).

Zeit Griechenlands gezeigt; sie bewirkte – im Verein mit griechischer *μανία*¹³³, Makedonen und Römern Hellas' Ende. Einzelne von Pausanias' Zeitgenossen mögen den peloponnesischen Krieg – oder andere Ereignisse griechischer Geschichte – ebenfalls negativ bewertet haben, aber keiner sah in dieser Weise das Kontinuum griechischer Geschichte, deren Ende schon in den Anfängen angelegt war¹³⁴. Für Pausanias ist dies eine Umsetzung einer mehrfach geäußerten, allgemeinen Ansicht ins Historische, daß nämlich die Gottheit den Menschen in jeder Sache gleichzeitig Gutes und Schlechtes beschert¹³⁵. Das von den Göttern verhängte Schicksal ist aber ganz unausweichlich, so daß letztlich auch der Fall Griechenlands von seiner Größe in die deplorable Lage der Gegenwart ganz unvermeidlich war¹³⁶.

6. Fallbeispiel : Der Galatereinfall (I 4; X 19, 5 - 23, 14)

Pausanias berichtet in zwei Exkursen vom Einfall der Galater nach Griechenland (280/79)¹³⁷. Zu Beginn des zweiten Exkurses

¹³³ VII 14, 6 mit H. HITZIG-H. BLÜMNER, *Pausaniae Graeciae descriptio* II 2 (Leipzig 1904), p. 798 *ad loc.*; J. PALM [A. 1], 65.

¹³⁴ Am nächsten kommt dem noch Hdn. III 2, 8 : ἀρχαῖον τοῦτο πάθος Ἑλλήνων, οἱ πρὸς ἀλλήλους στασιάζοντες αἰεὶ καὶ τοὺς ὑπερέχειν δοκοῦντας καθαιρεῖν θέλοντες ἐπύρχυσαν τὴν Ἑλλάδα. ἀλλὰ τὰ μὲν ἐκείνων γηράσαντα καὶ περὶ ἀλλήλοις συντριβέντα Μακεδόσιν εὐάλωτα καὶ Ῥωμαίοις δοῦλα γεγένηται.

¹³⁵ VII 17, 1 : διαπορθηθεῖσα ἐξ ἀρχῆς ὑπὸ τοῦ δαίμονος X 37, 4 : ὅτε ἀνθρώποις τοῦ δαίμονος ὁμοίως ἐπὶ ἔργῳ παντὶ καὶ ἀμείνω καὶ τὰ χειρὶν νέμοντος. VIII 33, 1f. : wenn das große Megalopolis heute in Ruinen liegt, θαῦμα οὐδὲν ἐποίησάμην, εἰδὼς τὸ δαιμόνιον νεώτερα αἰεὶ τινα ἐθέλον ἐργάζεσθαι, καὶ ὁμοίως τὰ πάντα τὰ τε ἐχρῶ καὶ τὰ ἀσθενῇ καὶ τὰ γινόμενά τε καὶ ὅπσοι ἀπόλλυνται μεταβάλλουσιν τὴν τύχην, καὶ ὅπως ἂν αὐτῇ παριστήται μετὰ ἰσχυρᾶς ἀνάγκης ἄγουσαν. Er führt dann eine Reihe bedeutender Städte der Vorzeit auf, die untergingen, um 33, 4 zu enden : οὕτω μὲν τὰ ἀνθρώπινα πρόσκαιρά τε καὶ οὐδαμῶς ἔστιν ἐχρῶ. In VIII 24, 14 zitiert er zustimmend *Ilias* XXIV 527f. : die Pithoi des Zeus.

¹³⁶ Pausanias I 5, 4 : ἀλλ' οὐδεὶς πόρος ἔστιν ἀνθρώπῳ παραβῆναι τὸ καθήκον ἐκ τοῦ θεοῦ. Der Gedanke von Aufstieg und Niedergang ist bei Pausanias letztlich herodoteisch, s. bes. Hdt. I 5, 4.

¹³⁷ Ein erstes Zeichen für die Bedeutung, die Pausanias diesem Ereignis beimißt ist die präzise Datierung, X 23, 14; sie entspricht nicht seinem sonst üblichen Verfahren, E. BISCHOFF [A. 36], 104. Y. LAFOND [A. 62], 42 A. 41 meint denn auch, Pausanias präsentiere den Galatereinkurs schon in I, um den Leser mit diesem mehrfach erwähnten, chronologischen Fixpunkt vertraut zu machen.

verweist er auf seine frühere Darstellung¹³⁸ und erklärt, er habe schon damals eine ausführlichere Erzählung im delphischen λόγος geplant¹³⁹. Einen entsprechenden Verweis gibt es in I nicht, obwohl das System der Vorverweise in diesem Buch bereits voll ausgebildet ist¹⁴⁰. Auch wenn eine gewisse Symmetrie zwischen I und X im allgemeinen nicht zu leugnen ist¹⁴¹, so gibt es doch keinen Anhaltspunkt in der Komposition von I, der als Bestätigung für die Aussage des Pausanias gelten könnte, den Exkurs in X bereits von Anfang an geplant zu haben¹⁴².

Eine Dublette vergleichbaren Umfangs gibt es im Werk des Pausanias sonst nicht; gerade ein Autor, der in eklektischer Manier Unbekanntes vorführen will, kann so nicht vorgehen. Der Anstoß ist derart groß, daß man in skrupelloseren Zeiten sogar daran dachte, den Exkurs in I ganz zu athetieren¹⁴³. Dabei ist dieser Exkurs durchaus in sich geschlossen und enthält die wesentlichen Elemente der Darstellung in X bereits *in nuce*¹⁴⁴; schwächer ist in X nur der Hinweis auf das Ende der Galater durch die Hand der Attaliden – aber auch der ist vorhanden, wenn auch außerhalb des Exkurses (X 15, 2). Der Exkurs in X ist also ausführlicher, bietet

¹³⁸ X 19, 5; vgl. auch 20, 5: καθὰ ἐδήλωσα καὶ ἐν τοῖς προτέροις τοῦ λόγου.

¹³⁹ X 19, 5: προάγειν δὲ ἐς τὸ σαφέστερον τὰ ἐς αὐτοὺς ἠθέλησα ἐν τῷ λόγῳ τῷ ἐς Δέλφους. G. NACHTERGAEL [A. 91], 26f. zum Fehlen des Verweises.

¹⁴⁰ Chr. HABICHT [A. 19], 19 mit den Verweisen auf VIII u. IX; cf. Id., 103.

¹⁴¹ D. MUSTI [A. 33], 274. Einen Anstoß empfand auch J.G. FRAZER [A. 42], II 72f., der aber daraus auf die getrennte Publikation von I schloss, das nicht mehr zurückgerufen werden konnte. Gegen G. NACHTERGAEL [A. 91], 150 kann man wohl hier schon sagen, daß es nicht die einfache Gelegenheit zu erneuter Herodot-Imitatio und zu erneuter Hervorhebung Athens gewesen sein dürfte, die Pausanias zur Dublette anregte.

¹⁴² Anders Chr. HABICHT [A. 19], 103: die Geschichte des Seleukos ende in I 16 mit der Ermordung durch Ptolemaios Keraunos – um in X 19, 7 ihre Fortsetzung mit dem Bericht über den Tod des Keraunos im Kampf gegen die Galater zu finden; s. aber I 16, 2: οὗτος ὁ Πτολεμαῖος ... ἐβασίλευσε Μακεδονίας, ἐς ὃ Γαλάταις πρώτος ὃν ἴσμεν βασιλέων ἀντιτάξασθαι τολμήσας ἀναιρεῖται ὑπὸ τῶν βαρβάρων. Das πρώτος ὃν ἴσμεν ist Hdt.-Reminiszenz.

¹⁴³ O. REGENBOGEN [A. 26], 1055, dessen entsprechende Bemerkung ich bibliographisch nicht verifizieren konnte. Die Querverweise zeigen, daß weder die eine noch die andere Stelle gestrichen werden darf.

¹⁴⁴ Geographica und Ethnographica, Hervorhebung Athens anlässlich der Abwehr der Gallier an den Thermopylen, göttliches Eingreifen in Delphi.

aber keine nennenswert andere Interpretation der Ereignisse. Zusammen mit dem Fehlen einer Vorankündigung¹⁴⁵ reicht die grundsätzliche Übereinstimmung der beiden Exkurse wohl, um Pausanias' Aussage in Frage zu stellen : der Exkurs in X war nicht von Anfang an geplant; über die Gründe seiner Abfassung kann einstweilen noch nichts gesagt werden.

Die Exkurse in I und X haben, wie gesagt, im Grunde dieselbe Tendenz : 1) Hervorhebung Athens, 2) Nachahmung Herodots und 3) der Vergleich des Galatereinfalles mit den Perserkriegen. Da dies durchweg bekannt ist, kann ich mich kurz fassen.

1) Auch außerhalb der beiden Exkurse hebt Pausanias hervor, daß die Abwehr der Galater an den Thermopylen eine Großtat Athens war¹⁴⁶. Die Tapferkeit des attischen Kontingentes wird hervorgehoben, darunter besonders die des jung gefallenen Kydias, der in Analogie zu den berühmten Toten der Perserkriege mit einem öffentlichen Epigramm geehrt wurde¹⁴⁷. Der Mut der Athener läßt sich nicht falsifizieren, die Rolle des Kydias sogar verifizieren,¹⁴⁸ aber mit völliger Sicherheit kann man bei den Verfälschungen der Tradition von pro-attischer Tendenz

¹⁴⁵ Pausanias schließt I 4, 6 mit einem kommentierenden Satz ab : ἐπάνεψι δὲ ἐς τὴν ἀρχὴν ὅθεν ἐξέβην τοῦ λόγου. Wenn es irgendwo eine Gelegenheit gab, auf eine spätere, vollständige Behandlung hinzuweisen, dann an dieser Stelle.

¹⁴⁶ VII 15, 3 : ἦν δὲ καὶ Ἀθηναίοις τὰ ἐς Γαλάτας οὐδὲν ἀφανέστερα ἐκείνων (scil. der spartanischen Perserabwehr an den Thermopylen) τολμήματα. Zum Philattizismus in diesem Bericht s. Chr. HABICHT, *Untersuchungen zur politischen Geschichte Athens im 3. Jhrdt. v. Chr.* (München 1979), 89 A. 11; C. BEARZOT [A. 43], 108.

¹⁴⁷ X 21, 5; zum Text des Epigrammes s. F. CHAMOUX, *REG* 101 (1988), 498f. mit Lit. G. NACHTERGAEL [A. 91], 85 A. 281 meint, Pausanias habe diese Tradition in Athen auf gelesen; M. SEGRE, *Historia* I 4 (1927), 28 A. 37 denkt an ein Stück attischer Periegese, die Pausanias nach X versetzt habe; er beruft sich hierbei zu Unrecht auf U. v. WILAMOWITZ, *Antigonos von Karystos* (Berlin 1881), 206 A. 31. Da das Denkmal z. Zt. Pausanias' bereits verschwunden war, halte ich Nachtergaels Annahme für ganz unwahrscheinlich, während Segres Vermutung voraussetzt, daß der Exkurs in X von Anfang an geplant gewesen wäre. Ich sehe nicht, weshalb wir nicht mit Chr. HABICHT [A. 146], 83 annehmen sollen, daß dies Epigramm aus dem hellenistischen Historiker stammt, der Pausanias hier zugrundeliegt.

¹⁴⁸ Sein Sohn Kybemis stellte den Antrag, die Soterien der Aitolier anzuerkennen, *IG* II² 680, und wurde in Delphi geehrt, *FD* III 2, 159; Schild und Epigramm setzen eine öffentliche Ehrung voraus, die natürlich in attischer Selbstdarstellung umschlägt, s. e.g. Chr. HABICHT [A. 146], 87; 88.

sprechen¹⁴⁹, vor allem bei der erfundenen Beteiligung attischer Trieren¹⁵⁰ und bei der Behauptung, die Athener hätten an den Thermopylen das Kommando über die griechischen Truppen gehabt.

2) Herodoteisches findet sich in wörtlichen Anspielungen wie in strukturellen Übereinstimmungen; Pate stand dabei aus naheliegenden Gründen vor allem Herodots Schilderung des griechischen Widerstandes an den Thermopylen¹⁵¹. Wenn man auch nicht jede bisher vorgebrachte Herodot-Reminiszenz in diesen Exkursen ernst nehmen muß, so besteht doch am Gesamteindruck kein Zweifel¹⁵². Pausanias stellt selbst die stärkste Verbindung her, indem er den herodoteischen Katalog des Griechenheeres an den Thermopylen mit dem griechischen Aufgebot gegen die Galater vergleicht, er vergleicht die keltische Trimarkisia mit den 'Unsterblichen' der Perser und die wunderbare Abwehr der Perser vor Delphi steht im Hintergrund der Abwehr der Galater¹⁵³. Auch strukturell gibt es Entsprechungen: der lange Exkurs über die Trimarkisia ist nicht nur wegen des abschließenden Vergleichs mit den 'Unsterblichen' in die Erzählung aufgenommen worden, sondern soll ihr auch das ethnographische Kolorit Herodots

¹⁴⁹ S. vor allem Chr. HABICHT [A. 146], 90ff.; G. NACHTERGAEEL [A. 91], 143ff.

¹⁵⁰ IG II² 680, ll. 11-13: ὁ δῆμος ἐξέπεμπε[ν] τοὺς τε ἐπιλέκτους καὶ τοὺς ἱππεῖς συναγωνιζομένους ὑπὲρ τῆς κοινῆς σωτηρίας. Das *argumentum e silentio* in Bezug auf die Trieren ist hier so stark, daß man eine att. Flotte bei den Thermopylen fast allgemein in das Reich der Phantasie verweist (anders allerdings F. CHAMOUX [A. 34], 156). R. FLACELIÈRE, *Les Aitolieus à Delphes* (Paris 1937), 96 A. 3 will mit W. W. TARN, *Antigonos Gonatas* (Oxford 1913), 150 A. 50 annehmen, Antigonos habe die Flotte an den Thermopylen aus dem Piräus gestellt – aber dann müßte man ihre Erwähnung unter dem Kontingent des Antigonos erwarten. Zum sachkritischen Einwand gegen jede Beteiligung von Trieren in der bei Pausanias geschilderten Form s. Chr. HABICHT [A. 146], 91 mit Lit.

¹⁵¹ S. vor allem F. REUSS, *Hieronymos von Kardis* (Berlin 1876), 8; 129f.; C. WERNICKE, *De Pausaniae Periegetae studiis Herodoteis* (Berlin 1884), 20ff.; 99; M. SEGRE [A. 147], 26ff.; G. NACHTERGAEEL [A. 91], 20ff.; 141f.; 147ff.

¹⁵² Zweifel habe ich beispielsweise an Pausanias X 22, 8 / Hdt. VII 213; 217 und an Pausanias X 22, 11 / Hdt. VII 218.

¹⁵³ Truppenkatalog: X 20, 1-5; Unsterbliche: X 19, 11 (τὰυτὰ ἐμοὶ δοκεῖν κτλ.). G. NACHTERGAEEL [A. 91], 37 A. 74 verweist auf die Rolle Pans bei Marathon (Hdt. VI 105f.) und den φόβος ... Παννικός der Galater in X 23, 7.

geben. Dasselbe gilt für das auswählende, eklektische Verfahren, das die Geschichte anderer Kriegsschauplätze zu Gunsten der – strategisch für den Zug auf Delphi nicht einmal besonders bedeutsamen – Kämpfe um die Thermopylen ausblendet¹⁵⁴.

3) Pausanias hebt mehrfach die Bedeutung des Galatersieges hervor und stellt ihn noch über den Sieg der Griechen in den Perserkriegen¹⁵⁵. Der Vergleich mit den Perserkriegen, schon in der Herodot-Imitatio angelegt, wird in der Darstellung weitergeführt, die die Aktion an den Thermopylen betont und die Schlacht vom Kap Artemision nachahmt¹⁵⁶; die Überlegenheit des Galatersieges kommt in der größeren Zahl von Kämpfern auf griechischer Seite zum Ausdruck. Die moralische Bedeutung dieser Leistung wird dadurch gesteigert, daß das Griechenland, das sie erbrachte, nicht mehr so einig und kräftig war, wie das Hellas des 5. Jhrdts.¹⁵⁷ Selbst die grauenhafte Schilderung der Einnahme von Kallion¹⁵⁸ wurde von Pausanias zu einem bestimmten Zweck aus seiner Quelle ausgehoben: er wollte die Größe der abgewendeten Gefahr betonen und seinen Satz illustrieren, daß es gegen die Galater – anders als in den Perserkriegen – wirklich um Sein oder Nicht-Sein ging¹⁵⁹.

¹⁵⁴ Das gilt vor allem für den aitolischen Kriegsschauplatz, weshalb Pausanias den Eurydamas als Strategen nur in der *Periegesis*, X 16, 4, erwähnt (s. aber auch VI 16, 1!). Cf. G. NACHTERGAEEL [A. 91], 145; 201.

¹⁵⁵ VII 15, 3 (s. A. 146); X 19, 5: ὅτι ἔργων τῶν ἐπὶ τοὺς βαρβάρους τὰ μέγιστα Ἑλλήσιν ἐνταῦθα (ταῦτα C. ROBERT [A. 20], 9 A.) ἦν (Roberts Konjekture ist, so weit ich sehe, von keinem Editor übernommen worden, wird aber übersetzt von P. C. BOL, in F. ECKSTEIN, *Pausanias, Reisen in Griechenland* III, Zürich 1989, 249); 19, 12: ἐώρων δὲ τὸν ἐν τῷ παρόντι ἀγῶνα οὐχ ὑπὲρ ἐλευθερίας γενησόμενον, καθὰ ἐπὶ τοῦ Μήδου ποτέ, οὐδὲ δοῦσιν ὕδωρ καὶ γῆν τὰ ἀπὸ τούτου σφίσιν ἄδειαν φέροντα ... ὡς οὖν ἀπολαλέναι ἢ δέον ἐπικρατεστέρους εἶναι ...

¹⁵⁶ M. SEGRE [A. 147], 28 A. 37.

¹⁵⁷ VII 18, 6; 20, 6 wird zweimal betont, daß von den Achaïern einzig die Patreer am Feldzug teilnahmen, was in diesen Kontext der griechischen Einheit gehört.

¹⁵⁸ Wildes und unzivilisiertes Kampfverhalten wird den Kelten allerdings auch sonst unterstellt, e.g. *Inscr. Prien.* 17, 9ff.; *Liv.* XXXVIII 47, 12; *Strab.* IV 4, 5, p. 198; *Diod. Sic.* V 29, 2ff.; 31, 3; 32, 6.

¹⁵⁹ X 19, 12 (zitiert in A. 155). Vgl. auch dort die Erwähnung von Erfahrungen der ersten Invasion: ἀλλὰ τὰ τε ἐς Μακεδόνας ... τὰ ἐπὶ τῆς προτέρας καταδρομῆς ... ἔτι σφίσιν ἐκεῖτο ἐν μνήμῃ.

Die Verbindung des Galaterkrieges mit den Perserkriegen des 5. Jhrdts wurde sofort nach der Abwehr der Galater hergestellt¹⁶⁰. Die Hervorhebung Athens gelangte aber nicht gleichzeitig in die Tradition, wie die Darstellung der attischen Rolle im eigenen, wohl 246 abgefaßten Dekret zur Annahme der delphischen Soterien zeigt¹⁶¹. Bei Pausanias bilden die drei Elemente : Perserkrieg - Erhöhung Athens - Herodot-Imitatio einen einzigen, einheitlichen Komplex¹⁶². Da die Hervorhebung Athens nicht zeitgenössisch ist, Pausanias aber wohl eine praktisch zeitgenössische Quelle benutzte, muß dieser einheitliche Komplex aus einer Überarbeitung der zeitgenössischen Quelle stammen.

Was kann man über die Quelle des Pausanias sagen, wenn man den gerade skizzierten Komplex von seiner Darstellung abzieht¹⁶³? Sie ist nah an den Ereignissen, gut informiert, detailliert und muß daher mehr geboten haben, als Pausanias überliefert¹⁶⁴: was wir haben, wurde von ihm bewußt und teilweise aus nachvollziehbaren Gründen ausgewählt¹⁶⁵. Schlüsse *e silentio* sind daher nicht

¹⁶⁰ C. BEARZOT [A. 43], 108 zitiert *PHamb.* inv. 381 in der Interpretation von A. BARIGAZZI, *RhM* 117 (1974), 221ff., dessen Auslegung allerdings, m.E. zu Recht, von H. LLOYD-JONES - P. PARSONS, *Suppl. Hell.* 958 nicht übernommen wurde ("temeraria"). Zeitgenössisch sind die delphischen Weihungen der Aitolier : die Schilde der Galater am Tempel als Parallele zu den Schilden aus der Beute von Marathon (Chr. HABICHT [A. 146], 42); die Weihung der aitol. Strategen als Parallele zum att. Marathondenkmal (R. FLACELIERE [A. 149], 109); die Ausstellung galatischer Waffen in der Stoa der Aitolier, ebenfalls in Nachahmung eines att. Weihgeschenkes (P. AMANDRY, *BCH* 102, 1978, 580; H. J. SCHALLES, *Untersuchungen zur Kulturpolitik der pergamenischen Herrscher im 3. Jhrdt. v. Chr.*, Tübingen 1985, 106f.). Seltsamerweise ist diese Tendenz ausschließlich bei den Aitolern zu beobachten und konzentriert sich ganz auf Delphi.

¹⁶¹ *IG II²* 680. Damit erledigt sich die Identifikation von Pausanias' Quelle mit Demochares, wie C. BEARZOT [A. 43], 111ff. vorschlug.

¹⁶² Zum Zusammenhang der drei Tendenzen s. e.g. Chr. HABICHT [A. 146], 92.

¹⁶³ Ich will hier nicht in den Fehler verfallen, auf die Suche nach einem Namen zu gehen (Übersicht bei C. BEARZOT [A. 43], 110f.), will aber doch sagen, daß mir Hieronymos von Kardia am wahrscheinlichsten erscheint, s. Chr. HABICHT [A. 19], 83 A. 72.

¹⁶⁴ Anders J. HORNBLLOWER [A. 69], 73 : Pausanias biete so viele Details, daß er nicht viel ausgelassen haben könne.

¹⁶⁵ Zu Trimarkisia und Kallion s. oben; O. REGENBOGEN [A. 26], 1056 sieht in der Trimarkisia allerdings einen Hinweis auf grammatisch-sprachliche Interessen.

möglich¹⁶⁶. Immerhin können wir der Quelle ein gewisses Interesse an Ethnographie zuschreiben, denn in ihr müssen ja die längeren Ausführungen zur Trimarkisia gestanden haben¹⁶⁷; auch teilte die Quelle den im Hellenismus so verbreiteten Geschmack an der Darstellung von Grausamkeiten und pathetisch aufgeladenen Szenen¹⁶⁸; auch eine Vorliebe für extreme Peripetien ist zu beobachten¹⁶⁹.

Wichtiger als die Frage nach dem Quellenautor ist für uns die Frage, ob die Abänderungen und Verfälschungen – mithin der Komplex "Athen - Perserkriege - Herodot" – aus einer Zwischenquelle stammt oder von Pausanias selbst eingefügt wurde. Will man sich nicht die Ansicht zu eigen machen, gerade die Kohärenz der Tendenz sei Beweis für die Herkunft aus einer Zwischenquelle¹⁷⁰, so gibt es – außer Aprioris oder vorgefaßten Meinungen über die Arbeitsweise des Pausanias – keinen einzigen Grund für die Annahme einer solchen Zwischenquelle.

Für Pausanias als Bearbeiter der hellenistischen Grundquelle spricht besonders, daß wir jede einzelne der genannten Tendenzen bei ihm kennen: die Gegenwart Herodots in seinem Werk ist eine Binsenweisheit¹⁷¹, der überhöhende Vergleich des Galaterkrieges

¹⁶⁶ Diese – sichere – Prämisse läßt den größten Teil der Rekonstruktionen von C. BEARZOT [A. 43], 110 zusammenbrechen. Dasselbe gilt für ihre Überlegungen 109f., die aus der unterschiedlichen Auswahl von Fakten in I u. X auf unterschiedliche Quellen schließen.

¹⁶⁷ Auch die geographische Bemerkung I 4, 1 (οἱ δὲ Γαλάται οὗτοι νέμονται τῆς Εὐρώπης τὰ ἔσχατα ἐπὶ θαλάσσει πολλῇ κτλ.) könnte auf eine zeitgenössische Quelle zurückgehen, vgl. Call. *Del.* 174: ἀπ' ἐσπέρου ἔσχατόωντος, Fr. 379 Pfeiffer: ἀπ' ἐσπερίοιο θαλάσσης.

¹⁶⁸ Schön zu zeigen an der Einnahme von Kallion; zur Stadteroberung als Inbegriff des historischen πάθημα s. H. STRASBURGER [A. 65], II 985ff.; ein Schema bei Quint. *Inst.* VIII 3, 67ff. – Auch ohne auf die Theorie der tragischen Geschichtsschreibung zu rekurren, kann man Elemente wie τερατεία und ἐκκληζεις für typisch hellenistisch halten, s. e.g. die Kritik bei Plb. XV 34, 1; 36, 1ff. – S. vor allem aber Plb. II 56, 6ff., der am Beispiel der Einnahme Mantineias eine offenbar ganz ähnlich aufgeladene Darstellung des Phylarchos kritisiert; s. H. STRASBURGER, II 1001 zu ganz vergleichbaren Schilderungen bei Polybios.

¹⁶⁹ S. z.B. X 22, 7 das Ende der Übeltäter von Kallion und vgl. X 18, 7.

¹⁷⁰ In Ansätzen C. BEARZOT [A. 43], 111.

¹⁷¹ Einige Herodot-Reminiszenzen in den Galaterexkursen werden schon in der älteren Literatur auf Pausanias selbst zurückgeführt, F. REUSS [A. 151], 130; U. v. WILAMOWITZ [A. 147], 223 A. 44; M. SEGRE [A. 147], 26; G. NACHTERGAEEL [A. 91], 22.

mit dem Perserkrieg stammt aus der von ihm selbst verfaßten Einleitung, wird weiter in einem eigenen Zwischeneinschub betont (X 19, 12) und ist auch an Stellen des Werkes vorhanden, die nicht direkt auf die Quelle zurückgehen; die Rolle Athens in den griechischen Freiheitskämpfen wird von ihm auch sonst betont¹⁷². Einige Indizien zeigen uns Pausanias noch an der Arbeit: es gibt eine bezeichnende, wörtliche Parallele zu einer anderen Passage innerhalb der *Periegesis*¹⁷³. Wichtiger ist aber ein kompositorisches Detail: bereits Robert hatte beobachtet, daß Pausanias λόγοι aus seiner historischen Darstellung herausnahm, um sie zur Erklärung von Denkmälern zu verwenden; so erwähnte er in X den Galliereinfall bereits in der Geschichte von Phokis (3, 4) und Delphi (7, 1; 8, 3), ohne einen Exkurs daran zu knüpfen¹⁷⁴. Selbst in der delphischen Periegesis ist der Galaterexkurs nicht mit der ersten Weihung verbunden, die den griechischen Sieg feiert: erst beim vierten Mal wird die Geschichte erzählt¹⁷⁵. Dies hat seinen Sinn: nirgendwo ist die Verbindung von Galater- und Perserkrieg so deutlich, wie bei den parallelen Schildweihungen am Apollontempel. Da Pausanias die Stellung des Exkurses selbst bestimmte, ist diese Parallele von ihm bewußt hergestellt.

Die Beobachtung von Tendenzen, die Pausanias auch sonst zu eigen sind, der enge Zusammenhang dieser Tendenzen, schließlich die Verbindung mit dem im eigenen Namen gefällten Urteil – alles spricht gegen eine Zwischenquelle, für freie Setzung der Akzente

¹⁷² Athen und die Testfälle griechischer Freiheit: Chr. HABICHT [A. 19], 107f.; die Vergrößerung der attischen Rolle als Werk Pausanias', G. NACHTERGAEL [A. 91], 192f.

¹⁷³ In X 20, 5 wird den Athenern der Oberbefehl κατ' ἀξίωμα τὸ ἀρχαῖον gegeben, was seine Parallele in der Darstellung des lamischen Krieges hat, I 25, 5: πόλεως ἀξιώματι, wie M. SEGRE [A. 147], 26 hervorhebt.

¹⁷⁴ C. ROBERT [A. 20], 9.

¹⁷⁵ Vor X 19, 4 noch 15, 2; 16, 4; 18, 7. – Daux knüpft eine Reihe von Vorwürfen daran, daß der aitolische Stratege Eurydamos zwar in der Periegesis, aber nicht im Exkurs erwähnt wird, [A. 56], 166: «Le périégète ne semble pas s'être soucié de cette discordance, et peut-être il ne s'en est pas aperçu. Il accumule les détails, il juxtapose, d'un chapitre à l'autre, ses observations propres et les excursions les plus variées, mais son esprit n'est ni assez vigoureux ni assez critique pour faire ... les rapprochements qui caractérisent le véritable historien.» Es dürfte klar geworden sein, daß ich diese Folgerungen nicht ziehen kann.

und freie Bearbeitung durch Pausanias. Hieraus sind nun die Konsequenzen zu ziehen.

Pausanias hatte Zugang zu einer sehr guten, sehr detaillierten, quasi zeitgenössischen Quelle¹⁷⁶. Es kann kein Zweifel daran bestehen, daß er nicht aus dem Gedächtnis arbeitete, sondern unter direkter Benutzung der Vorlage: der präzise Katalog des griechischen Aufgebotes an den Thermopylen, das Epigramm für Kydias, die entlegenen, aber neuerdings durch Inschriften bestätigten prosopographischen Informationen¹⁷⁷ lassen daran keinen Zweifel.

Mit dieser Vorlage geht Pausanias frei um: am unwichtigsten dabei sind seine Ausblendungen, oder anders herum: seine Konzentration auf einige Themen (Thermopylen, Kallion, Delphi). Eine solche Auswahl, die ja teilweise durch seine Intentionen erklärt wird, ist das Recht des gestaltenden Schriftstellers. In dieser Art nutzt er denn auch die Periegeese, um seinem Stoff mittels Komposition einen historischen Bezug und eine Sinndeutung zu geben. Was nach heutigen Ansprüchen an die Arbeit eines Historikers weniger berechtigt ist, ist seine eigenwillige Bearbeitung des Stoffes: literarischer Absichten wegen verfügt Pausanias nach Gutdünken über historische Fakten, wir würden sagen: er erfindet. Von einem naiven λέγειν τὰ λεγόμενα ist Pausanias also weiter entfernt, als seine eigenen Angaben Glauben machen wollen¹⁷⁸. Dies ist eine deutliche Warnung vor unkritischer

¹⁷⁶ Anders J. HORNBLOWER [A. 69], 72: "compilations or abstracts of the imperial period." – Die übereinstimmenden Merkmale der Quelle in I u. X sprechen, neben der allgemeinen Wahrscheinlichkeit für die Identität der jeweils benutzten Quelle, C. ROBERT [A. 20], 10 A.; M. SEGRE [A. 147], 25 mit A. 48; D. MUSTI [A. 33], 274; zur Übereinstimmung der Tendenzen in I u. X s. dann noch G. NACHTERGAEEL [A. 91], 150.

¹⁷⁷ Chr. HABICHT [A. 19], 83ff. – In der Diskussion erklärte D. Knoepfler, daß sich der X 20, 3 genannte Boiotarch Lysandros inschriftlich nachweisen lasse.

¹⁷⁸ Pausanias VI 3, 8: ἐμοὶ μὲν οὖν λέγειν μὲν τὰ ὑπὸ Ἑλλήνων λεγόμενα ἀνάγκη, πείθεσθαι δὲ πᾶσιν οὐκ ἐστὶ ἀνάγκη. VIII 3, 6: λέγω δὲ τὰ λεγόμενα ὑπὸ Ἑλλήνων. II 17, 4: οὐκ ἀποδεχόμενος γράφω, γράφω δὲ οὐδὲν ἥσσω. I 14, 1: τὰ δὲ ἐς αὐτὸν ὅποια λέγεται, γράφω. Cf. IV 4, 3; VIII 2, 7. P. VEYNE, *Glaubten die Griechen an ihre Mythen?* (Frankfurt 1987), 117, spricht von einer "Nichteinmischungs doktrin in die öffentlichen Wahrheiten anderer" – aber genau davon ist man im Bereich der "normalen" Geschichte weit entfernt.

Benutzung, gleichzeitig aber ein Hinweis auf die Hierarchie seiner schriftstellerischen Werte.

Direkt sieht man die Hand des Pausanias am Werk, wo die Galater nach Kleinasien übersetzen (I 4, 5) : obwohl in Wirklichkeit nur locker verbunden mit dem Galaterzug nach Delphi, wie Pausanias in seiner Quelle lesen konnte (X 23, 14), nutzt er die Gelegenheit, über die Galatersiege der Attaliden zu sprechen¹⁷⁹. Die Attaliden vertrieben die Gallier von der Küste ins Innere des Landes, stellten Beute von den Galatern zur Schau und zeigten das Gemälde einer Galaterschlacht¹⁸⁰; diese Taten sind Ursache ihres Ruhmes, wie auch in X 15, 2f. noch einmal betont wird. Das alles stammt nicht aus der Quelle¹⁸¹, der eigentlich unnötige Übergang wird von Pausanias selbst hergestellt, der offenbar ein Interesse daran hatte, auf diese Leistung der Attaliden zu verweisen. Die eigene Herkunft aus Kleinasien dürfte einer der Gründe für das Interesse gewesen sein, doch ist es damit kaum getan.

Pausanias knüpft an attalidische Selbstdarstellung an, die auch

¹⁷⁹ G. NACHTERGAEEL [A. 91], 20f. A. 19 meint allerdings hier einen Widerspruch zu finden : in I seien einige Barbaren nach dem Zug auf Delphi nach Kleinasien übergesetzt, während in X klar gemacht werde, daß kein Galater die Expedition nach Griechenland überlebt habe. Dieser Eindruck entsteht aber nur durch die stark komprimierte Darstellung in I. Wenn Pausanias I 4, 5 sagt : Γαλατῶν δὲ οἱ πολλοὶ ναυσὶν ἐς τὴν Ἀσίαν διαβάντες, so ist dies ein starker Einschnitt, der in einer Ausgabe am besten durch einen Absatz markiert würde. Die Ordnung in I 4 ist so : I 4, 1 *init.* – ὀνομάζοντο allgemeine Angaben zu den Galatern, darauf bis I 4, 4 die Geschichte der συλλεγείσα δὲ σφίσι στρατία und als Komplement und Ergänzung in I 4, 5 die Geschichte des grösseren Galarterteiles, der nicht nach Delphi, sondern nach Kleinasien zog. Nur die starke und etwas ungeschickte Verkürzung der Quelle durch Pausanias läßt den Eindruck eines Widerspruches zu X entstehen. Cf. P. MORAUX, *IM* 7 (1957), 59 A. 8. Dieselbe Verbindung in X 15, 1f. : ἀγάλματα ... Αἰτωλῶν, ἥνικα σφίσι ἐξειργάσθη τὰ ἐς Γαλάτας, στρατίαν δὲ τὴν Κελτῶν, ὥς ἐκ τῆς Εὐρώπης διαβήσονται ἐς τὴν Ἀσίαν.

¹⁸⁰ Manchmal wird überlegt, ob dieses Gemälde nicht auf römischen Schlachtensarkophagen des 2. Jhrds. verwendet wurde, cf. E. KÜNZL, *Die Kelten des Epigonos von Pergamon* (Würzburg 1971), 4.

¹⁸¹ Pausanias I 4, 6 : τῆς τε Ἀσίας ἀρχῆς τῆς κάτω als Grund für die φήμη der Attaliden ist kurz nach dem Galatereinfall als Zusammenfassung nicht denkbar, sondern konnte wohl frühestens 188 gesagt werden. Am nächstliegenden ist es, hier Pausanias' eigenes Urteil zu sehen.

– wie man in Delphi sehen kann – von den Aitolern akzeptiert wurde¹⁸². Attalidischer und aitolischer Galatersieg wurden in Delphi in Parallele gesetzt, der aitolische Sieg war bereits mit den Persersiegen verglichen worden, der etwas spätere attalidische Sieg wird in denselben Zusammenhang gesetzt¹⁸³. Pausanias nahm seine Vorstellung von den großen Erfolgen der Attaliden aus einer pergamenischen Quelle : die Römer hatten die Erfolge der Könige bewußt verkleinert und die Bedeutung des Cn. Manlius Vulso herausgestellt, der als erster die Galater in ihre Schranken gewiesen haben soll¹⁸⁴. Pausanias akzeptierte die pergamenische Wertung, da er in einer überaus kurzen Würdigung der Attaliden den Galatersieg für ihre größte Leistung erklärt¹⁸⁵.

In Pergamon selbst übernahm Augustus nach der Rückgabe der parthischen Feldzeichen diese Tradition : im Jahr 20 wurde seine Monumentalstatue in das pergamenische Galateranathem eingefügt¹⁸⁶. Damit übernahmen die Römer auch die Perserkriegstraditionen; das Interesse an den Galaterweihgeschenken der Attaliden, die im 2. Jhrdt. kopiert wurden¹⁸⁷, dürfte ebenfalls in einen solchen Kontext von Traditionsübernahme

¹⁸² H.J. SCHALLES [A. 160], 106f.

¹⁸³ Das kleine attalidische Weihgeschenk in Athen parallelisiert die attische Amazonomachie, Marathon und den Sieg der Attaliden über die Galater.

¹⁸⁴ P. MORAUX [A. 180], 58ff.; zu Pausanias s. 59 A. 8.

¹⁸⁵ I 8, 1 über Eumenes : μέγιστον δέ ἐστίν οἱ τῶν ἐργῶν Γαλάτας γὰρ ἐς τὴν γῆν, ἣν ἔτι καὶ νῦν ἔχουσιν, ἀναφυγεῖν ἠνάγκασεν ἀπὸ θαλάσσης. Bei der Kürze der Würdigung kommt der Erwähnung des Galaterkrieges besonderes Gewicht zu. Neben anderem wird er auch in der abschließenden Würdigung des Attalos durch Polybios hervorgehoben, XVIII 41, 7. – Hier handelt es sich übrigens wieder um einen typischen Fall von Pausanias' Kompositionsart : in I 6, 1 wird ein Exkurs über Attalos und Ptolemaios versprochen; 3,5 Druckseiten lang wird die Geschichte der Ptolemäer erzählt, dann folgt nur noch der eine Abschnitt über die Attaliden : bewußte Ungleichheit.

¹⁸⁶ H.J. SCHALLES [A. 160], 54f.

¹⁸⁷ Das Datum ist unstritten, meist wird antoninische Zeit angenommen, Lit. bei E. KÜNZL [A. 180], 45 A. 9, der selbst p. 4 für trajanische Zeit argumentiert. Trajanisch oder frühantoninisch nach Fuchs, in W. HELBIG, *Führer durch die öffentl. Sammlungen ... Rom* (Tübingen 1972), III Nr. 256; R. WENNING, *Die Galateranatheme Attalos' I.* (Berlin 1978), 1 : hadrianisch; für caesarische Zeit spricht F. COARELLI, in *I Galli e l'Italia* (Roma 1978), 231ff.; danach B. VIRGILIO, *Gli Attalidi di Pergamo* (Pisa 1993), 32.

gehören, so daß man ein gewisses zeitgenössisches Interesse an den Galaterkriegen des 3. Jhrdts. annehmen darf.

Sucht man nach einem konkreteren Grund für das Interesse des Pausanias, so wird man auf den Kostobokeneinfall der Jahre 170/1 gelenkt¹⁸⁸. Über Elateia drangen die Kostoboken auf dem Landweg bis nach Eleusis vor¹⁸⁹, wo sie das Heiligtum verheerten¹⁹⁰. Daß dies Ereignis weit über Athen hinaus Resonanz fand, zeigt der *Eleusinius* des Aristides¹⁹¹. Darin klagt er über die Zerstörung eines Heiligtumes, das von allen früheren Invasionen der Barbaren unberührt geblieben war, und unter diesen früheren Invasionen nennt er zuletzt den Galatereinfall von 280/79¹⁹². Die Kostoboken sind – wie es in der Darstellung des Pausanias und seiner Quelle die Galater waren – κοῖνοι τῶν ὑπὸ γῆς καὶ ὑπὲρ γῆς θεῶν πολέμοι. Doch am Schluß steht bei Aristides der Vorwurf an alle Griechen, die Plünderung des Heiligtumes nicht verhindert zu haben (§ 13).

Vor diesem Hintergrund scheint mir das erneute Interesse des Pausanias, der ja in die eleusinischen Mysterien eingeweiht war¹⁹³, an der Abwehr der Galaterinvasion durch die vereinten Griechen verständlich zu werden. Die Kostobokeninvasion fällt genau in die Zeit zwischen der Abfassung von I und X. Nicht umsonst erwähnt Pausanias die Kostoboken einzig, um das Ehrenmal eines Griechen zu erklären, der in Abwehrkämpfen gegen die Barbaren gefallen

¹⁸⁸ Wichtigste Literatur: A. v. PREMERSTEIN, *Klio* 12 (1912), 145ff.; W. ZWIKKER, *Studien zur Markussäule* I (Amsterdam 1941), 168ff. Cf. B. GEROV, in *ANRW* II 6 (Berlin 1977), 118ff. Eine Inschrift aus Thespiäi, die manchmal auf die Abwehr der Kostoboken bezogen wurde, gehört in einen anderen Kontext, C. P. JONES, *GRBS* 12 (1971), 45–48.

¹⁸⁹ Elateia: Pausanias X 34, 5; Landweg: W. ZWIKKER [A. 188], 168.

¹⁹⁰ Zum archäologischen Befund s. K. CLINTON, in S. WALKER-A. CAMERON [A. 12], 64f.; etwas einschränkend D. GIRAUD, *ibid.* 74 A. 25.

¹⁹¹ *Or. XXII* Keil; s. etwa A. BOULANGER, *Aelius Aristide et la sophistique dans la province d'Asie au II^e siècle de notre ère* (Paris 1923), 329ff.

¹⁹² § 8: καὶ σιωπῶ Κελτοὺς τοὺς τὰ τελευταῖα ἐπεισκωμάσαντας τῇ Ἑλλάδι καὶ ὅσα τις τοιαῦτα προσθεῖη, ἐν ἅπασιν ἄθρον τὸ ἱερὸν διέφυγεν, μόνον τοίνυν καὶ ὑπόμνημα τῆς παλαιᾶς εὐδαιμονίας ἅμα καὶ σεμνότητος ἐλείπετο τοῦτο τῇ τε πόλει καὶ τῇ Ἑλλάδι.

¹⁹³ 138, 7; cf. ausführlich J. HEER [A. 45], 127ff.; J. ELSNER, *P&P* 135 (1992), 21f. Pausanias X 31, 11 impliziert die Vorstellung, daß die Griechen seiner Zeit (und wohl auch schon etlicher Jahrhunderte davor), es an der richtigen Verehrung der eleus. Gottheiten mangeln ließen.

war (X 34, 5), sich also dort vorbildlich verhalten hatte¹⁹⁴, wo die Griechen in ihrer Gesamtheit, laut Aristides, versagt hatten. Die Darstellung der Galaterinvasion soll die Leser des Pausanias zum Vergleich gegenwärtigen Versagens und panhellenischer Leistung selbst in Zeiten des Niederganges anregen.

Dies wäre nun in mehrfacher Hinsicht gegenwartskritisch¹⁹⁵: 1) den Römern gegenüber, die die Kräfte Griechenlands für ihre Germanenkriege nutzten¹⁹⁶, die aber nicht in der Lage waren, Griechenland und seine Heiligtümer zu schützen; 2) waren die erfolgreich abgewehrten barbarischen Invasionen früherer Zeiten "Testfälle der Freiheit"¹⁹⁷, so hat Griechenland in diesem Testfall versagt; 3) kritisch wohl auch gegenüber dem Panhellenion, das nur eine falsche Einheit der Griechen vortäuschte – eine Einheit die mit Pausanias' Konzeption von πάντα τὰ Ἑλληνικά wenig zu tun hatte¹⁹⁸. Diese Verbindung wird an der Plünderung von Eleusis durch die Kostoboken besonders deutlich: Eleusis war nicht nur ein wichtiges kulturelles Symbol der Zeit, sondern auch eng mit dem Panhellenion verbunden¹⁹⁹. Eines der wesentlichen Ziele dieses Panhellenions war es, griechische Vergangenheit und römische Gegenwart als einander ergänzende, nicht einander ausschließende Konzepte zu vermitteln²⁰⁰. Dies ist in vielfältiger Form akzeptiert worden, und ein großer Teil griechischen Lebens in der hohen Kaiserzeit beruht auf dieser Vorstellung. Die

¹⁹⁴ X 34, 2ff. werden weitere Beweise für das Verhalten der Elateier gegenüber fremden Invasoren angeführt (Perser, Kassander, Mithridates), so daß deutlich wird, in welchen Kontext Pausanias die Kostobokeninvasion stellt, mit der er den Abschnitt über Elateia beendet.

¹⁹⁵ Anders Chr. HABICHT [A. 19], 120.

¹⁹⁶ C.P. JONES [A. 188]; allerdings bin ich nicht sicher, ob den Griechen dieser Zusammenhang bewußt war.

¹⁹⁷ Chr. HABICHT [A. 19], 107f.

¹⁹⁸ C. BEARZOT [A. 35], 108ff. – Die Rolle des Panhellenions für Pausanias wird positiv gesehen bei K.W. ARAFAT [A. 59], 388.

¹⁹⁹ A.J. SPAWFORTH - S. WALKER, *JRS* 75 (1985), 100: "at least in the later Antonine period, the Panhellenion was closely linked with Eleusis."

²⁰⁰ A.J. SPAWFORTH - S. WALKER, *JRS* 76 (1986), 104.

Implikationen der gerade studierten Dublette zeigen, daß Pausanias dem nicht zustimmte.

7. Abschluß

An dem gerade vorgeführten Beispiel sahen wir, daß selbst Pausanias' Darstellung hellenistischer Geschichte einen konkreten Zeitbezug hatte, aber einen Zeitbezug, der nicht gerade populär gewesen sein dürfte. Pausanias lehnte Rom und seine Herrschaft in vielfältiger Form ab²⁰¹ – selbst wenn griechische Freiheit für ihn keine reale Alternative mehr war. Die Einsicht in die Notwendigkeit römischer Herrschaft bedeutet nicht gleichzeitig eine völlig kritiklose Haltung zu Rom : so protestiert Pausanias immer wieder gegen römischen Kunstraub, weil an die Kunstwerke λόγοι gebunden waren, so daß Kunstraub auch die Erinnerung vernichtete und einem Identitätsverlust Vorschub leistete²⁰² – einem Identitätsverlust, gegen den Pausanias ja gerade anschreiben wollte. Zur Ablehnung römischer Gegenwart gehört vielleicht auch seine Ablehnung des Kaiserkultes – so sie denn Wirklichkeit ist²⁰³. Aus der Unumkehrbarkeit der griechischen Geschichte folgt aber auch, daß Pausanias bei eigentlich negativem Rom-Bild doch immer wieder einmal einzelne Züge positiv werten kann : die Ausdehnung römischer Herrschaft²⁰⁴, den materiellen Aufstieg Griechenlands

²⁰¹ S. ALCOCK, *Graecia Capta* (Cambridge 1993), 216 : "worked to preserve a sense of Hellenic identity"; S. ALCOCK zitiert (p. 214) im selben Sinn ein unveröffentlichtes Ms. von J. ELSNER : "a guide to the formation of Greek religious identity as a resistance to the realities of Roman rule".

²⁰² S. GOLDMANN, in A. HAVERKAMP - R. LACHMANN (Hrsgg.), *Gedächtniskunst* (Frankfurt 1991), 149.

²⁰³ VIII 2, 5 wird oft als Kritik am Kaiserkult gewertet; e.g. H. FUCHS, *Der geistige Widerstand gegen Rom in der antiken Welt* (Berlin 1938), 50 A. 60; O. REGENBOGEN [A. 26], 1070; 1089f. M.E. ist dies nicht sicher; vgl. allgem. G. BOWERSOCK, *Entretiens Hardt* 19 (1973), 179ff.; er verweist u. a. auf A.D. NOCK, *CAH* X 489 A. 2, der zeigt, daß Plutarchs Kritik des hell. Herrscherkultes eben keine Kritik am Kaiserkult impliziert; zurückhaltend auch F. TAEBER, *Charisma* II (Stuttgart 1960), 522.

²⁰⁴ I 9, 5 : erst die Römer können sich die Thraker, das menschenreichste Volk, untertan machen, was früheren Imperien nicht gelang.

unter Hadrian²⁰⁵, den Charakter des Antoninus Pius und dgl. mehr²⁰⁶. Überhaupt darf man nicht erwarten, ein völlig kohärentes und bis ins einzelne durchdachtes Geschichtsbild bei Pausanias zu finden. Das für die griechische Kaiserzeit so typische Auseinandertreten von *vita activa* und *vita contemplativa*, das einen der wesentlichen Unterschiede zu früheren Epochen der griechischen Geschichte ausmachte, ist ihm nicht einmal bewußt, sondern wird sogar in die Vergangenheit projiziert²⁰⁷.

Die Sophisten, deren Geschichtsbild die Etablierung römischer Herrschaft übergang, mußten gerade deshalb die letzte Konsequenz nicht ziehen, sondern konnten sich mit Rom arrangieren, ihm positive Seiten abgewinnen, ohne römische Herrschaft als Absage an frühere Geschichte zu sehen. An eine Umkehr des Prozesses dachte niemand – weil man sich entweder mit Rom arrangiert hatte²⁰⁸, oder weil man meinte, daß vom alten Griechenland nur die Fehler, vor allem die innergriechischen Zwistigkeiten übriggeblieben seien²⁰⁹. Dagegen erzählte Pausanias hellenistische Geschichte nicht einfach als kulturelle und intellektuelle Erweiterung des Wissens seiner Generation, sondern als die Geschichte einer Epoche, in der das Wirken der Dike die Grundlagen für die römische Herrschaft legte, womit er die Fremdherrschaft

²⁰⁵ Typisch für sein Denken ist I 36, 3 : wenn Megara nicht vom Aufschwung Griechenlands unter Hadrian profitiert, so liegt das an einem Frevel des 5. Jhrdts., der den Zorn der Göttinnen auf Megara herabrief.

²⁰⁶ Hierhin gehört auch I 20, 7 : als die Athener nach der Eroberung ihrer Stadt durch Sulla voller Verzweiflung um die Zukunft zum delphischen Orakel schickten, erhielten sie eine aufmunternde Auskunft. Zur Erklärung der Geschichte vom Schlauch, der nicht sinken werde, auch wenn er einmal untergehe, s. Plut. *Thes.* 24, 5. Unter röm. Herrschaft ist zumindest der Fortbestand Athens – und damit des spirituellen Griechenlands – gesichert.

²⁰⁷ Der schönste Beleg hierfür ist I 18, 8 : (Isokrates) ὃς ἐς μνήμην τρία ὑπέλιπετο, ἐπιπρόντα μὲν ... , σωφρονέστατον δὲ ὅτι πολιτείας ἀπεχόμενος διέμεινε καὶ τὰ κοινὰ οὐ πολυπραγμονῶν, ... ὅτι πρὸς τὴν ἀγγελίαν τῆς ἐν Χαίρωνείᾳ μάχης ἀλγίστας ἐτελεύτησεν ἐθελόντης. Vgl. I 8, 3 zu derselben Einstellung.

²⁰⁸ Aristid. *Or.* XXVI Keil ist das klassische Beispiel.

²⁰⁹ Hdn. III 2, 8 *fin.*; Plut. *De vit. pud.* 4, 530 D; zu den Reden des Dio u. Aristides über die Eintracht s. C.P. JONES, *The Roman World of Dio Chrysostomus* [A. 64], 83ff.; A. BOULANGER [A. 191], 373ff.; ansonsten e.g. R. PERA, *Homonoia sulle monete da Augusto agli Antonini* (Genova 1984).

der Gegenwart als selbstverschuldet erklärt – und womit er die Idealisierung der griechischen Klassik untergräbt. In diesem Punkt wenigstens hat er sich vom Einfluß der Rhetorik befreit, was ihm sicher auch deshalb leichter fiel als anderen, weil die Periegeese weniger der Rhetorik als der Fachschriftstellerei zuzuordnen ist²¹⁰ – und weil die von ihm gewählte Gattung (und Form der Darstellung) ihre Blütezeit gerade im Hellenismus erlebt hatte.

²¹⁰ Vielleicht ist es doch nicht nur Bescheidenheit (Chr. HABICHT [A. 19], 29f.; 152), wenn Pausanias nie von Zusammentreffen mit Sophisten oder von deren Auftritten spricht.

DISCUSSION

D. Musti : Devo fare un'osservazione di pieno consenso sulla affermazione di Walter Ameling, riguardo alla ferita che all'identità greca comporta la depredazione di opere d'arte da parte dei Romani.

Questo mi pare in sintonia con ciò che nella mia relazione affermavo circa la difesa dell'identità greca contro minacce, che sul terreno della politica come anche della cultura, potevano eventualmente incombere sul mondo greco, e sulla necessità perciò di rispondere con un ribadimento di πάντα τὰ Ἑλληνικά, in quanto ricerca di una complessiva, variegata, ed equilibrata identità greca.

Un po' meno d'accordo sono sul fatto che Pausania abbia poco a che fare con la concezione del Panhellenion, perchè πάντα τὰ Ἑλληνικά non sono identificabili con la struttura e la sostanza del Panhellenion. Personalmente non faccio un riferimento così immediato e diretto al Panhellenion, in relazione a πάντα τὰ Ἑλληνικά. Quest'ultima è un'espressione lata e in qualche modo generica, il Panhellenion è un'organizzazione che conosciamo poco, i cui confini materiali comunque non si possono in un confronto diretto con πάντα τὰ Ἑλληνικά. Se quindi nella frase di Pausania I 26, 4 non c'è un riferimento al Panhellenion, mi sembrerebbe difficile negare che l'opera di Pausania respiri lo spirito del Panhellenion : valorizzazione, conservazione delle tradizioni relative ai Greci, a tutti i Greci, in particolare a tutte le stirpi greche (l'iscrizione di Cirene pubblicata da P.M. Fraser e studiata anche da J. Reynolds, con il suo problematico riferimento

αὶ γένῃ greci, sta a significare una 'rivitalizzazione', in epoca adrianea ed antonina, di tradizioni relative al mondo greco, un contributo al consolidamento del senso di identità greca). Certo, bisogna riconoscere che, se questa è la finalità del Panhellenion, altro è un processo di riaffermazione dell'identità greca, sollecitato dall'alto, cioè quasi *octroyé* dal potere imperiale, altro è il processo di autoidentificazione compiuto e sollecitato da un Greco, come Pausania, per i Greci.

E.L. Bowie : On the issue of the relation between Pausanias' conception of πάντα τὰ Ἑλληνικά and Hadrian's Panhellenion centred in Athens, although there are indeed aspects that they seem to share, such as application of a criterion of συγγένεια to establish a title to being considered a Hellene/Panhellene, I doubt very much that the Panhellenion could have reflected Pausanias' conception or elicited his enthusiasm. It is hard, for example, to imagine that all cities with a claim to Hellenic ancestry were admitted to the Panhellenion, and certainly our epigraphic evidence so far attests only a comparatively small number, whose distribution and principle of selection (if it is selection) are problematic.

W. Ameling : Ich kann Ihren Bedenken nur zustimmen. Pausanias war sicher kein glühender Verehrer des Panhellenions.

E.L. Bowie : I would like to ask your view of some difficulties I see in the earlier part of your paper, where you make a very strong case for dissociating the periodisation of art-history and literary history from that of political history. I regret that I have not read K. Heldmann (n. 7); but it seems to me that in Tacitus' *Dialogus* we have a clear case of a link proposed – by a speaker in the dialogue, whether or not endorsed by Tacitus – between literary (in this case, rhetorical) developments and political history. It may not have been the majority view, or one exemplified in the Greek world, but it was a view that *could* be held in relation to one branch of literary activity in the century preceding Pausanias.

I am also struck by the way Pausanias seems to turn upside down what you have shown to be existing turning-points in art-historical and literary-historical theory : that is, whereas you show admirably that the views which saw *revival* around 150 BC after an earlier collapse, Pausanias seems to take this point as that of collapse, or at least as that after which he loses interest. I find it difficult to dissociate this entirely from his explicit identification of 146 BC as the nadir of Greece's political fortunes, and although he does not draw any explicit connection between the two it seems to me consistent with his manner that he expects the reader to be able to make that connection – to see, perhaps, that Pausanias is overturning the traditional (or *a* traditional) periodisation, and that his own choice of a break coincides with Greece's humiliation by Rome. I also wonder whether this approach might be taken to complement the point that you have so well demonstrated, that Pausanias *did* think that parts of Hellenistic history needed to be told and had lessons for the second-century Greek reader.

W. Ameling : 1) Ich glaube nicht, daß die römische Diskussion – ausgehend von den ganz andersartigen Traditionen Roms, in denen eine Rede immer und ausschließlich auf politische Wirksamkeit abzielte, auf die ganz anderen, von einem breiteren Verständnis der Rhetorik ausgehenden Theorien der Griechen übertragen werden darf. Wichtiger als der *Dialogus* ist hier die im Widerspruch zu ihm verfaßte Schrift *Περὶ ὕψους*, in der “die Begriffe Redekunst, Freiheit und Monarchie anders definiert” werden. “Sie steht dabei ganz in Einklang mit der griechischen Literaturkritik und Staatsphilosophie. Damit zeigt sie noch einmal, wie stark die griechische und römische Tradition in diesem Bereich der Geistesgeschichte divergierten” (K. Heldmann, *Antike Theorien ...*, 299).

2) Wie ich bereits sagte, kann ich die Rückkehr des Pausanias zu einer älteren Kunsttheorie nicht schlüssig erklären. Die Spekulationen ließen sich bestenfalls vermehren. Ich kann mir aber nicht vorstellen, daß Pausanias von seinem Leser erwartete,

aus seiner Wahl die entsprechenden politischen Konsequenzen zu ziehen : wenn die Periodisierungen der Kunsttheorie keine politischen Ursachen hatten, so wird der normale Leser eben auch nicht sehen, daß er bei Pausanias einem anderen Interpretations-schema zu folgen hat.

S.E. Alcock : In my paper, I too observe the strong association of the Persian Wars and the Gallic invasion (an association fashioned in many ways by Pausanias, as you point out - the leadership of Athens, Thermopylae, dedications at Delphi, etc.)

I also noted, however, that the Persian Wars, as well as being linked *forward* in time, are linked *backward* by Pausanias to the Trojan War. And indeed, at certain points, he presents a chain of associations, or a chain of memory, linking all three episodes – Troy, the Persian conflict, the Gauls.

I wondered if that Trojan association could enter in somehow to the complex of ideas you outline at the end of your paper, and nuance it in a slightly different fashion. More generally, I am concerned with how one defines and delimits relationships between certain themes or episodes in Pausanias, where so often one set of associations can be linked to another.

W. Ameling : Pausanias hat einen sehr ausgeprägten Sinn für historische Kontinuität; daran ändert auch die Tatsache nichts, daß er manche dieser Kontinuitäten bereits der Überlieferung entnehmen konnte (so z.B. den Komplex trojanischer Krieg – Perserkrieg). Dementsprechend wird auch der Galaterkrieg in die Tradition panhellenischer Unternehmungen eingeordnet (allerdings nicht in den Katalogen VII 6, 3 ff.; VIII 6, 1 ff.; X 7, 1 : dort hat Pausanias jeweils beschränktere Ziele. VII 6, 3 : τὰ δὲ ἐς πόλεμον τοιαύδε ἦν τοῖς Ἀχαιοῖς – nicht nur Panhellenisches; auch in der Geschichte der Arkader werden Teilnahmen an panhellenischen Unternehmungen und innergriechischen Kriegen nebeneinander genannt, und in X 7, 1 geht es nicht nur um Plünderungen durch Barbaren). Auch wenn Pausanias die Traditionskette durchaus

bewußt ist, so nutzt er sie doch nicht zur Ausgestaltung der Galaterepisoden. In I 4, 6 geht es um die τρία γνωριμώτατα (ἔργα) der Attaliden; dort wird die Galaterabwehr sogar neben die Abwehr der Griechen σὺν Ἀγαμέμνονι gestellt (katalogartig) – hier wird sogar einmal der umgekehrte Standpunkt eingenommen.

D. Knoepfler : J'adhère très volontiers aux positions présentées et défendues dans cet exposé d'une grande richesse. Aussi mon intervention ne portera-t-elle que sur trois points relativement mineurs :

1) En insistant à juste titre sur la coupure que constitue le milieu du II^e siècle dans le domaine de l'art et de la littérature, vous laissez entendre, si je vous comprends bien, que cette rupture n'a guère de rapport avec l'histoire politique (elle vaudrait tout au plus au point de vue historiographique). Cependant, il me semble que la guerre contre Persée marque un tournant important dans l'histoire politique, non seulement sur le plan des relations internationales, mais aussi au sein des cités grecques, dont les institutions et la société évoluent assez radicalement à cette époque; désormais les cités grecques sont entre les mains d'une classe de notables et d'évergètes, qui impriment un style nouveau à la vie sociale, économique et politique. Cette nécessité de distinguer entre haute époque (2^e moitié du IV^e et III^e siècle) et basse époque hellénistique est soulignée notamment par un historien des institutions comme Ph. Gauthier, après l'avoir été par L. Robert et d'autres.

2) De façon très intéressante vous avez essayé de préciser la position de Pausanias à l'égard de Philippe II et d'Alexandre. Dans l'ensemble, il s'agit d'un jugement très négatif, notamment en ce qui concerne Philippe, 'fossoyeur' de la liberté grecque. Cela apparaît en particulier dans l'exkursus sur les conséquences désastreuses de Chéronée (I 25, 3 sqq.). Pausanias y rappelle que Philippe, sous couleur de conclure une alliance avec Athènes, maltraite au plus haut point cette cité en la privant de ses processions et de sa flotte. Il est curieux que son jugement ne soit pas plus nuancé, puisque plus loin, en traitant de l'Oropie, il déclare que

c'est Philippe qui donna Oropos de façon définitive aux Athéniens (34, 1). On s'explique peut-être cette divergence par le fait que Pausanias suit ici une autre source, d'ailleurs extrêmement fautive, car non seulement, comme on l'a vu depuis longtemps, le don d'Oropos est loin d'être définitif (la ville redevint indépendante pour un siècle et demi au moins), mais encore ce don, ainsi que je l'ai indiqué ailleurs sans en apporter encore la démonstration (cf. *Chiron* 22 [1992], 455), ne fut point réalisé par Philippe en 338 mais par Alexandre en 333.

3) Comme vous l'avez bien marqué à la suite de Christian Habicht (*Pausanias' Guide to Ancient Greece*, 84 sqq.), le récit de l'invasion galate repose sur une source contemporaine très bien informée. Plusieurs des chefs militaires grecs nommés par Pausanias se retrouvent dans les inscriptions. Jusqu'ici, les commandants du contingent béotien, les quatre béotarques Kephisodoros, Theatidas, Diogenès et Lysandros n'ont pu être identifiés, parce que les inscriptions béotiennes du début du III^e siècle sont relativement rares. Mais je crois avoir retrouvé le quatrième d'entre eux dans un décret d'Oropos placé à la fin du III^e siècle (cf. L. Migeotte, *L'emprunt public dans les cités grecques* [Québec 1984], n° 9), alors qu'il remonte aux alentours de 280. Ce décret est proposé par Lysandros, qui invite ses concitoyens à construire une muraille, afin qu'ils se rendent service à eux-mêmes καὶ τῷ κοινῷ Βοιωτῶν. Je ne doute guère que cet Oropien soit le béotarque homonyme de 279.

V

YVES LAFOND

PAUSANIAS ET L'HISTOIRE DU PÉLOPONNÈSE DEPUIS LA CONQUÊTE ROMAINE

«Les traces de nos crimes restaient partout visibles, les murs de Corinthe ruinés par Mummius, et les places laissées vides au fond des sanctuaires par le rapt de statues (. . .). La Grèce appauvrie continuait dans une atmosphère de grâce pensive, de subtilité claire, de volupté sage (. . .). Rien en somme n'avait changé depuis des siècles».

Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*.

Introduction

La bataille de Pydna, en 168 avant J.-C., constitue une date charnière dans l'histoire de l'Antiquité. Polybe, au début du 3^e livre de ses *Histoires*, considérait la ruine de la monarchie macédonienne comme le «drame final» (καταστροφή) qui amène un «dénouement» (συντέλεια) au processus de la conquête romaine. Après 168, les Grecs peuvent donc être considérés comme sujets virtuels des Romains et la période qui va de Pydna à l'annexion de Pergame (133), en passant par la prise de Carthage

et la destruction de Corinthe (146), ne fera que sceller ce qui était apparu comme le destin de la plus grande partie du monde hellénisé.

Or, «la donnée historique à laquelle les écrivains réagissent n'est pas tant l'établissement de l'empire romain que la désintégration de la tradition grecque qu'entraîne le nouveau concept»¹. De fait, en Grèce même, où la prise et la destruction de Corinthe marquent la fin d'une époque et déterminent une rupture d'équilibre, où les cités doivent renoncer à toute prétention à l'indépendance politique et s'intégrer bon gré mal gré à l'empire administré par un pouvoir central romain, les écrivains, s'ils ne préfèrent pas célébrer le vainqueur et son empire, ont tendance à chercher refuge dans le passé, en quête d'une identité qu'ils s'efforcent de trouver au sein d'une époque marquée par une double culture, grecque et latine².

À partir de la coupure historique que symbolise la prise de Corinthe, les conditions de possibilité d'une historiographie grecque de la Grèce à l'époque romaine semblent avoir été ainsi très fortement compromises par les perspectives et les modes d'écriture que choisissent d'adopter les écrivains. L'historiographie moderne de la Grèce romaine se voit du même coup vouée à solliciter largement les témoignages de la documentation archéologique, épigraphique ou numismatique³, tout en s'interrogeant

¹ B.P. REARDON, *Courants littéraires grecs des II^e et III^e siècles ap. J.-C.* (Paris 1971), 19.

² Dans sa postface à la traduction de l'*Histoire d'Alexandre* d'Arrien par P. Savinel (Paris 1984), P. Vidal-Naquet a bien analysé la situation de ces écrivains pris «entre deux mondes».

³ Nous ne retiendrons ici que les études les plus récentes concernant le Péloponnèse et ses cités : R. BALADIÉ, *Le Péloponnèse de Strabon. Étude de géographie historique* (Paris 1980); J. ROY - J.A. LLOYD - E.J. OWENS, 'Megalopolis under the Roman Empire', dans S. WALKER - A. CAMERON (edd.), *The Greek Renaissance in the Roman Empire* (= *BICS, Bulletin Suppl.* 55; London 1989), 146-150; A.D. RIZAKIS, 'La colonie romaine de Patras en Achaïe. Le témoignage épigraphique', *ibid.*, 180-186; P. CARTLEDGE - A. SPAWFORTH, *Hellenistic and Roman Sparta. A Tale of two Cities* (London-New York 1989); D. ENGELS, *Roman Corinth : an Alternative Model for the Classical City* (Chicago 1990); S.E. ALCOCK, *Graecia Capta. The Landscapes of Roman Greece* (Cambridge 1993).

sur la vision que les écrivains grecs de cette époque ont eue de l'empire dans lequel ils vivaient et sur les rapports qu'ils ont entretenus avec Rome⁴.

Au sein de ces recherches, Pausanias occupe une place privilégiée qui ne laisse pas cependant d'être doublement problématique : bien qu'il soit constamment utilisé et cité par les archéologues et les historiens et qu'on s'accorde à souligner dans bien des cas la valeur de son témoignage, on hésite encore souvent à le considérer comme historien⁵; on se plaît d'autre part à souligner son désintérêt pour l'époque romaine⁶, alors même que la description qu'il nous donne à lire, par la prééminence qu'elle accorde à la notion de « chose vue », semblait précisément ne pouvoir prendre de valeur que pour une histoire contemporaine.

L'intitulé de notre exposé, « Pausanias et l'histoire du Péloponnèse depuis la conquête romaine » ne manquera donc pas de paraître paradoxal. Essayons d'en définir la portée et d'en fixer les limites.

Pausanias accorde une importance particulière dans sa *Périégèse* – dans l'état du moins où nous en avons conservé le texte⁷ – au

⁴ Une bonne vue générale de ces questions est donnée par les contributions de G.W. BOWERSOCK et E.L. BOWIE dans P.E. EASTERLING et B.M.W. KNOX (edd.), *The Cambridge History of Classical Literature* I (Cambridge 1985), 642-713, et celles de F. MONTANARI et E. GABBA dans E. GABBA - A. SCHIAVONE (dir.), *Storia di Roma. II. L'impero mediterraneo. 3. La cultura et l'impero* (Torino 1992), 579-630. Voir en outre J. SIRINELLI, *Les enfants d'Alexandre. La littérature et la pensée grecques (334 av. J.-C.-519 ap. J.-C.)* (Paris 1993).

⁵ La question est à l'origine précisément de ces « Entretiens ». On trouvera un bon point de départ pour la réflexion dans l'introduction de D. MUSTI à l'édition Valla-Mondadori du livre I de la *Périégèse* (1982), XXIV-LV, et dans l'ouvrage de Chr. HABICHT, *Pausanias' Guide to Ancient Greece* (Berkeley 1985), 95-116.

⁶ L'idée que Pausanias écrit avec le regard tourné vers l'histoire glorieuse de la Grèce classique est devenu un lieu commun des études consacrées au Périégète : cf. par ex., dans les études récentes, C. BEARZOT, 'La Grecia di Pausania, Geografia e cultura nella definizione del concetto di "Ελλάς"', *CISA* 14 (1988), 105 et 111; EAD., *Storia e storiografia ellenistica in Pausania il periegeta* (Venezia 1992), 12, n. 1, et 19; J. SIRINELLI [n. 4], 330; S.E. ALCOCK [n. 3], 28.

⁷ Sur la question de l'inachèvement supposé de la *Périégèse* et de la définition de la 'Grèce' de Pausanias, voir D. MUSTI [n. 5], XVIII; C. BEARZOT [n. 6]; U. BULTRIGHINI, 'La Grecia descritta da Pausania : trattazione diretta e trattazione indiretta', *RFIC* 118 (1990), 282-305.

Péloponnèse : 7 livres sur 10 sont consacrés à la description de la Péninsule, qui semble bien constituer le noyau de l'œuvre du Périégète. Comment expliquer ce choix ? Sans doute par le souci de prendre en compte la spécificité à la fois géographique et historique de la Péninsule : cet ensemble de régions que la géographie a réunies selon une configuration particulière – un centre occupé par des massifs d'altitude élevée (2000 m ou davantage), véritable bastion montagneux autour duquel des plaines littorales forment un glacis irrégulier dans ses dimensions – a pu être en même temps considéré comme la partie la plus fameuse de la Grèce⁸. Lieu chargé d'histoire, espace symbolique où l'élite cultivée du monde grec auquel appartenait Pausanias pouvait trouver un fondement à son identité culturelle et politique, le Péloponnèse méritait donc d'occuper une place centrale dans l'œuvre de Pausanias et, du même coup, dans notre exposé.

La représentation du Péloponnèse que construit Pausanias a-t-elle pour autant une valeur historique pour l'époque romaine ? Il n'est pas malaisé de fixer des limites à ce qu'on appellera l'époque romaine : elle recouvre, quand on se situe du point de vue de Pausanias, une durée d'environ trois siècles, allant des lendemains de la 3^e guerre de Macédoine à l'époque de Marc Aurèle. Le texte de la *Périégèse* n'offre cependant au lecteur que des allusions éparses et d'importance inégale, à des événements et à des personnages d'époque romaine, complétées par des références aux ruptures ou aux continuités qui ont marqué particulièrement la vie politique, culturelle et religieuse du Péloponnèse au II^e siècle après J.-C. Cette combinaison de données qui renvoient à l'histoire du Péloponnèse à l'époque romaine et de réflexions qui portent sur le présent vécu par le Périégète mérite analyse. Il nous a semblé d'abord que l'étude de la place et de la fonction qu'elles occupent dans le texte de Pausanias pouvait s'intégrer à une réflexion sur ce que furent les formes et les conséquences de l'occupation romaine

⁸ Cf. Strab. VIII 1, 3, p. 334, où le Péloponnèse est désigné comme 'l'acropole de la Grèce'.

du Péloponnèse dans la vie des cités, ensuite qu'elle pouvait permettre aussi de mieux cerner dans quelle mesure l'intégration de la Péninsule à la 'province' d'Achaïe et à l'Empire a remis en cause les rapports qui s'étaient établis entre les cités et les régions, rapports fondés autant sur la géographie que sur l'histoire, enfin qu'elle pouvait, à tout le moins, aboutir à mieux définir la place qu'occupe, dans l'historiographie antique et moderne de la Grèce romaine, ce texte centré géographiquement sur le Péloponnèse.

1. Histoire de la conquête romaine et composition des livres II à VIII de la Périégèse.

À quelques rares exceptions près⁹, les événements exposés par Pausanias en ce qui concerne les rapports entre Grecs et Romains dans le Péloponnèse se limitent à ceux de la conquête romaine. Or, dans ce cadre, la vingtaine d'années qui sépare la bataille de Pydna de la prise de Corinthe prend aux yeux de Pausanias une importance tout à fait particulière et revêt une signification historique fondamentale, puisqu'elle marque la fin de la liberté pour les Grecs. Le Périégète a choisi de présenter cette période cruciale de l'histoire grecque dans le livre VII, consacré à l'Achaïe, où notre auteur prend soin de souligner que, depuis l'affaiblissement d'Athènes, ce sont les Achéens surtout qui font l'histoire.

Le récit des faits marquants de cette période (VII 10, 6-16, 10) est organisé autour des quelques personnages dont l'action fut déterminante dans l'histoire des relations entre Rome et le Péloponnèse aux lendemains de Pydna, des hommes tels que Callicratès, Ménalcidas, Diaios, Damocrite ou Critolaos. Faute de place, nous ne nous attarderons pas ici sur les agissements de ces personnages. Rappelons seulement que le Périégète s'attache à montrer comment le désastre que va subir la Grèce face aux Romains a été préparé par une situation politique instable, favorable aux scandales et aux intrigues mesquines déclenchés par quelques politiciens corrompus.

⁹ Notamment les allusions aux peuples du Péloponnèse qui, à Actium, prirent le parti d'Antoine ou celui d'Octave : IV 31, 1; VIII 8, 12; 9, 6; 46, 1.

Que révèle une comparaison du témoignage de Pausanias avec nos autres sources?

En ce qui concerne la période des lendemains de Pydna et le déroulement de la « guerre d'Achaïe », les sources littéraires autres que Pausanias sont fort peu nombreuses : en dehors de quelques textes et fragments de Diodore, Strabon et Dion Cassius¹⁰, le témoignage essentiel est celui de Polybe¹¹ malheureusement incomplet. Bien que l'historien mégalo-politain ne soit jamais mentionné expressément comme source par Pausanias, son utilisation par le Périégète ne paraît guère douteuse et, sur plusieurs points, il est possible de faire apparaître des similitudes entre les deux exposés¹².

Des divergences apparaissent parfois cependant : dues vraisemblablement dans certains cas au souci qui anime Pausanias de résumer ou de ne pas reprendre le témoignage de ses prédécesseurs, elles peuvent être aussi le résultat d'une utilisation tendancieuse du texte de Polybe, ou refléter un parti pris antiromain dont Pausanias se serait fait l'écho en utilisant une autre source d'inspiration pro-achéenne¹³ – à moins qu'il ne faille attribuer à Pausanias lui-même une intention de fausser la réalité, par exemple dans le passage (14, 1-3) où il souligne avec insistance qu'Orestès souhaitait démembrer la Ligue achéenne et se plaît à dramatiser un épisode visant apparemment à faire apparaître les Romains comme seuls fautifs.

Quand Pausanias représente notre seule source, ce qui est le cas pour les années 149-147 et le statut de la Grèce après 146, il faut se garder de juger trop vite son témoignage comme « médiocre »¹⁴.

¹⁰ Cf. Diod. Sic. XXXI 31; XXXII 26-27, 1; Dio Cass. XXI fr. 72; Strab. VIII 6, 23, p. 381-382.

¹¹ On trouvera les références détaillées par ex. dans Ed. WILL, *Histoire politique du monde hellénistique* (323-30 av. J.-C.) II² (Nancy 1982), 386, 392 et 394.

¹² Voir notre article 'Pausanias historien dans le livre VII de la *Périégèse*', JS 1991, 36-38.

¹³ *Ibid.*, 41-42.

¹⁴ Éd. WILL [n. 11], 392. Cf. J.A.O. LARSEN, 'Roman Greece', dans T. FRANK (ed.), *An Economic Survey of Ancient Rome* IV (Baltimore 1938), 306.

Précisément, en ce qui concerne le statut de la Grèce après 146, une étude récente de J. L. Ferrary¹⁵ a bien montré qu'en lisant Pausanias, il faut savoir au besoin distinguer le renseignement brut de l'interprétation qu'en propose le Périégète et tenir compte d'éventuelles bévues commises par Pausanias dans la lecture ou la collecte de ses sources. Ainsi, par exemple, l'établissement par Mummius d'une qualification censitaire pour l'accès aux magistratures constitue une donnée dont il n'y a aucune raison de contester l'historicité, tandis que le lien entre ce fait et l'idée d'une suppression de la démocratie relève d'une interprétation qui doit sans doute beaucoup à l'attitude antiromaine que nous évoquions plus haut et remplit une fonction polémique à l'intérieur du texte de Pausanias.

Par ailleurs, Pausanias semble croire, à tort, que les mesures prises par Mummius et les dix commissaires concernaient tous les Grecs : cette erreur résulte d'une mauvaise lecture de Polybe – à moins qu'elle ne provienne du texte, lui-même fautif, d'une source locale. Quant aux informations transmises par Pausanias concernant l'imposition d'un tribut en 145 aux peuples compromis dans la « guerre d'Achaïe » et la dissolution provisoire de leurs confédérations, elles peuvent être considérées comme vraisemblables, c'est l'idée ajoutée par Pausanias de l'envoi régulier d'un gouverneur d'Achaïe à partir de 145 qui constitue une interprétation fautive liée sans doute, chez le Périégète, au désir de combler une lacune dans sa documentation.

En définitive, Pausanias ne semble guère avoir eu le souci de contrôler exactement la véracité de ses informations et son témoignage sur le statut des cités du Péloponnèse à l'époque du règlement de 145, s'il reste digne d'intérêt, ne permet pas de résoudre de façon sûre les problèmes que pose en général le statut de la Grèce après 146. Plutôt que d'élaborer une représentation fidèle du passé, Pausanias veut faire valoir la portée de la guerre d'Achaïe,

¹⁵ *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, BEFAR 271 (Rome 1988), en particulier 194 et 199-209.

la rupture que l'événement détermine et l'utilise pour structurer les livres II à VIII de sa *Périégèse*.

La prise de Corinthe par les Romains et ses conséquences apparaît comme un motif qui est mis en place au livre II, le premier que Pausanias consacre au Péloponnèse : dès le deuxième paragraphe, Pausanias précise que la population de Corinthe ne se compose plus que de colons envoyés par Rome depuis que la ville a été entièrement rasée par Mummius. Il ajoute que la responsabilité en incombe à la Ligue achéenne et particulièrement au stratège Critolaos, introduisant d'emblée un second motif : celui de la responsabilité des politiciens corrompus. Le motif de la destruction de Corinthe reparaît dès le chapitre suivant (2, 2), puis est repris au chapitre 3, 7, où il est question de l'extermination de l'ancienne population, et au livre V, à trois reprises (10, 5; 24, 4 et 8). L'épisode du sac de la ville enfin, sert de clôture, dans le livre VII (16, 7-8), au développement consacré à la « guerre d'Achaïe ». Le point de vue de Pausanias est grec : il ne cherche pas à analyser la signification de la prise de Corinthe pour les Romains¹⁶; il préfère en marquer l'importance selon une perspective subjective et moralisatrice, en prenant appui sur des concepts couramment utilisés dans l'historiographie grecque d'époque romaine (τύχη et δίκη en particulier)¹⁷.

La question primordiale est celle de la liberté des Grecs : il est significatif qu'après avoir évoqué la déchéance de la Grèce au lendemain de la « guerre d'Achaïe », Pausanias, faisant fi de près de deux siècles d'histoire, évoque aussitôt la fameuse proclamation

¹⁶ Question qui a pourtant déclenché une controverse chez les modernes, entre ceux qui voient dans le sac de la ville une mesure économique et ceux qui préfèrent l'interpréter comme une mesure politique (résumé de la question dans WILL [n. 11], 395). Sur la valeur moralisatrice du texte de Pausanias, cf. notre article [n. 12], 42-44.

¹⁷ On sait l'importance qu'accordent à la « Fortune » des auteurs comme Polybe, Diodore de Sicile, Plutarque ou Dion Chrysostome. Cf. J.-L. FERRARY [n. 15], 265-276, et, à propos de Pausanias, voir les analyses de M. SEGRE, 'Pausania come fonte storica', *Historia* 1 (1927), 231-232.

par laquelle Néron, à Corinthe, déclara la Grèce libre¹⁸. Dans le dernier paragraphe précédant la description proprement dite de l'Achaïe, la seule allusion de la *Périégèse* à Vespasien (VII 17, 4) ne vaut que parce qu'elle souligne la perte irrémédiable pour les Grecs de la liberté¹⁹, cette valeur que Pausanias prend soin de célébrer à nouveau à la fin du livre VIII à travers un portrait de Philopoïmen (cf. 50, 3 et 52, 6).

Il est possible de déceler, nous l'avons vu, une certaine hostilité de Pausanias vis-à-vis de Rome. Or, à y regarder de près, l'image que le Périégète nous donne des Romains dans sa présentation de la «guerre d'Achaïe» n'est pas foncièrement négative. Certes, Gallus est taxé d'effronterie (VII 10, 9), n'hésite pas à faire confiance à Callicratès et, à mainte reprise, selon Pausanias (11, 1), «se conduisit à l'égard de la race grecque avec arrogance, tant dans ses paroles que dans ses actes»; les Romains, il est vrai, restent sourds aux ambassades et supplications envoyées par les Achéens pour obtenir le retour de leurs concitoyens exilés (10, 11), tandis que les réponses adressées par le sénat aux Grecs venus recourir à son arbitrage (année 150/149) semblent témoigner d'une indifférence dont Diaios saura tirer profit pour se montrer plus dur à l'égard des Spartiates (cf. 12, 4-6). Mais, à la veille de la guerre, les Romains sont présentés comme soucieux de trouver des arrangements et de maintenir la paix (cf. 14, 3; 15, 2; 15, 11); ils apparaissent même en fait comme les victimes de l'insolence des Achéens (cf. 14, 2-5) et seules, les mesures prises par Mummius reflètent une certaine brutalité, en accord du reste avec le motif du sac de Corinthe.

¹⁸ Cf. J.H. OLIVER (ed.), *Greek Constitutions of Early Roman Emperors from Inscriptions and Papyri* (Philadelphia 1989), n° 296 (avec renvois aux publications antérieures). Voir en outre M.D. CAMPANILE, 'L'iscrizione neroniana sulla libertà ai Greci', dans B. VIRGILIO (ed.), *Studi ellenistici III* (Pisa 1990), 191-224; B. LEVY, 'When did Nero liberate Achaia and why?', dans A.D. RIZAKIS (ed.), *Achaia und Elis in der Antike*, Μελετήματα 13 (Athènes 1991), 189-194.

¹⁹ Dans les autres livres, il est notable que les références aux empereurs romains sont plusieurs fois amenées par ce thème de la liberté : cf. III 21, 6 (Auguste et les populations indépendantes de Laconie); IV 35, 3 (Trajan et Mothonè); VIII 43, 1 (Antonin le Pieux et Pallantion).

Lorsqu'il parle d'interventions romaines dans le Péloponnèse, Pausanias garde un ton plutôt tranquille, faiblement polémique, même lorsqu'il évoque le pillage des œuvres d'art²⁰, et le seul passage où pourrait être décelée une condamnation de la domination romaine (VIII 27, 1) est sujet à caution²¹. En revanche, il se montre très critique vis-à-vis des Grecs qu'il juge responsables du déclin de la Grèce, particulièrement les politiciens achéens corrompus. L'étude du vocabulaire qui sert à caractériser ces derniers ne manque pas d'être révélatrice : les registres thématiques les plus employés sont ceux de la flatterie (κολακεία, ψυχαγωγῶν) et de la tromperie (ἀπατῶ ou ἐξαπατῶ, ἀπάτη); s'y ajoutent ceux de la malhonnêteté et de la perfidie, de la lâcheté et de l'irréflexion. Pausanias souligne en outre le caractère exécrationnable de Callicratès (ἀλάστωρ), la stupidité de Ménalcidas (ἀμαθέστατος), la folie enfin (ἄνοια, μανία) de Diaios et de Critolaos.

Dans l'ensemble des livres relatifs au Péloponnèse, le livre VII occupe ainsi, d'un point de vue historique, une place déterminante. Tout porte à croire que l'histoire des diverses nations présentées aux livres II-VI et VIII trouve un point de convergence dans ce livre consacré au peuple qui incarna la dernière puissance grecque : si le gouverneur envoyé en Grèce par les Romains s'appelle gouverneur d'Achaïe, c'est bien, souligne Pausanias lui-même (16, 10), parce qu'à l'époque de la soumission des Grecs par les Romains, ce sont les Achéens qui «étaient à la tête du peuple grec» (τοῦ Ἑλληνικοῦ προεσθηκότων). Est-ce à dire cependant qu'à partir de la prise de Corinthe, l'histoire hellénique devient histoire romaine²² et n'intéresse plus Pausanias?

²⁰ Cf. V 25, 8 et 26, 3; VI 9, 3; VII 16, 8; 22, 5 et 9; VIII 46, 1-4.

²¹ Comme le montre l'analyse, convaincante à nos yeux, de J. PALM, *Rom, Römertum und Imperium in der griechischen Literatur der Kaiserzeit* (Lund 1959), 72-73.

²² C'est ainsi que Éd. WILL [n. 11], 390 parle, pour présenter la guerre d'Achaïe, de «la fin de l'histoire grecque».

2. Les limites de l'historiographie grecque du Péloponnèse à l'époque romaine; la tentation rhétorique.

Un mot, au préalable, sur les sources que Pausanias pouvait avoir à sa disposition concernant le Péloponnèse d'époque romaine. Problème délicat, on le sait, puisque, comme le rappelait encore récemment J. de Romilly dans une communication sur 'La mémoire du passé dans la Grèce antique', «l'histoire grecque n'aime pas et ne sait pas citer ses sources»²³.

De fait, pour la période allant de la prise de Corinthe au II^e siècle après J.-C., Pausanias ne se montre pas plus explicite sur le choix de ses sources que pour le récit de la conquête romaine. Un passage cependant (VIII 43, 4) laisse entendre que ces sources existaient : parlant des largesses d'Antonin aux Grecs, le Périégète justifie la brièveté de son propos par le fait que «d'autres ont écrit avec toute la précision possible sur ce sujet». Mais le caractère lacunaire et fragmentaire de notre documentation rend bien précaire tout exercice de «Quellenforschung» à ce sujet : nous avons perdu les livres XXI à XL de Diodore de Sicile, concernant une période allant de la fin de l'époque hellénistique à la conquête des Gaules; de l'*Histoire romaine* d'Appien, nous n'avons plus ce qui concernait la Grèce, au livre X, et, de celle de Dion Cassius, nous n'avons conservé en entier que les livres XXXVII-LX, couvrant à peine plus d'un siècle (68 avant - 47 après J.-C.); des *Histoires* de Poseidonios d'Apamée, de Nicolas de Damas et de Charax de Pergame, nous ne possédons plus que quelques fragments²⁴. Au reste, les ouvrages en langue grecque traitant spécifiquement de la Grèce ou de ses régions à l'époque romaine semblent avoir été fort peu nombreux²⁵. Quant aux études régionales, florissantes aux

²³ RH 283 (1990), 11. Du reste, en ce qui concerne l'époque impériale romaine, donc un passé récent, il est possible que les informations de Pausanias n'aient été qu'orales et tirées de la mémoire de ses contemporains : cf. O. REGENBOGEN, *RE Suppl.*-Bd. VIII (1956), s. v. *Pausanias*, col. 1070.

²⁴ *FGrHist* 87, 90 et 103.

²⁵ *Ibid.* 287, 411, 453, 588 et 591.

IV^e-II^e siècles avant J.-C., elles sont beaucoup plus rares au début de l'époque impériale romaine²⁶. Bien souvent, c'est dans des ouvrages qui ne se présentent pas comme des *Histoires* qu'on pourra puiser des informations à caractère historique : la *Géographie* de Strabon livre des aperçus sur le Péloponnèse à l'époque où s'installe la domination romaine²⁷; maints passages des *Vies* de Plutarque servent de témoignages sur les débuts de l'époque impériale, à Sparte notamment²⁸.

En tout cas, le point de vue de tous ces ouvrages déborde largement le Péloponnèse ou même la Grèce. Denys d'Halicarnasse, dans sa préface aux *Antiquités romaines* (I 3), prend soin de souligner que les puissances grecques ne souffrent pas la comparaison avec la suprématie romaine, tandis qu'Appien, en tête de son *Histoire romaine* (*Proœm.* 8, 31), reprendra la même idée, en insistant sur le fait que l'histoire des Grecs, depuis l'époque de Philippe et Alexandre, lui paraît «peu glorieuse et indigne d'eux». Il est clair que la domination romaine et ses acteurs sont devenus des thèmes privilégiés de l'historiographie et ont entraîné des changements de perspective auxquels Pausanias ne pouvait manquer de se trouver confronté. N'ayant pas choisi, comme ses prédécesseurs, de traiter de la Grèce dans le cadre d'une histoire universelle²⁹, propre à mettre en évidence l'expansion de l'empire romain, mais ayant préféré centrer son texte sur le Péloponnèse,

²⁶ Voir E.L. BOWIE, 'Greeks and their Past in the Second Sophistic', *P&P* 46 (1970), 19-22. J. SIRINELLI [n. 4], 249 souligne en particulier la pauvreté de l'historiographie de langue grecque au I^{er} siècle après J.-C.

²⁷ Voir R. BALADIÉ [n. 3], *passim*.

²⁸ Sur les liens étroits de Plutarque avec la Sparte de son époque, voir le chapitre XIII de P. CARTLEDGE - A. SPAWFORTH [n. 3]. Il est d'ailleurs notable que, dans les *Vies parallèles*, l'histoire grecque ne dépasse pas les débuts de l'époque hellénistique. «Les *Vies parallèles* sont aussi des temps parallèles, dont l'un a disparu et dont l'autre se prolonge» (P. VIDAL-NAQUET [n. 2], 326).

²⁹ A la manière d'Éphore, de Polybe ou de Diodore de Sicile par ex. Voir J.M. ALONSO-NÚÑEZ, 'The emergence of universal historiography from the 4th to the 2nd centuries B.C.', dans *Purposes of History. Studies in Greek Historiography from the 4th to the 2nd centuries B.C.* (Louvain 1990), 173-192. Cf. aussi E.L. BOWIE [n. 26], 10-13. Dans ce même article (p. 16-18), l'auteur a bien mis en valeur ce qui motivait le désintérêt des Grecs pour l'époque contemporaine durant la période romaine.

Pausanias pouvait-il faire œuvre d'historien, sans pour autant se limiter à l'évocation d'un passé glorieux mais révolu?

Notre auteur, n'en doutons point, avait le sentiment de réaliser un travail d'historien. Il définit en tout cas son entreprise par le terme συγγραφή, qui sert à désigner une composition littéraire et spécialement une «histoire», en tout cas un travail d'écriture tenant à la fois, dans le cas de la *Périégèse*, du récit de voyage, de l'enquête ethnographique³⁰ et de l'histoire – «una storiografia imperniata sullo schema del viaggio»³¹ – dont on s'accorde à admettre aujourd'hui qu'il constitue une composition qu'on ne saurait découper arbitrairement et qui s'organise selon deux axes essentiels : l'un descriptif, fondé en principe sur une vision directe des sites et des monuments visités, et donnant lieu à des classements topographiques ou thématiques; l'autre narratif, servant à introduire dans la συγγραφή les sujets particuliers que Pausanias lui-même désigne par le terme de λόγοι. Cette formule d'écriture³² permet au Périégète de greffer des développements de nature historique sur des mentions de monuments et de procéder souvent par association d'idées.

Cela explique que surgissent dans notre texte, presque toujours à l'occasion de la mention d'une statue ou d'un temple³³, des références à des événements ou personnages d'époque romaine, sans rapport direct, toutefois, avec l'histoire du Péloponnèse (cf. II 1, 2 et 3, 1; III 11, 4) : il s'agit de remarques très générales qui ne sauraient évidemment pas être assimilées à une analyse historique précise du régime impérial romain.

Les quelques portraits d'empereurs que Pausanias introduit

³⁰ Cf. K.E. MÜLLER, *Geschichte der antiken Ethnographie und ethnologischen Bildung* II (Wiesbaden 1980), 176-180.

³¹ D. MUSTI, 'L'itinerario di Pausania : dal viaggio alla storia', *QUCC* 46 (1984), 18.

³² Voir à ce sujet les remarques pertinentes d'A. MÜLLER, 'Megarika', *BCH* 105 (1981), 219-221.

³³ Sur l'idée que l'histoire naît, chez Pausanias, de la mention d'un monument, cf. Chr. HABICHT [n. 5], 95; Fr. CHAMOUX, 'Pausanias historien', in *Mélanges A. Tualier* (Paris 1988), 41.

dans son texte ne répondent-ils pas, eux aussi, à un souci d'amplification rhétorique? Selon M. Segre, le λόγος que le Périégète avait consacré à Hadrien dans sa description de l'Attique (I 5, 5) serait fondé sur une inscription³⁴. Celle-ci aurait fourni à Pausanias un schéma pour les portraits d'autres empereurs où entrent successivement l'évocation de faits militaires marquants accomplis par ces empereurs, puis la mention des édifices publics dont ils ont été les commanditaires et enfin l'énumération des actes de générosité dont ils ont fait preuve à l'égard des Grecs. De fait, ce schéma peut s'appliquer aux portraits qui figurent dans les livres consacrés au Péloponnèse : ceux de Trajan (V 12, 6), d'Antonin le Pieux (VIII 43, 3-5), de Marc Aurèle (VIII 43, 6). Qu'ils respectent entièrement ou en partie le schéma que Pausanias semble s'être fixé pour les rédiger, de tels éloges n'en paraissent pas moins gratuits, même s'ils permettent de prendre une vue historiquement juste de quelques aspects du règne de ces empereurs et en particulier de leur philhellénisme.

Effet de pure rhétorique donc? À y regarder de près, l'éloge d'Antonin appartient à un chapitre des *Arcadica* au début duquel Pausanias explique qu'il va consacrer à présent son λόγος à la présentation de ce qui est «mémorable» à Pallantion et la première chose qu'il retient est précisément la décision prise par Antonin de faire du village de Pallantion une cité et d'accorder aux habitants liberté et exonération d'impôts, en raison du rôle joué par l'Arcadien Évandré dans la fondation de Rome (VIII 43, 1-3)³⁵.

Voilà un passage qui cette fois met l'action d'un empereur directement en rapport avec l'histoire d'une cité du Péloponnèse, mais en la présentant comme une «curiosité mémorable».

³⁴ [n. 17], 226-227. Cf. L. PERNOT, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain* (Paris-Turnhout 1993), I. *Histoire et technique*, 171 et 234; II. *Les valeurs*, 514 et 739-762. Signalons d'ailleurs que B. P. REARDON [n. 1], 221-224, étudie Pausanias dans un chapitre intitulé « La rhétorique appliquée ».

³⁵ Sur l'importance de l'Arcadie et la place qu'elle occupe dans les traditions relatives à la fondation de Rome, cf. R. BALADIÉ [n. 3], 295-297.

Les «curiosités mémorables» constituent certes un *topos* du récit ethnographique³⁶, mais illustrent un principe fondamental de l'écriture du Périégète : il s'en est expliqué nettement par exemple en III 11, 1, où il déclare que ce qui lui importe est de ne retenir que ce dont il vaut la peine de garder le souvenir (ἀποκρίναι τὰ ἀξιολογώτατα, τὰ μάλιστα ἄξια τῆς μνήμης). Or, les dernières lignes du livre VIII ne sont-elles pas à cet égard significatives? Pausanias y rappelle, soulignant d'ailleurs, par ce mot de conclusion, l'unité des livres consacrés au Péloponnèse, qu'il a présenté les divisions (μοῖραι) du Péloponnèse, à l'intérieur, les cités et, dans chacune d'elles, les «curiosités les plus mémorables» (τὰ ἀξιολογώτατα ἐς μνήμην).

Plusieurs des données de l'histoire du Péloponnèse à l'époque romaine qu'on trouve dans les livres II à VIII ont donc été vraisemblablement intégrées à la description en tant que curiosités dignes d'intérêt. Elles concernent de façon privilégiée la vie des grands personnages, celle des empereurs notamment et tout particulièrement Hadrien³⁷. Il est très rare que ces informations se rapportent à la vie politique et institutionnelle et, quand c'est le cas, elles restent fort discrètes ou sujettes à discussion³⁸.

Bribes, fragments d'une histoire du Péloponnèse à l'époque romaine, ces renseignements ne sont pas toujours dépourvus de valeur aux yeux des historiens modernes. Les statues identifiées par Pausanias nous permettent ainsi d'avoir une idée des consécra-tions religieuses assumées dans les grands sanctuaires par les

³⁶ Cf. F. HARTOG, *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, éd. rev. (Paris 1991), 243.

³⁷ Cf. II 3, 5; VI 16, 4; VIII 8, 12; 11, 8; 22, 3. La prédominance du personnage d'Hadrien s'explique peut-être par l'abondante littérature qu'avait suscitée cet empereur : cf. E.L. BOWIE [n. 26], 16. Voir aussi les allusions à Néron (II 37, 5), à Euryclès (II 3, 5) et à la victoire d'un sénateur romain à Olympie (V 20, 8).

³⁸ Voir notamment les réserves de P. CARTLEDGE - A. SPAWFORTH [n. 3], 146-147, concernant l'appréciation formulée par Pausanias (III 11, 2) sur les pouvoirs de la «géroúsia» et sur le rôle des éphores à son époque. Dans ce domaine, l'apport de la documentation épigraphique est souvent décisif (cf., par exemple, le cas de Corinthe ou de Messène).

empereurs ou certains hauts personnages³⁹. Quant au phénomène religieux et politique que représente le culte impérial⁴⁰, élément essentiel de la culture grecque de ce temps, il n'est certes pas analysé en tant que tel par Pausanias, mais le texte du Périégète apporte un témoignage non négligeable sur sa diffusion dans le Péloponnèse, de César à Hadrien, et, dans le cas d'Antinoüs, représente même une source primordiale.

La recherche du notable, de «ce qui est digne d'être rapporté» ne constitue pas une démarche originale; n'acquiert-elle pas toutefois à partir de la conquête romaine et spécialement à l'époque de Pausanias une signification particulière due à la fonction privilégiée qu'y occupe la mémoire? L'omniprésence de cette notion dans la *Périégèse*⁴¹ traduit l'inquiétude fondamentale de ceux qui entendent préserver l'héritage de la Grèce. Il n'en demeure pas moins difficile d'assimiler la démarche de Pausanias à une véritable pensée du passé : en esquivant apparemment toute véritable analyse historique, Pausanias adopte une perspective qui est davantage celle de l'antiquaire⁴² que celle de l'historien. On se gardera néanmoins d'oublier que le texte de Pausanias se présente comme un récit de voyage dont les principes d'écriture eux-mêmes peuvent entraîner l'auteur sur les chemins de l'histoire.

³⁹ Cf. II 1, 7; 17, 6; V 12, 8; 25, 1.

⁴⁰ Cf. II 3, 1; 8, 1; 17, 3; III 11, 4-5; 22, 9; V 12, 6-7; 20, 9; VI 19, 10; 24, 10; VIII 9, 7-8; 19, 1. Voir R. TRUMMER, *Die Denkmäler des Kaiserkults in der römischen Provinz Achaia* (Diss. Univ. Graz 1980).

⁴¹ Cf. S. GOLDMANN, 'Topoi des Gedenkens. Pausanias' Reise durch die griechische Gedächtnislandschaft' dans A. HAVERKAMP - R. LACHMANN (edd.), *Gedächtniskunst : Raum-Bild-Schrift. Studien zur Mnemotechnik* (Frankfurt/M. 1991), 145-164.

⁴² La question de savoir si l'on peut définir les intentions de Pausanias comme celles d'un historien amateur d'antiquités a été bien résumée par B.P. REARDON [n. 1], 221-223. Il est de fait que le Périégète accorde une grande créance à ceux qu'il désigne comme «historiens des plus hautes antiquités» (οἱ τὰ ἀρχαιότατα μνημονεύοντες; cf. V 7, 6; VII 18, 2; VIII 6, 1; 14, 12; 34, 4).

3. Toponymie et histoire; mémoire et oubli.

La nomination des lieux, qui est mémoire, «mise en espace d'un savoir collectif»⁴³, engendre des réminiscences historiques qui, pour certaines cités du Péloponnèse, concernent directement l'intervention romaine.

Les fondations coloniales romaines dans la province d'Achaïe – Dymè, Corinthe et Patras – sont toutes situées dans le Péloponnèse; l'importance que Pausanias accorde à leur histoire est cependant très inégale. S'agissant de Corinthe, le Périégète se contente de rappeler que César en fut le fondateur (II 3, 1; V 1, 2) : il est vrai que le lecteur pouvait se reporter pour plus de détails à l'évocation de Strabon⁴⁴. Pausanias néglige complètement l'histoire de Dymè : il faut recourir aux témoignages de Strabon (VIII 7, 5, p. 388, et XIV 3, 3, p. 665) et de Plutarque (*Pompée*, 28, 7) pour savoir que la ville était devenue colonie romaine à l'époque du Géographe et qu'en 67 av. J.-C., Pompée avait installé des pirates ciliciens⁴⁵ à une époque où la ville souffrait de la dépopulation. Une nouvelle fondation, concrétisant un projet de César, eut lieu sans doute en 44 avant J.-C.⁴⁶. Le seul renseignement fourni par Pausanias (VII 17, 5) – le rattachement du territoire de Dymè à celui de Patras sous Auguste – se heurte à l'existence d'une série monétaire étudiée par M. Amandry⁴⁷. La raison du désintérêt manifesté par Pausanias est peut-être à chercher dans le déclin que connurent la ville et son territoire à l'époque de l'occupation romaine, déclin révélé par l'archéologie⁴⁸. Le caractère très succinct des données concernant les deux premières colonies romaines dans le Péloponnèse et

⁴³ Cf. Chr. JACOB, *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire* (Paris 1992), 306-307.

⁴⁴ VIII 6, 20-21, p. 377-379, et 6, 23, p. 381. Voir R. BALADIÉ [n. 3], 250-252.

⁴⁵ Cf. ID., *ibid.*, 321-322.

⁴⁶ Voir M. AMANDRY, 'Le monnayage de Dymè (Colonia Dumaeorum) en Achaïe. Corpus', *RN* 23 (1981), 54-55.

⁴⁷ *Ibid.*, 60-65.

⁴⁸ Voir A.D. RIZAKIS (dir.), *Paysages d'Achaïe I : Le bassin du Peiros et la plaine occidentale*, Μελετήματα 15 (Athènes 1992), 71 et 79. Sur les vestiges d'époque impériale, *ibid.*, 89-99.

l'époque du dernier siècle de la République atteste que notre auteur préfère passer sous silence (ou ignore?) la situation navrante que connut alors la province d'Achaïe, victime des envahisseurs orientaux et des guerres civiles : passage ou séjour des armées, réquisitions de toutes sortes, prélèvements ne purent qu'aggraver la dépopulation et l'appauvrissement de certains secteurs. À ce silence s'opposent les développements que Pausanias consacre à l'action d'Auguste dans le Péloponnèse, visant à favoriser surtout les villes de Patras et de Sparte.

Strabon avait déjà montré que le prestige du Péloponnèse à l'époque du principat était lié en particulier à la ville de Sparte, dont les rapports avec Rome depuis 146 avant J.-C. étaient privilégiés⁴⁹. Pausanias souligne que dans la guerre qui opposa Antoine à Octave, les Lacédémoniens prirent le parti de ce dernier (IV 31, 1; VIII 8, 12) et montre que ces bons rapports entraînèrent Auguste à procéder à une réorganisation territoriale avantageuse pour les Spartiates, à qui il donna les villes de Thouria⁵⁰ et de Cardamylè, prélevées sur la Messénie (III 26, 7 et IV 31, 1) – le petit port de Cardamylè offrant aux Spartiates un débouché sur le golfe de Messénie, son changement de statut politique s'accompagna d'un développement important. En même temps, Auguste organisa officiellement le *koinon* des Éleuthérolaconiens⁵¹ qui regroupa, d'après Pausanias (III 21, 7), jusqu'à 24 cités – 18 à son époque, dont il donne la liste. C'est à ce *koinon* qu'Auguste rattacha la ville messénienne de Pharai (IV 30, 2).

⁴⁹ Cf. Strab. VIII 5, 5, p. 365-366 et voir R. BALADIÉ [n. 3], 290-295. Ce dernier a d'ailleurs bien montré (*ibid.*, p. 287), en s'appuyant sur les travaux de Bowersock et de Deininger, qu'il n'en existait pas moins à Sparte des courants anti-romains.

⁵⁰ Une inscription (IG V 1, 1381) montre que Thouria avait retrouvé son autonomie sous Trajan, mais on ignore dans quelles circonstances : voir P. CARTLEDGE - A. SPAWFORTH [n. 3], 139. Sur l'action d'Auguste, cf. E. MEYER, *RE Suppl.*-Bd. XV (1978), s. v. *Messenien*, 280.

⁵¹ Le terme «Éleuthérolaconiens» n'est attesté dans les inscriptions qu'à partir du principat. Il existait cependant vraisemblablement une «Confédération des Lacédémoniens» dès l'époque pré-augustéenne, attestée par des inscriptions : voir Éd. WILL [n. 11], 399; P. CARTLEDGE - A. SPAWFORTH [n. 3], 100; D. MUSTI - M. TORELLI (edd.), *Pausania, Guida della Grecia, Libro III : La Laconia* (Milano 1991), 263-265.

L'intérêt du texte de Pausanias pour la géographie politique du Péloponnèse à l'époque romaine ressort aussi de la façon dont le Périégète met en valeur le rôle joué par Auguste dans le développement de Patras. C'est au livre VII (18, 7) que se trouve souligné le traitement privilégié que l'empereur réserva à la ville, accordant à ses habitants la liberté et leur octroyant «tous les privilèges que les Romains, d'ordinaire, confèrent à leurs colonies»⁵². L'essor de la ville est lié en effet à la politique d'Auguste qui choisit d'y fonder une colonie⁵³ destinée à faire contrepoids à l'importance de Corinthe et à accueillir le siège⁵⁴ de la Ligue achéenne : l'empereur y concentra la population de plusieurs villes d'Achaïe, à la faveur d'un synécisme qui s'étendit même à la côte étolienne⁵⁵. Il faut dire qu'à cette époque, la navigation directe vers Rome par la mer Ionienne et la route de Messine, pour laquelle la situation de Patras était favorable, prit alors de l'importance, et que la ville se dota, très vraisemblablement à l'instigation d'Auguste, d'installations portuaires⁵⁶ que Pausanias est le premier à mentionner. Très rapidement, la cité dut contrôler un énorme territoire, dont l'explo-

⁵² Parmi les causes possibles de ce traitement de faveur, Pausanias cite lui-même «la bonne situation de Patras sur le littoral». Le Périégète ajoute que l'empereur fit don aux Patrèens de la statue d'Artémis *Laphria* de Calydon (18, 8-9), laquelle semble avoir occupé une place primordiale dans le panthéon local; voir à ce sujet notre article 'Artémis en Achaïe', *REG* 104 (1991), 417-418 et 424-427. Ailleurs (VII 22, 1 et 6), on apprend que Pharai et Tritéa dépendent de Patras par décision d'Auguste.

⁵³ En 14 av. J.-C. Cf. *CIL* III 504, 507 à 509, 6097. Voir G.W. BOWERSOCK, *Augustus and the Greek World* (Oxford 1965), 92-95; R. BALADIÉ [n. 3], 324-325; P. AGALLOPOULOU, 'Two unpublished coins from Patras and the name of the Roman colony', *Hesperia* 58 (1989), 445-447; A.D. RIZAKIS [n. 3], 180-186.

⁵⁴ D'abord situé à Olympie. Cf. J.H. OLIVER, 'Panacheans and Panhellenes', *Hesperia* 47 (1978), 185-191.

⁵⁵ Voir toutefois les réserves émises par U. KAHRSTEDT, 'Die Territorien von Patrai und Nikopolis in der Kaiserzeit', *Historia* 1 (1950), 552-554 et 561 : il n'est pas impossible que Pausanias se fasse l'écho d'une version locale patriotique dans laquelle seraient mis en valeur des privilèges accordés en fait plus tard à Patras, notamment sous le règne de Néron.

⁵⁶ Voir R. BALADIÉ [n. 3], 238-239. Cependant, les seules découvertes qui puissent être rapportées avec certitude aux installations portuaires de la ville sont encore très maigres : cf. *AD* 26 (1971 [1974]), *Chron.*, 174-175, fig. 20-21; *BCH* 111 (1987), *Chron.*, 536; I.A. PAPAPOSTOLOU, in *Achaia und Elis* [n. 18], 15, fig. 10.

ration archéologique ne fait que commencer⁵⁷, englobant non seulement l'Achaïe occidentale, mais aussi toute l'Étolie.

Certains personnages ou certains lieux ont beau recevoir, dans le texte de Pausanias, un éclairage historique dont la justesse, dans la plupart des cas, se trouve confirmée par nos autres sources de documentation, un problème se pose cependant : la perspective du passé telle que l'ordonne Pausanias semble bien n'être réduite qu'aux quelques données issues du filtre sélectif de la mémoire du Périégète.

Parlant dans sa préface aux *Lieux de mémoire* d'une «hiérarchie du souvenir habile à ménager les ombres et la lumière», P. Nora avait raison de souligner la vulnérabilité et le caractère affectif de la mémoire. Pausanias, dans l'évocation des cités péloponnésiennes de son époque, ne garde, nous semble-t-il, que ce qui répond à un modèle de la cité grecque⁵⁸. Ses paysages urbains, en particulier, sont faussés par les principes qui en guident la description.

Le Périégète, on le sait (cf. X 4, 1), subordonne sa définition de la cité à l'existence de quelques éléments qu'il juge fondamentaux : résidences de magistrats, gymnase, théâtre, agora et richesse en eau. Dans les livres II à VIII, il s'avère que la description prend comme points de repère les monuments ou espaces qui correspondent à ce modèle, avec ses symboles de vie politique et culturelle. De ce fait, certaines cités prennent une importance plus grande que d'autres et il est intéressant de faire apparaître des disproportions entre les différentes régions du Péloponnèse. La Corinthie/Argolide occupe encore de ce point de vue une place privilégiée : si l'on excepte le cas de Méthana, dont seule l'agora est évoquée, toutes

⁵⁷ Cf. les vestiges d'établissements ruraux retrouvés aux abords de Patras (AD 37, 1982 [1989], *Chron.*, 144-146 et 149), et voir les contributions, à paraître, de M. PETROPOULOS, A.D. RIZAKIS et R. DALONGEVILLE, 'The Patras coastal area. Landscape and settlement patterns. A preliminary report'.

⁵⁸ Dans le domaine de l'art, on a souvent fait remarquer que Pausanias s'intéresse surtout à l'antique et omet de mentionner objets ou monuments récents. Voir, en dernier lieu, K.W. ARAFAT, 'Pausanias' attitude to antiquities', *ABSA* 87 (1992), 387-409.

les cités mentionnées ont une agora, un théâtre (et un Odéon à Corinthe), ainsi qu'un stade ou un gymnase (sauf à Phlionte). En Laconie, sur la dizaine de cités mentionnées, Sparte est la seule à posséder à la fois une agora et un théâtre, Acraï et Las étant quant à elles dotées d'un gymnase. En Messénie, Élide et Achaïe⁵⁹, trois cités seulement se distinguent, une seule par région : Messène, Élis et Patras. En Arcadie enfin, il n'y a que Mantinée, Mégalopolis et Tégée qui répondent à la définition suivie par Pausanias.

À s'en tenir au texte de Pausanias, il apparaît ainsi que le nord-est et le centre du Péloponnèse sont les régions où les éléments constitutifs de ce qu'était la vie politique et culturelle dans la cité grecque classique ont gardé une importance notable. Est-ce à dire que ces régions auraient été moins affectées par les transformations dues à l'occupation romaine?

Le témoignage de notre auteur est dans ce domaine d'une interprétation difficile, car le Périégète passe visiblement sous silence des réalités typiquement romaines. Pour illustrer notre propos, il nous suffira ici de prendre l'exemple de l'Achaïe, région qui a joué un rôle déterminant dans l'histoire du Péloponnèse à l'époque de la conquête romaine et que nos propres recherches nous ont rendue familière.

Pausanias donne une idée de la manière dont le territoire de Patras fut réorganisé, sans doute à l'époque d'Auguste, et parle d'un «rattachement» de Pharai et de Tritéia à la colonie romaine⁶⁰. Malheureusement, ce sont les seules indications de la *Périégèse* concernant l'intervention romaine dans le paysage achéen et c'est à d'autres sources qu'il faut recourir si l'on veut tenter de cerner quelles furent les conséquences de l'implantation romaine en Achaïe.

⁵⁹ En Achaïe pourtant, Aigeira possédait un théâtre qui devait être l'une des constructions les plus importantes de la cité à l'époque hellénistique et romaine : sur le problème du silence de Pausanias, voir S. GOGOS, 'Das antike Theater in der *Periegese* des Pausanias', *Klio* 70 (1988), 329-339. A Patras, le Périégète mentionne l'Odéon, mais ni stade ni gymnase; des vestiges retrouvés à la limite sud de la ville antique, appartenant à un édifice hellénistique utilisé encore à l'époque impériale, sont pourtant peut-être ceux d'un gymnase: voir R. TRUMMER, *Klio* 68 (1986), 52-62; *AD* 39 (1984 [1989]), *Chron.*, 90.

⁶⁰ Cf. *supra*, n. 52.

Des recherches menées en Achaïe occidentale⁶¹ ont permis de montrer, en particulier, que l'installation de colons dans la cité de Dymè a entraîné de nouvelles divisions du sol qui se trouvent reflétées par trois centuriations successives, mais que, si l'intervention romaine, au total, représente une volonté d'aménager l'espace, elle n'a pas cependant bouleversé la forme ni la répartition de l'habitat.

Pausanias, tout comme Strabon⁶², semble avoir ignoré l'implantation des *negotiatores* dans le Péloponnèse, attestés, pour l'Achaïe, à Patras et à Aigion. Par ailleurs, la question de l'identification de «villae» romaines, associées à la présence de riches propriétaires dans la campagne péloponnésienne à l'époque impériale pose problème⁶³. Les prospections réalisées dans la campagne dyméenne, par exemple, n'ont pas confirmé la présence des «villae rusticae» que croyait pouvoir mentionner Kahrstedt⁶⁴ – un seul exemple a été identifié avec certitude, celui de la 'villa' de Petrochorion, installée sur la bordure montagneuse du mont Movri⁶⁵. Dans le reste de l'Achaïe, il n'y a que dans la région de Patras⁶⁶ que des vestiges d'établissements ruraux ont pu être reconnus.

L'existence de nombreux établissements de bain, significative, pour les cités grecques, d'une tendance révélée par l'archéologie⁶⁷ à adopter des techniques de construction et un mode de vie «à la romaine», n'est que rarement signalée par le Périégète. Or, en ce qui concerne l'Achaïe d'époque impériale, des installations ther-

⁶¹ Voir A.D. RIZAKIS, *Paysages d'Achaïe* I [n. 48], 126-135.

⁶² Cf. R. BALADIÉ [n. 3], 326-328.

⁶³ Cf. S.E. ALCOCK [n. 3], 63-71.

⁶⁴ *Das wirtschaftliche Gesicht Griechenlands in der Kaiserzeit. Kleinstadt, Villa und Domäne* (Bern 1954), 249-250. La surinterprétation des moindres vestiges rend fort précaires les conclusions de l'auteur.

⁶⁵ Cf. *Paysages d'Achaïe* I [n. 48], 71.

⁶⁶ Voir AD 13 (1930-1931 [1933]), *Chron.*, 38-40; 37 (1982 [1989]), *Chron.*, 144-146 et 149.

⁶⁷ Cf. P. CARTLEDGE - A. SPAWFORTH [n. 3], 135.

males ont été mises au jour à Dymè⁶⁸, à Patras et dans sa région⁶⁹, à Aigion⁷⁰ et dans la région de Pharai⁷¹.

Que dire enfin des combats de gladiateurs? Bien attestés à Patras⁷², ils font partie de ce que Reardon⁷³ appelle les "accompagnements matériels" de la civilisation romaine, mais ils sont complètement passés sous silence par Pausanias.

Tout laisse donc croire que le Périégète, dans son récit, préfère dissimuler ce qui ne lui semble pas représentatif de la culture grecque. Plutôt que de faire valoir les transformations entraînées par l'occupation romaine dans la vie des cités achéennes, il s'attache à souligner ce qui a survécu d'un héritage et nous livre ainsi une sorte de 'document de l'identité nationale grecque'⁷⁴.

4. *Le Péloponnèse et l'époque de Pausanias.*

Parce qu'il décrit le Péloponnèse de 'son époque', le texte de Pausanias prend néanmoins une valeur particulière qu'il nous faut examiner maintenant. L'étude du vocabulaire utilisé par le Périégète pour caractériser le statut politique des toponymes qu'il énumère permet d'esquisser une carte politique du Péloponnèse vu par Pausanias à l'époque des Antonins, de faire apparaître des centres à la périphérie desquels se rattachent des lieux d'importance secondaire, de mesurer des permanences ou des évolutions par rapport notamment à la vision que proposait Strabon. Nous ne pourrions certes prétendre apporter des conclusions définitives, car certaines agglomérations ne sont pas définies dans la *Périégèse*

⁶⁸ Cf. *Paysages d'Achaïe* I [n. 48], 89.

⁶⁹ Cf. AD 30 (1975 [1983]), *Chron.*, 99 sq. ; 31 (1976 [1984]), *Chron.*, 88 sq. et 97 sq.

⁷⁰ Voir L. PAPACOSTA, *Achaia und Elis* [n. 18], 239; AD 40 (1985 [1990]), *Chron.*, 123.

⁷¹ Cf. AAA 17 (1984), 21-42; AD 39 (1984 [1989]), *Chron.*, 111.

⁷² Voir A.D. RIZAKIS, 'Munera gladiatoria à Patras', *BCH* 108 (1984), 533-542, à compléter par ID., *ZPE* 82 (1990), 201-208; I.A. PAPAPOSTOLOU, 'Monuments des combats de gladiateurs à Patras', *BCH* 113 (1989), 378-388. Les vestiges d'un vaste édifice à gradins daté de la fin du II^e siècle après J.-C. situé à proximité de l'Odéon appartiennent peut-être à un stade ou à un amphithéâtre : cf. ID., *ibid.*, 354-367.

⁷³ [n. 1], 18 n. 12.

⁷⁴ D. MUSTI [n. 31], 13.

autrement que par leurs noms, et les termes employés par Pausanias recouvrent parfois plusieurs acceptions différentes⁷⁵. Il n'en demeure pas moins qu'on peut tenir pour significatif en général l'emploi des mots πόλις et κώμη⁷⁶ et en tirer quelques conséquences sur la géographie politique du Péloponnèse au II^e siècle après J.-C.

Trois régions se distinguent par le nombre de toponymes mentionnés par Pausanias, par leur richesse en cités et par l'abondance des villages implantés sur leurs territoires : il s'agit de la Corinthie/Argolide, de la Laconie et de l'Arcadie. Au début du livre VIII, au terme d'une rapide présentation générale des différentes régions du Péloponnèse, Pausanias avait lui-même souligné la spécificité de l'Arcadie comme cœur de la Péninsule⁷⁷, seule région à ne pas être ouverte sur la mer, frontalière de toutes les autres régions du Péloponnèse – ce qui explique d'ailleurs l'abondance des remarques du Périégète au sujet des frontières⁷⁸ de l'Arcadie.

En ce qui concerne les grands centres, si Dymè, nous l'avons vu, connaît un déclin à l'époque impériale, Corinthe, Sparte et Patras sont, dans le texte de Pausanias, des cités florissantes. La première, devenue capitale de la province romaine d'Achaïe, occupait une situation primordiale tant sur le plan économique que sur le plan culturel, due à sa situation stratégique au débouché de l'Isthme et aux faveurs impériales, notamment celles d'Hadrien et

⁷⁵ Sur les multiples acceptions possibles de χωρίον, cf. les réflexions de M. JOST, 'Villages de l'Arcadie antique', *Ktèma* 11 (1986 [1990]), 145-146.

⁷⁶ Voir à ce sujet, outre M. JOST [n. 75], 146-148, les remarques d'A. MULLER, *BCH* 106 (1982), 385, et celles de M. MOGGI, 'Processi di urbanizzazione nel libro di Pausania sull'Arcadia', *RFIC* 119 (1991), 58-62.

⁷⁷ Cf. VIII 38, 7 : depuis le sommet du mont Lycaion, on bénéficie d'une vue sur la majeure partie du Péloponnèse.

⁷⁸ Notons que les frontières sont une expression du morcellement des cités et contribuent à définir la spécificité de la nation grecque, par opposition à l'Empire romain, conçu comme un 'tout' englobant. Cf. S.E. ALCOCK [n. 3], 118-120. Sur les frontières en Arcadie, on trouvera des mises au point éclairantes en tête des chapitres composant la première partie de la thèse de M. JOST, *Sanctuaires et cultes d'Arcadie*, Études Péloponnésiennes 9 (Paris 1985).

d'Antonin⁷⁹. Sparte, dotée il est vrai de conditions naturelles peu avantageuses (l'existence d'un haut pays montagneux entraîne une concentration de l'habitat dans la vallée de l'Eurotas), n'en possédait pas moins encore l'un des plus grands territoires de la province d'Achaïe et bénéficia sous Hadrien de faveurs dont témoigne l'épigraphie⁸⁰. L'attitude de l'empereur semble avoir encouragé à l'évergétisme les élites locales, représentées dans le texte de Pausanias par le «Spartiate Euryclès» (II 3, 5), donateur d'un gymnase à Sparte⁸¹. Quant à la ville de Patras, dont nous avons déjà fait valoir, suivant Pausanias, la position géographique avantageuse, les fouilles⁸² permettent d'en apprécier l'extension et la prospérité au II^e siècle après J.-C.

Quelques autres cités sont mises également en valeur par leur situation géographique ou les faveurs dont elles ont bénéficié à l'époque de Pausanias. Citons Argos⁸³, dont l'Héraion reçut des offrandes d'Hadrien (II 17, 6); Épidaure, dont l'Asclépiéion profita de l'évergétisme d'Antoninus Pythodorus⁸⁴; Aigion, qui était le lieu de réunion de l'Assemblée des Achéens (VII 24, 4)⁸⁵; Tégée, carrefour de communications tirant profit d'un riche terroir.

L'importance respective de ces différents secteurs est illustrée en outre par les précisions que Pausanias apporte sur les routes qu'il emprunte, donnant une idée du réseau routier développé dans

⁷⁹ Sur l'installation de bains et la construction d'un aqueduc par Hadrien, cf. *supra*, n. 37. Sur Corinthe à l'époque de Pausanias, voir, outre D. ENGELS [n. 3] et le commentaire de D. MUSTI et M. TORELLI, la mise au point brève mais très claire donnée par M. LE GLAY, *Villes, temples et sanctuaires de l'Orient romain* (Paris 1986), 42-62.

⁸⁰ Voir P. CARTLEDGE - A. SPAWFORTH [n. 3], 108-114.

⁸¹ On peut associer ce don à la fondation des 'Euryclea', qui comportaient des épreuves d'athlétisme. Sur la topographie et les principaux monuments de Sparte à l'époque de Pausanias, voir P. CARTLEDGE - A. SPAWFORTH [n. 3], 127-133 et 216-225.

⁸² Cf. A. D. RIZAKIS [n. 3], 181 n. 9 et 10; I. A. PAPAPOSTOLOU [n. 56].

⁸³ Cf. A. J. SPAWFORTH - S. WALKER, 'The world of the Panhellenion. II : Three Dorian cities', *JRS* 76 (1986), 101-104.

⁸⁴ Cf. II 27, 6-7. Il s'agit du sénateur Sex. Iulius Maior Antoninus Pythodorus, honoré comme bienfaiteur par les Épidauriens (*IG* IV² 88, 514, 684; cf. Aristid. *Or.* XLVII 35, p. 384 Keil).

⁸⁵ Les fouilles confirment la prospérité d'Aigion à l'époque romaine : voir L. PAPACOSTA, *Achaia und Elis* [n. 18], 239-240.

le Péloponnèse à son époque⁸⁶ et faisant apparaître l'importance de certains axes. L'usage des termes λεωφόρος et εὐθεῖα ὁδός⁸⁷ est à cet égard significatif : il révèle d'abord l'existence dans le nord du Péloponnèse de la route côtière qui reliait Corinthe à Aigion et Patras (II 12, 2; VII 23, 4; 25, 5 et 8) et, via Rhion-Antirhion, faisait communiquer l'Élide et l'Achaïe avec l'Étolie et la Locride; il met en valeur les cités qui ont constitué, semble-t-il, des carrefours de communication : il y a Tégée, nous l'avons vu, d'où partent des grands-routes vers Argos (VIII 54, 5 : Pausanias précise même que cette route convient très bien aux véhicules et constitue une voie de premier ordre), vers Mantinée (VIII 10, 1) et vers Mégalopolis (VIII 44, 2); Argos, reliée à Épidaure (II 25, 9), Lerne (II 36, 6) et Tégée; Sparte⁸⁸ reliée à l'Argolide (III 10, 7), à Gythéion (III 21, 5) et à l'Arcadie (III 21, 1); Mégalopolis, reliée à Messène (VIII 34, 1), Tégée et Méthydrion, au cœur de l'Arcadie (VIII 35, 9). Mentionnons encore la route reliant Olympie à Lépréon, au sud de l'Élide, et Orchomène à Caphyai, dans le centre de l'Arcadie.

Les axes suivant les côtes nord et ouest du Péloponnèse ont visiblement été privilégiés à l'époque romaine, eu égard à l'importance de Corinthe et des ports de la côte occidentale, tels Patras et Méthoné pour les activités économiques ou militaires, cependant qu'en Arcadie, seule région de la presque île dépourvue d'ouverture sur la mer, le réseau routier revêtait une importance spécifique dont le texte de Pausanias nous donne un reflet. Il est intéressant d'ajouter que les observations du Périégète sont conformes à l'image que la Table de Peutinger nous donne des communications

⁸⁶ L'importance de ce thème dans l'écriture de la *Périégèse* est soulignée par U. BULTRIGHINI [n. 7], 294-295. C'est en s'appuyant notamment sur Pausanias que W. LORING, dans 'Some ancient routes in the Peloponnese', *JHS* 15 (1895), 25-89, avait présenté une image du réseau des communications dans la région de Mégalopolis, Tégée et Sparte.

⁸⁷ Voir à ce sujet W.K. PRITCHETT, *Studies in Ancient Greek Topography* III (Los Angeles-Berkeley 1980), 337-338.

⁸⁸ Sur l'aménagement de ponts – et donc de routes – témoignant du souci des Romains de contrôler la région de Sparte et du désir des Spartiates d'afficher leurs bonnes relations avec Rome, cf. P. ARMSTRONG (*et al.*), 'Crossing the river : observations on routes and bridges in Laconia from the Archaic to Byzantine periods', *ABSA* 87 (1992), 297 et 301-302.

dans le Péloponnèse : l'analyse qu'ont donnée de ce document G.D.R. Sanders et I.K. Whitbread⁸⁹ a fait ressortir en particulier l'importance des sites favorisés par de bonnes liaisons à la fois terrestres et maritimes, tels Argos, Corinthe et Patras.

L'étude du témoignage de Pausanias permet donc de mettre en valeur au moins certaines conséquences de l'occupation romaine sur la géographie politique du Péloponnèse. Le nord de la péninsule fait partie visiblement de ces régions auxquelles les Romains⁹⁰ ont choisi de faire subir des transformations territoriales : foyers de résistance à Rome, désorganisés par les conflits militaires dont ils furent le théâtre, ces secteurs ont dû apparaître comme marginaux, mal administrés ou mal exploités et ont bénéficié de la part des Romains de réaménagements propices à favoriser les liaisons entre les deux côtes de l'Adriatique. Dans l'Antiquité, les débouchés extérieurs principaux des cités péloponnésienne étaient la mer Égée et les pays de la Méditerranée orientale; avec les Romains et, en tout cas, à l'époque de Pausanias, les plaines du nord-ouest purent être reliées plus directement avec le monde occidental.

Pausanias, par ailleurs, se montre régulièrement soucieux, au fil de ses descriptions, de signaler les évolutions, ruptures ou permanences qu'il croit déceler dans les paysages qu'il parcourt : à maintes reprises⁹¹, il signale le changement de statut qui affecta tel ou tel lieu, mais son texte, trop souvent imprécis, ne permet pas de fixer avec rigueur la chronologie de telles évolutions et les autres sources littéraires – essentiellement Strabon – ou l'archéologie ne nous fournissent que rarement les points de repère souhaitables.

Est-il plus facile d'interpréter les passages où Pausanias note l'état d'abandon ou de ruine qui caractérise certains lieux? La liste

⁸⁹ 'Central places and major roads in the Peloponnese', *ABSA* 85 (1990), 338-349.

⁹⁰ Cf. S.E. ALCOCK [n. 3], 141-142.

⁹¹ Cf. II 36, 2; III 20, 3 et 21, 2; VII 23, 4 et 25, 12; VIII 35, 6; 36, 10 et 44, 1. Sur les anciennes cités ou bourgades arcadiennes devenues villages, voir les analyses de M. JOST [n. 75], 152-155.

des localités «en ruines» ou «désertes» lors du passage du Périégète est passablement longue : si l'on excepte les sites les plus connus (Mycènes, Tirynthe, Nauplie, Sellasie ou Mégalopolis), il s'agit surtout de villages ou de petites localités, et l'on a pu penser qu'une telle désaffection était le signe d'une désolation surtout rurale⁹². Le cas de l'Élide est, dans le texte de Pausanias, particulièrement frappant par la désolation qui y règne : la moitié des toponymes cités par le Périégète désignent des ruines; dans la cité d'Élis elle-même, tout est «archaïque» (agora, temple, théâtre : VI 24, 2 et 10; 26, 1).

L'image que Pausanias donne ainsi du Péloponnèse de son époque n'est sans doute pas exempte de préoccupations rhétoriques⁹³. «La Grèce disparaît et sa ruine est, en tous points, honteuse et lamentable. L'importance et l'éclat des cités, on n'arrive même plus à s'en faire une idée quand on regarde les hommes. Ce sont plutôt les pierres qui montrent la majesté et la grandeur de la Grèce, ce sont les ruines des édifices». Ces paroles de Dion Chrysostome⁹⁴, dont le 'discours eubéen' fournit par ailleurs une des images littéraires les plus saisissantes de la désolation rurale au début de l'époque romaine, appartiennent à une tradition littéraire qui, de Polybe à Pausanias, en passant par Strabon⁹⁵ et Plutarque, donne aux thèmes de la dépopulation et de l'oliganthropie une valeur où il n'est guère aisé de démêler le réel du fictif⁹⁶.

R. Baladié⁹⁷, cependant, a bien montré que, pendant les guerres contre Mithridate, le Péloponnèse, resté en dehors de la zone des

⁹² Le recours à l'archéologie est loin de permettre encore de lever toutes les incertitudes concernant les transformations possibles du paysage rural aux débuts de l'époque impériale romaine. Cf. S.E. ALCOCK [n. 3], chap. 2, 'The rural Landscape', particulièrement 71-72 et 81-87.

⁹³ Cf. J.A.O. LARSEN [n. 14], 466-467; R. BALADIÉ [n. 3], 305-320; S.E. ALCOCK [n. 3], 146.

⁹⁴ Or. XXXI 159-160, traduction J. SIRINELLI [n. 4], 255.

⁹⁵ Le Géographe souligne le dépeuplement de la Messénie et de la Laconie (VIII 4, 11, p. 362) et la complète désolation de l'Arcadie (VIII 8, 1, p. 388).

⁹⁶ Voir L. GALLO, 'Popolosità e scarsità di popolazione : contributo allo studio di un *topos*', *ASNP* s. III 10 (1980), 1233-1270.

⁹⁷ [n. 3], 305-312. Cf. J.A.O. LARSEN [n. 14], 422-435 (effets des guerres en Grèce entre 146 et 30 av. J.-C.).

opérations, avait néanmoins servi de base aux généraux romains, qu'il fut touché plus durement lors de la guerre contre les pirates et pendant les guerres civiles et que des inscriptions de cette période reflètent l'appauvrissement général et la détresse que connurent bon nombre de cités. S'il ne faut pas négliger l'influence possible de la rhétorique sur la *Périégèse*, il faut donc se garder aussi de nier trop vite la déchéance de certaines cités au cours des premiers siècles de l'empire⁹⁸.

À côté des signes de déclin qu'il relève dans le Péloponnèse de son époque, le Périégète se plaît à souligner des permanences au moyen d'expressions diverses (ἐφ' ἡμῶν, ἐς ἡμᾶς, ἐς ἐμὲ, καὶ ἐς τóδε). Celles-ci, bien qu'elles renvoient à une époque somme toute assez vague⁹⁹, semblent avoir pourtant une fonction plus précise que dans le livre VIII de Strabon : elles permettent à notre auteur de présenter des données contemporaines en se référant au passé et sont révélatrices, à leur manière, de la portée historique du texte de Pausanias.

Un certain nombre d'entre elles concernent des monuments ou des cités célèbres autrefois, mais dont il ne reste *aujourd'hui* que des vestiges; d'autres mettent l'accent sur des permanences ou des évolutions de type culturel et politique¹⁰⁰, mais la plupart s'appliquent à la vie religieuse. Pausanias est sensible, en effet, à l'état dans lequel il trouve les édifices religieux, à la présence ou non de statues dans les temples et sanctuaires; il prend soin aussi de marquer la façon dont se perpétuent à son époque certaines cérémonies : par exemple, parlant d'un rite notable en l'honneur de Déméter *Chthonia* à Hermioné (II 35, 5-8), il tient à préciser que des enfants, désormais, participent à la procession; il fait valoir la persistance du culte d'Artémis *Laphria* à Patras (VII 18, 9) et décrit en détails les rites 'modernes' pour Artémis *Triclaría* et Dionysos

⁹⁸ L'exemple de Mégalopolis peut donner une idée des difficultés que rencontre l'historien moderne dans l'interprétation des données littéraires à ce sujet : cf. J. ROY (*et al.*) [n. 3].

⁹⁹ Remontant sans doute jusqu'aux années 20 du II^e siècle après J.-C. On trouvera un relevé exhaustif de ces expressions dans Chr. HABICHT [n. 5], 176-180.

¹⁰⁰ Cf. II 10, 7; 34, 1; 38, 5; III 12, 10; 14, 6; 24, 6; V 1, 2; VI 12, 9; 26, 10; VII 24, 4.

Aisymnètès (VII 20, 2); il explique qu'«aujourd'hui comme autrefois», il est interdit à tout mortel de pénétrer dans le sanctuaire de Poséidon à Mantinée (VIII 5, 5), ou souligne encore la permanence, dans la région de Phénéos, de rites célébrés en l'honneur de Déméter *Thesmia* (VIII 15, 4).

Il est notable qu'à plusieurs reprises, Pausanias choisit des exemples qui lui permettent de relier le présent à un passé mythique¹⁰¹ : dans ces passages, auxquels il faudrait ajouter ceux où Pausanias se fait l'écho des croyances de tel ou tel peuple en des parentés légendaires, le Périégète s'efforce de faire ressortir l'importance que revêt encore le mythe dans l'histoire contemporaine. Les survivances du passé, que Pausanias prend soin de signaler explicitement (notons d'ailleurs l'abondance particulière de ce type de références dans le livre II), sont des éléments pour une histoire culturelle et religieuse des cités du Péloponnèse au II^e siècle après J.-C.

Conclusion

Dans la géographie et dans l'histoire du Péloponnèse, tout comme dans la *Périégèse*, Corinthe occupe une place particulière. Sa destruction symbolise la fin de la liberté politique des cités grecques et marque, aux yeux de Pausanias, la limite au-delà de laquelle une histoire événementielle de la Grèce n'est plus possible. Le long développement que le Périégète consacre, au livre VII, à l'évocation de la «guerre d'Achaïe» est en effet, du point de vue événementiel, le seul passage qui pousse l'analyse des rapports entre Rome et la Grèce jusque dans la seconde moitié du II^e siècle avant J.-C., reculant ainsi les limites chronologiques fixées d'ordinaire, dans la *Périégèse*, à tout récit d'une certaine ampleur. L'importance de l'épisode se trouve renforcée par la composition des livres II à VIII : préparé par plusieurs allusions à la prise de Corinthe et lié à une réflexion sur le problème de la liberté des

¹⁰¹ Cf. II 3, 7; 20, 7; 31, 8; V 4, 2 et 4; 13, 2; 15, 10.

Grecs, l'épisode même de la conquête bénéficie d'un effet de dramatisation, tandis que les *Achaica* apparaissent comme un point de convergence pour les autres livres consacrés au Péloponnèse.

Or, Corinthe ne sert pas seulement de motif dans une composition littéraire : située aux portes du Péloponnèse, elle est aussi le point de départ¹⁰² d'un itinéraire qui conduit le lecteur, en une sorte de spirale, à travers les lieux historiques et les curiosités mémorables de la presqu'île. On aurait pu craindre que l'histoire contemporaine, subordonnée dès lors à la description, ne fût réduite à l'état de fragments dont le choix pouvait n'être dicté que par des préoccupations rhétoriques, héritées du genre de la périégèse ou de l'art des sophistes. En fait, il s'avère que le texte de Pausanias est d'une grande utilité pour la géographie historique du Péloponnèse au II^e siècle après J.-C. et nous permet de mesurer un certain nombre des transformations que connut la géographie politique de la péninsule entre les règnes d'Auguste et d'Hadrien.

En choisissant la Grèce et plus spécialement le Péloponnèse comme objet de son enquête, Pausanias fait valoir son désir de sauvegarder un héritage, en suivant une démarche qu'il faut se garder d'assimiler trop vite à celle d'un simple antiquaire. Certes, le Périégète néglige les marques spécifiques de la présence romaine dans le Péloponnèse, mais son témoignage n'est pas dépourvu de conscience historique : à cet égard, son insistance sur tout ce qui relève, dans le Péloponnèse de son époque, de la tradition culturelle grecque dont il peut observer les traces surtout dans les paysages urbains et dans la vie religieuse, donne à l'histoire telle que l'écrit le Périégète une dimension psychologique. Ce que notre auteur cherche à reconstituer, en accordant à la religion la primauté sur les aspects économiques et sociaux, c'est une civilisation définie à la fois comme espace et comme creuset

¹⁰² Strabon avait mené sa description d'ouest en est, conformément à une tradition héritée des «Périples», remontant à Hécatee de Milet.

de mentalités collectives. La description qu'il donne du Péloponnèse prend alors elle-même valeur historique : c'est à l'historien moderne qu'il appartient de s'interroger non seulement sur la nature et la fonction des éléments qui composent cette représentation de la Péninsule au siècle des Antonins, mais aussi sur l'oubli que le Périégète laisse œuvrer dans la réception de l'héritage grec.

DISCUSSION

M. Moggi : Desidero esprimere il mio apprezzamento per l'interessante relazione di Yves Lafond, che condivido nella sostanza e, in generale, anche nei singoli dettagli. Mi limiterò, pertanto, a richiamare la sua attenzione su alcune affermazioni, che mi hanno suggerito delle riflessioni, sulle quali gradirei conoscere la sua opinione :

1) La storiografia greca che finisce con la conquista romana è la storiografia della contemporaneità (o del passato recente), quella che nel mondo ellenico godeva di maggiore prestigio e che si riteneva – ed era generalmente considerata – più seria e attendibile;

2) L'importanza concessa da Pausania al Peloponneso non mi pare il risultato di una scelta specificamente operata in questo senso, ma il risultato della sostanziale identificazione della Grecia – da sottoporre alla trattazione diretta – con la provincia romana di Acaia (questa considerazione, ovviamente, non ridimensiona affatto il ruolo di rilievo delle regioni peloponnesiache nella storia ellenica, nella *Periegesi* e nella prospettiva storiografica pausaniana);

3) Riguardo al problema del rapporto con Polibio a proposito della rielaborazione della guerra acaica, sono incline ad escludere una fonte intermedia fra i due scrittori, mentre mi pare più plausibile l'integrazione, da parte di Pausania, del testo polibiano, conosciuto direttamente, con altre fonti minori e di carattere locale.

Y. Lafond : Lorsqu'on veut interpréter les informations que l'on peut recueillir sur des époques lointaines et qui sont transmises par

des auteurs plus soucieux de plaire que d'être vrais, la prudence s'impose, comme le notait par exemple Thucydide (I 20-21). L'historiographie grecque du passé récent ou de l'époque contemporaine a été alimentée par cette méfiance à l'égard d'un passé trop lointain et témoigne du partage sémantique que les anciens opéraient déjà entre *μῦθος* et *λόγος*, même s'ils n'ont pas d'emblée envisagé le problème au nom d'une vraisemblance que nous qualifierions d'historique.

A l'inverse, après la conquête romaine, se réfugie-t-on dans le passé lointain de la Grèce? (Voir l'importance accordée par Pausanias aux «historiens des plus hautes antiquités», οἱ τὰ ἀρχαιότατα μνημονεύοντες : V 7, 6; VII 18, 2; VIII 6, 1; VIII 14, 12; VIII 34, 4). L'état fragmentaire et lacunaire de notre documentation littéraire ne permet pas de mesurer avec précision ce qu'il en était dans l'historiographie grecque d'époque hellénistique et romaine.

Le texte de Pausanias, dont le caractère est fondamentalement descriptif, et qui aurait donc pu, de façon privilégiée, servir de support à une histoire contemporaine, méritait, nous espérons l'avoir montré, d'être situé dans cette problématique.

A plusieurs reprises, Pausanias semble montrer qu'il est conscient de l'unité, à la fois géographique et historique, que constitue, par-delà toutes ces diversités, le Péloponnèse. C'est l'importance qu'il accorde dans son œuvre à cette partie de la province d'Achaïe qui m'a incité à la prendre comme objet d'étude.

Je suis d'accord avec l'idée d'une utilisation directe du texte de Polybe par Pausanias, qui n'exclut pas le recours à d'autres sources, en particulier locales.

F. Chamoux : 1) Du point de vue du vocabulaire, peut-être vaut-il mieux réserver le terme de *λόγος* à l'exposé principal et utiliser pour les digressions le terme de *πάρεργον* ou de *παρενθήκη*, comme le fait Pausanias lui-même dans le livre I.

2) Le procédé narratif qui fait intervenir des personnalités comme les agents essentiels de l'histoire correspond à un usage

très habituel dans l'historiographie antique. En soulignant le rôle joué par les Achéens Callicratès, Damocrite ou Diaios, Pausanias se conforme à la façon traditionnelle d'écrire l'histoire.

3) Si l'existence de liaisons terrestres à l'intérieur du Péloponnèse n'est pas douteuse, on peut s'interroger sur la nature de ces liaisons: chemins de terre ou vraies routes?

Y. Lafond : L'usage que fait Pausanias du terme de λόγος ne me paraît pas se limiter à la désignation de l'exposé principal.

Il est exact que le procédé narratif utilisé par Pausanias pour présenter l'histoire de la guerre d'Achaïe n'est pas original, mais l'ampleur qu'il donne à cette narration, et l'insistance avec laquelle il présente les agissements des politiciens achéens sont inhabituelles dans la *Périégèse*.

L'usage que fait Pausanias des termes servant à désigner les routes qu'il emprunte me semble significatif et révélateur de l'existence de différentes sortes de voies de communication dans le Péloponnèse à son époque. A l'occasion, Pausanias fournit d'ailleurs certains détails concernant l'état des routes ou chemins qu'il emprunte, marquant aussi de cette façon une différence de nature entre ces liaisons.

D. Knoepfler : Dans son remarquable exposé, Yves Lafond s'est plus particulièrement intéressé à la situation politique de l'Achaïe, région qui lui est particulièrement familière. On ne saurait lui reprocher d'avoir été plus rapide sur d'autres régions du Péloponnèse. Je voudrais toutefois attirer l'attention sur l'importance que revêt la cité de Messène pour étudier l'histoire de cette région depuis la conquête romaine et la situation de certaines villes au IV^e siècle de notre ère. En effet, les fouilles menées sur ce site par Anast. K. Orlandos et reprises depuis quelques années par Petros Themelis ont non seulement livré – et continuent à livrer – de très intéressants documents de la haute époque impériale, mais ont mis au jour un nombre considérable d'édifices publics et religieux datant de cette époque. Le témoignage de Pausanias ne

peut manquer d'être éclairé par cette riche moisson de données nouvelles (et encore, à vrai dire, largement inédite).

Le long excursus de Pausanias sur la guerre achaïque est notre source la plus importante pour cet événement capital de l'histoire de la Grèce, et non seulement de l'Achaïe. Dans un travail récent consacré à une inscription mentionnant Mummius (*MH* 48 [1991], 252-280), j'ai été amené à reprendre l'examen de ce texte sur deux points particuliers, et je voudrais signaler ici très rapidement le résultat de cette étude, qui n'est pas sans intérêt, me semble-t-il, pour la critique de Pausanias historien. En premier lieu, je crois qu'on peut disculper notre auteur d'avoir commis une erreur, quand, parlant du chef thébain Pythéas, allié très actif des Achéens, il le qualifie de béotarque (VII 14, 6 : βουλευτάρχων τηνικαῦτα ἐν Θήβαις). Certes, en 147, la Confédération béotienne n'existait plus, dissoute qu'elle avait été dès 172/1 (et contrairement à ce que l'on a pu croire, elle ne fut pas rétablie après Pydna). Mais il est très probable que les adversaires de Rome en Béotie étaient bien décidés à faire revivre le *koinon* (d'où leur appui au grand *koinon* achéen) et que Pythéas, anticipant sur l'avenir, se paraît déjà du titre de béotarque.

D'autre part, j'ai apporté de nouveaux arguments à ceux qu'avait fournis O. Picard en 1979 pour défendre le texte des manuscrits en VII 16, 10 contre une correction de Clavier adoptée par tous les éditeurs (y compris M.H. Rocha-Pereira en 1990 encore) : c'est bien Εὐβοέας et non Εὐβοεῶσιν qu'il faut lire dans ce passage, où Pausanias indique que Mummius condamne les Béotiens et les Eubéens à verser une amende aux Héracléotes. Cette affaire n'a en effet rien à voir avec celle dont parle le Périégète en VII 14, 4, où des Eubéens furent victimes, et non pas complices cette fois, des Thébains. Il s'agit là d'une amende infligée vers 148 par Métellus en tant que responsable de la Macédoine.

Y. Lafond : Je remercie vivement Denis Knoepfler de ses interventions et des précisions utiles qu'elles apportent.

Dans le cadre du sujet que j'avais choisi de traiter, et dans les limites de cet exposé, il n'était bien sûr pas question d'examiner le témoignage du Périégète à la lueur de l'ensemble de la documentation archéologique concernant le Péloponnèse depuis la conquête romaine. Je compte néanmoins poursuivre ailleurs cette étude et en particulier l'examen des données relatives à Messène, d'ailleurs déjà mises en valeur par des travaux récents : E. Meyer, s.v. 'Messene', in *RE Suppl.-Bd. XV* (1978), 136 sqq.; Chr. Habicht, *Pausanias' Guide to Ancient Greece*, 36-63; D. Musti et M. Torelli, commentaire à *Pausania. Guida della Grecia. Libro IV: la Messenia* (1991).

Je connaissais votre étude tout à fait convaincante, parue dans *Museum Helveticum* 1991; j'en avais déjà tenu compte dans ma préparation de la traduction et du commentaire du livre VII de la *Périégèse* pour la collection Budé.

S.E. Alcock : Two points. First, the list of city attributes that Pausanias gives at Panopeus (in Book X) – a city has a gymnasium, a water fountain, etc. I am not sure that, with Pausanias, we should use that list as a strict template (or model) to identify where flourishing cities remained, or where cities were less transformed by Roman occupation. I say this because Pausanias is so variable, so selective in what he reports (or what he chooses to remember) that any omissions on his part need not necessarily be significant. If one applied his criteria from Panopeus in Boeotia (Book IX), for example, one would think very few *poleis* remained in Boeotia – something our other sources of evidence tell us is quite wrong.

The second point : if you could expand just a little on what you intend by the phrase 'une dimension psychologique'.

Y. Lafond : La liste donnée par Pausanias des éléments constitutifs de toute cité grecque digne de ce nom ne peut servir de modèle que dans le texte même du Périégète, où elle joue comme point de référence, me semble-t-il, dans la description des cités et la définition par Pausanias de leur importance. Les enquêtes

archéologiques modernes doivent bien sûr prendre en considération d'autres éléments d'appréciation.

A la qualification d'«historien» pour parler de Pausanias, je préfère l'expression utilisée par Domenico Musti, «scrittore di storia» : ce que j'ai tenté de mettre en évidence en envisageant l'idée d'une «dimension psychologique» pour caractériser l'histoire telle que l'écrit Pausanias, c'est l'adéquation du texte de Pausanias avec l'état d'esprit, avec la mentalité de ses lecteurs. Plus ou moins consciemment, Pausanias devait répondre aux aspirations de ceux qui souhaitaient retrouver une image du passé glorieux de la Grèce. Le discours de Pausanias fournit une issue imaginaire à une société que la conquête romaine a déstabilisée, lui offre des structures susceptibles de l'aider à préserver une identité.

E.L. Bowie : One of Yves Lafond's points which interests me most is his focus on the issue of how it was possible to write a 'history' of Greece after 146 B.C. Here we may contrast Pausanias with Strabo, irrespective of whether we believe Pausanias did or did not know Strabo's work. Strabo regularly mentions distinguished figures produced by cities registered in his *Geography*, and some of this figures are both recent and politically significant (e.g. Athenodorus of Tarsus, XIV 5, 14, p. 674). If Pausanias *had* wished to transmit more information about the political life of Greece since the sack of Corinth he could have given us sketches of the activity of prominent figures, many of whom surely left monuments or dedications to which λόγοι could be attached. Not only does he choose not to do so, but on the few occasions that he mentions individuals prominent in the imperial period, he makes no effort to help his reader locate them, either chronologically or in terms of their wider impact (e.g. Eurycles, Antoninus) and seems quite uninterested in exploiting this sort of material. Perhaps it is because these figures *only* represent an element in the present/contemporary world, and do not offer those links with the past which to Pausanias are fundamental. Does this seem to you significant?

Y. Lafond : Il est exact que Pausanias se montre fort avare de détails concernant les personnalités qui se sont distinguées en Grèce à l'époque romaine, et dont la carrière ne nous est révélée que par d'autres sources, en particulier épigraphiques. La discrétion de Pausanias à ce sujet peut trouver une explication dans la volonté qui anime le Périégète de ne pas insister sur des personnages qu'il estime connus de ses contemporains, grâce par exemple à Strabon (sur Euryclès, cf. VIII 5, 1 et 5, pp. 363 et 365-366). L'attitude est en tout cas significative de son manque d'intérêt pour les réalités de la vie économique et sociale des cités grecques de son époque, étudiées en tant que telles.

VI

EWEN L. BOWIE

PAST AND PRESENT IN PAUSANIAS

In this paper I want to explore aspects of the relation between Pausanias' responses to events and artefacts of the Greek past and his response to the Graeco-Roman present. His adult life, chiefly stretching from the reign of the emperor Antoninus Pius to the end of that of Marcus, was lived in a Greek world of great cultural and, in many cases, economic vitality, but a Greek world administered by a governing class drawn largely, and by emperors hitherto wholly, from the Latin West. Like other thinking Greeks of his day Pausanias could not avoid pondering the losses and gains for the Greek world that had accrued from the rise of Rome to total and apparently unshakeable control of the Mediterranean world. His responses must have been affected by the generation in which he formed his attitudes, by his geographical and social origins, and by his personality – his intellectual and spiritual commitments. Those of his responses that we can detect are necessarily screened by the filter of his literary work. Pausanias comes across – to me at least – as a writer with a very clear conception of the sort of work he is trying to compose, and of the tradition in which he expects his readers to place it: this conception will have inhibited some types of response that might seem out of place¹. In consequence it is often

¹ I discuss this and related issues in a forthcoming article 'Problems in Pausanias: date, genre, readers and purpose'.

hard to determine what his judgement actually is of something he reports. But where Pausanias' responses can be identified, they emerge, not surprisingly, as falling within the range we can construct for other Greeks of the second and early third centuries. This is not to say that he is 'typical'. His text has a form and purpose shared by no others of the period, and its mode of constructing a Greek national identity out of the Greek past is quite different from that of our other texts². Thus just as what we know of his contemporary world is indispensable to understanding Pausanias, so he too adds very substantially to our comprehension of that world.

The Greek world of the later second century A.D. was, as is generally agreed, a world much preoccupied with its past, particularly its pre-hellenistic past. In this as in many respects Pausanias resembles many of his contemporaries. He sees the Greeks, οἱ Ἕλληνες, as united by a continuous culture stretching from the era of Deucalion and Minos down to his own time³. He expects his readers to be familiar with major landmarks like the Trojan war (*passim*) the return of the Heraclidae (I 41.1-2; II 13 etc.); the colonisation of Ionia (VII 1ff.); the Persian wars (*passim*); and the growth of Macedon's power in the fourth century. The battle of Chaeroneia was a disaster for the Greeks. As Pausanias says, echoing Homer (*Iliad* XI 603) and Herodotus (V 97.3), τὸ γὰρ ἀτύχημα τὸ ἐν Χαιρωνείᾳ ἅπασι τοῖς Ἕλλησιν ἦρξε κακοῦ, καὶ οὐχ ἥκιστα δούλους ἐποίησε τοὺς ὑπεριδόντας καὶ ὅσοι μετὰ Μακεδόνων ἐτάχθησαν (I 25.3)⁴. The destruction of Corinth

² I accept much of J. ELSNER's interpretation of Pausanias as showing "how Greeks coped with the burden of a distinguished past weighing on their cultural identity, with the contemporary politics of Greece's status as a Roman province, and with the profound sense of the sacred with which so much of antique culture was imbued" in 'Pausanias: a Greek Pilgrim in the Roman World', *P&P* 135 (1992), 3-29. My discussion throughout owes much to C. HABICHT's perceptive account, *Pausanias' Guide to Ancient Greece* (Berkeley, Los Angeles, London 1985).

³ One symptom is his interest in survival of a practice or building, often marked by ἔτι, e.g. II 10.7.

⁴ The echo is heard again at VII 10.5.

by Mummius in 146 B.C., registered with clinical and to my ear Thucydidean brevity at II 1.2 (cf. II 2.2; V 10.5, though these are little more than allusions), and in more pathetic detail at VII 16.7 - 17.4, was the nadir of Greek fortune : ἐς ἅπαν δὲ ἀσθενείας τότε μάλιστα κατῆλθεν ἡ Ἑλλάς, λυμανθεῖσα κατὰ μέρη καὶ διαπορθηθεῖσα ἐξ ἀρχῆς ὑπὸ τοῦ δαίμονος (VII 17.1). Pausanias chooses this moment to note the successive collapses of cities that had held a leading position in Greece – Argos, Athens, Thebes and Sparta⁵ and compares the destruction of the Achaean league to that of a shoot growing on a tree most of which was dried up and mutilated (VII 17.2) : ὅτε δὲ καὶ μόγις, ἅτε ἐκ δένδρου λελωβημένου καὶ αὔου τὰ πλείονα, ἀνεβλάστησεν ἐκ τῆς Ἑλλάδος τὸ Ἀχαϊκὸν καὶ αὐτὸ ἡ κακία τῶν στρατηγησάντων ἐκόλουσεν ἔτι αὐξάνομενον. Although elsewhere he notes the foundation of Roman Corinth by Caesar and some acts of Augustus, in this chapter his next landmark is the reign of Nero. Pausanias credits Nero with a noble soul for his restoration of freedom to Greece, and closes his excursus with Vespasian's reversal of the measure and his remark that the Greek world had forgotten the art of freedom : ἀπομεμαθηκέναι φήσας τὴν ἐλευθερίαν τὸ Ἑλληνικόν (VII 17.3-4).

There is little or nothing in this profile of Greek history that would surprise contemporaries. Sophistic declamation chose many topics from Athenian resistance to Macedon and its collapse at Chaeronea; Greek and Latin writers alike saw the destruction of Corinth by Mummius as a key moment in the history of Rome's relations with Greece; like Pausanias, Plutarch saw Nero's gift of freedom to Greece as a redeeming feature (*de sera numinis vindicta*, 567F-568A), and Philostratus registered comparable pain at its withdrawal by Vespasian (VA V 41). Pausanias' contemporaries would also have shared many assumptions underlying what he chooses to explain – for example, the assumption

⁵ For a related set of reflections of the rise and fall of cities (cf. Hdt. I 5.4) note VIII 33.1-4.

that any Greek reader can be expected to be familiar with the narratives of the central canonical texts – the *Iliad* and the *Odyssey*, Herodotus and Thucydides, parts of Demosthenes and perhaps Ephorus for the fourth century.

But there are also features in respect of which Pausanias begins to look different, at least from most writers who survive. One such feature is his plethora of detail on the early history of each city and on the establishment of its religious cults. Here we may simply be prisoners of the selective survival of written texts. Some surviving texts do show comparable interest in the early history of a city or cult, e.g. Aristides' *Panathenaicus*, a speech probably delivered in A.D. 155⁶. Local historiography clearly flourished in the second century A.D.⁷ and both the history of cults and of the foundation and early years of the city were surely prominent. We know too that appeal to transmitted or invented legends about the founders of cities was regularly deployed by Greek cities in the second century to strengthen their claim to Hellenic ancestry and in some cases to establish a title to membership of the Panhellenion founded by Hadrian in A.D. 131/2⁸. It remains clear, however, that Pausanias himself is attracted more by the very early than the less early, just as he is attracted more by the religious than by the secular. This

⁶ The date argued for by C.A. BEHR, *Aelius Aristides and The Sacred Tales* (Amsterdam 1968), 87–88, and 'Studies on the biography of Aelius Aristides', *ANRW* II 34.2 (Berlin - N.Y. 1994), 1140–1233, §8. Early history (but sketchily, and using much-worn themes) is found at *Panathen.* (*Or.* I) 50, 55 etc.

⁷ For a very brief account cf. E.L. BOWIE, 'Greeks and their past in the Second Sophistic', *P&P* 46 (1970), 3–41 at 19–22, reprinted in M.I. FINLEY (ed.) *Studies in Ancient Society* (London, 1974), 166–209 at 184–188. Add perhaps Marsyas of Tabae (cf. *FGrH* 768) and the boy-historian Xenophon of Samos, *SEG* I 400, cf. J.H.M. STRUBBE, 'Gründer kleinasiatischer Städte. Fiktion und Realität', *AncSoc* 15–17 (1984–6), 253–304 at 285–286. Unfortunately our remains of such local histories are so sparse that it is hardly possible to gauge how close to Pausanias they stand.

⁸ See A.J. SPAWFORTH and S. WALKER, 'The world of the Panhellenion. I. Athens and Eleusis', *JRS* 75 (1985), 78–104, and 'The world of the Panhellenion. II. Three Dorian cities', *JRS* 76 (1986), 88–105; J.H.M. STRUBBE [n. 7]. For a good exploration of a single city's consciousness of its identity see B.G.M. ROGERS, *The Sacred Identity of Ephesus* (London 1991).

holds for events narrated as well as for monuments described; and although one part of the explanation for the bias might be that this is precisely the sort of material with which readers could not be expected to be familiar but in which they would have a keen interest, the chief reason must be a combination of Pausanias' own inclination and its corollary in the text he is writing, i.e. a decision that it is to be a text in which both the very ancient and the religious are to play a very prominent role⁹.

It is a related phenomenon that Pausanias' citations show him to be much more widely read in mythographic poetry than any of his contemporaries (even, for example, than the lexicographer Pollux): this applies especially to early hexameter poetry, but his search for mythical variants takes him to Hellenistic poetry too¹⁰.

Another feature in respect of which Pausanias differs from his contemporaries, though perhaps less than he claims, is in his presentation of sequences of history of the period 323 B.C. to 146 B.C. The first comes very near the beginning of his account of Attica. Pausanias notes a painting of the Athenian Callippus, who led his city's force to Thermopylae to resist the Gauls, and uses it to introduce an excursus on the Gallic invasion of Greece and eventual settlement in Anatolia (I 4). The second follows closely (I 6.1-8.1): an account of how Attalus and Ptolemy established their kingdoms, an account which Pausanias claims to be needed because oral tradition about them had ceased and their contemporaries' written accounts had been neglected even sooner (I 6.1). This seems to me an odd explanation. The claim is somewhat undermined by Pausanias' rather differently stated ground for not offering a comparable excursus on Philip and Alexander: he does not concede that this material would be well-known – as it surely was – but explains that he does not attempt to

⁹ Another text with similarities to Pausanias is the *Library* of Apollodorus, but that lacks Pausanias' religious commitment and focus on monuments, and its use to illuminate Pausanias is further impeded by our lack evidence for its date.

¹⁰ But his use of Apollonius as a quarry for information on myth (II 12.6, VIII 4.3) does not show that he likes him, *pace* C. HABICHT [n. 2], 133.

include it because it would be too voluminous for his work (I 9.4). There clearly still were traditions attaching to later Hellenistic dynasts too (e.g. I 18.4; IV 29.1-5) and the books that Pausanias alleges to have been neglected were available for others to consult just as he did. Some did consult them¹¹, and although the Hellenistic period was not favoured by imperial Greeks as a subject for historiography there were some exceptions in the century before Pausanias was writing: some of Plutarch's *Lives* (e.g. *Agis and Cleomenes*, *Aratus*, *Philopoemen*); some books of Appian's *Roman History*; and Arrian's *History of the Successors* (τὰ μετ' Ἀλέξανδρον). It is indeed possible that Arrian's *History after Alexander* had not been written when Pausanias was drafting book I, but there can be little doubt about Appian's pre-Civil War books¹². Hence I doubt the motivation professed by Pausanias at I 6.1. Rather it seems to me that he has two different, though closely related, reasons for including this material, reasons he prefers not to state openly. One is to do with his conception of his work: it is to blend narrative with monuments, and he badly needs some relevant but preferably not too familiar narrative to set alongside the monuments he is here discussing. The related reason is that his models, Herodotus and Thucydides, offered a preponderance of narrative over monuments, and he does not want to go further into book I without some display of his Herodoto-Thucydidean mode¹³.

Pausanias' decision here in book I and in later books to offer substantial if economical narratives of Hellenistic history is in striking contrast to his neglect of any monuments between ca. 250

¹¹ Hieronymus of Cardia, for example, was known to Dionysius of Halicarnassus and Strabo in the Augustan period (*FGrH* 154 F 13, 16, 17, 18); to Josephus (F 6); to Plutarch (T 8, F 11, 12, 14); and to Appian (F 3).

¹² For a brief statement of evidence and modern positions see E.L. BOWIE in P.E. EASTERLING and B.M.W. KNOX (edd.), *The Cambridge History of Classical Literature* I (Cambridge 1985), 888-889 = vol. I.4 of paperback edition (Cambridge 1989), 254-255.

¹³ Note for example his satisfied Herodoto-Thucydidean claim εὕρισκον, I 14.6, 28.7, II 24.7, 26.10 etc., cf. Hdt. I 60.3, 105.3, IV 15.1 etc., Thuc. I 21.1, 135.2 etc.

B.C. and his own time¹⁴. He does not want his reader to forget about the period after Alexander; but he does, surely, want his reader to carry away an impression of a Greek world disrupted by its leaders' ambition and unprincipled behaviour (κακία) and by the aggression of external powers, a world which not coincidentally failed to produce monuments and works of art comparable to those of earlier and better periods.

Another peculiarity of Pausanias' presentation of the past is his frequent juxtaposition of events or monuments of quite different periods, giving the impression that they nevertheless belong closely together. This is not because he has no concept of a chronological sequence or interest in establishing one. That he often does, whether over the longer span of time as exemplified by his analysis of Greek decline discussed above, or over shorter periods where he exploits the time-honoured and necessary device of ordering material by its attachment to different generations¹⁵. It is encouraged, of course, by the fact that the basic structure of his text is topographical: monuments of different eras stand cheek-by-jowl, and that is how it is natural to describe them. But Pausanias seems deliberately to force such juxtapositions on his reader, and chooses them where monuments are not the limiting factor.

As an example I take I 40.1-5. Discussing the fountain of Theagenes at Megara, Pausanias (cross-referring to I 28.1) notes Theagenes' marriage connection with Cylon of Athens; then that its waters bear the name of the Sithnides, nymphs of whom one

¹⁴ Cf. H. STUART-JONES, *Select passages from ancient writers illustrative of the history of Greek sculpture* (London 1895), revised A. Oikonomides (Chicago 1966), xvi; C. HABICHT [n. 2], 134-135, noting that (e.g.) in Delphi "he discusses no monument, no statue, no base, no object that is later than 260 B.C., except the 'third temple' in the sanctuary of Athena and 'several statues of emperors' ". The few Hellenistic monuments mentioned include that to Auge at Pergamum, VIII 4.9; statues include an Apollo at Patrae, VII 20.6.

¹⁵ For Pausanias' interest in establishing gradations of antiquity in works of art cf. K. ARAFAT, 'Pausanias' attitude to antiquities', *Annual of the British School at Athens* 87 (1992), 387-409.

slept with Zeus and was mother to Megarus who swam to safety on Gerania in Deucalion's flood. Near the fountain he notes an ancient shrine in which are statues of Roman emperors and of Artemis Soteira: we are told that the cult was established when soldiers of Mardonius trying to get back north to Thebes were overtaken by nightfall and deluded by Artemis into firing all their arrows, making them easy prey for the Megarians at daybreak. In the same shrine were statues of the twelve gods by Praxiteles. Next Pausanias mentions a precinct and temple of Olympian Zeus, noting that its cult-statue was not completed because work, by Pheidias and a local artist Theocosmus, was interrupted by the outbreak of the Peloponnesian War and destructive Athenian raids. In the temple Pausanias picks out for attention the bronze prow of a trireme, captured when the Megarians fought the Athenians for Salamis – whose recovery by Athens, he notes, was credited in Athenian tradition to the stimulus of an elegy by Solon.

In a little over two pages Pausanias has swept his reader through more than a millennium and a half of Greek history, from pre-historic Deucalion¹⁶ to statues of unnamed Roman emperors. The staging posts are the late seventh century B.C. (Cylon), the early sixth century (Solon), the early fifth century (Mardonius), the later fifth century (the Peloponnesian War) and the middle of the fourth century (Praxiteles) – but the order is scrambled. The impression that the Peloponnesian War is an event of the *recent* past is given by the note that its outbreak stopped the construction of the statue, reinforced by Pausanias' mention of the half-worked timber still to be seen on site, timber that was to have been used for the cult-statue of Zeus. A reader might wonder why nothing more had been done towards its completion in the centuries that had elapsed since – almost six centuries! It may partly be to inhibit reflection on this span of time that Pausanias does not name the emperors whose

¹⁶ Compare the use of Deucalion to give depth to the backdrop of the past against which Pausanias sets Hadrian's completion of the temple of Olympian Zeus in Athens, I 18.7-8.

statues stood in the same shrine as that of Artemis Soteira. It is also worth noting that the events and persons mentioned are almost all well-known: readers would have no difficulty in locating Cylon (cf. e.g. Hdt. V 71), Mardonius, or Praxiteles. Solon's 100-line poem on Salamis was still available and admired in Plutarch's day (*Sol.* 8.1-3) and alluded to by Pausanias' close contemporaries Aristides (*Or.* III 549 Lenz-Behr) and Polyaeus (I 20.1)¹⁷. The outbreak of the Peloponnesian War was known not just from Thucydides but from Aristophanes' *Acharnians* (as Diod. Sic. XII 38-40 and Plutarch *Per.* 30.4 show).

The same impression of a classical past that is very close to the present is given by another of Pausanias' historical notes on Megara, the murder of Anthemocritus. That is in his account of Attica itself. He mentions, without description, the tomb of Anthemocritus, and attaches to it a brief note of the Megarians' murder of this herald, calling it ἀνοσιώτατον ἔργον and saying καὶ σφισι ταῦτα δράσασι παραμένει καὶ ἐς τόδε μήνιμα ἐκ τοῖν θεοῖν, οἷς οὐδὲ Ἀδριανὸς ὁ βασιλεὺς ὥστε καὶ ἐπαυξηθῆναι μόνοις ἐπήρκεσεν Ἑλλήνων (I 36.3). This too is part of Plutarch's narrative of the outbreak of the Peloponnesian War (*Per.* 30.3): a *cause célèbre*, then. But Pausanias gives a quite different flavour by linking divine punishment for the act with Megara's continued stagnation and by his observation that even Hadrian's beneficent activity has failed to achieve Megara's revival. As with the temple of Zeus at Megara, the consequences of the classical past are present and tangible. The perception is not unique to Pausanias. Memmius Marcus of Byzantium, a sophist whose career fell chiefly under Hadrian and Pius, is alleged by Philostratus to have persuaded the Megarians to desist from their hostility to Athenians, still so extreme that they refused the Athenians access to the Lesser Pythian Games "as if the decree had just been drafted against

¹⁷ The poem and Solon's role in the recovery of Salamis also figure prominently in Diogenes Laertius' account of Solon, I 46-47.

them”¹⁸. Contemporary readers would understand Pausanias’ link of Megara’s present with its classical past. But the religious twist fits his outlook elsewhere and is very likely his own. Likewise the decision to bring in Hadrian, whose benefactions to Athens he has recently chronicled, reminds us that in some parts of Greece there is a flourishing present.

There are many other cases of the collapse or elision of past and present which I have illustrated by part of Pausanias’ account of Megara, but I hope that this one case is enough to make the point. The account has, however, touched on two further aspects of Pausanias’ respective evaluation of past and present : his presentation of Romans, and in particular his presentation of Hadrian.

The issue of Pausanias’ presentation of Rome has often been discussed¹⁹. I have only one or two new suggestions to make, and I see no gain in reviewing the material in detail yet again. I am broadly in agreement with Habicht’s assessment. Pausanias as a Greek regrets that Greece (and, we may infer, the world of the Greek cities, τὸ Ἑλληνικόν in its widest sense) has fallen under Roman rule, although he does not hint that Macedonian rule would have been any better. He disapproves of Rome’s treatment of Greece in the second century B.C.²⁰, of Mummius’ destruction of Corinth and Sulla’s of Athens, and of Augustus’ movement of

¹⁸ Philostratus, *VSI* 24, 529-530. That the notice is immediately followed by one concerning Hadrian’s admiration for Marcus does not show that Hadrian was involved in this reconciliation, as suggested by W. WEBER, *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Hadrianus* (Leipzig 1907), 181-182.

¹⁹ See especially O. REGENBOGEN, *RE Suppl.*-Bd. VIII 1069-1070; J. PALM, *Rom, Römertum und Imperium in der griechischen Literatur der Kaiserzeit* (Lund 1959), 63-74; B. FORTE, *Rome and the Roman as the Greeks saw them*, Papers and Monographs of the American Academy in Rome, 24 (Rome 1972), 419-27; C. HABICHT [n. 2], 119-124.

²⁰ Cf. VII 7.7-16.10, cited by C. HABICHT [n. 2], 121 n. 14.

populations in Aetolia (V 23.3; X 38.4). His bare registration of the theft of statues from Greek holy places by a sequence of Romans from Mummius to Nero should not be taken (as it was by Forte) to indicate his lack of resentment, even if he recognises that such thefts had always been perpetrated upon the conquered by conquerors (VIII 46.4). Indeed in several cases he notes that the sacrilege involved in such thefts has been visited by divine punishment.

Habicht's presentation was to some extent a reaction against that of Palm, who himself had reacted against previous views of Pausanias as hostile to Rome. It may be that Habicht has not reacted strongly enough. One of Palm's conclusions which Habicht accepts is that the text of VIII 27.1 should be emended to give a reading that does not condemn Rome. The manuscripts read ἡ δὲ Μεγάλη πόλις νεωτάτη πόλεων ἐστὶν οὐ τῶν Ἀρκαδικῶν μόνον ἀλλὰ καὶ τῶν ἐν Ἑλλησι, πλὴν ὅσων κατὰ συμφορὰν ἀρχῆς τῆς Ῥωμαίων μεταβεβήκασιν οἰκήτορες. Habicht endorses Palm's support for Clavier's insertion of ἐπὶ after συμφορὰν, so that we have Pausanias stating that Megalopolis is the newest Greek city with the exception of those whose inhabitants had moved 'because of a catastrophe occurring *in the time of* Roman domination' rather than 'because of the catastrophe *of* Roman domination'. The *paradosis* has recently been defended by Simon Swain, and I am persuaded by him that it is sound²¹. He notes that Pausanias regularly uses συμφορά not of natural disasters but fortunes (e.g. a little later, at VIII 33.4 συμφορὰς καὶ εὐπραγίας); and that natural disasters resulting in movements of population are hard to document for the period since the foundation of Megalopolis. Pausanias is not, then, excluding the consequences of natural catastrophes *during* the time *of* Roman rule but the consequences *of* the catastrophe of Roman rule.

²¹ I am grateful to Dr Swain for allowing me to refer to his forthcoming book *Plutarch to Philostratus. Culture and Power in the Second Sophistic*.

How does Pausanias reconcile this black view with his own membership of a Greek élite many of whom had intermarried with Italians and some of whom had become *equites Romani* or even entered the Roman senate? First, of course, it is not only Romans whom he condemns; many Greeks are condemned too²². Second – and in this I agree with Palm – Pausanias criticises individual Romans, but never to my knowledge explicitly or even implicitly criticises either Romans as a whole or aspects of the Roman character. Indeed one of his criticisms of Sulla clearly implies commendation of Roman character. Among Pausanias' many condemnations of Sulla, he notes that "in his treatment of the majority of Athenians he acted with a savagery greater than one would expect from a Roman": τὰ ἐς τοὺς πολλοὺς Ἀθηναίων ἀγριώτερα ἢ ὥς ἄνδρα εἰκὸς ἦν ἐργάσασθαι Ῥωμαίων (I 20.7). I think the term 'cruelty', used by Frazer and Habicht, translates the Greek less well than 'savagery'; and I do not accept Habicht's view (121) that "Pausanias does not mean to say that Romans are so noble that Sulla's cruelty is unexpected, but that you would not expect *even* (my italics!) a Roman to act so viciously". The 'even' is not there in the Greek, and I would hold that Pausanias does indeed attribute a level of conduct to Romans in general – there is no need to raise the stakes by using the word 'noble' – of which Sulla's savagery is surprising and untypical. That also emerges from another of Pausanias' references to Sulla's treatment of Athens, when he says that "Sulla's treatment of the Athenians was also uncivilised and alien to the Roman character, and similar to that was also his treatment of Thebes and Orchomenus" (IX 33.6): the key terms ἀνήμερα καὶ ἥθους ἀλλότρια τοῦ Ῥωμαίων clinch the interpretation of I 20.7.

That Pausanias felt neither need nor inclination to criticise Romans as a whole might also be argued from his approach to the problem of their location in the long-standing polarity between Hellenes and βάρβαροι. True, he makes no attempt to follow

²² Cf. esp. VII 10.1-12 on those who betrayed Greece.

Dionysius of Halicarnassus along the road that made Romans Hellenes by descent. Although his discussion of the colonisation of the Palatine from Arcadian Pallanteum (VIII 43.1-2) must imply the infusion of some Greek blood, he conceives of the Romans as chiefly descended from Aeneas and his Trojans (cf. I 11.7; II 23.5). There are also several places where in the dichotomy of Greeks and barbarians some reflection on the text in context would lead the reader to classify both Rome and in general the Latin West as a whole among the βάρβαροι²³. But equally Pausanias steps back from explicit assimilation of Romans to barbarians, although he does classify Trojans, including Aeneas, as barbarians (V 22.2), as he does the south Italian neighbours of Tarentum (III 10.5, X 10.7). Instead such passages as VIII 46.4, ascribing the practice of looting statues to Hellenes and barbarians alike and then beginning the next sentence 'Ρωμαίοις δέ ... leave the reader to construct his own solution to the problem. The quarter in which that solution is to be found is indicated by Pausanias contrast of Persian and Roman treatment of Abae in Phocis: "To the god at Abae the Romans did not render honour in the same way as the Persian: the Romans, out of piety towards Apollo, granted to the people of Abae that they should be autonomous, but the army with Xerxes burned down even the temple at Abae" (X 35.1-2, cf. Hdt. VIII 43).

That Romans are closer to Hellenes than to barbarians seems also to be indicated by some details of Pausanias' discussion of Roman Corinth. Despite registering the enormity of Mummius' destruction of Greek Corinth, and despite his clear presentation of the city founded by Caesar as a Roman *colonia* (II 1.2), Pausanias does not shrink from referring to the period of Roman Corinth as the city's "later efflorescence" (ἐπὶ τῆς ἀκμῆς τῆς ὕστερον, II 2.6). Likewise at the opening of Book V he notes that Arcadians

²³ IV 32.1 as well as Greeks, many βάρβαροι honour Hermes, Heracles and Theseus in *gymnasia* and *palaestrae*; both Hadrian (I 5.5, cited below n. 26) and Pius (VIII 43.4) assisted Greeks and those βάρβαροι who asked.

and Achaeans are autochthonous in the Peloponnese, but the other peoples are immigrants. These others include Dryopes, Dorians, and the present inhabitants of Corinth who are νεώτατοι Πελοποννησίων (V 1.2). Perhaps he is influenced by the fact that by the reign of Hadrian the Roman *colonia* had been substantially Hellenised and was using Greek for most public documents, and could even be complimented on its Hellenism by Favorinus²⁴. But he does not himself explicitly mention that Hellenisation. Taken together the evidence suggests that although Romans are not Hellenes they are as near as one could get.

It is consonant with this presentation of Romans that Pausanias never brands them either as a whole or individually as uneducated, ἀπαίδευτοι. This was a powerful charge in the second century Greek world, readily levelled at opponents by sophists or by the satirist Lucian. One of Plutarch's major themes in his *Lives* had been the effect of education (or its lack) not only on his Greek but also on some of his Roman 'heroes'²⁵. The nearest Pausanias gets to this issue is his use of the term ἀνήμερα of Sulla's actions (IX 33.6, translated above) implying that the Roman character was indeed ἥμερον. One could argue lack of opportunity, or Pausanias' characteristic economy of comment. But Pausanias surely knew the story told by Velleius Paterculus (I 13.4) to illustrate Mummius' lack of culture – Mummius allegedly warned those transporting the looted masterpieces of sculpture and painting from Corinth that if they destroyed any they would have to replace them by new ones – and he abstains from telling it.

²⁴ [Dio Chr.] *Or.* XXXVII, throughout treating his Corinthian audience as inheritors of the traditions of old Corinth, and explicitly saying that they have been hellenised at XXXVII 26. For discussion of the extent of and reasons for Roman Corinth's Hellenisation see D. ENGELS, *Roman Corinth* (Chicago 1990), 71-74.

²⁵ See S.C.R. SWAIN, 'Hellenic culture and the Roman heroes of Plutarch', *JHS* 110 (1990), 126-145.

It is perhaps part of the explanation both for the implication that the Roman ἡθος was ἡμερον and for the absence of any suggestion of lack of culture that contemporary Rome, its governing class and above all its emperors were both ἡμεροι and πεπαιδευμένοι. My concluding section examines briefly Pausanias' presentation of these emperors and of some members of the governing class without which they could not have ruled.

The emperor for whom Pausanias manifests most admiration is Hadrian. Like other Greeks, Pausanias admires Hadrian on account of his philhellenism – his support for Greek individuals and institutions, and his contribution to the revival of Greek culture. Indeed at Hadrian's first mention, attached to his statue next to that of Zeus Eleutherios and significantly early in book I, he is glossed as "the purveyor of benefits to his other subjects and in particular to the city of Athens" (I 3.2). That theme is repeated at Hadrian's second appearance, attached to the mention of another statue among those of the eponymous heroes (I 5.5), and to it is added piety²⁶. But Pausanias then gives a brief sketch – that Hadrian had never willingly entered a war; that he had suppressed the Jewish revolt; and that the Pantheon in Athens displayed a record of new temples he had built, of his enhancement of existing temples by dedications in them and additions to them, and of his gifts to Greek cities and to those βάρβαροι who sought them²⁷. It is against this general picture of Hadrian as universal benefactor that Pausanias notes the paradox of Megara's stagnation (I 36.3, cf. above p. 215).

But Pausanias' mentions of Hadrian go well beyond this brief selection of key achievements, comparable to that which he seems to have felt obliged to append to his mentions of Trajan²⁸ and a

²⁶ ... τῆς τε ἐς τὸ θεῖον τιμῆς ἐπὶ πλείστον ἐλθόντος καὶ τῶν ἀρχομένων ἐς εὐδαιμονίαν τὰ μέγιστα ἐκάστοις παρασχομένου.

²⁷ ὅποσα δὲ θεῶν ἱερὰ τὰ μὲν ᾠκοδόμησεν ἐξ ἀρχῆς, τὰ δὲ καὶ ἐπεκόσμησεν ἀναθήμασι καὶ κατασκευαῖς, ἢ δωρεὰς πόλεσιν ἔδωκεν Ἑλληνίσιν, τὰς δὲ καὶ τῶν βαρβάρων τοῖς δεηθεῖσιν, ἔστιν οἱ πάντα γεγραμμένα Ἀθήνησι ἐν τῷ κοινῷ τῶν θεῶν ἱερῷ (I 5.5).

²⁸ V 12.6-7 (in the context of a statue dedicated at Olympia, cf. n. 33): annexation of Dacia, Parthian War, Forum at Rome. Note that Pausanias makes no mention of Apollodorus of Damascus as architect of this last. His only other mention of Trajan is of his gift of freedom to Messenian Mothone, IV 35.3.

model for the much longer laudation of Pius (VIII 43.3-6, see above p. 219). He mentions statues of Hadrian more readily than of any other emperor²⁹. But it is above all in relation to buildings that Pausanias' admiration comes across: the completion of buildings started long ago, like the temple of Olympian Zeus whose first building Pausanias attributes to Deucalion (I 18.6-8); the erection of new buildings – in Athens the temple of Hera and Zeus Panhellenios, the Pantheon and the library and gymnasium (I 18.9). We must suppose that it is chiefly on account of his building at Athens that Pausanias judges that in Hadrian's time Athens, which had suffered at Sulla's hands, flourished (I 20.7).

Time and again Pausanias notes that a Hadrianic monument was closely integrated with an antique one. At the tomb of Epaminondas Hadrian erected a new stele with an epitaph from the imperial pen beside the old (ἀρχαία) which bore a Boeotian epigram (VIII 11.8). His new temple at Abae, built alongside the old and larger temple, had cult statues that were ἀρχαιότερα. His stoa at nearby Hyampolis is mentioned next to the remains of the ancient agora (X 35.4 and 6). But the palmary case is that of the temple of Poseidon Hippios at Mantinea. Pausanias notes that Hadrian built his new temple round the remains of the old, and records in obvious admiration that he appointed clerks of works to oversee the operations so that nobody could peer into the ancient shrine (τὸ ἱερὸν τὸ ἀρχαῖον) or shift any of its remains (VIII 10.2). Restoration of another sort is involved in Hadrian's reinstitution at the winter Nemeans of the horse-race that had dropped out of both Nemean and Isthmian games (VI 16.4), and restitution to Mantinea of its ancient name instead of that acquired to flatter a Macedonian ruler, Antigoneia (VIII 8.12)³⁰. A rather different case is that of

²⁹ I 3.2, 5.5 noted above; I 18.6 in the Olympieion; I 24.7 in the cella of the Parthenon, the only statue other than Athena's, though that of Iphicrates is immediately mentioned at the entrance; V 12.6, at Olympia, from the Achaean cities; VIII 19.1 from the Arcadian Cynaethaeis.

³⁰ It is not clear whether at Megara the marble temple of Apollo built by Hadrian replaced the ancient brick one which Pausanias mentions first (I 42.5) or (more probably) was erected beside it.

Hadrian's widening of the road at the Isthmus, presented as following through the original provision of a road by Sciron "when he was polemarch" (I 44.6).

Only occasionally is a Hadrianic construction mentioned that has no antique context: the harbour at Lupiae in South Italy, whose mention is dragged in in the context of the Treasury of Sybaris at Olympia³¹, or Hadrian's aqueduct for bringing water from Stymphalus to Corinth (VIII 22.3) distributed through a fountain-house that was necessarily new, as were his baths at Corinth (both II 3.5).

In an architectural sense the temple to Antinous at Mantinea (VIII 9.7-8) belongs with this group: but it is described in a sequence which carefully sets the modern Roman history of Mantinea in the context of its Hellenic past. After details of mythology and classical history (VIII 8.6-12), he turns to monuments (VIII 9.1), and we learn that the temple of Aphrodite Symmache in its present form had been constructed as a memorial to Mantinea's support for Rome (he means Octavian, as he made clear at VIII 8.12!) at the battle of Actium (VIII 9.6). The transition to the Roman world has been made with Mantinea's honour intact. It is then that Pausanias mentions Mantinean cults of Antinous as a god, his allure to Hadrian, his honours elsewhere, the annual ritual and penteteric *agon* instituted by Hadrian, and a shrine in the gymnasium that is *θέας ἄξιος* for its statues, marble and paintings. These are in some sense legitimised for the Greek reader by the explanation of their location in Mantinea: Antinous was from Bithynia, and the Bithynians claimed descent from Arcadian Mantinea (VIII 9.7). The panel is immediately framed by mention of a copy of the painting in the Athenian *agora* of the Athenians' battle at Mantinea (363/2 B.C.). The link between Mantinea's past and present is further strengthened by discussion of the ἥρῳον of Podares who had died fighting Epaminondas' Theban force and

³¹ Writers on Italian geography, avers Pausanias, say that Lupiae had once been called Sybaris, and then changed its name: VI 19.9.

was reckoned third in bravery after Xenophon's son Gryllus and Cephisodorus of Marathon. Pausanias notes that three generations before his time the name on the tomb had been changed to that of a homonymous descendant of Podares who held Roman citizenship, but that the original Podares was honoured by the Mantineans of Pausanias' time (VIII 9.10).

Although overt comment is suppressed, I sense disapproval of the change of name, as of changes of names on honorific statues (cf. n. 34), though here it is mitigated by the new honorand's descent from the old. Pausanias' contemporaries did better, in offering honour to Ποδάρεν ... τὸν ἀρχαῖον. Introduction of the new cult of Antinous was legitimate, since it was of a Hellene who had attracted the interest of a philhellenic emperor. It is immediately after this that Pausanias offers the account of Hadrian's scrupulous construction of a new temple of Poseidon Hippios that I have discussed above.

On the other hand even on Hadrian there are silences. Despite the presence of dedications in the list of Hadrian's benefactions at I 5.5, only once does Pausanias mention a dedication other than a cult statue, viz. the golden peacock set with gemstones at the Argive Heraeon (where he also mentions Nero's gold crown and purple πέπλος II 17.6)³². His few remarks at I 5.5 about other aspects of Hadrian's policy are far from representative, and he says nothing of another of Hadrian's enthusiasms that impressed some literary Greeks, his rewards to sophists and poets. Nor has he anything to say about the establishment either of the Panhellenion, which recent scholarship has urged to be a key element in Hadrian's policy for integrating the Greek world with Athens as a sort of capital, or even of the penteteric Panhellenian *agon* which is and perhaps was its most palpable manifestation³³.

³² One might expect, for example, mention of Hadrian's dedication of Eros at Thespieae and its accompanying hendecasyllabic epigram, *IG* VII 1828 = G. KAIBEL, *Epigrammata Graeca* 811 = D.L. PAGE, *Further Greek Epigrams* (Cambridge 1981), pp. 565-566.

³³ For a hypothesis concerning the role of the Panhellenion see A.J. SPAWFORTH - S. WALKER [n. 8]. Perhaps οἱ πάντες Ἕλληνες who dedicated a statue of Trajan at Olympia (V 12.6)

Are such silences odd? Pausanias has no brief to expand on the benefactions noted at I 5.5 other than those involving dedications and buildings; and even with these, as he insists, he is selective. But the imbalance between mention of buildings and of dedications remains striking, and it is hard to suppose it would have been reflected in a total inventory of Hadrianic hardware in Greece. Several factors may have played their part. Buildings are more striking (θέας ἄξια, to use Pausanias' language); they involve greater expense and are likely to endure longer, and they have a function, whether religious or secular. These reasons may suffice. But there may be two more. The theft of dedications by Mummius, Sulla, Augustus, Gaius and Nero is reported with discernible disapproval by Pausanias: that makes the issue of dedications by Roman leaders delicate, and Pausanias may be keen to distance Hadrian the benefactor from his malefactor predecessors. Second, the point made by Pausanias in describing Hadrian's temple of Poseidon Hippios at Mantinea (above p. 222) is less easily made of dedications. A new dedication can stand next to an old, but it cannot rework, complete or encompass the old – except, of course, by the objectionable practice of rededicating a statue with a new name³⁴.

It is, I think, these architectural practices of restoring the old, or of juxtaposing or even superimposing the new, that especially elicit Pausanias' approval. The old must be left, the new must seem in some way to complement it. That might be seen as symbolic of the role he seems to assign to contemporary Roman in relation to ancient Greek culture. Pausanias wants no more thefts, no more renaming of statues, above all no more acts of destruction. But he is well aware that emperors, governors and holders of lesser power

are the Panhellenes – there is no oddity in a statue of Hadrian's father being erected after A.D. 131/2, especially as the context might suggest that the statues of Trajan and Hadrian are a pair. But this solitary mention would not support the view that the Panhellenion seemed important to Pausanias.

³⁴ Noted by Pausanias of statues of Themistocles and Miltiades on the Athenian acropolis (I 18.3) and of a statue of Orestes renamed as one of Augustus at the Argive Heraeum (II 17.3).

in the Roman system have the opportunity and often the inclination to leave their mark on the sacred landscape that he describes, and his selection and focus in handling Hadrian's buildings may be argued to promote the model of imperial activity of which he approves. We may wonder whether despite his extended encomium of Antoninus Pius (VIII 43.3-8) Pausanias felt as much admiration for him as he did for Hadrian. Although he praises his restoration of Cos, Rhodes and cities of Caria and Lycia destroyed by an earthquake (VIII 43.4, cf. II 7.1), and registers monetary gifts and public works in mainland Greece, Ionia, Africa Proconsularis and Syria, he dispenses himself from offering details by noting that others had written them up ἐς τὸ ἀκριβέστατον. While we should probably believe that such accounts did exist, it hardly suffices to explain why not a single building, statue or dedication of Antoninus Pius in mainland Greece is mentioned. We may conclude that either Antoninus or his artefacts did not seem to Pausanias to merit the exception to his general neglect of recent objects that he made for Hadrian.

Only occasionally does Pausanias mention other buildings. Three are buildings of Herodes Atticus, and are mentioned as outstanding – the stadium and *odeion* at Athens (I 19.6; VII 20.6), and one which involved up-grading an existing structure, viz. the stadium at Delphi, previously built of local stone and redone in marble by Herodes (X 32.1). Pausanias also mentions two sets of statues erected by Herodes: a chryselephantine group in the temple of Poseidon at the Isthmus (II 1.7) and statues of Demeter and Kore in Pentelic marble at Olympia (VI 21.2). That the latter were erected 'in place of the old ones' (ἀντὶ τῶν ἀρχαίων) makes it almost as puzzling that they are mentioned as that Herodes' *nymphaeum* is not: perhaps the latter seemed out of place to Pausanias in a religious complex, but that explanation does not wholly persuade me.

We should also note that if Herodes is highlighted because of his influence and euergetism in Achaëa (and indeed beyond) Pausanias omits to tell us. Herodes' vast wealth is illustrated by his

use of Pentelic marble for the stadium at Athens, but his other roles are passed over, and he is glossed simply as ἀνὴρ Ἀθηναῖος (I 19.6, VII 20.6; just Ἀθηναῖος II 1.7, VI 21.2, X 32.1). The same applies to other builders of the Roman period fleetingly mentioned. We read of the baths of Eurycles, ἀνὴρ Σπαρτιάτης, at Corinth (II 3.5) and of the gymnasium of Eurycles at Sparta (III 14.6); but we do not learn who he was or when he lived. At least with the buildings of Sex. Iulius Maior Antoninus Pythodorus at Epidaurus Pausanias tells us they are of his own time, but he omits to say that the man whom he simply calls Antoninus numbers Greeks of *provincia Asia* among his ancestors, and there is nothing to suggest the important place that, like Herodes and Eurycles, Antoninus held in a nexus of aristocratic families stretching beyond the boundaries of Achaea³⁵. But perhaps such silence is welcome if the alternative is the sort of gloss Pausanias offers on the builder of the monument which is still battling with pollution on the hill of the Muses in Athens: ὕστερον δὲ καὶ μνῆμα αὐτόθι ἀνδρὶ ᾠκοδομήθη Σύρῳ (I 25.8). Only his Attic readers are likely to realise that this is king C. Iulius Antiochus Philopappus, descendant of the kings of Commagene, a man who had Athenian citizenship and attained the consulate at Rome (A.D. 109), who was a friend of Plutarch, no φιλοβάρβαρος, and who in the year in which he was archon at Athens and ἀγωνοθέτης Διονυσίων (A.D. 87/88) financed all the choruses in the dithyrambic competition³⁶. It is tempting to suppose that Pausanias' mentions of Herodes, Eurycles and Antoninus are intended to pick out recent Greek figures distinguished for euergetism, but if that was his intention his approach is unusually oblique even for him.

³⁵ For the evidence on Antoninus' career see H. HALFMANN, *Die Senatoren aus dem östlichen Teil des Imperium Romanum bis zum Ende des 2. Jh.n.Chr.* (Göttingen 1979), 171-172, no.89. Note especially SEG IV 407.

³⁶ Plutarch, *Quaest. Conv.* I 10, M 628A-629A.

Finally, two men of the recent past different both from the builders and each other³⁷. At Messene Pausanias mentions hero cult of a rich man shortly before his time, a man whom his manuscripts call Aethidas (IV 32.2) and whom most moderns identify with the Ti. Claudius Saethidas Caelianus attested epigraphically. He was ἀρχιερεὺς τῶν Σεβαστῶν and Ἑλλάδαρχης; by the 160s A.D. his son had reached the Roman consulate and his two grandsons were early in a Roman senatorial career, one honoured as εὐεργέτης at Argos, the other as *patronus* of Abella in Italy³⁸. Pausanias has nothing to say either of these men's achievements, or of the benefactions that we know for one of them and can presume for their grandfather too. His interest is rather in the possibility that the Saethidas on the monument is not the fat cat who prospered under Hadrian or Pius but a distant ancestor who commanded the Messenians on the night they offered heroic resistance to a surprise attack by Demetrius son of Philip – an exploit Pausanias has just written up (IV 29.1-5). Pausanias had glossed over the fact that, however heroic, the resistance was in vain. But it is this exploit, and not great wealth or Roman careers, that has earned the Saethidae their place in Pausanias' roll of honour.

So too Mnesibulus of Elateia. If Mnesibulus had not existed, Pausanias would have felt driven to invent him. When Pausanias reaches Elateia he first records its claims to Arcadian ancestry and its fate at the hands of the Medes, Macedonians and Flamininus (X 34.1-4). Against this background he introduces the incursion of the Costoboci into Greece in A.D. 170 or 171. When the Costoboci got to Elateia, Mnesibulus gathered a band of men to fight them, and fell in battle after slaying many of the barbarians. He was, Pausanias

³⁷ He also mentions two other recent Olympic victors: Granius of Sicyon, several times victor, in connection with his statue at II 11.8 – identified by L. MORETTI, *Olympionikai* (Roma 1957), 163 no. 848 with a victor at Sparta attested by SEG XI 838; – and a Roman senator (V 20.8) whom he does not name, usually taken to be L. Minicius Natalis, cf. C. HABICHT [n. 2], 178-180. Pausanias' interest in the latter case is not in the victory but in the antique objects that were excavated when the victor's monument was being erected.

³⁸ For the evidence see H. HALFMANN [n. 35], 174, nos. 93, 93a; 196, nos. 126 and 127.

notes, the Olympic victor in the *stadion* and the hoplite race in A.D. 161, and was commemorated by a bronze statue at Elateia. The exploit recalls both the defence of Thermopylae by Leonidas and more overtly its defence two centuries later against the Gauls, "the barbarians from the Ocean" which Pausanias has just narrated (X 20.1 ff.), explicitly comparing it to the action of 480 B.C. It is a defence in which Pausanias heroises the Athenians (I 4.2; X 20.5), especially young Cydias, for whom it was the first and last taste of battle (X 20.5). The Costoboci were small beer by comparison with the Medes and the Gauls, but they sufficed to let Mnesibulus of Elateia demonstrate that the Hellenic capacity for heroism was not dead.

Conclusions

The Pausanias whom I have attempted to uncover is certainly a child of his time. His focus on the Greek past with minimal attention to Hellenistic monuments and only slightly more to monuments of over two centuries of the Roman empire matches the imaginary world of the sophists and novelists. His accounts of Hellenistic history, necessary to create a continuum between the classical and Roman periods, are probably less unusual than he chooses to maintain. His unremitting and extensive exploration of genealogy and of the early history of cities, fundamental to his construction of a Greek national identity and to its spatial articulation, is certainly unparalleled in what survives, but will have had some parallels in local histories and mythographic handbooks, and undoubtedly responds to a contemporary preoccupation reflected in cities' construction of claims to Hellenic descent and to relationships with better authenticated Greek cities.

Pausanias is keen to impress his perspectives on his readers. The repeated patterns of citation of ancient monuments and of deeds ranging from the mythical to the historical invite contrast with the Roman version of the Greek world which he knows these readers inhabit. Pausanias' decision only rarely to mention

buildings, statues and dedications of the imperial period is entirely consonant with his general focus on the classical past. That he makes a major exception for the buildings of Hadrian is chiefly attributable to his admiration for Hadrian as a benefactor of Hellenes and Hellenism. It may be – but this is debatable – that the buildings of Hadrian that Pausanias chooses to record and the way that he reports them indicate a particular admiration for Hadrian's own sympathy with the Hellenic heritage and for his attempts to preserve its monuments as well as to revitalise its institutions. As to buildings and dedications of other individuals in the imperial period, it is perhaps more important to offer an explanation of why he mentions the few that he does than why he omits the many more he does not. I am tempted by the view that he regards Herodes as an outstanding Greek whose contributions bring him into a class not very far from Hadrian : hence several mentions of his buildings or statues. But silence on the *nymphaeum* at Olympia remains a puzzle to me as it has been to many. The few other individuals whose buildings are mentioned – Eurycles, Philopappus, Antoninus – resist any pattern that I can discern, and their mention is no more significant than that of Mnesibulus. Even in a Greece that has enjoyed a Hadrianic revival there are only a few deeds and monuments that merit inclusion in a memorial to its illustrious past.

DISCUSSION

J. Bingen : Je voudrais revenir sur trois points de détail, mais des points de détail qui ont une résonance exceptionnelle dans l'exposé si riche et si bien argumenté que nous venons d'entendre.

Le premier porte sur l'interprétation d'un passage souvent cité où certains ont cru percevoir une condamnation générale du régime impérial ou, en tout cas, de la domination romaine en Grèce. Bowie dit, après tant d'autres : "the catastrophe of Roman rule" pour rendre κατὰ συμφορὰν ἀρχῆς τῆς Ῥωμαίων (VIII 27, 1). La condamnation a paru si brutale qu'on a tenté de l'écarter par des corrections ((ἐπὶ) ἀρχῆς Clavier, σύμφορον Marcotte). Mais le texte de la tradition manuscrite comporte-t-il vraiment une condamnation générale? Je sais que l'omission de l'article est souvent une recherche d'écriture chez Pausanias, mais, jusqu'à preuve du contraire, le texte me semble signifier "par un effet désastreux de la domination romaine". Le mot συμφορά a un caractère circonstanciel plutôt qu'il ne marque une durée; cf. l'autre emploi de l'expression chez Pausanias, il est vrai sans complément, VII 25, 5, σύννοικοι Μυκηναῖοι κατὰ συμφορὰν ἀφίκοντο ἐκ τῆς Ἀργολίδος ("en raison de leur détresse"), cf. Ael.Arist. *Panath.* 133, μόνοι δὲ οὐχ ὑπὸ πολεμίων τοῦτο παθόντες, ὑπὸ σφῶν αὐτῶν ἐξωκίσθησαν ὑπὲρ νίκης, οὐ κατὰ συμφορὰν ὑφ' ἐτέρων, ou, *cum grano salis*, Xen. *Hier.* 3, 4, ὅταν γε ἀφροδιασθῇ κατὰ συμφορὰν τινα γυνή. Le passage VIII 27, 1 fait allusion, selon moi, aux effets négatifs que les différentes réorganisations du territoire après la conquête romaine et jusqu'à Auguste ont eus sur les peuplements grecs, particulièrement les

synœcismes (cf. S.E. Alcock, *Graecia capta*, 132 sqq.). Pour moi, ce passage, loin d'être une condamnation générale de l'hégémonie romaine, s'ajoute simplement aux jugements défavorables qu'en tant qu'historien, Pausanias porte sur les aspects contestables de la conquête romaine, comme il n'a pas manqué de critiquer bien plus souvent le comportement de beaucoup de Grecs.

Ma deuxième remarque porte sur la question que se pose Bowie: où situer les Romains dans le couple *Ἕλληνες/βάρβαροι*? A mon avis, au II^e s., même pour un notable grec sorti du gymnase, le monde ne se réduit plus à une telle dichotomie. Pour définir les composantes de l'*οἰκουμένη*, il y aurait plutôt 'ménage à trois', et l'empereur est l'empereur de tous indistinctement. Le passage IV 32, 1 sur les cultes d'Hermès, Héraklès et Thésée, n'est pas très probant (il fait probablement allusion aux gymnases abritant des hellénisés plus ou moins douteux de l'Orient grec). La générosité remarquable d'Hadrien pour les cités grecques et les barbares qui le sollicitaient (I 5, 5), et la générosité tout aussi remarquable d'Antonin le Pieux pour les Grecs et pour les *βάρβαροι* qui en ont besoin (VIII 43, 4) sont au contraire sans équivoque, particulièrement dans leur parallélisme. La générosité de ces deux empereurs romains envers les Romains va de soi, elle n'appartient pas à la catégorie qui doit être citée dans ces passages de la *Périégèse*. La vieille dichotomie 'Grecs/Barbares' reste un mode d'écriture; mais elle n'a pas posé, suivant moi, à Pausanias le problème, très profond en apparence mais probablement inexistant pour lui, de savoir si les Romains – le système qui ordonne le monde où il vit – relèvent de la barbarie, même si on traduit celle-ci par la "non-grecité"; cf., par exemple, la répartition des peuples d'Aelius Aristide, *Or.* XVI (D) 395: "les Romains et les autres peuples, Grecs et Barbares", citée par J. Palm, *Rom, Römertum und Imperium in der griechischen Literatur der Kaiserzeit* (Lund 1959), 61.

Je voudrais terminer sur une question méthodologique mineure, intéressante en soi, que nous pose Ewen Bowie, celle des 'silences sur Hadrien', particulièrement pour ses nombreuses

consécration de statues et d'offrandes dont l'épigraphie confirme la multiplicité. Il est exact que les mentions sont rares et que leur répartition est arbitraire. Mais ces 'silences' ne seraient significatifs que si le programme de Pausanias envisageait une description poussée systématiquement jusqu'à son époque. Nous savons que ce n'est pas le cas et que, d'ailleurs, à l'annonce systématique πάντα τὰ Ἑλληνικά, répondent chez lui beaucoup d'autres silences dans le domaine grec post-classique ainsi que le droit que Pausanias s'est réservé explicitement de sélectionner. Les allusions à son époque sont quantitativement peu nombreuses et généralement adventices ou circonstancielles. Bowie a raison de noter ces absences, mais je ne crois pas qu'elles soient significatives pour situer idéologiquement Pausanias par rapport à son époque, à l'Empire, ou même à son empereur favori.

E.L. Bowie : 1) The translation Jean Bingen proposes for the transmitted text at VIII 27.1 is very attractive, though it would still, as he concedes, leave some degree of criticism of the Roman ἀρχή. I am not sure, however, that συμφορά + genitive is paralleled in the sense of "disastrous consequence of...". When συμφορά is qualified by a noun in the genitive that genitive seems regularly to be partitive (συμφορά κακῶν) or possessive (βίου) and the idea of *consequence* is not present in συμφορά.

2) On whether Romans are βάρβαροι, I would not wish to rely too heavily in IV 32.1, although I would have thought that the 'hellenisés' who frequent *gymnasia* should for Pausanias be – precisely in virtue of that hellenism – Ἕλληνες. In the two passages I 5.5 and VIII 43.4, I am not convinced that it is self-evident that the emperor would confer benefits upon 'the Romans'. It certainly had not been omitted as self-evident by Augustus in his *res gestae*. The degree to which such benefits might be taken for granted must depend, too, on what we think Pausanias would have meant had he used the term Ῥωμαῖοι in this context. The inhabitants of the city of Rome (cf. πολιτείαν ἐν Ῥώμῃ ... τὴν ἐφ' ἡμῶν, II 1.2)? The *cives Romani* of Rome and Italy who can still be

regarded as constituting the most important single element in the governing class of the empire (cf. I 9.5 on Thrace and the Celtic world)? Hardly, in our passages at least, the totality of *cives Romani*, who include many Greeks already comprised in Pausanias' Ἑλληνίσιν/Ἑλλήσι. And indeed it seems to me that the prime suspects for classification as βάρβαροι in those passages are Latin speakers from the cities of western provinces, who were, of course, beneficiaries both of Hadrian and of Pius, and whose enumeration alongside Ἑλλήνες goes far towards offering a complete inventory of the empire. To such *municipia* and *coloniae* imperial *beneficia* can surely be no more taken for granted than to Greek cities. But of course these westerners include many *cives Romani*, more than in the East, and all alike are surely seen by Pausanias as ὑπήκοοι of the emperor at the top of the pyramid of power. Because all were ὑπήκοοι even in Rome and Italy, I would have no problems with Pausanias' decision to note imperial *beneficia* to them; and because *not all* were *cives Romani* it becomes intelligible that, seeking a single term for non-Hellenic beneficiaries within the empire, Pausanias should select βάρβαροι. No doubt he could have evolved a description of the Latin West in different terms, but it would necessarily have been complicated. If, however, we take βάρβαροι in I 5.5 and VIII 43.4 to be non-hellenised parts of the East, or peoples outside the empire, we have the paradox that these (surely much less extensive) *beneficia* are balanced against those to Hellenes, while nothing at all is said of imperial responses to the rest of the empire. If that is the right interpretation, it too involves a striking silence.

3) Finally, concerning silences on dedications and statues of Hadrian, I agree that Pausanias' need and stated intention to select requires any hypothesis based on omissions to be formulated with extreme caution. However all I wanted to note was that *even* in the case of an emperor who does indeed seem to be Pausanias' favourite the proportion of material noticed *seems* to be much lower than that of material from the archaic and classical Greek past.

W. Ameling : 1) Aus IX 23, 7 darf man kaum auf die Unfertigkeit des Werkes schließen, so daß dieser Ansatz für eine Altersbestimmung entfällt. Sind Ausdrücke wie ἐπ' ἐμοῦ κτλ. wirklich ausschließlich auf das Erwachsenenalter zu beziehen? Mit anderen Worten : Sollte man nicht vielleicht doch bei den alten Daten für das Leben des Pausanias bleiben und auf weitere Implikationen verzichten?

2) Pausanias' Angabe in I 6, 1 über hellenistische Geschichte schreiben zu wollen, weil sein Publikum darüber zu wenig weiß, scheint mir noch gültig. Der Hinweis auf die große Menge an Traditionen über Philipp und Alexander (I 9, 4) widerspricht dem nicht, da gerade diese beiden ja im Geschichtsbild der zweiten Sophistik eingeschlossen waren. Vgl. noch meinen Hinweis auf die unterschiedliche Behandlung Philipps und Alexanders in VIII 7, 7. Sie sagen schließlich selbst, daß Pausanias eine "preferably not too familiar narrative" gesucht habe.

3) Was halten Sie von D. Marcotte's Konjektur in VIII 27, 1 κατὰ σύμφορον ἀρχῆς?

E.L. Bowie : 1) I agree that IX 23.7 does not prove that Pausanias did not complete the work. However that was not my ground for putting it late in his life : rather the combination of dates of completion of books with the evidence of his reference to the creation of the Athenian tribe *Hadrianis* (121/2 or 124/5) as in his own time. But I agree that ἐπ' ἐμοῦ etc., are not expressions *exclusively* used of adult life, though I would retain the view that the implication of the Antinous-reference tends in that direction. So a Pausanias born rather earlier, and writing rather older, is only a speculation with very slender foundations, I agree. But I have not yet heard arguments *against* it, and I am attracted by the sort of personal explanation it adds to other reasons for Pausanias' attachment to Hadrian.

2) You may of course be right to accept at face-value Pausanias' explanation at I 6.1. But while I agree that Attalus and Ptolemy I were not so familiar as Philip, far less Alexander, and did not get

into the sophistic repertoire at all, I still doubt that they were quite so unfamiliar to many readers as Pausanias implies. I do not suppose that I 9.4 *contradicts* I 6.1 : rather I am struck by the point (which I did not make clearly enough) that instead of saying at I 9.4 “we all know about Philip and Alexander” he chooses to explain his silence at this point by the volume of the material – it suggests to me that the criterion of ‘known/not known’ does not seem to him quite straightforward.

3) I confess that Marcotte’s conjecture was unknown to me. If its sense is to be ‘in accordance with what was advantageous to the Roman ἀρχή’, I would expect τὸ σύμφορον, not just σύμφορον, and the dative not the genitive, i.e. κατὰ τὸ ἀρχῇ τῇ Ῥωμαίων σύμφορον *vel sim.*

S.E. Alcock : I am glad that you have raised the question of elisions – of shifts in meaning, or shifts in naming statues or monuments. Like you, I think these odd and rather jarring juxtapositions (the collapsing of past and present identifications) can be very revealing. I wonder if they can be taken as an indirect measure of Pausanias’ opinions, or of what he is trying to convey in his text. For example, on the heated issue of his attitude to Rome, what are we to make of a statue of Orestes that represents the emperor Augustus (II 17.3) or a precinct near the sanctuary of Persuasion, once the house of the tyrant Cleon, now dedicated to Roman emperors (II 8.1)?

Are such elisions worth pursuing further, and on other issues?

E.L. Bowie : I am not sure that I have identified ‘elisions’ in the sense of ‘shifts of meaning’, and I may be using the term idiosyncratically. But certainly juxtapositions seem to me always to be worth exploration as indications of how to read the text. I agree entirely that Augustus’ sudden and expected appearance in a Trojan mythological context (II 17.3-4) might be expected to jar, especially since we know Pausanias disliked renaming of old statues. I had not noticed the Cleon case, but you are surely right

that mentioning the dedication as a τέμενος to Roman emperors of what had been the house of a τύραννος, followed by a passage in which ἐπιθυμία τυραννίδος is counter-pointed by Aratus-narrative (II 8), alerts the reader to the issue of the nature of Roman monarchy.

Ø. Andersen : Ewen Bowie's demonstration of how Pausanias collapses past and present, as in the presentation of the monuments of Megara, I found most illuminating. It is a literary device with an ideological purpose : to connect. I venture to suggest that this could be seen against a more general background.

Pausanias is a member of a highly literary culture, and he knows his chronology. Yet collecting, reporting and somehow authorizing the traditions people live by, he is moving – not in a world of linear history, but of significant events and 'privileged times'. Insignificant time is blank space. This may be viewed as a residue of an oral and traditional, non-linear mode of conceiving past time – or as the way human psyche makes sense out of history. Would you see a place for this more anthropological approach as well?

E.L. Bowie : This is a most interesting observation. My first reaction is to wonder whether features characteristic of oral traditions would most likely come to Pausanias *via* ἐξηγηταί or other local non-written traditions. But although, as you say, Pausanias belongs to a highly literary culture, it is a culture in which there was still plenty oral communication too : most of this is necessarily lost to us, but we can catch glimpses in Plutarch's *Quaestiones convivales*, Gellius' *Noctes Atticae* or anecdotes in Galen, Diogenes Laertius, Aristides and Philostratus. If this phenomenon is particularly characteristic of oral traditions, then its presence in Pausanias might point to a persistent oral reworking of key events in the history of Ἕλληνες or of one πόλις at an oral level. I remain inclined, however, to suggest that some part of the explanation is to be found in deliberate choices made and effects sought by Pausanias.

M. Moggi : Desidero richiamare l'attenzione di Ewen Bowie sul problema del rapporto fra Pausania ed Erodoto-Tucidide. Nel caso dello storico di Alicarnasso il rapporto è forte e indiscutibile: conosciamo tutti la ripresa pausaniana dell'affermazione erodotea relativa al dovere di λέγειν τὰ λεγόμενα, così come è noto il richiamo, da parte del Periegeta, ai fondamentali strumenti erodotei nel campo della attività storiografica (ὄψις, γνώμη, ἱστορίη); in questi giorni, inoltre, Domenico Musti ha molto opportunamente evidenziato la grande rilevanza di Paus. I 26, 4 in riferimento a Hdt. I 5.

Per quanto riguarda Tucidide, invece, mi sembra che la situazione sia completamente diversa : nessun richiamo, da parte di Pausania, alle dichiarazioni programmatiche e metodologiche tucididee; un atteggiamento polemico e competitivo – implicito, ma percepibile – in riferimento a temi come quello della strutturazione urbanistica di Sparta e della suddivisione regionale del Peloponneso.

Certo, Tucidide può essere stato modello di Pausania sul piano dello stile e della lingua, ma per quanto riguarda la 'brevità' di certe notazioni pausaniane ritengo che si tratti, *in generale*, di una caratteristica da ricondurre non tanto alla imitazione dello storico ateniese, quanto ad uno dei criteri fondamentali che hanno ispirato la selezione del materiale e la composizione della *Periegesi* : trattare rapidamente le questioni già note perché presenti nella grande storiografia, destinare particolare attenzione e ampio spazio alle cose meno conosciute e rare, in modo da soddisfare l'esigenza di originalità, una esigenza fortemente sentita da Pausania, ma difficile da concretizzare nell'ambito di una riscrittura della storia del passato.

In ogni caso, mi sembra che l'eventuale ruolo di modello svolto da Tucidide sia da porre su un piano ben diverso da quello sul quale possiamo collocare il ruolo svolto, con certezza, da Erodoto.

E.L. Bowie : I am sure that you are right to insist that the rôle of Herodotus as a model for Pausanias is more important than that of

Thucydides. But I still hold that some Thucydidean features are discernible, and that after Herodotus it is Thucydides (rather, e.g., than Xenophon or Ephorus) whose influence a second-century reader would perceive. I am not sure that there is *no* allusion to programmatic statements of Thucydides – Pausanias' recurrent claim to select what is ἀξιόλογον, for example, uses a catchword and a principle more prominent in Thucydides than Herodotus (above all ἀξιολογώτατον Thuc. I 1.1). Certainly brevity is often attributable in Pausanias to his disinclination to repeat what his reader knows, though even material known from Herodotus can be given some space, as early in Book III. In the case of Pausanias' brevity at II 1.2, part of the reason must be that he is reserving his full account for VII 16, and it is not a case where he avoids retelling what is already well-known. Whether the consequent brevity of II 1.2 has any Thucydidean colour I am very happy to agree to be a question to which my tentative answer was subjective.

If every generation has its own interpretation of Pausanias, as of other ancient authors, then it should not be too surprising that the later twentieth century is witnessing a differing view of what the early Greek historian of ancient Greek history thought of Pausanias. In previous scholarship focused themselves on his acceptance as a supposedly objective and neutral (if not uncoloured) account, a wholly reflected in the historical tradition of 'Thucydides'. While lambasting him for a host of faults, including accusations of historical inaccuracy, and for a lack of objectivity, the late twentieth century has begun to reap the fruits of a new Pausanias. However, what has now begun to emerge is a new interpretation of Pausanias, subverting past approaches to the Pausanias. In Pausanias himself – questions about his subjectivity and agenda, as well as about the genre in which he composes a text – have been raised. It is no longer so easy to mistle with the objectivity and objectivity of Pausanias, to rely on the calm certainty of his narrative. Inevitably this impact must have an impact on any discussion of Pausanias as historian.

VII

SUSAN E. ALCOCK

LANDSCAPES OF MEMORY AND THE AUTHORITY OF PAUSANIAS

If every generation devises its own interpretation of Pausanias, as of other ancient authorities, then it should come as no surprise that the later twentieth century is witnessing a growing sense of unease about this once most pedestrian of ancient texts. Readings of Pausanias in previous scholarship founded themselves on his acceptance as a supposedly objective and neutral (if not unflawed) account, a solidity reflected in the famous nickname of 'Baedeker'. While lambasting him for a host of failings, including accusations of historical inaccuracy, tourists and scholars alike have consistently mined his *Periegesis* like a quarry, searching for acceptable nuggets of fact or legend about ancient Greece. However, what has now begun to creep into recent interpretations of Pausanias, subverting past approaches to the *Periegesis*, is Pausanias himself – questions about his authority and agenda, as well as about the genre in which he expresses himself: travel writing. It is no longer so easy to relax with the comfortable anonymity of Pausanias, to rely on the calm certainty of his commentary. Inevitably this unease must have an impact on any discussion of Pausanias as historian.

Reading Pausanias on his own terms, rather than as a source for specific anecdotes or as a sites and monuments register, generates an entirely different range of attitudes towards the text. Two important and increasingly influential treatments have emerged within the past decade. Paul Veyne, in answering his question 'Did the Greeks believe in their myths?', found Pausanias to be a central figure in unravelling the complex and paradoxical relation between myth and reason, in the process remarking ruefully that Pausanias was "not an easy author... This Greek, who has been taken for a compiler, a kind of Baedeker, takes pleasure in plunging us into doubt ..." ¹ For John Elsner, the *Periegesis*: "...which has been regarded as a pedantic and antiquarian tourist guide can be interpreted to show how Greeks coped with the burden of a distinguished past weighing on their cultural identity, with the contemporary politics of Greece's status as a Roman province, and with the profound sense of the sacred with which so much of antique culture was imbued" ². To offer yet another alternative perspective, in this paper I consider Pausanias as ethnographer: that is, as an individual who travelled among and wrote of a people from the outside looking in.

Over the past two decades or so, the genre of modern ethnographic writing has undergone a radical critique, an attack which for many has gravely undermined once entrenched notions of anthropological objectivity and omniscience. In the wake of this critique, more self-conscious and self-critical forces have moved to the fore, spearheaded by an insistence upon two significant points. The first involves the need for an increasing 'specification of discourse': 'who speaks? who writes? when and where? with

¹ P. VEYNE, *Did the Greeks Believe in their Myths? An Essay on the Constitutive Imagination*. Translated by Paula Wissing (Chicago 1988), 92-102, at 101.

² J. ELSNER, 'Pausanias: A Greek Pilgrim in the Roman World', *P&P* 135 (1992), 3, and 'From the Pyramids to Pausanias and Piglet: Monuments, Travel and Writing', in S. GOLDHILL and R. OSBORNE (edd.), *Art and Text in Ancient Greek Culture* (Cambridge 1994), 224-254; S.E. ALCOCK, *Graecia Capta: The Landscapes of Roman Greece* (Cambridge 1993), 174.

or to whom? under what institutional and historical constraints?'³. The discourse of the single, confident ethnographic voice (the voice of an 'imperial eye', as Mary Louise Pratt puts it), has been found to offer not complete and indisputable testimony, but instead a single version drawn from one of a myriad of uniquely different vantage points – a version which in turn can mask other voices and other possible testimonies. Ethnographic writings are by no means the only literary form where the power to tell one story 'blocks out' other narratives but, given its usual subject matter – the lives and habits of 'the other' – it is surely one of the most dangerously efficacious⁴. The second critical point also emerges from this challenge to the all-seeing, all-embracing ethnographic eye. Not only is it impossible for ethnographic accounts to be 'complete', it is also fallacious to consider them as impartial, their authors free from bias or constraint. As James Clifford puts it :

all constructed truths are made possible by powerful 'lies' of exclusion and rhetoric. Even the best ethnographic texts – serious, true fictions – are systems, or economies, of truth. Power and history work through them, in ways their authors cannot fully control. Ethnographic truths are thus inherently partial – committed and incomplete⁵.

Current traumas in post-modern ethnography may seem quite distant from the second century A.D. world of Pausanias. But, reading him as an ethnographer, it is appropriate to turn this critique upon the *Periegesis* and to frame a series of questions about its author : What is the underlying agenda for his narrative? What does he emphasize in his 'inherently partial – committed and incomplete' text? How does he establish his authority? Does the *Periegesis* mask alternative versions of the Greek past? And how

³ J. CLIFFORD, 'Introduction : Partial Truths', in J. CLIFFORD and G.E. MARCUS (edd.), *Writing Culture : The Poetics and Politics of Ethnography* (Berkeley 1986), 13.

⁴ On the power of narrative : E. SAID, *Culture and Imperialism* (New York 1993), esp. 62-80. See also M.L. PRATT, *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation* (London 1992); D. BOON, *Other Tribes, Other Scribes : Symbolic Anthropology in the Comparative Study of Cultures, Histories, Religions and Texts* (Cambridge 1982).

⁵ J. CLIFFORD [n. 3], 7.

can it be employed by later authors in constructing, in turn, their own accounts of the monuments and history of ancient Greece?

Itinerary

It is ironic that Pausanias has often been castigated as a 'simple' guidebook, for travel literature is increasingly perceived as a highly equivocal genre, and guide books are never simple. Such texts steer their user along a pre-defined course, imparting information in a prescribed fashion, either introducing the uninitiated to a new world, or re-educating and revising the experiences of a repeat visitor – all according to a certain authorial plan⁶. What Pausanias himself (I 26.4) tells us he is doing seems quite clear and deceptively simple: "But I must proceed, for I have to describe the whole of Greece (or 'all Greek things', πάντα τὰ Ἑλληνικά)". The itinerary of his travels has also long appeared to be self-evident. Beginning with the approach (via Sounion and the Piraeus) to Athens, he proceeds through the various regions comprising what corresponds, with some exceptions, to the territory of the Roman province of Achaia. Boundaries between regions and between individual poleis are well-defined, both by what Pausanias reports seeing at border crossings and by their treatment in his text, with regional boundaries, for example, often defining the ends of individual books. Within each region, Pausanias follows a systematic course, travelling from the border to the center, moving out and back again (in a 'sewing motion') along principal routes through the region, before finally passing out of the area and thus on to the next book of the *Periegesis*. As he goes, Pausanias describes sanctuaries, temples, altars, statues, hero shrines, paintings, civic buildings, groves, tombs, natural phenomena (θεωρήματα, sights or things seen). Mythic tales, historical accounts

⁶ "...Travel writing is always an act of cultural appropriation ..." J. ELSNER [n. 2. 1994], 226. On the ambiguous status of the genre: M. KOWALEWSKI, *Temperamental Journeys: Essays on the Modern Literature of Travel* (Athens, Georgia 1992); M.B. CAMPBELL, *The Witness and the Other World* (Ithaca 1988); E. CHEYFITZ, *The Poetics of Imperialism: Translation and Colonization from 'The Tempest' to 'Tarzan'* (New York 1991); R. EISNER, *Travelers to an Antique Land: The History and Literature of Travel to Greece* (Ann Arbor 1991).

and local traditions (λόγοι) also form an integral part of his account; the relationship of these two elements has always provided one of the more tendentious areas in the study of the *Periegesis*. Finally, the narrative of the journey is presented experientially, very much from Pausanias' personal vantage point, with the reader told what they would 'see' if they were present to look for themselves⁷.

One further significant aspect of Pausanias' methodology has likewise long been acknowledged, if perhaps not fully appreciated, and that is his unquestionable selectivity in what he chooses to record in his text. Pausanias himself makes this eminently clear. On leaving Attica, for example, he makes the transition to neighboring Megara with the parting comment: "Such in my opinion are the most famous legends and sights among the Athenians, and from the beginning my narrative has picked out of much material the things that deserve to be recorded" (I 39.3). This sentiment recurs at other major transitional points in the text, as when he is about to pass from the Peloponnese on his way to central Greece (VIII 54.7), or to plunge into his description of Sparta:

To prevent misconception, I added in my account of Attica that I had not mentioned everything in order, but had made a selection of what was most noteworthy. This I will repeat before beginning my account of Sparta; for from the beginning the plan of my work has been to discard the many trivial stories current among the several communities, and to pick out the things most worthy of mention – an excellent rule which I will never violate (III 11.1)

⁷ At Olympia, for example: "My narrative will follow in dealing with them the order in which the Eleans are wont to sacrifice on the altars... The reader must remember that the altars have not been enumerated in the order in which they stand, but the order followed by my narrative is that followed by the Eleans in their sacrifices" (V 14.4; V 14.10); C. HABICHT, *Pausanias' Guide to Ancient Greece* (Berkeley 1985), 19-27. On Pausanias' route: A.M. SNODGRASS, *An Archaeology of Greece: The Present State and Future Scope of a Discipline* (Berkeley 1987), 77-86; L. CASSON, *Travel in the Ancient World* (Baltimore 1974), 297. J. ELSNER [n. 2. 1992], 5, 11-17, notes that Pausanias' experiential approach is paralleled in later Christian accounts of pilgrimage.

Apart from such programmatic statements, references to the 'most noteworthy', 'oldest' or 'most remarkable' objects or structures in a city or sanctuary are ubiquitous⁸. In such passages, Pausanias points to the incompleteness ('from the beginning' as he reiterates) of his narrative, but the implications of this inherent partiality are difficult to explore. We rely on Pausanias to look and tell us 'what was there' – and lacking supplementary archaeological or other textual evidence to correct our vision, we can only see what he sees. Yet this subtle form of astigmatism has tended not to bother scholars, rarely provoking them to question exactly what Pausanias found deserving of attention and what he did not.

There are two major exceptions to that state of affairs, two areas where his bias is so glaring as to be impossible for subsequent readers to ignore. First is his 'conscious archaism': that is, his relative silence about Greek history and monument-building after approximately the mid-second century B.C. Secondly, there is his decided preference, among all potential Greek *theoremata*, for religious sites (sanctuaries, temples, altars, cult images)⁹. We will return to these selective biases – both subtle and overt – in considering their implications for the content, and the control, of social memory in Roman Greece.

⁸ Other examples: Pausanias I 23.4; I 27.1; I 29.2; I 33.1; II 2.6; II 10.4; II 13.3; II 15.1; II 17.6; II 34.11; II 38.3; III 19.7; V 4.5; VI 1.1; VI 17.7; VI 19.6; VII 26.1; X 9.1; X 32.1; X 32.10-11.

⁹ On his selectivity in general: C. HABICHT [n. 7], 22-23; A.M. SNODGRASS [n. 7], 76-77. On bias in chronological coverage and subject: E.D. HUNT, 'Travel, Tourism and Piety in the Roman Empire: A Context for the Beginnings of Christian Pilgrimage', *EMC/CV* 28 n.s. 3 (1984), 400; J. ELSNER [n. 2, 1992], 7-10, 17-18; C. HABICHT [n. 7], 104-105, 134-137; J. HEER, *La personnalité de Pausanias* (Paris 1979), 21-25, 127-128. Bias against post-classical history is not, of course, confined to Pausanias but is a more general characteristic of the Second Sophistic: E.L. BOWIE, 'Greeks and their Past in the Second Sophistic', in M. I. FINLEY (ed.), *Studies in Ancient Society* (London 1974), 172, 188-189 and *passim*.

Agenda

If Pausanias' travel itinerary for his readers, on one level, seems relatively clear, the agenda he set for them (apart from his self-proclaimed description of πάντα τὰ ἑλληνικά) is less so. No single 'purpose' for such a work should be sought, of course, and a variety of explanations have been offered. Many of these revolve around the most salient aspect of Pausanias' narrative: his deep engagement with certain aspects of the Greek past, and his description of extant monuments as one sort of link to that past. This view of Pausanias conceives of him as a peripatetic offshoot of the general cultural phenomenon known as the Second Sophistic. While the strain of archaism in the *Periegesis* is undeniable, we can surely refine further our understanding of the role that past played in the present, and the mechanisms by which it was allowed to do so.

One major advance in the interpretation of Pausanias has been made by John Elsner who believes – and I agree with him – that the construction of a Hellenic sense of identity lies at the core of Pausanias' text. Elsner argues that this narrative worked to renew an identity under threat from conquest and subjugation. Pausanias, in this reading of his work, demonstrates "how a single Greek, living under the Roman empire, used myths of the ancient Greek past and the sacred associations of pilgrimage to shield himself from the full implications of being a subject", offering a "guide to the formation of Greek religious identity as a form of resistance to the realities of Roman rule". Elsner says many perceptive things about the *Periegesis* and the anxieties it reveals about just what it meant to be, and just how to be, a 'Roman Greek'¹⁰. While accepting themes of identity and resistance as the primary discourse driving Pausanias' text, I want to develop my argument along lines other than Elsner's.

¹⁰ J. ELSNER [n. 2. 1992], 3, 5; ID. [n. 2. 1994], 246.

The deeply ambivalent results of contact and interaction between Greeks and Romans can be traced in writings from both sides, together with a Greek desire to preserve a sense of separation and of self. Scholarly views, however, which traditionally privilege Greeks as a people by nature set apart and Greek identity as an easily preserved commodity have lately been stigmatized as the fundamentally essentializing attitudes they are¹¹. That the Greeks were not impervious to the stresses of Roman rule (as concentration upon certain aspects of their cultural life under the empire has led some to accept) has become increasingly apparent through the examination of other sources of evidence, in particular archaeology, and through considering the lives of non-elite members of the Achaian population. Under circumstances of external conquest or coercion, as experienced in provincial Greece, *any* attempt to maintain a sense of 'authentic identity' requires careful negotiation and 'cultural work'¹². The need for such exertion provides an alternative framework within which to read the *Periegesis*.

Landscapes of memory

Pausanias' efforts in negotiating Greek identity were firmly situated within what I shall term a landscape of memory. Of course, stressing the topographic orientation of the *Periegesis* or emphasizing the ubiquity of the past within the text would hardly constitute a new approach to the subject. Invoking the terms

¹¹ R. BROWNING, 'Greeks and Others', in R. BROWNING, *History, Language and Literacy in the Byzantine World* (London 1989), 8-11; S.E. ALCOCK, 'Friends, Romans, Countrymen: Archaeology and Identity in the Early Imperial East', in S. HERBERT and D. POTTER (edd.), *Culture and Ethnicity in the Hellenistic East* (Ann Arbor forthcoming); cf. J. CLIFFORD, *The Predicament of Culture* (Cambridge, MA 1988).

¹² On the negotiation of identity and 'cultural work': J. BROW, 'Notes on Community, Hegemony and the Uses of the Past', *Anthropological Quarterly* 63 (1990), 1-6; A.M. ALONSO, 'The Effects of Truth: Representation of the Past and the Imagining of Community', *The Journal of Historical Sociology* 1 (1988), 33-57; B. ANDERSON, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism* (London 1983); G. BOTTOMLEY, *From Another Place: Migration and the Politics of Culture* (Cambridge 1993); M.L. PRATT [n. 4]. On the impact of conquest on Roman Greece: S.E. ALCOCK [n. 2].

'landscape' and 'memory', however, generates a different set of reactions. *Landscape* is a difficult word to define, but – in the fashion I am using it here – it conveys the totalizing and constructed nature of Pausanias' narrated world, implying a geography conceived from the perspective of one individual observer. Moving through space, Pausanias shapes and adorns his particular landscape by noticing and recording certain elements : he creates the entire terrain the reader too travels.

Memory problematizes the relationship between the past and the present, providing the screen through which choices between remembering and forgetting are made; far from being an automatic process, memory demands constant and active decision-making. Choice of memory is an essential element in any social group's perception of itself, making it (as Foucault and others have observed) a central site for political contestations over the past, and the power and legitimacy that the past can offer. Control of social memory bears directly upon issues of hierarchy and authority, and, not surprisingly, it is thus articulated and enforced in countless ways : not least by the writing of histories and of guide books¹³. In agrarian societies, including the peoples of the ancient Mediterranean, one of the primary means by which memories were preserved and promulgated was through the marking of specific places in the landscape, either through the telling of stories, the enactment of rituals, or the building of commemorative monuments.

In the *Periegesis*' landscape of memory, what does Pausanias choose to remember (or to forget) and how significant are his choices? The *Periegesis* is throughout crowded with memories,

¹³ P. CONNERTON, *How Societies Remember* (Cambridge 1989), 27. Social or collective memory is at issue here, not individual, personal recollections : M. HALBWACHS, *The Collective Memory* (New York 1980); J. FENTRESS and C. WICKHAM, *Social Memory* (Oxford 1992). On power and memory : M. FOUCAULT, *Power/Knowledge* (New York 1980); M. ROWLANDS, 'The Role of Memory in the Transmission of Culture', in R. BRADLEY (ed.), *Conceptions of Time and Ancient Society*, *World Archaeology* 25 (1993), 141-151.

inspired by the sight of monuments, the reading of inscriptions, or the tales of local guides. Some of these memories were clearly vital only at a small and intensely local scale (such as the cult of Strangled Artemis among the Arcadian Caphyans, VIII 23.6-7). The significance of other memories was shared more widely, such as recollections of Theseus in Athens and Troizen (Books I and II, *passim*), or the Seven Against Thebes, discussed at Thebes and Argos (Books IX and II, *passim*). Still other memories, as I shall demonstrate, appear and reappear throughout the course of Pausanias' travels and text, seeming thus to command the minds of all the Greeks. While many patterns of meaning could be traced in the commingling of these different levels of remembrance, in this context I am concerned with his treatment of dominant, 'panhellenic' memories. In other pre-industrial communities, certain key events or happenings appear to seize hold of a people's collective imaginings, taking on the burden of validating their existence and unique identity. These 'charters of identity' in turn lend a particular cast to the history of other periods, which are read and interpreted in their light. In some cases, outside observers have been bemused at the choice of what often seem ostensibly 'unimportant' events for such commemoration – as, for example, in one part of rural Italy, where World War I was quickly forgotten, while the earlier heroics of brigands provided a continually influential self-image¹⁴. 'Important' or not to the rest of the world, certain remembered events can take on an almost paradigmatic role for structuring social memory, and thus a people's sense of the past, and perceptions of the present.

Do any such paradigmatic, 'structuring' memories emerge in Pausanias' narrative? One unambiguous case is the remembrance and commemoration – through sanctuaries, statues, tombs, festivals and battlefields – of the Persian Wars. Memory of the battles

¹⁴ P. CONNERTON [n. 13], 20-21, citing C. LEVI, *Christ Stopped at Eboli* (London 1963); J. FENTRESS and C. WICKHAM [n. 13], 93-96.

involved (Thermopylae, Marathon, Salamis, Plataea) and of the protagonists on both sides (Leonidas, Mardonius, Miltiades, Pausanias, Themistocles, Xerxes) surfaces repeatedly, and not just in the context of one or a very small number of locales, as is the case with the great majority of Pausanias' chosen subjects. Pausanias was, as I shall demonstrate, deeply engaged with this episode (occurring some 600 or more years before his travels) in which Greeks preserved their Hellenic identity through courageous opposition to a barbarian invasion. It could immediately be objected, of course, that this apparent 'selection' of memory instead merely reflects the degree to which these wars were celebrated in classical art and architecture, one of Pausanias' favorite themes for attention. It could also be pointed out, quite rightly, that a focus on that particular epoch and its dramatic events is hardly unique to Pausanias, and in fact constitutes one of the general characteristics of the Second Sophistic. But if we choose to remember Pausanias' innate selectivity and his control over his narrative, then neither of these objections negates our need to investigate the unparalleled role of the Persian Wars in shaping Pausanias' landscape of memory.

Memories of opposition

Pausanias begins the *Periegesis* by approaching and entering Athens. On his way to the city (at a very early point in the text), he points out a promontory where the Persian fleet was destroyed, as well as a temple burned by Mardonius, which still stood though without doors or roof (I 1.5). Such signs of the barbarian invasion are, to Pausanias' eyes, ubiquitous. In downtown Athens stood a temple to Glory, "this too being a thank-offering for the victory over the Persians who had landed at Marathon. This is the victory of which I am of the opinion the Athenians were the proudest. ..." (I 14.5). That pride was also displayed (in the order of Pausanias' own experience and enumeration) in tangible, monumental markers along his route, including :

- the decoration of the Stoa Poikile with a painting of “those who fought at Marathon” (I 15.3, cf. I 17.6),
- statues of Miltiades and Themistocles in the Prytaneion (I 18.3),
- marble Persians as tripod supports in the sanctuary of Olympian Zeus (I 18.8)
- a structure built in emulation of Xerxes’ tent near the sanctuary of Dionysus and the theater (I 20.4),
- in the theater was an image of Aeschylus, already identified as being most proud of his service at Marathon (I 14.5; cf. I 21.2),
- on the acropolis, the dedications of Attalus depicting various confrontations of opposed forces, including the “engagement with the Persians at Marathon” (I 25.2); Persian spoils in the Erechtheion (I 27.1); figures of Athena dating back to the Persian sack (I 27.6); the bronze Athena of Pheidias, “tithe from the Persians who landed at Marathon” (I 28.2).

Sometimes memories are made manifest by the noted absence, rather than the presence, of a monument; detailing the graves of the honorable war dead in Athens, Pausanias makes clear that, uniquely, “for their valor”, those who fell at Marathon were buried on the field of battle (I 29.4)

At the battle sites too, a memorial landscape was mapped out by Pausanias. At Marathon, he witnessed the grave of the Athenian dead, as well as those of the Plataeans and the slaves who fought; he also saw the tomb of Miltiades and a trophy in white marble. On the other hand, the graves of the Persians, in Pausanias’ experience, were not to be found (I 32.3-5). Forgetting what had taken place at Marathon was also impossible, according to Pausanias, because – on one level – the battle was still being fought: “At Marathon every night you can hear horses neighing and men fighting. No one who has expressly set himself to behold this vision has ever got any good from it, but the spirits are not angered with such as in ignorance chance to be spectators” (I 32.4). The topography of the

battlefield was also rehearsed, for those who wished to see exactly where things happened: the marsh into which the Persians stumbled, the spring they used, the stables of the Persian leader, indeed the very marks of his tent (I 32.7; IX 4.3). The god Pan, who promised help to the Athenians (I 28.4) is also represented in a Hill of Pan and Cave of Pan (I 32.7). Salamis too was marked with monuments testifying to what had happened there. These included a victory trophy, a sanctuary of the hero Cychreus (who fought against the Persians, as foretold by an oracle); images of Pan were noted on a nearby island where hundreds of Persians were said to have been trapped and killed (I 36.1). At Plataea also, a trophy was erected by the Greeks on the battlefield (IX 2.6).

This enumeration of monuments related to the Persian invasion is, not surprisingly, especially marked in Athens and at the specific sites of conflict; but it is not confined to these places. Monuments to the dead of these wars, or related individuals, were reported by Pausanias in Megara (I 40.2-3; I 43.3), Sparta (III 12.7, III 14.8, III 16.6), and in Plataea itself (IX 2.2, IX 2.5). In Sparta, at the tombs of Pausanias and Leonidas, annual commemorative events were still held, including contests 'in which none may compete except Spartans' (III 14.1). Honorific statues, celebratory trophies, sanctuaries or other structures were raised at Sparta (III 11.3, III 12.8, III 17.7), Troizen (II 31.5), and Plataea (IX 2.6, IX 4.1-2). Other key sites for commemoration of the Persian Wars were, of course, the panhellenic sanctuaries, with dedications at Olympia and particularly at Delphi¹⁵. The very temple of Apollo at Delphi was adorned with the shields taken as spoils at Marathon (X 19.4). In cities, countryside or sanctuaries alike, each of these sights, geographically dispersed and variable in type as they are, acted as a reminder, reviving for the viewer (or, through the text of Pausanias, for the reader) the memory of successful Greek opposition to the barbarian.

¹⁵ Olympia: V 23.1; Delphi: X 10.1; X 11.5; X 13.9; X 14.5; X 15.1; X 16.6; X 18.1; X 19.1.

The Persian Wars play a further role in the *Periegesis*, offering a standard against which to measure and assess the actions of those implicated in the wars, which – in Pausanias’ eyes – included all the Greeks. A community’s or a people’s participation on the Hellenic side in these fifth century struggles was something to record and to judge (Aeginetans, II 29.5; Arcadians, VIII 6.1-3; Tegeans, VIII 45.2; Plataeans, IX 1.3; Phocians, X 2.1), as was ‘medizing’ or refusing to fight at all (Achaean, VII 6.3-4; Thebans, IX 6.1-2). Participation in the wars could be presented as a positive crux in a city’s history; for example, the Argive destruction of Mycenae is explicitly related to the Mycenaean willingness to share in the struggle at Thermopylae (while the Argives ‘made no move’, II 16.3). Individuals too could still be honored, at a distance of centuries, for their heroism against the Medes (e.g. Leonidas, III 4.7; Miltiades, VIII 52.2; less obvious cases, Phayllus of Croton, X 9.2-3; Artemisia of Halicarnassus, III 11.3) or vilified for their betrayal of the Greek cause (e.g. Attaginus and Temegenidas of Thebes, VII 10.2). Pausanias also uses the behavior of Persians as models of barbaric irreverence and hybris towards the Hellenic gods. Instances include the incursion of men from Mardonius’ troops into the Kabeirion ‘to show their contempt of its gods’ (they were subsequently struck mad, IX 25.9), the attack on Delphi by men of Xerxes (X 7.1), and the burning of temples at Abae in Phocis and elsewhere :

The Greeks who opposed the barbarians resolved not to rebuild the sanctuaries burnt down by them, but to leave them for all time as memorials of their hatred. This too is the reason why the temples in the territory of Haliartus, as well as the Athenian temples of Hera on the road to Phalerum and of Demeter at Phalerum, still remain half burnt even at the present day. Such I suppose was the appearance of the sanctuary at Abae also, after the Persian invasion, until in the Phocian war some Phocians, overcome in battle, took refuge in Abae. Whereupon the Thebans gave them to the flames, and with the refugees the sanctuary which was thus burnt down a second time. However it still stood

even in my time, the frailest of buildings ever damaged by fire, seeing that the ruin begun by the Persian incendiaries was completed by the incendiaries of Boeotia (X 35.2-3; cf. VII 5.4 for the burning of Ionian temples)

This behavior is explicitly contrasted at one point to the reverence of the Romans and the good will of the emperor Hadrian, who built another temple for Apollo at Abae. In these various ways, Pausanias' judgment of correct and incorrect behavior in past and present was displayed and defined in relation to memories of events from the fifth century B.C.

There is yet another fashion in which this particular nexus of memories was employed as a touchstone in Pausanias' *Periegesis*. On several occasions, the conflict of Greeks and Persians is related to other struggles, mythic and historical, with the 'barbarian'. For example, the Trojan War, another occasion when a coalition of Greeks fought against an eastern enemy, is frequently linked to the Persian Wars, especially in the litany of combatants involved. "The Eleans played their part in the Trojan War, and also in the battles of the Persian invasion of Greece" (V 4.7) or :

The wars of the Achaeans are as follow. In the expedition of Agamemnon to Troy they furnished, while still dwelling in Lacedaimon and Argos, the largest contingent in the Greek army. When the Persians under Xerxes attacked Greece, the Achaeans it is clear had no part in the advance of Leonidas to Thermopylae, nor in the naval actions fought by the Athenians with Themistocles off Euboea and at Salamis, and they are not included in the Laconian or in the Attic list of allies. They were absent from the action at Plataea, for otherwise the Achaeans would surely have had their name inscribed on the offering of the Greeks at Olympia. My view is that they stayed at home to guard their several fatherlands, while because of the Trojan War they scorned to be led by Dorians of Lacedaimon (VII 6.3-4)

Pausanias fabricates other links between the two events by allowing a particular monument or building to carry a dual memory. At a place called the Hellenium in Sparta :

...it has been stated that those who were preparing to repel Xerxes when he was crossing into Europe deliberated at this place how they should resist. The other story is that those who made the expedition against Troy to please Menelaus deliberated here how they could sail out to Troy and exact satisfaction from Alexander for carrying off Helen (III 12.6)

Historical encounters too are cast in the same paradigm, for example when Agesilaus defeated a Persian enemy "of which the muster on this occasion had been surpassed only in the expedition of Xerxes and in the earlier ones of Darius against the Scythians and against Athens" (III 9.6). Battles of Greek against Greek could also invoke the inspirational victory over the Persians, as when the exiled Messenians, about to be besieged in their Aetolian refuge by the Acarnanians, "recalled the achievement of the Athenians at Marathon, how thirty myriad Persians had been destroyed by men not numbering ten thousand. So they joined battle with the Acarnanians ..." (IV 25.5). Another connection between different historical conflicts is seen in Pausanias' remarks about the aftermath of Aegospotami, where Lysander's refusal to bury the slain was judged as disgraceful, not least because burial had been 'a thing which even the Persians who landed at Marathon received from the Athenians, and the Lacedaimonians themselves who fell at Thermopylae received from King Xerxes' (IX 32.9).

The most overt and carefully formulated link between different historical episodes, however, is the relationship Pausanias builds up between the fifth century Persian invasion and the incursion of the Gauls into Greece some two centuries later. As with the Persian Wars, Pausanias mentions the Gallic attack in a number of places: indeed, he appears almost to frame his entire narrative with two lengthy discussions of it, in Book 1 (I 3.5-4.6) and Book 10 (X 19.5-23.14). The resonances between the two barbarian threats, as the story is told by Pausanias anyway, are numerous :

- the leadership of the Athenians in a time of crisis,
- a critical encounter at Thermopylae, including use of the very same pass that once betrayed the Lacedaimonians (I 4.2; cf. III 4.7; X 20.1-5),
- the dedication of spoils from the two events in close association, as at the temple at Delphi, where Persian shields from Marathon hung near Gallic arms offered by the Aetolians: “their shape is very like that of Persian wicker shields” (X 19.4)¹⁶,
- the supernatural aid of Greek gods and heroes in defence against the barbarian, notably Pan, who inspired ‘panic’ on both occasions¹⁷,
- similarities in Persian and Gallic tactics and numbers; “I believe that the Gauls in adopting these methods copied the Persian regiment of the Ten Thousand, who were called the Immortals” (X 19.11; see also X 20.1-5).

On occasion Pausanias adds the Gallic invasion to a previously forged chain of memory connecting the Trojan and the Persian Wars, as in the litany of combatants (Achaea, VII 6.3-4, cf. VII 18.6; Arcadians VIII 6.1-3) or in the recounting of various threats to the sanctuary of Delphi, attacks which were said to extend from before the time of Pyrrhus son of Achilles, through to the sacrilege of Xerxes’ men, to the Gallic invasion, and beyond into more recent, Roman times (X 7.1)¹⁸.

What are the implications of Pausanias’ choice of the Persian Wars as a dominant memory within his narrative of *πάντα τὰ Ἑλληνικά*? Other scholars who have noted this pattern in passing

¹⁶ For other dedications in the wake of the Gallic invasion, see VII 20.6, X 15.2, X 16.4, X 18.7, X 21.5.

¹⁷ For divine aid: at Marathon (I 28.4, I 32.5); at Salamis (I 36.1); against the Gauls (X 23.2-3; X 8.7; X 23.7-8). See also I 40.2-3, X 32.4, X 34.6, X 30.9. Supernatural aid was also available at Troy (VIII 10.5).

¹⁸ A link just between the Gallic invasion and the Trojan war is created by Pausanias’ association of the Pergamene expulsion of the Gauls with Telephus’ exploits “against the followers of Agamemnon” (I 4.6).

have stressed its celebration of Athens, its creation of a standard against which to judge the behavior of Greek states and individuals, its representation of a time when all Greeks fought together in defense of their beloved ἐλευθερία¹⁹. All these observations are legitimate and significant, but do not, I believe, reach to the core of Pausanias' underlying agenda. The fundamental paradigm established is that of rejection of the barbarian, and thus the maintenance of a boundary between Greeks and those they oppose. Preservation of identity is located in the preservation of self-defined boundaries; the repulsion of Persians, and associated 'others', from Greek soil becomes a metaphor for this process²⁰. That notions of Greek identity were under stress during the Roman period cannot be denied. What we observe in Pausanias is a response dependent upon memories that crystallized and celebrated the separateness of Greeks. As in other documented cases of struggles to maintain 'authentic identity' among conquered and subjugated peoples, Pausanias' 'charter of identity' was rooted deep in tales of resistance to outsiders²¹.

What about the final instance of a barbarian invasion of the land of Greece? What about the Romans? The question of Pausanias' personal attitude towards Rome has been much debated, with various passages directly mentioning Roman rule used to indicate his approbation or disapproval²². By taking a more indirect approach,

¹⁹ C. HABICHT [n. 7], 106-111; J. ELSNER [n. 2, 1992 and 1994]. Not all Greek states, of course, did participate in this conflict on the Hellenic side, a fact of which Pausanias was more than aware.

²⁰ On the issue of self-defined and 'pure' boundaries, the current situation in the northern Balkans, especially the controversy over 'Macedonia' can be considered.

²¹ F. BARTH, *Ethnic Groups and Boundaries* (Boston 1969) is the classic text. On 'charters of identity' being rooted in resistance, J. FENTRESS - C. WICKHAM [n. 13], 92-114. The repetition of Thermopylae as a crucial liminal zone in the contact between Greeks and barbarians is surely more than geographically significant. I have already mentioned Pausanias' sensitivity to borders and border crossings.

²² For a general review, C. HABICHT [n. 7], 117-140; J. HEER [n. 9], 66-69. A textual emendation of VIII 27.1, the most apparent denunciation of Roman rule, has been accepted by many; J. PALM, *Rom, Römertum und Imperium in der griechischen Literatur der Kaiserzeit* (Lund 1959), 72-74.

by examining the manner in which he organizes and structures memory, the emergence of a refrain of resistance and pride in opposition becomes difficult to deny. Active and violent resistance is not at issue here – Pausanias is no revolutionary – but that is not the only form of opposition in the past that later generations must be prepared to recognize. The sheer variety of methods by which subject peoples express resistance (at the individual, community or provincial level) is increasingly a subject of attention for historians, anthropologists and archaeologists alike²³. Opposition manifests itself here in a subtle, but very powerful fashion – namely, through the control of social memory. Pausanias dictates, through his landscape of memory, what was significant and unique about being Greek. And a central element of that identity was, and would always remain, the expulsion of barbarians.

In the *Periegesis*, opposition becomes, in a sense, timeless. The various events Pausanias chooses for commemoration (the Trojan War, Persian Wars, Gallic invasion), so far distant from each other in terms of their reality and temporality, are combined by him within a realm that could be termed ‘ritual’ time; there they interact with each other beyond the bounds of any linear, historical chronology. Events in ritual time are ever-present and ever-powerful, to be returned to again and again in ritual communication and commemorative acts²⁴. The elevation of these particular memories to such a dimension sheds some additional light on the relative neglect in Pausanias (and other contemporary authors) of their recent past and present circumstances. This neglect may not reflect so much that sense of cultural shame and humiliation that later scholars generally assume. Instead, silence is perhaps a better word than neglect, a silence born out of the irrelevance of those

²³ R.H. McGUIRE and R. PAYNTER (edd.), *The Archaeology of Inequality* (Oxford 1991); D. MILLER, M. ROWLANDS and C. TILLEY (edd.), *Domination and Resistance* (London 1989); J.C. SCOTT, *Weapons of the Weak: Everyday Forms of Peasant Resistance* (New Haven 1985).

²⁴ M. BLOCH, ‘The Past and the Present in the Present’, *Man* 12 (1977), 278–292; A. APPADURAI, ‘The Past as a Scarce Resource’, *Man* 16 (1981), 201–219.

years (a time when barbarians were not repulsed) to the essential themes of Pausanias' commemoration. This is not quite the same as 'cultural amnesia' or sheer escapism. Rather, it reflects a restructuring of memory, leading to a more profound, nuanced resistance to Rome by dwelling on other times when the boundaries of Greece, and Greek identity, had been preserved.

Authority and the competitive past

Although ethnic revivals are an increasingly controversial phenomenon of the present day, the post-colonial world tends to esteem opposition to external domination and the passionate affirmation of a people's unique identity. One consequence in the academic world has been the desire to seek out contestations of hegemonic authority in acts and texts traditionally "unwitnessed, suppressed, lost or simply overlain with repetition and unreality"²⁵. From such a perspective, Pausanias commands respect as that rare phenomenon: an articulate and powerful voice of resistance. But to what extent should Pausanias' narrative, his particular charter of Greek identity, be privileged, allowing one man to speak for the identity of many, his experience to represent the experience of all? Modern ethnographic concern about 'specification of discourse...who speaks? who writes?', if it applies to others, must also apply to Pausanias, however 'invisible' a narrator he may seem.

That invisibility – his so-called 'neutrality' – requires some further consideration. Pausanias, it is well known, rarely offers personal information. He voices his opinions in a quiet yet firm fashion; a word that appears again and again in modern characterizations of him is 'discreet'. Carrying the reader securely with him through space, he reports what he sees in an apparently straightforward and truthful fashion. All these characteristics have encouraged his use as a safe, sober and reliable source²⁶.

²⁵ See M.L. PRATT [n. 4], 2–4.

²⁶ On 'honesty' and discretion: J. HEER [n. 9], 13; L. CASSON [n. 7], 299; C. HABICHT [n. 7],

Looked at from another angle, however, such a presentation can be perceived as a rhetorical authoritative stance, designed to give Pausanias' personal and select narrative the status of an unchallengeable account. Crapanzano, studying a range of very different ethnographic situations, has detailed some of the strategies by which the ethnographer constitutes his authority and "tries to make his message convincing". These can include : emphasis on the 'on-the-spot' presence of the ethnographer; the almost tactile quality of observations, designed to yield an 'illusion of specificity'; a 'disinterested' perspective; an impression of sincerity; and finally, the reader's absolute reliance upon the narrator for movement and action. All of these are to be observed in some form in the *Periegesis* : its experiential, phenomenological approach, the close detailing of monuments and their precise relationships, the trouble taken to tie up possible uncertainties by textual cross-references, Pausanias' vaunted objectivity and neutrality, the 'relentless linearity' of his passage, the manner in which the reader is made to feel 'you were there'. None of these strategies need imply that individual ethnographers are 'lying', but they do undoubtedly work to ensure acceptance of their particular version of events – in our case, the presentation of Greece and Greek history as written by Pausanias²⁷.

Returning to the questions 'who speaks? who writes?', as discreet as Pausanias may be, we can still make our own observations. Though Greek, Pausanias was not from the 'Old Greece' of which he wrote, coming instead (most likely) from Lydia. He had travelled extensively elsewhere (including to Egypt and to Rome) and drew comparisons between those lands and the sights of

8, 18, 161. Compare Crapanzano on the problematic 'disinterest' of the ethnographer : V. CRAPANZANO, 'Hermes' Dilemma : The Masking of Subversion in Ethnographic Description', in J. CLIFFORD and G.E. MARCUS [n. 3], 51-76 at p. 53.

²⁷ On seeing giving veracity : V. CRAPANZANO [n. 26], 57; see, for example, Pausanias V 12.3; II 22.3; VIII 41.10. On cross-references : C. HABICHT [n. 7], 7; J. ELSNER [n. 2. 1992], 14-15 and n. 44. On authority and the right to narrate, H. WHITE, 'The Value of Narrativity in the Representation of Reality', *Critical Inquiry* (1980), 5-27.

Greece. He was a wealthy, male member of the expanding supra-local elite network of the eastern empire. He was probably a Roman citizen²⁸. All of these factors, and many more of which we may never be aware, shaped his particular landscape of memory, and made it different from any version others might have conceived.

Even within Pausanias' hegemonic reading of the Greek past and definition of Greek identity, such competing voices can be heard. The *Periegesis* refers to many arguments between communities (less often between individuals) over the correct understanding of a tradition or the interpretation of a monument. Occasionally, a clear practical advantage (such as boundary definition) is sought by one side or the other. Far more often, however, these claims revolve around ensuring a sense of local significance through a moment of local history, declaring that some important event (often the birth of a god or hero) had happened in *their* particular 'world' and not in someone else's. For the community successful in its claims, these events could provide a memorable past and a foundation charter for its continued existence. Just a few examples of such competition over memories recorded by Pausanias can be cited²⁹ :

— III 12.7 Near the Hellenium [in Sparta] they point out the tomb of Talthybius. The Achaeans of Aegion too say that a tomb which they show on their market place belongs to Talthybius. It was this Talthybius whose wrath at the murder of the heralds, who

²⁸ J. ELSNER argues that Pausanias is not exploring 'the other' (since he too is Greek) but rather is one who "chose to travel in and write about *his own native land*" (Elsner's emphasis), and is thus an explorer of the "ethnography of self", [n. 2. 1992], 7; [n. 2. 1994], 244. I suspect that while on some levels, all Greeks were 'Greek', diversity within Hellenic identity existed, with 'Old Greece' always somewhat set apart; S.E. ALCOCK [n. 11]. On Pausanias' travels outside of Greece: see I 42.3, V 7.4, V 12.6, IX 21.1, X 5.11; E.D. HUNT [n. 9], 399-400.

²⁹ Also I 2.1; I 13.2; I 39.5, I 43.1; II 2.4-5; II 5.2; II 11.7; II 13.2; II 22.2; II 26.2; II 35.4; III 12.11; III 13.1; III 18.4-5; III 19.9; III 24.3; III 25.1-2; III 26.6; IV 14.7-8; IV 31.9; IV 32.3; IV 34.9; V 3.7; V 4.6; V 5.4-5; V 10.7-8; VI 4.11; VII 17.8; VII 27.6; VIII 38.2; VIII 42.1; VIII 48.7; VIII 53.3-4; IX 26.6; IX 35.1-7; X 4.1; X 33.4; X 38.7.

were sent to Greece by King Darius to demand earth and water, left its mark upon the whole state of the Laconians... (cf. VII 24.1)

— IV 33.1 It is a hopeless task, however zealously undertaken, to enumerate all the peoples who claim that Zeus was born and brought up among them. The Messenians have their share in the story : for they too say that the god was brought up among them...

— VIII 36.10 ...the story of the Arcadians about it being here that the child Hermes was reared, and that Acacus the son of Lycaon became his foster father. The Theban legend is different, and the people of Tanagra again have a legend at variance with the Theban.

— X 24.2-3 The inhabitants of Ios point to Homer's tomb in the island, and in another part to that of Clymene who was, they say, the mother of Homer. But the Cyprians, who also claim Homer as their own, say that Themisto, one of their native women was the mother... These things I have heard and I have read the oracles, but express no private opinion about either the age or date of Homer.

In all these cases, both sides of the dispute are presented by Pausanias, and he does not cast a deciding verdict one way or another. That is not always the case : for Pausanias often enters actively into the debate, himself arbitrating between different versions of the past and the memories of different peoples. These contestations are most apparent when he takes exception to the testimony offered him by local guides or other informants. In some cases he objects to the identifications proffered, in others to the accounts he is given of rituals or beliefs. Pausanias contradicts and dismisses these alternative voices through a combination of 'academic' authority (based on 'classic texts'), aristocratic bias, or scepticism about 'impossibilities'³⁰. A few examples can be offered here³¹ :

³⁰ C. HABICHT [n. 7], 142-148; P. VEYNE [n. 1], 14 on Pausanias' separation of 'authentic kernels' from legend "by means of what we would call the doctrine of present things".

³¹ Other examples : I 1.4; I 30.4; I 35.7; I 41.4-5; II 1.1; II 12.3-4; II 14.2; II 21.10; II 23.3; II 23.5; II 30.5; II 32.4; III 14.7; V 2.3; V 6.2; V 26.1; VI 6.4; VI 13.2; VI 20.16-19; VII 19.9-

— I 3.3 A portico is built behind with pictures of the gods called the Twelve. On the wall opposite are painted Theseus, Democracy and Demos. The picture represents Theseus as the one who gave the Athenians political equality. By other means also has the report spread among men that Theseus bestowed sovereignty upon the people and that from his time they continued under a democratic government until Pisistratus rose up and became despot. But there are many false beliefs current among the mass of mankind, since they are ignorant of historical science and consider trustworthy whatever they have heard from childhood in choruses and tragedies...

— II 23.6 The Argive guides themselves are aware that not all the stories they tell are true; yet they stick to them, for it is not easy to persuade the vulgar to change their opinions. There are other things worth seeing at Argos...

— VI 3.8 The statue of Oebotas was set up by the Achaeans by the command of the Delphic Apollo in the 80th Olympiad (460 B.C.), but Oebotas won his victory in the footrace at the sixth Festival. How, therefore, could Oebotas have taken part in the Greek victory at Plataea? For it was in the seventy-fifth Olympiad that the Persians under Mardonius suffered their disaster at Plataea. Now I am obliged to report the statements made by the Greeks, though I am not obliged to believe them all (echoing Herodotus, VII 152.3: "I am bound to report all that is said, but I am not bound to believe it all alike").

— VIII 25.7 Those who think the image to be Themis and not Demeter Lusia are, I would have them know, mistaken in their opinion.

The very act of mentioning such alternative beliefs, only to dismiss them, adds weight to Pausanias' own version of events. Of course, he does often accept and even rely on local informants for

10; VII 21.8-9; VIII 2.6-7; VIII 11.5; VIII 12.5; VIII 12.7; VIII 14.7; VIII 14.12; VIII 15.6-7; VIII 24.1; VIII 26.3-4; VIII 35.4; VIII 38.11; VIII 39.2; IX 3.2; IX 5.10; IX 20.4; IX 27.6; IX 31.7; X 5.10; X 17.4; X 38.11.

his understanding of traditions or monuments, though when he employs such intelligence, in almost every case his informants are relegated to a background role, as unidentified sources, again leaving Pausanias the dominant authorial voice³².

All of these narrators, Pausanias and those with whom he disagreed, were of course working with the same building blocks – significant places, monuments, myths, historical anecdotes – in building their charters of identity. In effect what Pausanias does, however, is to mask out other possible landscapes of memory by choosing what was – in his eyes – ‘correct’ from the range of stories offered. Working both overtly and covertly, through what he reports and what he approves, he acts essentially as an outsider deciding local ‘truths’, dictating local history. While impossible to reconstruct any developed alternative versions of the past from his rejections and dismissals, what it is at least important to acknowledge is the potential multiplicity of rival geographies and other histories, the competitive narratives which lie below the surface of the *Periegesis*³³.

Pausanias as historian

So far this paper has explored Pausanias’ itinerary and agenda, his construction of a particular version of social memory, and the means by which he establishes an authoritative voice. One last

³² “Polyvocality was restrained and orchestrated in traditional ethnographies by giving one voice a pervasive authorial function and to others the role of source, ‘informants’, to be quoted or paraphrased”: J. CLIFFORD [n. 3], 15. On Pausanias’ use of local informants: P. VEYNE [n. 1], 102, 148, n. 159. On the ‘discourse of the native population’, C. JACOB, ‘The Greek Traveler’s Areas of Knowledge: Myths and Other Discourses in Pausanias’ Description of Greece’, *Yale French Studies* 59 (1980), 77–82.

³³ A. APPADURAI [n. 24], 215–218. The conflict between local memory and official history is still very much ongoing in Greece. In Herzfeld’s analysis of the Cretan town of Rethymnon, monuments, carefully preserved by external authority, nonetheless “embody different pasts for different actors. No attempt to monumentalize these histories in a single past can do justice to the complexities of its citizens’ struggle for recognition”: M. HERZFELD, *A Place in History: Social and Monumental Time in a Cretan Town* (Princeton 1991), 259; see also P. CONNERTON [n. 13], 21.

question is worth considering : how should the *Periegesis* be employed by later historians in constructing their own accounts of the history and monuments of Greece? An obvious response would be to stress the need for caution, given the issues of selectivity and bias already discussed in this paper. I would also argue for a more strictly contextual approach to the *Periegesis*, which is too often read as a kind of 'timeless' document, with its testimony applicable to many periods of Greek history. On the contrary, Pausanias' account is very much shaped by the imperial epoch in which he lived and wrote : although he seems absorbed in the past, the concerns which govern his narrative are a response to a social, political and cultural situation in the present. Readings of a more critical nature, therefore, are required for modern uses of the *Periegesis*.

Even more fundamental, perhaps, is the need to acknowledge the extent to which early modern and modern imaginings and investigations of Greece have already been molded by Pausanias' memories. Eighteenth, nineteenth century and even twentieth century travellers and scholars have used Pausanias (in his role as a Baedeker) as guide and authority in preference to the accounts of local informants or local traditions, obediently following Pausanias' lead in dismissing alternative indigenous voices lightly, even scornfully. Instead, such individuals relied implicitly upon the 'indispensable Pausanias' himself³⁴. Pausanias' narration of what is memorable in Greek history and topography has helped prescribe what subsequently has been considered 'worth knowing' and worth exploring further; the events and places he emphasizes are those with which we, as historians and archaeologists, are still primarily engaged today. Of course, Pausanias is not alone among ancient élite authors in stressing the centrality of such happenings as the Persian Wars or of places such as Athens, but – for all his

³⁴ For examples of early travellers, see H. ANGELOMATIS-TSOUGARAKIS, *The Eve of the Greek Revival : British Travellers' Perceptions of Early 19th Century Greece* (London 1990); D. CONSTANTINE, *Early Greek Travellers and the Hellenic Ideal* (Cambridge 1984).

low-key presentation and reputation – the *totality* of the landscape of memory Pausanias creates has proven particularly influential in shaping our understanding of, and our interest in, ancient Greece. Yet if we accept that “ethnographic truths are thus inherently partial – committed and incomplete”, the realization must confront us that there is no reason to privilege Pausanias’ account, his reading of monuments and traditions – apart from the fact that, out of so many potential narratives and memories, the *Periegesis* survives.

Lastly, a slightly frivolous coda. The concentration in this paper upon Pausanias as a viewer and reporter, as an authoritative ‘eye’, provides one explanation for something that had always puzzled me : the conclusion of Pausanias’ text. The last town he visits is Naupactus, the last sanctuary he sees is of Asclepius, the last story he tells is of a man called Phalysius : none of these, one would think, a particularly memorable note on which to conclude³⁵.

‘The sanctuary of Asclepius I found in ruins, but it was originally built by a private person called Phalysius. For he had a complaint of the eyes, and when he was almost blind the god at Epidaurus sent to him the poetess Anyte, who brought with her a sealed tablet. The woman thought that the god’s appearance was a dream, but it proved at once to be a waking vision. For she found in her own hands a sealed tablet; so sailing to Naupactus she bade Phalysius take away the seal and read what was written. He did not think it possible to read the writing with his eyes in such a condition, but hoping to get some benefit from Asclepius he took away the seal. When he had looked at the wax he recovered his sight, and gave to Anyte what was written on the tablet, two thousand staters of gold’ (X 38.13).

In my reading of Pausanias, such an ending is entirely appropriate – stressing as it does the importance of vision, and the price that must be paid for it.

³⁵ I realize that some scholars argue that Book X is incomplete; for references, see C. HABICHT [n. 7], 6-7, and nn. 33-34.

DISCUSSION

F. Chamoux : Considérer Pausanias comme un ethnographe ne me semble pas pertinent. L'ethnographie décrit le comportement d'un peuple auquel on se sent étranger et dont on peut difficilement reconstituer l'histoire. Pausanias se sent Grec et comprend la civilisation de la Grèce propre de l'intérieur : il en pratique la langue, il en connaît l'histoire, il en partage les croyances religieuses. Quand il signale tel ou tel rite étrange, c'est avec une curiosité sympathique et en lui accordant une adhésion de principe. L'aspect ethnographique de la *Périégèse*, comme celui des *Histoires* d'Hérodote, concerne exclusivement les peuples barbares, Sarmates, Éthiopiens, Celtes. En revanche, tous les témoignages relatifs au monde grec relèvent de l'histoire de l'hellénisme et ne peuvent être envisagés dans la perspective de l'ethnographie moderne sans risque d'en fausser l'interprétation.

S.E. Alcock : Assessing the position of Pausanias (a Greek from Asia Minor) in relation to the Greeks of 'Old Greece' is admittedly difficult, though I believe we can accept a measure of distance between the author and his subjects (as E.L. Bowie also notes). More importantly, however, I would disagree that ethnography must always be focused upon a people completely alien to the observer, arguing instead that 'ethnographies of self' are entirely possible. Treating Pausanias as an ethnographer, and as subject to the radical critique current in post-modern ethnography, at very least rasps some accepted attitudes about the *Periegesis*. This

perspective is valuable in serving to focus some much needed attention on the issue of Pausanias' authority and agenda – which in turn demands we re-examine the manner in which he has been employed by previous historians and archaeologists, as well as our own reception of the *Periegesis* and the manner in which it contrives to frame our research.

U. Bultrighini : Non credo che la difesa dell'identità culturale dei Greci, la conservazione della loro memoria sociale, sia il motivo unico e vero per cui le guerre persiane sono ampiamente evocate nella *Periegesis*. Sono due le considerazioni da fare :

1) Un *imitator Herodoti* non poteva che assegnare un grande spazio al conflitto dei Greci coi Persiani. Ci dovremmo stupire semmai del contrario.

2) All'interno del motivo non è legittimo mettere sullo stesso piano i riferimenti alla battaglia di Maratone e quelli alla battaglia di Salamine. Pausania è ideologicamente legato all'elaborazione teorica del IV secolo a.C. e mutua da questo livello culturale la valutazione e la presentazione di un evento epocale sentito *ovviamente* come patrimonio personale dei Greci. Il ruolo e il rilievo della battaglia di Maratone nella *Periegesis* è enormemente superiore a quello della battaglia di Salamina : è evidente che in questo caso il movente profondo è semmai l'aderenza a un'ideologia oplitica che in determinati filoni della tradizione sulle guerre persiane aveva operato distinzioni puntuali di merito. Quando parafrasa l'epigramma sepolcrale di Eschilo, nel passo che Lei ha citato (I 14, 5), Pausania approfitta immediatamente per inserire una valutazione riduttiva nei confronti della battaglia dell'Artemisio e di Salamina : una valutazione di merito e un richiamo esplicito che nell'epigramma non c'erano.

In generale direi che quella delle guerre persiane è una tematica *vissuta* naturalmente, spontaneamente, *da greco, dall'interno* – come patrimonio comune dei Greci ma anche con tutte le articolazioni e le differenziazioni nei giudizi e nelle posizioni ideologiche che emergono nel corso della tradizione – piuttosto

che uno schema, un blocco unitario, applicato intenzionalmente dall'esterno per ribadire una difesa dell'identità culturale dei Greci.

S.E. Alcock : There is no question but that Pausanias' treatment of the Persian Wars has been, can be, and should be interpreted in a variety of fashions, including with greater attention to the specific treatment of individual elements in that conflict. In my paper, I have adopted one admittedly alternative, and certainly not exclusive, approach to the matter, an approach that consciously avoided the issue of Pausanias' models or sources. My fear is that, by always beginning from the premise that Pausanias imitates Herodotus (or indeed anyone else) we lose sight of the basic fact that Pausanias *chose* to adopt a certain model, and thus to celebrate certain themes. My concern is that the importance and implications of the themes Pausanias selects for treatment, and his personal agenda for his work, are too often overwhelmed in the search for his progenitors .

Ø. Andersen : Irrespective of whether it seems to us to be legitimate to subsume the text of Pausanias under the paradigm of ethnographic writing and to submit it to what one might call ethnographic discourse analysis, it seems to me that ethnography is relevant to Pausanias and vice versa in a more pedestrian way.

Pausanias often refers to oral sources, of which it would be worth the while to make an inventory and classification. There are e.g. individuals; persons with particular functions - *exegetai*, the *nomophylax* of Elis (VI 23.6), perhaps the *μνημονεύοντες* in a technical sense (e.g. II 18.2; VIII 14.12); "the most respected Elean citizens, and with them strangers also" (VI 26.2); elderly people (VIII 42.13); women (I 18.5; X 4.2); other collectives like "the locals", "the people of Pellene" etc.

Hardly in any single instance can we avoid to confront questions like : general knowledge or specific source ? oral or written source ? real source or fictitious source reference ? After cautious

consideration, however, we would still be left with a Pausanias *among* people, trying to get his picture right by talking *with* people. Something might emerge on when and how Pausanias exploits oral sources, and what different categories of information they yield : on monuments, local legends, myth and cult, genealogy and history, sayings, etymologies, oracle stories (e.g. IV 32.5 f.). I suggest there is something to be gained from a fresh and close look at Pausanias in the field.

S.E. Alcock : I agree that closer scrutiny of the contents in which Pausanias consults oral sources would be worthwhile, to see if any patterning emerges in who precisely he consults in which situation or on what topic. Certainly a wider variety of types of people are mentioned than is sometimes acknowledged. I do wonder about the extent to which such a study would be hamstrung from the start by Pausanias' normal practice of saying very little about his informants – the implications of which practice I discuss in my paper.

W. Ameling : Wir stimmen sicher alle damit überein, daß Pausanias ein bewußt auswählender Autor ist und aus einer Menge möglicher 'landscapes' eine herausgesucht und beschrieben hat. In den meisten Fällen haben wir keine Möglichkeit seine Auswahl zu bewerten, so daß wir bei dieser allgemeinen Aussage stehen bleiben müssen. Es scheint mir nur zwei Wege zu geben, die zu einer kontrollierbaren Antwort auf die Frage nach seinen Selektionsprinzipien führen und damit vielleicht einen konkreten Hinweis auf die Art geben können, in der er seine 'landscapes of memory' aufbaut.

1) Der archäologische Weg. Es gibt, denke ich, einige Plätze, an denen die Ausgrabungen genügend weit fortgeschritten sind, um einen Vergleich mit der Darstellung des Pausanias zu ermöglichen (Agora, Akropolis etc.). Hier kann man sehen, welche 'alternative landscapes' möglich gewesen wären und aus den Auslassungen bzw. Akzenten seine Schlüsse ziehen.

2) Der philologisch-historische Weg. Wir haben ja alle betont, daß Pausanias seinem Publikum keine altbekannten Geschichten erzählen will – und es gibt genügend Selbstaussagen des Periegeten in dieser Richtung. Trotz dieses Anspruchs erzählt Pausanias eine Menge bekannter Geschichten. Ein präziser Vergleich mit den erhaltenen Quellen (allen voran Herodot) ist vielleicht ebenfalls interessant für die Art der Auswahl und die Konstruktion der ‘Erinnerungslandschaften’. Sollte es leichte Veränderungen der Vorlagen in eine bestimmte Richtung geben, so könnte dies auch erklären, weshalb Pausanias – trotz seines Anspruchs auf Neuheiten – die bekannten Geschichten noch einmal erzählt.

Die Ergebnisse dieser Arbeiten müßten schließlich die Berechtigung des gewählten Zugangs erweisen.

S.E. Alcock : I find these two valid suggestions of ways to ‘retroactively test’ Pausanias’ criteria of selection and to reconstruct alternative ‘landscapes of memory’. As an archaeologist I can perhaps comment more fruitfully on the first possibility. It is disturbing that, for the most part, far from using archaeological evidence to challenge the *Periegesis*, Pausanias has been used – in some instances almost slavishly – to validate the material record. Indeed, this annoying dependence first stimulated my personal suspicion that Pausanias might be a far more problematic authority than was generally supposed. While W. Ameling’s suggestion is a healthy antidote to this state of affairs, it must be remembered that even the most ‘total’ excavation can only recover a partial sample of ‘what Pausanias actually saw’, nor can it recover the range of meanings and associations represented by a particular monument. This inevitably hampers our ability to determine which particular memories he chose to record, and which he did not.

I do have an even more fundamental concern with Walter Ameling’s suggestions, and that is the danger of abuse if they are pushed too far, and strict ‘rules’ generated about Pausanias’ principles of selectivity. Despite all attempts at rehabilitation and reconstruction, there will always remain an ‘unknown universe’ of

potential 'landscapes of memory' untravelled by Pausanias. Comparative reading in anthropology and ethnography (for later and better documented periods) about the struggle between 'local' and 'official' histories would be another salutary reminder of just how much contestation over the control of social memory we have lost in our dependence on the *Periegesis*.

E.L. Bowie : I would like to take up the issues raised by U. Bultrighini's point based on Pausanias' choice of Herodotus as a model. Pausanias did not *have* to choose Herodotus as his model: once he has done so, he has indeed weighted the scales in the direction of giving especial prominence to τὰ Μηδικά – but we must allow that this consequence was one of which he may have taken account when he made his choice, and hence that to some degree he *chose* to compose a text in which the rôle of τὰ Μηδικά would be prominent.

There are many points I have been stimulated by in this splendid paper. I would like to pick out just three issues.

First, although I appreciate that, in the concept of this paper, only one of the themes to which Pausanias accords recurrent prominence could be examined, I think there is a danger in leaving *your* 'reader/audience' with just that theme and its implications in their minds. The effect Pausanias' text as a whole might be expected to have must be the result of all such highlighted themes, of the ways they are mutually related and of the relative prominence given to each. Now some of the other recurrent historical themes might in fact corroborate the sorts of conclusion you seek to draw from Pausanias' handling of τὰ Μηδικά, e.g. the resistance of Greek cities, especially Athens, to Philip or to Hellenistic super-monarchs; and of course the Achaean resistance to Rome. But others might dilute the brew, and only a full assessment could give fully persuasive results (noting, perhaps, rather less prominence to Τρωϊκά than in some other texts).

My second point concerns your 'alternative landscapes' of memory, the versions that Pausanias' choices exclude. In the area

of local μυθολογούμενα, which is where we often see him making choices, would presentation of one of the alternative 'landscapes' have made a substantive difference to the impression conveyed by the text as a whole?

My third point tries to probe your statement (on p. 245) that "the journey is presented experientially ... from Pausanias' personal vantage point, with the reader told what they would 'see' if they were present"... There seem to me to be *two* vantage points, not *one*, and it is the second that is the regular one. I am struck by how rarely Pausanias claims autopsy or makes his own 'seeing' of an object the explicit basis of his account, by comparison, for example, with Herodotus. Rather his more typical articulation by prepositions of place or by participles in agreement with no explicitly stated person (e.g. ἐρχομένοις II 11.3; ἀνιοῦσιν II 10.7; ἐσελθοῦσι II 7.7) contributes to an impression of objectivity which, as you discuss, bolsters his authority and reduces any temptation to question his version of how things are. (By the 160s, after all, claims to autopsy could as readily suggest fraudulence as veracity, cf. Lucian, *Verae Historiae* I 1-3).

To return to the question of how far Pausanias is making conscious and deliberate choices in his embarking on his work and thereby committing himself to some degree to the recurrent foregrounding of Marathon, Thermopylae and Salamis : he is surely in a different position from the sophist whose declamation takes one of these heroic struggles as his theme or starting point, since that sophist chooses the theme from a limited range of favoured themes (that there is this limited range is a different issue) and indeed may have the theme proposed to him from the floor, by a member of his audience. Pausanias starts with a much less fettered choice – and given his interest in myth, he *could* have decided to write a literary text in which *only* myth figured, like Apollodorus or Antoninus Liberalis. Instead his fusion of myth and later 'history' was bound to lead him, as he must have seen, into τὰ Μηδικά.

Contrary to the view of François Chamoux, I do not think that it is inappropriate to classify part of Pausanias' activity as that of an ethnographer. In his model Herodotus Pausanias will have found similar (even the same ?) techniques of putting questions and reconciliation of or choice between different answers applied by the enquirer both to Ἕλληνες and to non-Greek peoples. He need not therefore see that there should be a fundamental difference between investigation of one's own culture (in his case, τὰ Ἑλληνικά) of that of others.

S.E. Alcock : On your preliminary remark, I have no response. Many thanks for these very apt questions! On your first point : any writing becomes a selective enterprise (this isn't a problem confined to Pausanias!), and you are right to point out that I have followed but one out of a multitude of 'paths' through the *Periegesis*. Numerous patterns of meaning could be traced in the wealth of memories Pausanias records, and by no means need they all lead in the same directions. I do find themes of resistance to external threat to be a very powerful motif (recurrent in *logoi* and *theoremata*) threading through the *Periegesis* but would never argue that this was the only 'conclusion' we could draw. Need we look for a unitary 'effect' of the text as a whole ?

On your second point : I suppose it depends on the scale by which you measure a 'substantive difference'. My contention is that Pausanias is throughout selecting and preserving one version of local tradition over another. To the overall schema of his work, as later readers have generally interpreted it, such issues as whether a god was born in *x* or *y* locale would make little difference. If, however, we turn to the *Periegesis* as a representation of local histories, as experienced and articulated by local individuals themselves, then his choice of one 'memory' over another is crucial. We can't recover memories 'lost' in this fashion, but we can acknowledge their potential existence and read Pausanias as a less 'closed' and authoritative source.

As for your third issue, I remain unconvinced that there are really two 'vantage points' in the *Periegesis*. My argument is that whatever the reader 'sees', he sees from Pausanias' own selective point of view – though Pausanias (as you point out) rarely puts himself forward in any sense as a 'lens' for his audience. This total reliance upon the author, masked though it is by his stance of relative 'invisibility', is (as you say) a striking, and I find a very powerful, narrative strategy.

Thank you for your observation, which again highlights the, I think very necessary, emphasis on Pausanias' relative freedom of choice in structuring and composing the *Periegesis*, and our need to examine what he did *not choose* to do, as well as what he did.

VIII

DENIS KNOEPFLER

SUR UNE INTERPRÉTATION HISTORIQUE DE PAUSANIAS DANS SA DESCRIPTION DU *DÊMOSION SÊMA* ATHÉNIEN

Pour étudier la méthode historique de Pausanias ou, disons mieux, la façon – qui paraît relativement originale – qu’a le Périégète d’intégrer les données de l’histoire dans la présentation des sites qu’il visite et des monuments qu’il rencontre, tous ces *thêôrêmata* dont la description (le plus souvent, on le sait, assez succincte) constitue la trame de son œuvre, le chapitre 29 du livre I, relatif au cimetière public d’Athènes, n’est sans doute pas le moins instructif.

Comme cela a été souvent relevé¹, en effet, il y avait peu d’endroits non seulement en Attique mais dans toute la Vieille Grèce qui fussent plus chargés d’histoire – de grande histoire – que ce *Dêmosion Sêma* où chaque tombeau évoquait un moment,

¹ En dernier lieu, ici même, par D. Musti dans le 1^{er} exposé. Cf. aussi Chr. HABICHT, *Pausanias' Guide to Ancient Greece* (Berkeley - Los Angeles 1985), 23-24 : "This chapter has been called the *memorial plaque of Athenian victories and defeats, full of ethical spirit*", citation tirée de l'article fondamental de O. REGENBOGEN, *RE Suppl.*-Bd. VIII (1956), s.v. 'Pausanias', 1010.

glorieux ou tragique, du passé athénien, permettant ainsi au visiteur de se remémorer au cours d'une seule promenade l'histoire militaire de la plus prestigieuse des cités de l'Hellade (un peu à la manière dont on parcourt aujourd'hui certaines allées du cimetière du Père Lachaise à Paris pour méditer sur les grands noms du XIX^e siècle français). Presque autant qu'une description au sens strict du terme, le passage en question est donc un *logos*, un excursus de caractère historique, où la chose lue prend à tout instant le relais de la chose vue. Au surplus, Pausanias pouvait difficilement ignorer qu'il n'était pas tout à fait le premier à s'intéresser aux nécropoles d'Athènes et à leurs édifices souvent remarquables. Sans même parler du fameux témoignage de Thucydide sur le *Démotion Sêma* (II 34) – texte dont on trouve du reste l'écho assuré dans la *Périégèse* (29, 4) –, une tradition écrite assez étoffée s'était développée là-dessus dès la haute époque hellénistique. On connaît en tout cas l'auteur et le titre d'un ouvrage spécialement consacré aux monuments funéraires, à savoir Diodôros le Périégète et son *Περὶ μνημάτων*²; et l'on peut présumer qu'au début du II^e siècle avant J.-C. le grand Polémon d'Ilion n'avait pas négligé complètement cette partie si originale des antiquités de l'Attique.

Bien que, fait notable, Pausanias ne cite aucun de ses devanciers, on ne saurait guère douter qu'il ait eu, au moins occasionnellement, recours à leurs lumières³. Ce qui le rend infiniment probable, c'est que vers 150-160 après J.-C., date de la rédaction de son livre I, le cimetière du Céramique était loin d'être intact. Non seulement l'usure du temps mais l'action des hommes

² Pour une datation plus précise de ce traité, voir ci-après p. 305 et n. 84.

³ Cela semble très généralement admis, même par les critiques qui sont les moins enclins à réduire la part personnelle du Périégète : cf., par exemple, Fr. CHAMOUX dans *Pausanias, Description de la Grèce. I : L'Attique* (CUF, Paris 1992), 227, à propos justement de Diodôros : « un traité (...) dont Pausanias a pu s'inspirer », ou W.K. PRITCHETT, *The Greek State at War IV* (Berkeley and Los Angeles 1985), 179. Sur les sources de Pausanias au *Démotion Sêma*, voir notamment N. LORAUX, *L'invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la « cité classique »* (Paris - La Haye 1981), 21 sq. et 357 sq. n. 34-35, avec la bibliographie essentielle.

avaient dû endommager, sinon détruire entièrement, plusieurs *mnēmata*. Certes, on peut admettre qu'en 338/7 avant J.-C. les Athéniens s'efforcèrent de toucher le moins possible au *Dêmosion Sêma* quand, sous la menace d'une attaque de Philippe II, ils furent obligés de toucher aux nécropoles pour creuser un fossé autour des remparts de la cité – encore qu'Eschine n'hésite pas à accuser Démosthène d'avoir, ce faisant, «détruit des tombes publiques» (*Or.* III [*In Ctes.*] 236 : ταφὰς δημοσίας ἀνελόντα)⁴. Mais, à coup sûr, Philippe V n'eut pas les mêmes égards quand, en l'an 200, il essaya de s'emparer d'Athènes par surprise en attaquant la ville du côté du Dipylon : les dommages commis dans les nécropoles sont explicitement mentionnés chez Tite-Live (XXXI 24, 18 : *dirutaque non tecta solum sed etiam sepulcra*), de même que chez Diodore (XXVIII 7 : τὴν Ἀκαδημίαν ἐνέπρησε καὶ τοὺς τάφους κατέσκαψεν)⁵. Et lors du siège et de la prise de la ville par Sylla en 86, le Céramique ne fut pas non plus épargné⁶. Bref, on peut se demander ce qu'il en restait deux siècles plus tard. Il est curieux (et un peu inquiétant, à la réflexion) que Pausanias ne fasse pas la moindre allusion à ces vicissitudes et qu'il décrive la route de l'Académie comme s'il la trouvait à peu près dans l'état où Platon l'avait laissée plus d'un demi-millénaire avant sa propre visite⁷.

⁴ Cf. aussi Lycurgue, *In Leoc.* 43, disant qu'alors les morts eux-mêmes vinrent au secours de la patrie en cédant leurs tombeaux. De cette opération menée par Démosthène comme préposé aux murailles il subsiste des traces archéologiques, repérées notamment près du Dipylon : cf. D. OHLY, *AA* 80 (1965), 302-303, et, plus récemment, G. TOUCHAIS, *BCH* 107 (1983), 750, et 113 (1989), 586; en général, U. KNIGGE, *Der Kerameikos von Athen. Führung durch Ausgrabungen und Geschichte* (Athen 1988), 41-42 et 55.

⁵ Les deux récits (celui de Polybe est ici perdu) offrent quelques divergences, notamment en ce qui concerne le sort fait à l'Académie. Pour la topographie et l'histoire de celle-ci, voir la mise au point récente de M.-Fr. BILLOT dans R. GOULET, *Dictionnaire des philosophes antiques* I (Paris 1989), 693 sqq. et notamment 728 sur cet épisode. J. BRISCOE, *A Commentary on Livy Books XXXI-XXXIII* (Oxford 1973), 121, note que le roi s'en prit non seulement au Céramique, mais à toutes les nécropoles qu'il rencontra sur sa route.

⁶ Cela ressort assez clairement de Plutarque, *Sylla* 14, 1-6, car c'est par le Céramique que les Romains pénétrèrent dans la ville; et précédemment Sylla avait fait raser le faubourg boisé de l'Académie (*Sylla* 12, 4, et Appien, *Mithr.* 30); cf. M.-Fr. BILLOT [n. 5].

⁷ En tout cas, il ne fait là état d'aucun tombeau, collectif ou individuel, qui soit sûrement postérieur au III^e s. avant notre ère; pour Chr. HABICHT [n. 1], les plus récents sont deux monuments des années 280 mentionnés en 29, 10 et 13. – Relevons toutefois l'exception

C'est dire qu'en dépit des éclaircissements – certes précieux mais jusqu'ici de portée plutôt limitée – qu'a fournis l'exploration encore très partielle du site où s'étendait le *Dêmosion Sêma*⁸, cette section de la *Périégèse* pose de réels problèmes archéologiques et historiques, comme les récents commentaires du livre I⁹ l'ont bien mis en évidence sur la base de travaux plus spécialement consacrés aux funérailles 'nationales' chez les Athéniens : ainsi la dissertation de R. Stupperich, *Staatsbegräbnis und Privatgrabmal im klassischen Athen*¹⁰ et, plus récemment, l'étude très fouillée mais parfois discutable de Chr. W. Clairmont, *Patrios Nomos*¹¹, auxquelles s'est encore ajouté le tome IV, essentiellement consacré au 'Burial of Greek War Dead', du manuel de W.K. Pritchett sur la

que constitue (ou semble constituer) le ou les tombeau(x) pour le contingent athénien qui aurait appuyé les Romains dans une guerre contre un de leurs voisins puis dans une bataille navale contre les Carthaginois (I 29, 14). Il va sans dire qu'une telle participation est inconcevable avant 200 (on a suggéré 149-146 : cf. W.K. PRITCHETT [n. 3], 148 n. 164, avec la bibliographie), mais le commentaire de Pausanias, fondé sur une tradition apparemment orale (φασὶ δὲ Ἀθηναίων), est si vague qu'on peut douter qu'il ait vu ce(s) monument(s), dont l'existence même est dès lors sujette à caution.

⁸ Depuis la publication de la synthèse si commode de J. TRAVLOS, *Bildlexikon zur Topographie des antiken Athens* (Tübingen 1971; cf. en particulier p. 299 sqq. et le plan p. 318 fig. 417) et des travaux signalés ci-après, la découverte archéologique de beaucoup la plus importante pour la topographie du *Dêmosion Sêma* est celle de l'enclos funéraire de la famille de l'orateur Lysurgue aux abords immédiats de l'Académie, tout près de laquelle aussi Pausanias (I 29, 15-16) signale le tombeau de ce personnage, dont on sait par d'autres sources qu'il fut effectivement enterré aux frais de l'État, comme déjà deux de ses ascendants : cf. A.P. ΜΑΤΘΑΙΟΥ, *Horos* 5 (1987), 31-44 et pl. 8-11 (*SEG* XXXVII 160-162); déjà connu de F. CHAMOUX [n. 3], 232, l'article en question n'a pu être utilisé par M.-Fr. Billot dans son travail imprimé en 1989; bibliographie complémentaire chez A. SCHOLL, *Jdl* 109 (1994), 252. Pour les fouilles les plus récentes (1987) dans ce secteur, cf. A. PARIENTE, *BCH* 116 (1992), 841, et 117 (1993), 769 sqq. Une importante fouille est en cours (1994) immédiatement au nord-ouest du chantier du Céramique, à l'angle des rues Peiraiôs et Plataiôn.

⁹ Outre celui, tout récent, de la *CUF* [n. 3], voir surtout N. ΠΑΠΑΧΑΤΖΙΣ, Πανσανίου Ἑλλάδος Περιήγησις, Ἀττικά (Athènes 1974; réimpr. 1982); D. MUSTI - L. BESCHI (edd.), *Pausania, Guida della Grecia, Libro I, l'Attica* (Milano 1982); E. MEYER - F. ECKSTEIN (Hrsgg.), *Pausanias, Reisen in Griechenland I. Bücher I-IV* (Zürich - München 1986).

¹⁰ Diss. Münster 1977, avec des considérations intéressantes sur le ch. 29 de Pausanias (cf. en particulier p. 28), mais pas de commentaire systématique des monuments attestés.

¹¹ *Public Burial in Athens during the Fifth and Fourth Centuries B.C. The Archeological, Epigraphic-literary and Historical Evidence I-II* (B.A.R. International Series 161. Oxford 1983); compte rendu substantiel de R. STUPPERICH, *Gnomon* 56 (1984), 637 sqq.

conduite de la guerre en Grèce ancienne¹². Mon propos n'est donc nullement de reprendre l'ensemble de la question, même au point de vue exclusif des connaissances historiques de Pausanias en la matière. Je voudrais n'examiner ici qu'un seul des monuments décrits par le Périégète, mais à coup sûr l'un des plus célèbres – et qui me semble, dans la perspective de nos entretiens sur *Pausanias historien*, d'un intérêt tout particulier. En outre, c'est pour moi l'occasion rêvée de mettre à l'épreuve une exégèse que j'ai conçue voici près de vingt ans en travaillant sur les textes qui se rapportent à l'histoire de l'Eubée¹³. Et le hasard veut que je puisse le faire en présence d'un de ceux qui ont le plus constamment soutenu ces travaux, le professeur François Chamoux, par ailleurs éminent connaisseur de l'œuvre de Pausanias. Mais qu'il ne se sente en rien lié par cet hommage : j'attends de lui, comme des autres participants, une critique qui, pour être bienveillante, n'en sera pas moins franche et objective.

Le monument en question est l'un des rares pour lesquels Pausanias donne une indication topographique tant soit peu précise, indice – sinon preuve – qu'il put encore le voir debout. Ce tombeau se trouvait μετὰ δὲ τοὺς ἀποθανόντας ἐν Κορίνθῳ (I 29, 11), «après les morts de la guerre de Corinthe», monument relativement bien connu puisque l'on a retrouvé en 1907 dans les fouilles du Céramique, à environ 200 m au nord-ouest du Dipylon, le couronnement inscrit de la stèle pour ces Athéniens tombés en 394 «à Corinthe et chez les Béotiens»¹⁴; mais le lieu de trouvaille de ce fragment ne nous est pas d'un très grand secours, car il semble par ailleurs probable (sinon aussi assuré qu'on le prétend trop souvent) que tous les tombeaux vus par Pausanias se trouvaient

¹² [n. 3], notamment p. 145 sqq. ('Monuments reported by Pausanias').

¹³ En vue d'un recueil (entrepris d'abord sous la direction du professeur O. Reverdin, puis continué sous ma responsabilité à l'Université de Neuchâtel avec l'appui du FNSRS) des *testimonia* concernant Érétrie et l'Eubée centrale, à paraître dans la série *Eretria*.

¹⁴ IG II² 5221; pour le lieu de trouvaille, cf. E. MASTROKOSTAS, *AEphem.* 1955 [1961], 197 n. 1. Voir notamment J. TRAVLOS [n. 8], p. 321 fig. 422; M. GUARDUCCI, *Epigrafia greca* II (Roma 1969), 168 fig. 41; R. STUPPERICH, *Staatsbegräbnis*, 17 avec la n. 3; Chr. W. CLAIRMONT, *Patrios Nomos*, 209-212 n° 68a et pl. 2.

déjà à une plus grande distance du Dipylon, au-delà de ce sanctuaire d'Artémis Kallistè qu'il situe sur la route descendant vers l'Académie (I 29, 2) et dont la position est connue¹⁵. C'est donc de façon très approximative seulement que l'on peut localiser le *mnēma* qui nous intéresse. Il s'agissait d'un monument dont «une épigramme en distiques élégiaques signalait, écrit Pausanias, que la même stèle avait été dressée pour les gens que voici» (στηλὴν ἐπὶ τοῖσδε ἐστάναι τὴν αὐτὴν σημαίνει τὰ ἐλεγεία). Comme l'a marqué en dernier lieu Fr. Chamoux¹⁶, le Périégète est attentif à relever la présence d'épigrammes et il y a tout lieu de penser qu'une bonne partie de sa phrase est empruntée directement (ou indirectement, peu importe) au poème en question¹⁷; de fait, les mots στήλην ἐπὶ τοῖσδε entrent parfaitement dans le rythme dactylique et pourraient avoir constitué la fin du premier hexamètre. Cet emprunt littéral peut éventuellement expliquer, d'autre part, la hardiesse de la construction de l'ensemble, encore que ce type d'anacoluthie ne soit pas rare dans la *Périégèse*¹⁸ (en tout cas, je ne

¹⁵ Ce sanctuaire a en effet pu être localisé avec une précision satisfaisante (grâce à des stèles votives) à env. 250 m au nord-ouest du Dipylon, sur le côté gauche de la route antique; cf. A. PHILADELPHUS, *BCH* 51 (1927), 155-163. Selon J. TRAVLOS [n. 8], 301, "Pausanias spricht ausschliesslich über den Teil des Demosion Sema, der zwischen dem Heiligtum der Kallistè und dem Eingang der Akademie liegt". Certes, cela a quelques chances de correspondre à la vérité puisque les tombeaux situés sur le premier tronçon de la route furent très tôt enfouis sous un épais remblaiement, mais on ne saurait guère, à mon avis, l'inférer du texte même, car le Périégète décrit ici les choses κατὰ ἔθος, d'abord les *hiéra* (29, 2), puis les *taphoi* (29, 3 sqq.) : le sanctuaire de Kallistè ne marque pas le point de départ de sa visite de la nécropole (R. STUPPERICH, *Staatsbegräbnis*, 25 n. 9, laisse la question ouverte).

¹⁶ [n. 3], 229, avec renvoi à I 43, 8, où Pausanias fait état de l'épigramme (τὰ ἐλεγεία) relative à Coroibos sur l'agora de Mégare, qui est très certainement celle que nous a conservée l'*Anth. Pal.* (VII 154) : cf. D.L. PAGE (ed.), *Further Greek Epigrams* (Cambridge 1981), 388 sqq., ainsi que l'a démontré Fr. CHAMOUX lui-même, dans *Hommages à L. Lerat* (Besançon - Paris 1984), 181-187, contre les doutes de Page.

¹⁷ L'emprunt a été expressément admis, en particulier pour ce qui est de l'expression ἐπὶ τοῖς ἐσχάτοις τῆς Ἀσιανῆς ἡπείρου, par H. HIRTZIG [n. 33], et beaucoup d'autres après lui (Von Domaszewski, Weber, Mastrokostas, etc.). D'une manière générale, cf. R. STUPPERICH, *Staatsbegräbnis*, 12, avec la n. 11 (II), 10, où il renvoie à notre passage : "Wahrscheinlich hatte er manche seiner Informationen in diesem Abschnitt aus Epigrammen".

¹⁸ Voir O. STRID, *Über Sprache und Stil des Periegeten Pausanias*, Acta Univ. Upsal., Stud. Gr. 9 (Uppsala 1976), 29 sqq. (avec renvoi à notre passage en p. 30). C'est ce que l'auteur appelle "die Verselbständigung des δέ-Gliedes", où il voit une imitation probable de Thucydide (cf. aussi p. 99).

vois aucune raison de suspecter, comme on l'a fait parfois, le texte des manuscrits¹⁹) : ἐπὶ τοῖσδε est tout d'abord développé par τοῖς μὲν ἐν Εὐβοίᾳ καὶ Χίῳ τελευτήσασι, «pour ceux qui ont trouvé la mort en Eubée et à Chios»; puis, au lieu du balancement attendu, une phrase indépendante – mais dont τὰ ἐλεγεία est de nouveau le sujet – mentionne deux autres groupes de défunts, «ceux qui ont péri sur les confins du continent asiatique, ceux qui sont morts en Sicile» (τοὺς δὲ ἐπὶ τοῖς ἐσχάτοις τῆς Ἀσιανῆς ἡπείρου διαφθορῆναι δηλοῖ, τοὺς δὲ ἐν Σικελίᾳ).

La description de Pausanias aurait pu s'arrêter là, comme cela se produit pour d'autres monuments qui sont seulement mentionnés d'un mot (ainsi en 29, 13). Le plus souvent, toutefois, le Périégète a tenu à commenter ces épitaphes en rappelant d'une façon ou d'une autre à quel moment et dans quelles circonstances les défunts laissèrent leur vie. En l'occurrence, la chose lui paraît si claire qu'il ne prend même pas la peine d'instruire son lecteur sur les diverses opérations auxquelles fait allusion l'épigramme : il ne doute pas un seul instant d'avoir affaire au *mnêma* des morts de la grande expédition de Sicile, car ayant fait mention de la stèle il note aussitôt qu'«y sont inscrits (tous) les stratèges, à l'exception de Nicias, et parmi les soldats, les Platéens au même titre que les citoyens» (29, 12 : γεγραμμένοι δὲ εἰσιν οἱ τε στρατηγοὶ πλὴν Νικίου, καὶ τῶν στρατιωτῶν ὁμοῦ τοῖς ἀστοῖς Πλαταιεῖς). Et pour expliquer le sort particulier fait à Nicias, il rapporte – en invoquant à l'appui de ses dires l'autorité de Philistos de Syracuse²⁰ (chez Thucydide, en effet, il n'y avait rien qui permît de justifier une telle différence de traitement entre les deux commandants athéniens, qui, selon lui, furent au contraire forcés l'un et l'autre de capituler à très peu de temps d'intervalle et dans des conditions somme toute fort semblables²¹) – comment le célèbre et malheu-

¹⁹ Ainsi encore W.K. PRITCHETT [n. 3], 147 n. 160 : "We know that there are so many lacunae in the text of Pausanias that one may question whether there is one after τελευτήσασι".

²⁰ *FGHHist* 556 F 53. Pour le contenu exact de cette citation et le problème de l'utilisation de Philistos par Pausanias, voir ci-après pp. 303 sqq. et 312.

²¹ La seule différence que laisse apparaître le récit de Thucydide porte sur l'aspect juridique

reux stratège se constitua volontairement prisonnier (αἰχμάλωτος ἐθελοντής), action indigne qui lui aurait valu une véritable *damnatio memoriae*, à laquelle échappa, en revanche, son collègue Démosthénès, puisqu'après avoir négocié la convention (σπονδαί) assurant la vie sauve à ses troupes, celui-ci aurait tenté de se suicider. Voilà ce qui, pour le Périégète, rendait compte de l'absence surprenante du nom de Nicias dans la liste des morts censée venir à la suite de l'épigramme paraphrasée par ses soins.

Rien ne devrait donc être plus simple que de dater ce monument destiné à honorer les victimes d'une catastrophe aussi célèbre dans les annales de l'histoire ancienne. Or, la chose n'a cessé de faire le désespoir des érudits depuis un siècle que l'on étudie de près le témoignage de Pausanias. Certes, un *terminus post quem* qui paraît de prime abord infranchissable est fourni par l'échec de l'expédition de Sicile et la mort de ses chefs en septembre 413. Au surplus, on sait par Pausanias lui-même qu'il y avait au *Dêmosion Sêma* un autre monument, érigé sans doute à la fin de 414, pour «les soldats vainqueurs des Syracusains avant l'arrivée de Démosthénès en Sicile» au début de l'été 413 (I 29, 13 : καὶ οἱ πρὶν ἐς Σικελίαν

de la reddition : si, dans le cas de Démosthénès, il y eut conclusion d'une véritable convention (ὁμολογία) avec les Syracusains et leurs alliés (VII 82), Nicias, de son côté, se rendit exclusivement au Lacédémonien Gylippe en lui demandant de mettre fin au massacre de ses troupes, sans qu'intervienne une véritable capitulation (*ibid.* 85, où la nuance est clairement marquée : cf. P. DUCREY, *Le traitement des prisonniers de guerre dans la Grèce antique*, Paris 1968, 76 sqq.). L'historien athénien est donc non seulement muet sur une tentative de suicide de la part de Démosthénès (que rapporte aussi Plut. *Nic.* 27, 2, sans doute d'après Philistos; chez Justin IV 5, 10-11, le suicide est désormais un fait, opposé au *dedecus* de Nicias), mais il émet au sujet de Nicias un jugement exempt, on le sait, de toute hostilité (et telle sera l'opinion générale au IV^e s.). Cf. notamment A. W. GOMME (A. Andrewes and K. J. Dover), *A Historical Commentary on Thucydides* IV (Oxford 1970), 461 sqq., qui voit dans la version de Philistos l'effet possible – et non pas la cause – de la *damnatio* évoquée par Pausanias, laquelle résulterait d'une dépréciation très temporaire de l'action de Nicias au moment où fut établie la liste des morts. Force est cependant de constater qu'au témoignage de Thucydide (VIII 1, 1) la colère des Athéniens se tourna alors exclusivement contre les *rhêtorès* qui les avaient entraînés dans cette aventure désastreuse, grief qui pouvait difficilement atteindre la mémoire de Nicias! Cf. *infra*, n. 78-81, pour des compléments bibliographiques.

ἀφικέσθαι Δημοσθένην Συρακουσίων κρατήσαντες)²². Notre monument date donc au plus tôt de l'hiver 413-412, quand, au terme des opérations en Sicile, les Athéniens durent rendre hommage à leurs morts selon le cérémonial évoqué par Thucydide pour la première année de la guerre (II 34). Personne, cependant, ne retient une date aussi haute, car dans cette hypothèse la mention des autres théâtres d'opération resterait totalement inexpliquée : ni à Chios, ni en Eubée, ni «aux confins de l'Asie» – même en prenant l'expression dans son sens le moins probable de «côte égéenne de l'Asie Mineure» – il n'y eut de combat durant la belle saison de 413, la guerre se concentrant pour ainsi dire exclusivement sur le front occidental²³. Quant à l'année civile 413/12 – que du reste rien ne recommande spécialement, si ce n'est le souci légitime de s'éloigner le moins possible du désastre de l'automne 413 – elle doit être écartée par principe, vu qu'en règle générale ces catalogues annuels ne recensaient pas les morts d'une année civile ou archontale, mais ceux d'une année de guerre s'étendant d'une pause hivernale à l'autre²⁴ : c'est ainsi, on le sait, que le fameux catalogue de la tribu Érechthéis au Musée du Louvre (IG P 1147 = I² 929), où les mots τὸ αὐτὸ ἐνιαυτὸ bien mis en évidence, devaient attirer l'attention sur le nombre exceptionnellement élevé des décès affectant cette seule tribu au cours d'une même année

²² Pour ce monument, voir notamment Chr. W. CLAIRMONT [n. 14], 189-190 n° 52a; cf. aussi – outre les commentateurs de Pausanias – W.K. PRITCHETT [n. 3], 148.

²³ C'est à peine si Thucydide mentionne d'autres combats en dehors de l'invasion de l'Attique par les Lacédémoniens et de l'occupation de Décélie à partir du printemps 413 (VII 18-19). Durant toute cette année-là, aucune flotte athénienne ne croisa dans l'Egée.

²⁴ Là-dessus, voir en particulier R. STUPPERICH, *Staatsbegräbnis*, 7, avec la bibliographie ancienne (II), 5 n. 4, où sont signalés aussi plusieurs auteurs qui étaient partisans de l'année archontale. En faveur de l'année saisonnière ('campaigning season', 'Kriegsjahr') se sont prononcés, outre STUPPERICH lui-même, la plupart des spécialistes anglo-saxons, notamment D.W. BRADEEN, W.K. PRITCHETT et D.M. LEWIS (cf. *infra* note 26); c'était déjà la position de H. HAUVETTE, dans les *Mélanges H. Weil* (Paris 1898), 164, comme le rappelle R. CLAUDAUD [n. 53], 26 n.3, en s'y ralliant. Pour l'opinion de Chr. W. CLAIRMONT, cf. *infra* note 27.

saisonnière²⁵, se rapporte à la campagne de 460²⁶ (ou, éventuellement, de 459), non pas à celles de 460 et de 459 comme le voudrait Chr. Clairmont sur la base d'une théorie inacceptable²⁷. De fait, dans le cas qui nous occupe, on ne saurait – à moins de remettre complètement en question les prémisses jusqu'ici admises – envisager une date plus haute que l'année 412.

Cette solution, il faut le marquer, avait la préférence du spécialiste des 'Athenian Casualty Lists' qu'était D.W. Bradeen, et elle a été défendue plus récemment par son compatriote W. K. Pritchett²⁸, le premier, toutefois, avec le soupçon que Pausanias pourrait être dans l'erreur et le second en se demandant si son témoignage n'aurait pas été altéré dans la tradition manuscrite²⁹. Il faut bien dire qu'une datation en 412 ne va pas sans de grandes difficultés. En effet, s'il est aisé d'identifier les morts de Chios avec les soldats athéniens qui durent périr au cours des opérations menées dans cette île tout au long de l'année 412 et notamment vers la fin de

²⁵ Le fait que ἐνιαυτός désigne souvent l'année archontale ne peut pas constituer une objection, car le sens fondamental du mot est plus large, comme l'a montré Ad. WILHELM, "Ἔτος und ἐνιαυτός", *SBWien* 142, 4 (1900), 12 (= *Kleine Schriften* I 2, Leipzig 1974, 20): "Mir scheint ἐνιαυτός das einzelne Jahr als Zeitraum, als die von einem beliebigen Punkte aus gerechnete, in ganz bestimmter Weise begrenzte Theilstrecke der unendlichen Zeit zu bezeichnen. Daher sagt man ἐνιαυτός von dem kalendarisch geordneten Jahre, dem Amtsjahre, der Jahresfrist in genauer Rechnung".

²⁶ Cf. notamment D.W. BRADEEN, *CQ N.S.* 19 (1969), 146-147; R. MEIGGS - D. LEWIS, *A Selection of Greek Hist. Inscriptions* (Oxford 1969; 1980), n° 33; W.K. PRITCHETT [n. 3], 179-180. Telle est la date adoptée maintenant, avec un signe de doute, dans *IG I³* (1994) 1147 (et non 1141, comme il est écrit chez Pritchett).

²⁷ *Patrios Nomos*, 130-135 n° 20 (d'où *SEG* XXXIII 34). En effet, cet auteur croit pouvoir admettre l'existence de "multiple years casualty lists" (*ibid.*, 20 : cf. déjà *ZPE* 36, 1979, 126), c'est-à-dire de stèles érigées seulement au terme d'une grande campagne ayant duré plus d'une année archontale (c'est-à-dire deux – voire trois! – années saisonnières). Cette théorie arbitraire est justement repoussée par W.K. PRITCHETT [n. 3], 154 sq.; cf. aussi R. STUPPERICH, *Gnomon* 56 (1984), 645 : "Grundsätzlich erscheint problematisch, allzu oft Thesen über die Zusammenfassung von Gefallenen längerer Zeiträume in einem Grab (...) zu begründen".

²⁸ [n. 3], 147 (cf. 199) : "If Bradeen ([n. 26], 158-159) is correct, the casualty-list with τὰ ἐλεγεῖα may be taken as that for 412, which accords with the other three entries" (la 4^e étant la Sicile).

²⁹ Cf. *supra*, n. 19. Pour les doutes de Bradeen, voir ci-après.

l'été, puis peu avant le solstice d'hiver (Thuc. VIII 24; 31 et 38)³⁰, si, d'autre part, on peut encore admettre (mais à l'extrême rigueur) que la mention des «confins de l'Asie» se rapporte à l'échauffourée de Panormos en territoire milésien et la véritable bataille qu'Athènes remporta peu après sous les murs de Milet (*ibid.* 24-25), il me paraît tout à fait impossible de mettre les morts d'Eubée en relation avec les événements que Thucydide relate au début de son livre VIII, puisque l'historien relève simplement qu'au lendemain de l'annonce en Grèce du désastre de Sicile, les Eubéens commencèrent à préparer leur soulèvement en dépêchant des émissaires auprès du roi Agis à Décélie (*ibid.* 5, 1). De combat il n'est point question, de sorte que l'hypothèse selon laquelle la mort de soldats athéniens en Eubée pourrait résulter "from scattered resistance in that island in 412 B. C."³¹ inspire les plus grands doutes. On ne saurait songer non plus – comme Bradeen (sinon Pritchett) paraît avoir été tenté de le faire³² – au coup de main que les Érétriens donnèrent à leurs voisins de Béotie pour s'emparer de la place d'Oropos (*ibid.* 60) : car à supposer qu'il y ait eu des victimes du côté des Athéniens (ce qui est fort possible, même si Thucydide n'en parle pas), l'épigramme vue et lue par Pausanias aurait dit ἐν Ὀρωπῷ et non pas ἐν Εὐβοίᾳ. Au surplus, l'événement en question ne date pas de 412, mais déjà du tout début de l'année suivante (février ou mars 411).

C'est pourquoi, sans doute, la solution qui recueille toujours le plus de suffrages est celle qui consiste à abaisser la date du monument jusqu'en 411, ainsi que le faisait déjà Hitzig dans son commentaire bientôt centenaire³³, et cela pour pouvoir identifier les soldats «morts en Eubée» aux victimes athéniennes de la

³⁰ Sur ces événements, voir en dernier lieu J.P. BARRON, 'Chios in the Athenian Empire', *Chios. A Conference at the Homereion in Chios 1984* (Oxford 1986), 89-103.

³¹ L'expression est de Bradeen, mais elle est adoptée par W.K. PRITCHETT [n. 3].

³² Il semble en effet que ce savant ait commis une erreur en renvoyant à Thuc. "8, 5 and 6" (p. 158 de son article de 1969; référence reprise chez PRITCHETT [n. 3], 147), car si en VIII 5 il est bien question de l'Eubée, tel n'est pas le cas au ch. 6. Tout indique qu'il faut lire 60.

³³ H. HITZIG - H. BLÜMNER (Hrsgg.), *Des Pausanias Beschreibung von Griechenland* II (Berlin 1896), 322.

bataille d'Érétrie vers la fin de l'été 411 (Thuc. VIII 95). Le problème posé par la mention de l'Eubée serait dès lors réglé à satisfaction. On pourrait de même considérer comme résolue la question de Chios, d'autant plus qu'au tout premier printemps de cette même année il y eut encore un violent combat sous les murs de Chios, dont certes les Athéniens sortirent vainqueurs mais où ils durent nécessairement enregistrer des pertes (*ibid.* 55-56). Deux questions restent toutefois en suspens. D'une part, on ne voit toujours pas mieux à quoi se rapportent les mots ἐπὶ τοῖς ἑσχατοῖς τῆς Ἀσιανῆς ἡπείρου : comme l'écrit fort justement, dans son récent commentaire, notre collègue D. Musti – qui finit pourtant par se rallier, en désespoir de cause, à l'interprétation la plus commune de cette partie de l'épigramme et à la datation qu'elle implique, sans exclure pour l'Eubée et pour Chios une datation bien plus basse encore³⁴ –, «è in realtà molto difficile determinare il luogo et le circostanze della spedizione (o delle spedizioni) d'Asia»³⁵. Le fait même qu'on ait pensé à toutes les batailles navales qui furent livrées sur les côtes de l'Asie Mineure en 411, notamment dans la région de Cnide (VIII 42) puis dans l'Hellespont (VIII 102 sqq.) ou encore en Propontide mais déjà en 410 (bataille de Cyzique), montre bien qu'aucune identification de ce type ne s'impose. Et comment justifier, du point de vue athénien, l'expression τὰ ἑσχατα appliquée à cette côte qui faisait partie intégrante de la Grèce égéenne? Il y a d'autre part un problème chronologique. Car de deux choses l'une : si avec Hitzig – dont l'opinion a été adoptée par de nombreux savants et encore tout récemment par

³⁴ [n. 9], 377. Dans le sillage de J.G. FRAZER, *Pausanias' Description of Greece* II (London 1913), 384, en effet, D. Musti évoque la possibilité que ces combats aient eu lieu «durante la rivolta della seconda lega navale attica (357-355)». Pour l'Eubée, il n'exclut pas non plus (comme Frazer encore) un lien avec les événements de 446, mais cette hypothèse est jugée «meno probabile». Ces datations aberrantes impliquent en fait que le monument aurait été, d'une façon ou d'une autre, constitué de plusieurs éléments non contemporains (comme ont cru devoir l'admettre certains : voir p. 290 sq.).

³⁵ S'en tenant, faute de mieux, à l'interprétation la plus commune rappelée ci-après, Musti ajoute : «ci si può chiedere tuttavia se la parola ἑσχατα (alla lettera «le parti estreme»), riferita a queste parti dell' Asia, sia adatta al punto di vista ateniese».

Fr. Chamoux³⁶ – on pose que le tombeau avait été érigé pour les morts de l'année archontale 412/1 (en admettant donc une entorse au principe qui paraît avoir présidé à la confection de ces obituaires: voir ci-dessus), on peut encore s'expliquer, tant bien que mal, qu'il ait concerné les soldats tués en Sicile à la fin de 413 (ou durant l'année 412 dans les latomies de Syracuse), mais on ne peut décidément pas le rapporter aux victimes de la bataille d'Érétie, qui eut lieu certainement au tout début septembre 411, donc déjà dans l'année civile 411/0, et l'on est ainsi réduit, pour ce qui est des morts de l'Eubée, aux fantômes imaginés par Bradeen; si, en revanche, on reporte l'érection du *mnêma* à la fin de l'année saisonnière 411, voire seulement en 410 comme le fait en particulier Chr. Clairmont³⁷ dans le sillage de l'éphore E. Mastrokostas publiant un important fragment de liste attribué par lui à ce monument³⁸, on rend certes compte de la mention de l'Eubée, mais on ne s'explique décidément plus celle de la Sicile, puisqu'il faudrait supposer contre toute vraisemblance (si grandes qu'aient

³⁶ [n. 3], 229-230 : «Il doit s'agir de l'année 412/411, où il y eut la défection de Chios, une expédition malheureuse en Eubée et diverses opérations sur les côtes de l'Asie Mineure». Cf. déjà (outre Hitzig) S. WENZ, *Studien zu attischen Kriegergräber* (Diss. Münster 1913), 27 (mais sans fournir d'identification précise pour les morts 'aux confins de l'Asie'; cf. aussi p. 41, où il considère que, dans le cas de ce monument au moins, le principe du 'Kriegsjahr' tel que le définissait Wilamowitz n'avait pu être parfaitement respecté); Fr. HILLER VON GAERTRINGEN, *IG I²* (1924) 296, l. 25 sqq. et surtout l. 104 sqq. : Ad. WILHELM, *Attische Urkunden IV*, *SBWien* 217, 5 (1939), 75 [= *Kl. Schr.* I 1, 595], à propos du décret *IG I²* 103 [I³ 97].

³⁷ *Patrios Nomos*, 192 n° 55a : "It is to the losses in these various battles [fought during the campaigning seasons 413-411] that the stele with the epigram refers. Public burial in 412 may have deferred to a(rchon) y(ear) 411/10 because of the continuance of the fighting" (pour la théorie de Clairmont concernant l'espace de temps couvert par les listes du *Démosion Séma*, cf. *supra*, note 27).

³⁸ *AEphem.* 1955 (1961), 180-202, et plus particulièrement 193-196, où l'auteur défend l'idée que le monument fut dressé pour les morts du πολεμικὸν ἔτος 411, y compris l'hiver 412/11 (combats à Chios) et l'hiver 411/10 (batailles d'Abydos et de Cyzique), la majeure partie du *séma* (quatre stèles sur cinq selon M.) étant toutefois occupée par la liste des morts de Sicile, dont l'établissement aurait été retardé ainsi pendant deux ans. Cf. R. STUPPERICH, *Staatsbegräbnis*, n. 4 à la p. 7 (II), 5, qui paraît faire sienne cette interprétation. Dans le même sens, mais indépendamment, voir aussi W. R. CONNOR [n. 81]. – La stèle publiée par Mastrokostas est reprise maintenant dans *IG I³* 1186 (cf. *infra*, note 94).

pu être les difficultés rencontrées pour rapatrier les dépouilles ou seulement pour établir le catalogue exact des pertes³⁹) un retard de deux années pleines (412 et 411) depuis la fin de l'expédition. Passe encore que l'on ait attendu pour les soldats dont la mort n'avait pas pu être constatée; mais pour les milliers d'hommes tués au combat en 413 et, qui plus est, pour les stratèges tombés ou exécutés la même année, cela paraît impossible. Bref, à l'examen, aucune des datations proposées jusqu'ici n'est réellement tenable.

On comprend dans ces conditions que plus d'un érudit ait cru devoir, sinon amender le texte de Pausanias, du moins l'interpréter plus librement. C'est ainsi que W. Judeich, dès la 1^e édition de sa *Topographie von Athen* au début de ce siècle⁴⁰, a défendu l'opinion – qui découlait, à ses yeux, de la manière même dont s'exprime le Périégète – que le monument pour les soldats morts en Eubée et à Chios très probablement en 411 était à distinguer de celui qui se dressait pour les Athéniens tués dans la lointaine Asie (identifiés hypothétiquement par lui aux soldats du contingent ayant accompagné Alexandre le Grand!) comme aussi, bien sûr, du *mnêma* pour les morts de Sicile, qu'il pouvait alors rapporter tranquillement à l'année 413. Cette exégèse a connu un certain succès, puisqu'elle a non seulement été expressément approuvée par L. Weber dans un gros article de 1926⁴¹, mais qu'elle a été en quelque sorte remise à l'honneur (sans renvoi explicite à son auteur) par D.W. Bradeen en 1969 : tout en optant (on l'a vu) pour l'année 412, celui-ci était enclin, en effet, à suspecter une confusion chez Pausanias, qui aurait commis ici la même erreur que dans le paragraphe suivant, où il affirme que «sur une autre stèle sont

³⁹ En fait, il semble que les Athéniens aient pu dénombrer assez rapidement leurs morts : cf. D.H. KELLY, 'What happened to the Athenians Captured in Sicily', *CR* 84 (1970), 127-131, avec les remarques de W.K. PRITCHETT [n. 3], 201.

⁴⁰ *Handb. der Altertumswiss.* III 2, 2 (München 1904), 359 = 408 de la 2^e éd. (1931).

⁴¹ 'Pausanias Beschreibung des Kerameikos-Friedhofes', *RhM* 75 (1926), 291-325, en particulier 314. Comme Judeich, il était convaincu que "das Grab der «an den Grenzen des asiatischen Festlandes» Gefallenen" ne pouvait pas se rapporter à la bataille de Milet (hypothèse de Hitzig et d'autres), mais devait concerner un combat livré "tief im Binnenlande"; cela étant, l'identification suggérée par Judeich le laissait perplexe.

inscrits les noms de ceux qui combattirent en Thrace et à Mégare et lorsqu'Alcibiade persuada, etc.» (29, 13 : εἰσὶ δὲ ἐπ' ἄλλῃ στήλῃ καὶ οἱ μαχεσάμενοι περὶ Θράκην καὶ ἐν Μεγάρῳ καὶ ἡνίκά... ἔπεισεν Ἀλκιβιάδης κτλ.). Comparaison, toutefois, n'est pas raison, car dans ce dernier cas il est évident que l'on a affaire à au moins trois monuments de dates très différentes (446 [?], 418 et 414), dont Pausanias a fait la description en une seule phrase, comme s'il s'agissait d'un *mnêma* unique : procédé un peu désinvolte, on doit bien le reconnaître, mais point nécessairement incorrect, le singulier ἐπ' ἄλλῃ στήλῃ pouvant avoir ici une valeur collective⁴². Dans notre passage, tout au contraire, le Périégète marque sans équivoque aucune, en se fondant sur l'épigramme, qu'il y avait une seule et même stèle, τὴν αὐτὴν (στήλην), pour quatre théâtres d'opérations. L'interprétation de Bradeen n'est donc pas acceptable. En fait, celle de Judeich, dont elle procède indirectement, avait été condamnée sans appel – et à l'insu de tout le monde, semble-t-il – par Ad. Wilhelm à la veille de la Seconde Guerre mondiale⁴³.

Mais en 1917, dans un important mémoire intitulé *Der Staatsfriedhof der Athener*⁴⁴, A. von Domaszewski avait élaboré

⁴² Cf. Fr. CHAMOUX [n. 3], 230. Pour D.W. BRADEEN [n. 26], 158, en revanche, il s'agit ici d'une erreur incontestable : "Yet no one takes seriously Pausanias' statement in the next sentence that «on the same stele»[sic!] were the dead from Thrace, Megara, Mantinea, and Sicily. There is an obvious confusion here and I suspect there may be one in his previous statement". Quant à W.K. PRITCHETT, il répugne visiblement à admettre un télescopage qui impliquerait que Pausanias travaillait ici d'après des sources livresques mal interprétées par lui : "Since I follow Travlos in belief that Pausanias (...) was listing monuments which were to be seen, it is possible that the confusion arose in assembling his notes, although it seems more likely (...) that the error comes from scribes" ([n. 3], 199-200; cf. déjà *supra*, note 19). Mais pas plus ici que dans le cas qui nous intéresse l'erreur – si erreur il y a – ne paraît pouvoir être imputée à la tradition manuscrite.

⁴³ [n. 36] : "Irre geht W. Judeichs Frage ... bezüglich der ἐπὶ τοῖς ἐσχάτοις τῆς Ἀσιατικῆς ἡπείρου Gefallenen : «mit Alexander?», denn Pausanias spricht ausdrücklich von einer einzigen, den Gefallenen verschiedener Kriegsschauplätze errichteten Stele". Il est probable que Wilhelm, qui ne se prononce malheureusement pas là-dessus, interprétait l'expression comme Hitzig et Hiller von Gaertringen.

⁴⁴ *SB Heidelberger Akad. der Wiss.*, phil.-hist. Kl., 7. Abh., 4 et *passim*. Sur la tentative de l'auteur pour reconstituer l'itinéraire de Pausanias – et donc le plan du *Démotion Sêma* – en fonction de la chronologie des monuments, cf. L. WEBER [n. 41], 322; R. STUPPERICH, *Staatsbegründung*, 28; N. LORAUX [n. 3], 358 n. 39.

une hypothèse beaucoup plus ingénieuse : le monument vu par Pausanias ne remonterait pas à la fin du V^e siècle avant J.-C. mais résulterait d'une restauration tardive du *Dêmosion Sêma*, à l'occasion de laquelle on aurait regroupé en un seul monument trois tombes publiques détruites ou endommagées lors du siège de Sylla (sinon déjà plus tôt). Ces tombes, primitivement contiguës, auraient appartenu à trois années civiles successives : la 1^{ère}, datant de l'archontat de Kléokritos (413/12), était un cénotaphe pour les morts de 413 en Sicile; la 2^e, sous celui de Kallias (412/11), contenait les restes des Athéniens morts à Chios et aux « confins de l'Asie » (par quoi il faudrait entendre l'affaire de Milet); la 3^e enfin, attribuable à celui de Théopompos (411/10), honorait les victimes de la bataille navale livrée dans le port d'Érétrie. Sur le nouveau monument on avait fait regraver l'épigramme qui, selon l'usage⁴⁵, se trouvait inscrite au bas de chacune des trois stèles primitives et qui avait été ainsi mieux protégée de la destruction, tandis que l'intitulé et l'obituaire proprement dit, du fait qu'ils étaient gravés dans la partie haute, avaient évidemment disparu lors des déprédations de 86 avant J.-C. Il est intéressant de constater que cette théorie, tout audacieuse qu'elle était, fut jugée très positivement par F. Jacoby : "Hardly another explanation than a restoration can be found", écrivait l'illustre philologue en 1944, dans une note de son *Patrios Nomos*⁴⁶. Mais une décennie plus tard, en commentant le livre II de Thucydide, A. W. Gomme⁴⁷ – fort critique, comme on sait, à l'égard de Jacoby lui-même – s'est montré beaucoup moins disposé à l'accepter. A la vérité, elle est des plus invraisemblables:

⁴⁵ Von Domszewski alléguait naturellement la belle stèle complète pour les soldats tombés dans l'Hellespont et devant Byzance, que l'on attribue maintenant avec une grande probabilité à l'année 447; cf. R. MEIGGS-D. LEWIS [n. 26], n° 48; Chr. W. CLAIRMONT [n. 14], 165-169 n° 32 b et pl. 45-46; IG P 1162 = P 943; pour des photos, cf. aussi M. GUARDUCCI [n. 14], 163 sqq. fig. 40 a-c. L'épigramme s'y trouve effectivement disposée ainsi; plus souvent encore, sans doute, elle devait être gravée sur le socle de la stèle (cf. R. STUPPERICH, *Staatsbegräbnis*, 12).

⁴⁶ JHS 64 (1944), 40 n. 12 (non repris dans les *Kleine philologische Schriften* I-II).

⁴⁷ A *Historical Commentary on Thucydides* II (Oxford 1956; réimpr. 1962), 96 n. 2.

il semble impossible en effet qu'après les malheurs d'un siège (ou même en tout autre temps) les Athéniens se soient non seulement souciés de regrouper des tombeaux vieux de plusieurs siècles, mais aient poussé le zèle jusqu'à faire rédiger une nouvelle épigramme – celle qu'a lue et résumée Pausanias –, puisque les trois textes primitifs dont l'existence et la gravure sont supposées par Von Domaszewski ne pouvaient évidemment pas signaler, eux, qu'il n'y avait qu'une seule stèle (στήλην ἐπὶ τοῖσδε ἐστάναι τὴν αὐτὴν σημαίνει τὰ ἐλεγεία). On comprend donc que cette hypothèse véritablement désespérée n'ait guère été retenue et soit aujourd'hui à peu près oubliée.

Il n'empêche qu'elle donne à réfléchir, dans la mesure où elle montre qu'en mettant en doute l'homogénéité du monument – ainsi que le faisait déjà Judeich (mais avec infiniment moins de précautions) et qu'on pourra toujours être tenté de le faire sous une forme ou sous une autre⁴⁸ – on tombe nécessairement dans l'arbitraire. Car, précisément, ce qui ressort en toute clarté du témoignage de Pausanias, c'est que le tombeau en question réunissait les morts de plusieurs affrontements survenus au cours d'une seule et même année de guerre, chose qui, du reste (si l'on en juge par les inscriptions conservées), devait constituer la règle bien plutôt que l'exception au *Dêmosion Sêma*. Mais d'un autre côté, on l'a vu, il paraît impossible, dans le cadre chronologique qu'imposent les données fournies par notre auteur, de découvrir quelle fut cette année commune aux quatre événements mentionnés dans l'épigramme. Est-ce à dire que l'aporie soit complète et définitive?

En réalité, il doit bien exister un moyen d'en sortir, à condition de se souvenir que, quand on fait la critique d'un passage de la *Périégèse*, il est impératif de distinguer entre ce que l'auteur a vu et ce qu'il a lu (ou ce qu'il a pu recueillir par voie orale). En particulier, comme l'écrit très justement Chr. Habicht après avoir

⁴⁸ On constate par exemple que pour D.L. PAGE [n. 16], 155, "the words τὰ ἐλεγεία in Pausanias may well imply that each of the parties had a separate epitaph on the *stèle*." interprétation que W. K. PRITCHETT [n. 3], 198, semble tout disposé à faire sienne, mais que pour ma part je ne puis accepter.

une hypothèse beaucoup plus ingénieuse : le monument vu par Pausanias ne remonterait pas à la fin du V^e siècle avant J.-C. mais résulterait d'une restauration tardive du *Dêmosion Sêma*, à l'occasion de laquelle on aurait regroupé en un seul monument trois tombes publiques détruites ou endommagées lors du siège de Sylla (sinon déjà plus tôt). Ces tombes, primitivement contiguës, auraient appartenu à trois années civiles successives : la 1^{ère}, datant de l'archontat de Kléokritos (413/12), était un cénotaphe pour les morts de 413 en Sicile; la 2^e, sous celui de Kallias (412/11), contenait les restes des Athéniens morts à Chios et aux «confins de l'Asie» (par quoi il faudrait entendre l'affaire de Milet); la 3^e enfin, attribuable à celui de Théopompos (411/10), honorait les victimes de la bataille navale livrée dans le port d'Érétrie. Sur le nouveau monument on avait fait regraver l'épigramme qui, selon l'usage⁴⁵, se trouvait inscrite au bas de chacune des trois stèles primitives et qui avait été ainsi mieux protégée de la destruction, tandis que l'intitulé et l'obituaire proprement dit, du fait qu'ils étaient gravés dans la partie haute, avaient évidemment disparu lors des déprédations de 86 avant J.-C. Il est intéressant de constater que cette théorie, tout audacieuse qu'elle était, fut jugée très positivement par F. Jacoby : "Hardly another explanation than a restoration can be found", écrivait l'illustre philologue en 1944, dans une note de son *Patrios Nomos*⁴⁶. Mais une décennie plus tard, en commentant le livre II de Thucydide, A. W. Gomme⁴⁷ – fort critique, comme on sait, à l'égard de Jacoby lui-même – s'est montré beaucoup moins disposé à l'accepter. A la vérité, elle est des plus invraisemblables:

⁴⁵ Von Domaszewski alléguait naturellement la belle stèle complète pour les soldats tombés dans l'Hellespont et devant Byzance, que l'on attribue maintenant avec une grande probabilité à l'année 447; cf. R. MEIGGS-D. LEWIS [n. 26], n° 48; Chr. W. CLAIRMONT [n. 14], 165-169 n° 32 b et pl. 45-46; *IG* P 1162 = P 943; pour des photos, cf. aussi M. GUARDUCCI [n. 14], 163 sqq. fig. 40 a-c. L'épigramme s'y trouve effectivement disposée ainsi; plus souvent encore, sans doute, elle devait être gravée sur le socle de la stèle (cf. R. STUPPERICH, *Staatsbegräbnis*, 12).

⁴⁶ *JHS* 64 (1944), 40 n. 12 (non repris dans les *Kleine philologische Schriften* I-II).

⁴⁷ *A Historical Commentary on Thucydides* II (Oxford 1956; réimpr. 1962), 96 n. 2.

il semble impossible en effet qu'après les malheurs d'un siège (ou même en tout autre temps) les Athéniens se soient non seulement souciés de regrouper des tombeaux vieux de plusieurs siècles, mais aient poussé le zèle jusqu'à faire rédiger une nouvelle épigramme – celle qu'a lue et résumée Pausanias –, puisque les trois textes primitifs dont l'existence et la gravure sont supposées par Von Domaszewski ne pouvaient évidemment pas signaler, eux, qu'il n'y avait qu'une seule stèle (στήλην ἐπὶ τοῖσδε ἐστάναι τὴν αὐτὴν σημαίνει τὰ ἐλεγεία). On comprend donc que cette hypothèse véritablement désespérée n'ait guère été retenue et soit aujourd'hui à peu près oubliée.

Il n'empêche qu'elle donne à réfléchir, dans la mesure où elle montre qu'en mettant en doute l'homogénéité du monument – ainsi que le faisait déjà Judeich (mais avec infiniment moins de précautions) et qu'on pourra toujours être tenté de le faire sous une forme ou sous une autre⁴⁸ – on tombe nécessairement dans l'arbitraire. Car, précisément, ce qui ressort en toute clarté du témoignage de Pausanias, c'est que le tombeau en question réunissait les morts de plusieurs affrontements survenus au cours d'une seule et même année de guerre, chose qui, du reste (si l'on en juge par les inscriptions conservées), devait constituer la règle bien plutôt que l'exception au *Dêmosion Sêma*. Mais d'un autre côté, on l'a vu, il paraît impossible, dans le cadre chronologique qu'imposent les données fournies par notre auteur, de découvrir quelle fut cette année commune aux quatre événements mentionnés dans l'épigramme. Est-ce à dire que l'aporie soit complète et définitive?

En réalité, il doit bien exister un moyen d'en sortir, à condition de se souvenir que, quand on fait la critique d'un passage de la *Périégèse*, il est impératif de distinguer entre ce que l'auteur a vu et ce qu'il a lu (ou ce qu'il a pu recueillir par voie orale). En particulier, comme l'écrit très justement Chr. Habicht après avoir

⁴⁸ On constate par exemple que pour D.L. PAGE [n. 16], 155, "the words τὰ ἐλεγεία in Pausanias may well imply that each of the parties had a separate epitaph on the *stèle*." interprétation que W. K. PRITCHETT [n. 3], 198, semble tout disposé à faire sienne, mais que pour ma part je ne puis accepter.

formulé cette règle fondamentale⁴⁹, Pausanias “frequently adds information of his own to what he draws from inscriptions” et, ce faisant, il lui arrive assez souvent d’être inexact et parfois même de s’égarer complètement. Pour illustrer la chose, Habicht rappelle l’erreur certaine que, dans sa description de l’Arcadie, le Périégète a commise à propos d’un trophée vu par lui à Mantinée (VIII 10, 5-10), qui aurait été dressé, vers le milieu du III^e siècle, au terme d’une bataille où périt le roi de Sparte Agis (IV), fils d’Eudamidas: chose exclue, ce roi n’étant pas mort ainsi. Pausanias pourrait avoir fait une confusion avec un autre trophée de Mantinée, celui de la bataille qui, en 418, vit effectivement combattre (mais l’emporter!) le roi Agis II⁵⁰. Dans le passage qui nous occupe, l’erreur ne saute peut-être pas aux yeux comme c’est le cas là (et ailleurs). Il est tout de même permis de se demander – ce qu’apparemment on n’a jamais songé à faire – si l’auteur avait de sérieuses raisons d’établir une relation entre cette stèle du *Démosion Sêma* mentionnant (presque incidemment) la Sicile et la grande expédition menée de 415 à 413 contre Syracuse. On objectera aussitôt que le rapprochement s’imposait à l’observateur attentif qu’était Pausanias, son texte impliquant de façon non équivoque que la stèle, à défaut de porter le nom de Nicias, fournissait à tout le moins celui de Démosthénès, le stratège exécuté en même temps que lui, et celui d’Eurymédon, autre stratège mort peu auparavant dans un combat naval⁵¹. Mais cette information (du reste très surprenante, puisque, on s’en souvient, il n’y a par ailleurs point d’indice que

⁴⁹ [n. 1], 101 : “The person who judges Pausanias must always be careful to distinguish between what Pausanias has seen (a monument, an inscription), what he may have read in a historical account, and what he may have been told”. Pour l’usage que Pausanias fait des inscriptions, cf. aussi, maintenant, H. WHITTAKER, *SO* 66 (1991), 176-186.

⁵⁰ [n. 1] avec la bibliographie en n. 21. En faveur d’une confusion avec le trophée de 418 s’est notamment prononcé W.K. PRITCHETT, *Studies in Ancient Greek Topography II* (Berkeley - Los Angeles 1969), 61-62.

⁵¹ Thuc. VII 5; deux autres stratèges, Ménandros et Euthydêmos (VII 69, 4), durent périr avant la retraite (cf. Diod. Sic. XIII 13, 2 sqq., et aussi Plut. *Nicias* 20, 6). Pour la liste des stratèges de l’année 413/12, voir R. DEVELIN, *Athenian Officials 684-321 B.C.* (Cambridge 1989), 155.

Nicias ait subi, même temporairement, une quelconque *damnatio memoriae*) ne ferait-elle pas déjà – comme la citation de Philistos, à laquelle elle se trouve étroitement associée dans le raisonnement – partie du commentaire? Force est en tout cas de constater que c'est le seul monument du *Dêmosion Sêma* pour lequel Pausanias laisse entendre à ses lecteurs qu'il examina la liste des morts, et pas seulement l'en-tête de la stèle avec les désignations géographiques. Assurément, au début du passage consacré au cimetière public d'Athènes, il signale que les «tombeaux sont surmontés par des stèles portant les noms et le dême de chacun» (I 29, 4 : ἐστᾶσιν ἐπὶ τοῖς τάφοις στῆλαι τὰ ὀνόματα καὶ τὸν δῆμον ἐκάστου λέγουσαι). Cette affirmation comporte toutefois, on l'a souvent relevé⁵², une erreur caractérisée : dans les obituaires attiques, en effet, les démotiques n'étaient jamais indiqués, alors que chacun pouvait voir aisément, gravés en grands caractères, les noms des dix tribus (car c'est toujours par tribus qu'étaient disposés les noms des défunts, comme Pausanias le note d'ailleurs lui-même pour le monument de Marathon⁵³). On peut dès lors mettre sérieusement en doute qu'il ait regardé de près ces listes assez monotones (à supposer que de son temps il fût encore possible de les lire). Bref, autant sa paraphrase de l'épigramme inspire confiance, autant son excursus sur Nicias est sujet à caution.

⁵² Ainsi A. W. GOMME [n. 47], II 96 ("one notable mistake"); R. STUPPERICH, *Staatsbegräbnis*, 5 (qui semble y voir plutôt un lapsus); N. LORAUX [n. 3], 358 n. 35 («sinon une erreur totale comme le pense Gomme, du moins la généralisation d'une exception»; mais il n'y a pas d'exception connue!); W. K. PRITCHETT [n. 3], 149 (qui reprend l'expression de Gomme); rien là-dessus chez les récents commentateurs de Pausanias (F. CHAMOUX [n. 3], 227, par ex., fait sienne l'affirmation du Périégète sur la présence des démotiques).

⁵³ I 32, 3 : ἐπὶ δὲ αὐτῷ στῆλαι τὰ ὀνόματα τῶν ἀποθανόντων κατὰ φυλὰς ἐκάστων ἔχουσαι. Il est curieux que R. CLAUD (ed.), *Démosthène, Discours d'apparat* (CUF, Paris 1974), 28 n. 3, puisse citer ce passage pour la répartition par tribus et le rapprocher de I 29, 4, sans marquer la divergence qui les sépare sur ce point.

De ce développement peut-être erroné faisons donc provisoirement abstraction et essayons de nous en tenir – ne serait-ce que pour avoir une fois tenté la chose – aux données incontestables de l'épigramme. Il faut partir de la mention qui y était faite (*in fine*, selon toute apparence) d'une guerre en Sicile, car ce nom orientait assez naturellement vers un événement précis, «le plus important de toute l'histoire grecque» au jugement de Thucydide (VII 87, 5). On sait pourtant qu'en envoyant une expédition contre Syracuse en 415 les Athéniens n'en étaient pas à leur première intervention dans les affaires siciliennes. Déjà en 427, une flotte athénienne était venue au secours des gens de Léontinoi et des autres cités chalcidiennes de l'île (Thuc. III 86-87). Or, la flotte en question, commandée finalement par trois stratèges (ce qui témoigne de l'importance des effectifs engagés), ne rentra à Athènes qu'au début de l'été 424, après le congrès de Géla (IV 65). Par conséquent, on ne saurait douter que dans le tombeau élevé à la fin de cette année-là se trouvaient (ou du moins étaient honorés) des ἀποθανόντες ἐν Σικελίᾳ, un certain nombre de soldats ayant nécessairement péri au cours des combats livrés là-bas durant tout l'hiver 425-424 (cf. IV 48, 6). D'autre part, il y eut aussi, sous l'archontat d'Isarchos (424/3), une expédition athénienne en Eubée, dont certes Thucydide ne dit mot, accaparé qu'il devait être par le récit de la campagne de Délion à la fin de la belle saison 424 (IV 89 sqq.); cette entreprise militaire – certainement consécutive à une révolte de l'Eubée (elle-même à coup sûr en relation directe avec la défaite athénienne survenue sur la côte béotienne de l'Euripe⁵⁴) – n'en est pas moins attestée de façon non équivoque

⁵⁴ Il est notable à cet égard qu'avant d'engager la bataille de Délion (oct.-nov. 424), le béotarque Pagondas, pour galvaniser ses troupes, fasse état du triste sort de leurs voisins eubéens sous la domination athénienne (Thuc. IV 92, 4 : παράδειγμα δὲ ἔχομεν τοὺς τε ἀντίπερας Εὐβοέας κτλ.); d'autre part, il y avait des Érétriens aux côtés des Tanagraïens à Délion, si l'on doit attribuer à cette bataille l'obituaire IG VII 585 (cf. W.K. PRITCHETT [n. 3], 192 sqq.). A.W. GOMME [n. 47], III 564, a omis de commenter ce lien établi entre les affaires de Béotie et celles d'Eubée (cf. déjà Thuc. I 113-114 à propos de la bataille de Coronée, qui précéda de peu la grande révolte de l'Eubée en 446), ce qui ne serait guère gênant si, par ailleurs, il ne révoquait pas en doute le témoignage de Philochore cité par le

par une citation de Philochore dans une scholie d'Aristophane⁵⁵ (*FGrHist* 328 F 130 : ἐπὶ ἄρχοντος Ἰσάρχου ἐστράτευσαν οἱ Ἀθηναῖοι ἐπ' αὐτήν [*sc.* τὴν Εὐβοίαν] ὡς Φιλόχορος), et c'est à cet événement que H. Mattingly⁵⁶ a rattaché les fameux décrets attiques concernant Chalcis et d'abord Érétrie, que l'on date communément de 446 ou peu après⁵⁷. Pour ce qui est de Chios – autre théâtre d'opération mentionné sur la stèle –, on ne sache pas qu'une bataille importante y ait été alors livrée, mais Thucydide nous informe, bien à propos, que c'est précisément au premier printemps de 424 que les gens de Chios, soupçonnés de fomenter une révolte, furent obligés d'abattre leurs remparts (IV 51), chose qui ne put survenir sans que des troubles assez sérieux eussent agité la population, provoquant vraisemblablement la mort de quelques-uns des Athéniens envoyés ramener l'ordre dans l'île⁵⁸. Restent enfin les morts ἐν τοῖς ἐσχάτοις τῆς Ἀσιανῆς ἡπείρου,

scholiaste d'Aristophane (voir la n. suivante), sous prétexte que “no occasion for an expedition to Euboea can be imagined that would go unnoticed to Thucydides, unless it was some quite small affair, perhaps in the spring of 423” (*ibid.*, 592; mais cf. *infra*, n. 58). *Contra* : F. JACOBY, *FGrHist* III b, Suppl. (Leiden 1954), vol. 1, *Text*, 504 : “The fact of a campaign to Euboea in the year of Isarchos must of course not be doubted”; cf. vol. 2, *Notes*, 407 n. 1, pour un lien possible (“perhaps”) avec Déliion.

⁵⁵ *Ad Vesp.* 718 : τὰ περὶ τὴν Εὐβοίαν δύναται καὶ αὐτὰ συναῖδεν ταῖς διδασκαλίαις πέρυσι γὰρ κτλ. (voir la suite ci-dessus dans le texte). Dans le passage concerné, Bdélycléon vitupère les démagogues qui, entre autres, «vous offrent l'Eubée» (715-716 : τὴν Εὐβοίαν διδῶσιν ὑμῖν); à noter que H. Van Daele, dans l'édition de la *CUF* [vol. II, Paris 1948], ne tient pas compte de la scholie (la citation de Philochore semble ignorée) et voit ici une allusion à Périclès en 445, quand bien même la pièce fut montée en 423/2 (archontat d'Ameinias, successeur immédiat d'Isarchos).

⁵⁶ D'abord dans *JHS* 81 (1961), 124-132 (“Athens and Euboea”), plus récemment in divers articles, notamment *Historia* 25 (1976), 38-40; cf. *SEG* XXXII 2. Dans le même sens, voir S. CATALDI, *La democrazia ateniese e gli alleati* (Padova 1984), 84 sqq.; C. BEARZOT, “Il ruolo di Eretria nella contesa attico-beotica per Oropo”, *Boiotika. Vorträge vom 5. Internationalen Böotien-Kolloquium* ... (München 1989), 113 sqq. et notamment 121, qui, d'accord avec Mattingly, perçoit dans la rude réaction athénienne à l'égard d'Érétrie et de Chalcis la crainte de voir Oropos tomber au pouvoir des Béotiens après Déliion.

⁵⁷ *JG* I³ 39-40 (+ *add.* [1994], p. 939), où D.M. Lewis reste fidèle à la chronologie traditionnelle de ces documents; cf. déjà R. MEIGGS-D. LEWIS [n. 26], n° 52.

⁵⁸ Cf. J.P. BARRON [n. 30]; S. CATALDI [n. 56], 267. On peut s'étonner du silence de Thucydide sur les actes de violence qui durent précéder la capitulation de Chios. Mais on sait que, précisément, l'historien a omis plus d'un fait important dans le récit de ces années-là, “the strangest of all omissions in Thucydides [being] that of the increase in the tribute

que l'on ne pouvait identifier de façon satisfaisante en adoptant la datation traditionnelle du monument. Or, il suffit d'attribuer celui-ci à l'année de guerre 424 pour que cette expression remarquable, tirée de l'épigramme même⁵⁹, s'éclaire aussitôt : elle s'applique on ne peut mieux, en effet, à l'expédition conduite par Lamachos dans le Pont-Euxin durant l'été 424, expédition qui s'acheva par la destruction de son escadre aux bouches du fleuve Calès, sur le territoire d'Héraclée⁶⁰, par suite d'une crue subite de ce cours d'eau; et l'on sait que le stratège fut obligé, avec les survivants du désastre, de faire à pied le chemin du retour, «traversant, dit Thucydide, le pays des Thraces Bithyniens, qui habitent de l'autre côté des détroits, en Asie» (IV 75, 2 : ἀντὸς δὲ καὶ ἡ στρατιὰ πεζῇ διὰ Βιθυνῶν Θρακῶν, οἱ εἰσι περὶ ἐν τῇ Ἀσίᾳ). C'est donc bien après avoir atteint «les confins du continent asiatique» (car la frontière de l'Asie proprement dite, située au fleuve Halys, n'était guère éloignée) que l'armée de Lamachos amorça cette marche difficile à travers un pays dépourvu de villes et occupé par une population inhospitalière, préfigurant ainsi l'aventure des Dix-Mille une génération plus tard⁶¹. N'est-il pas remarquable que cet épisode singulier – en fait la seule entreprise militaire de toute la

in 425-424 B. C. » (A. W. GOMME [n. 47], III 500). Pour une explication liée à la conception que Th. avait du tournant marqué dans la guerre par l'année 424, voir D. BABUT, 'Interprétation historique et structure littéraire chez Thucydide : remarques sur la composition du livre IV', *Bull. Ass. G. Budé* 1981, 4, 417-439 (= D. BABUT, *Parerga* [Lyon 1994], 585-607), en particulier 425 et 436, avec la n. 1 sur les «historiens qui lui ont reproché des omissions, parfois graves, dans l'exposé historique de cette période». Cf. aussi, du même, *RPh* 60 (1986), 59-79 (= *Parerga*, 641-661).

⁵⁹ Voir ci-dessus p. 282 et n. 17.

⁶⁰ Fleuve mentionné aussi chez Diod. Sic. XII 72, 4, à propos du même épisode (sur lequel cf. encore Justin XVI 3, 9). Voir St. M. BURSTEIN, *Outpost of Hellenism. The Emergence of Heraclea on the Black Sea* (Berkeley - Los Angeles 1977), 5 et 33, qui ne propose toutefois pas d'identification précise (et ne donne pas de carte). Il doit s'agir de l'Alaplı Tschai; cf. G. MENDEL, *BCH* 25 (1901), 52; W. RUGE, *RE* X 2 (1919), col. 1603, s.v. 'Kales', et, pour une bonne carte de la région, L. ROBERT, *A travers l'Asie Mineure* (Paris 1980), 9 fig. 1, où l'on repère aisément, au sud d'Eregli-Héraclée, la localité Alaplı, située à l'embouchure d'un petit fleuve anonyme.

⁶¹ Xen. *Anab.* VI 2-3 (marche d'Héraclée au Port de Calpé, à mi-distance de cette ville et de Byzance) et surtout 4, 2 (pour les difficultés de la suite du voyage). Cf. L. ROBERT [n. 60], 76, citant le témoignage de divers voyageurs du XIX^e siècle.

guerre du Péloponnèse qu'Athènes ait menée au-delà du Bosphore de Thrace⁶² – ait eu lieu au moment même où prenait fin la première expédition de Sicile? On peut d'autant moins songer à une simple coïncidence, me semble-t-il, que l'année 424 n'a pas été exempte non plus de combats ἐν Εὐβοίᾳ καὶ Χίῳ, même si Thucydide (qui n'a jamais prétendu vouloir tout relater) s'est montré discret là-dessus.

Voilà qui est beau et bon, dira-t-on sans doute, sauf que l'on ne comprend guère, si l'épigramme vue par Pausanias appartient réellement au mémorial de 424, que n'y soit point fait mention des autres théâtres d'opérations de cette année de guerre, à commencer bien sûr par Délion. Certes, personne ne peut contester que la bataille de Délion eut lieu en 424 (vers octobre-novembre), ni non plus qu'elle fit de nombreuses victimes dans les rangs athéniens. Mais, précisément, le nombre des morts fut si élevé – près de mille hommes (Thuc. IV 101) – qu'il avait fallu faire un monument à part⁶³, que d'ailleurs Pausanias n'a pas manqué de signaler un peu plus loin (I 29, 13 : οἳ τε ἐν Δηλῳ τῷ Ταναγραίων τελευτήσαντες)⁶⁴. Restent alors les opérations secondaires de l'été 424 : l'expédition de Nicias et d'Autoclès le long des côtes

⁶² Avant cette guerre, il y eut l'expédition menée vers 439-435 par Périclès jusqu'à Sinope (Plut. *Per.* 20, 1-2), mais il ne saurait évidemment s'agir d'elle ici (bien qu'elle ait fait quelques victimes parmi les Athéniens, à en juger par *IG* I³ 1180).

⁶³ Telle semble avoir été la règle pour de semblables défaites; on sait en tout cas qu'il y avait un monument honorant les morts de Coronée (446), que mentionne Pausanias (I 29, 14). On y rattache avec une grande probabilité la liste fragmentaire et l'épigramme *IG* I³ 1163.

⁶⁴ Pour ce monument non retrouvé (auquel on a parfois voulu attribuer l'épigramme citée dans la n. précédente), cf. Chr. W. CLAIRMONT [n. 11], 186 n° 48a; W.K. PRITCHETT [n. 3], 148 et 191 sq. Si ce dernier juge «impossible» (p. 155) la thèse de CLAIRMONT, selon qui il y avait, à côté du *polyandreion* pour les morts de Délion, un autre "for the casualties of (425) 424 & 423" (CLAIRMONT, 188), ce n'est pas, je pense, parce qu'il conteste l'idée que deux monuments puissent se rapporter au même "campaigning season" (car l'année de Coronée, par exemple, des combats avaient eu lieu également en Eubée et en Mégaride : cf. Thuc. I 114), mais parce qu'il repousse avec raison la théorie des "multiple years casualty lists" (cf. *supra*, n. 27, et *infra*, n. 69). – Le monument de Délion a pu concerner aussi les quelques victimes de l'incursion en territoire sicyonien, puisque cette entreprise fut menée par Démosthénès dans la foulée de l'expédition en Béotie (Thuc. IV 101, 3-4); il n'est du reste pas sûr que ces victimes aient été des citoyens athéniens, car l'armée était formée surtout d'Acarmaniens et d'Agraiens (*ibid.*).

de la Laconie (IV 53-57), la tentative d'Hippokratès et de Démosthénès contre Mégare (IV 66-73) et la prise d'Antandros par Démodokos et Aristeidès (IV 75). En ce qui regarde la première et la troisième de ces entreprises, qui furent des succès faciles pour Athènes, rien n'indique qu'il y ait eu des pertes parmi les hoplites athéniens : à Cythère, la bataille tourna court (IV 54), ailleurs en Laconie l'ennemi fut paralysé et prit rapidement la fuite devant l'infanterie lourde (IV 56), à Thyréa les Aiginètes se laissèrent massacrer ou emmener en captivité sans offrir de résistance sérieuse (IV 57), enfin, avec l'appui de leurs alliés, les Athéniens vinrent rapidement à bout des exilés mytiléniens qui tenaient Antandros (IV 75, 1). Le silence que garde l'épigramme sur ces opérations de police ne saurait donc le moins du monde surprendre.

Plus problématique, de prime abord, peut paraître l'absence de toute allusion à Mégare. L'expédition de 424 contre cette cité fut, en effet, un échec assez cuisant. On observera toutefois que Thucydide ne signale aucune victime athénienne en rapportant l'attaque (du reste victorieuse) contre les Longs-Murs (IV 68), ni même – chose notable – lorsqu'il fait expressément état de quelques pertes chez l'ennemi (dont celle d'un général) au terme du rude combat que se livrèrent la cavalerie béotienne et la cavalerie attique sous les murs de la ville (IV 72, 4)⁶⁵. Si, comme il est tout de même vraisemblable eu égard à l'importance des forces en présence, les Athéniens eurent à déplorer des morts devant Mégare en 424, leur nombre ne peut donc pas avoir été considérable⁶⁶.

⁶⁵ De fait, ce sont les Béotiens qui demandèrent une trêve pour la restitution des corps : cf. W.K. PRITCHETT [n. 3], 191. Sur les péripéties de l'attaque athénienne, voir R.P. LEGON, *Megara. The Political History of a Greek City-State to 336 B.C.* (Ithaca - London 1981), 241 sqq.

⁶⁶ M.H. HANSEN, *Three Studies in Athenian Demography*, Royal Danish Acad., hist.-fil. Meddelelser 56 (København 1988), 17, note que, dans les batailles remportées par Athènes, les pertes athéniennes furent, en règle générale, assez faibles (avec renvoi à P. KRENTZ, 'Casualties in Hoplite Battles', *GRBS* 26 [1985], 13-20), mais il range néanmoins la campagne de Mégare en 424 au nombre des combats victorieux où "some citizens must have lost their lives". Sur ces données, cf. aussi C. RUBINCAM, 'Casualty Figures in the Battle Descriptions of Thucydides', *TAPhA* 121 (1991), 181-198.

Aussi n'y avait-il aucune raison de penser, avec Hitzig notamment⁶⁷, que la stèle où Pausanias a lu la mention de soldats ayant combattu *περὶ Θρόακην καὶ ἐν Μεγάροις* (I 29, 13) pût se rapporter notamment à cet épisode. Et il n'était guère plus raisonnable de vouloir attribuer à l'année 424 la stèle rééditée maintenant sous le n° 1184 dans *IG I³* (= I² 949), en faisant l'hypothèse que les soldats catalogués au-dessus de ceux qui tombèrent (en tout petit nombre) à Potidée, Amphipolis, Pylos, Sermylia et Singos de Chalcidique étaient les morts de Mégare⁶⁸; car en réalité, ainsi que l'a définitivement prouvé D.M. Lewis à la suite de D.W. Bradeen, c'est de Toronè et de la Pallène qu'il devait être fait mention au haut de la stèle, qui ne peut correspondre dès lors qu'à l'année 423. Par conséquent, on ne saurait en aucune façon opposer le document en question à la datation défendue ici de l'épigramme⁶⁹. Il est très facile, au surplus, de comprendre le silence de celle-ci à l'endroit des éventuels (ou probables, comme on voudra) ἀποθανόντες ἐν Μεγάροις : en effet, l'épigramme de la stèle pour les morts de 447 en Chersonnèse, à Byzance et « dans les autres guerres » (ἐν τοῖς ἄλλοις πολέμοις) n'évoque explicitement le destin que de « ceux qui perdirent leur brillante jeunesse sur les rives de l'Hellespont » (hoΐδε παρ' ἡελλέσποντον ἀπόλεσαν ἄγλαον ἡέβεν)⁷⁰, tant il est vrai que la rédaction d'un poème, fût-il de commande, n'obéit pas aux mêmes règles que l'établissement d'un catalogue.

Mais cette interprétation entièrement nouvelle des *élégeia* évoqués en I 29, 11 ne peut convaincre, j'en ai bien conscience, que si l'on parvient à expliquer comment Pausanias a pu affirmer que

⁶⁷ [n. 33]. Il a été suivi par A. von Domaszewski (voir la n. suivante), alors que, le plus souvent, on identifie avec vraisemblance (sinon certitude) ces morts de Mégare aux victimes de l'affaire de 446 (Thuc. I 114) : cf. en dernier lieu N. PAPACHATZIS, D. MUSTI et Fr. CHAMOUX.

⁶⁸ Comme le voulait notamment A. VON DOMASZEWSKI [n. 44], 4 et 16.

⁶⁹ En tout cas, on s'abstiendra d'arguer que, selon Chr. W. CLAIRMONT [n. 11], 186-188 n° 49 et pl. 61 (cf. *SEG XXXIII* 43), cette liste érigée dans l'hiver 423/2 recenserait non seulement les morts de 423 mais ceux de 424, voire de 425! Contre cette théorie arbitraire, rejetée également par les derniers éditeurs du document, cf. *supra*, n. 27 et 64.

⁷⁰ Pour cette inscription et sa datation, cf. *supra*, n. 45.

la liste des morts signalait les noms des collègues de Nicias et la présence d'un contingent de Platéens. L'hypothèse la plus économique – la plus favorable aussi au Périégète – consisterait à supposer qu'il avait bel et bien lu cette liste (en tout cas dans ses premières lignes), mais qu'il en tira une conclusion erronée. De fait, la liste de l'année 424 pourrait fort bien avoir recensé des Platéens, qui, on le sait, furent régulièrement recrutés dans les armées athéniennes à partir de la destruction de leur cité en 427 et surtout jusqu'en 421, date de leur installation à Skionè⁷¹; mieux, pour 424 même, Thucydide fait expressément mention d'un contingent platéen à propos de l'expédition contre Mégare (IV 67)⁷². Il y a cependant une difficulté de taille, qui rend l'hypothèse à peu près inacceptable : c'est que cette liste ne pouvait pas contenir une rubrique στρατηγοί, puisque le seul stratège ayant trouvé la mort durant les opérations de 424 était Hippokratès, dont le nom devait figurer en bonne place sur le monument des quelque mille Athéniens tués à Délion. Tous les autres, en effet, étaient rentrés sains et saufs des guerres qu'ils avaient menées en Sicile ou sur les frontières de la Laconie, à Héraclée du Pont ou à Antandros, comme aussi bien sûr en Eubée (car si un stratège était mort dans l'expédition de l'arrière-automne 424 contre les Eubéens soulevés, Thucydide n'aurait pu omettre d'en faire le récit)⁷³. Il paraît donc exclu que l'erreur de Pausanias – si erreur il y a, comme je le pense – vienne de la liste attenante au monument de 424, où l'absence du nom de Nicias, abusivement associée par lui à la mention de la Sicile dans l'épigramme, aurait suffi à le fourvoyer.

On doit dès lors se résoudre, malgré qu'on en ait, à formuler une hypothèse sinon plus complexe, du moins plus radicale (et sans doute plus douloureuse pour la réputation du Périégète, encore

⁷¹ Sur le statut des Platéens à Athènes, cf., par exemple, J. BORDES, *Politeia dans la pensée grecque jusqu'à Aristote* (Paris 1982), 66 sqq.

⁷² Aussi A. VON DOMASZEWSKI [n. 68] supposait-il – mais certainement à tort – la présence de Platéens dans la colonne de droite de la liste IG I³ 1184, datée par lui de 424.

⁷³ Même chose pour Chios (où sans doute n'y eut-il même pas de stratège présent). – On trouvera la liste (qui pose ou a posé quelques problèmes) des stratèges des deux années civiles 425/4 et 424/3 chez R. DEVELIN [n. 51], 129 sqq.

qu'il ne faille pas crier trop vite au scandale, compte tenu des conditions dans lesquelles il a dû travailler sur le terrain et des moyens réduits dont il disposait – on a tendance à trop l'oublier – pour enregistrer ses observations). Lors de son passage au Céramique, Pausanias avait vraisemblablement dû négliger, faute de temps ou d'intérêt, d'examiner de près les obituaires gravés sur les monuments du *Démotion Sêma* (on a vu que sa description laisse pratiquement toujours de côté cette partie assez répétitive de l'inscription funéraire). Mais une fois à sa table de travail, ayant louablement cherché à s'informer sur le monument des morts de Sicile (auquel il s'était d'emblée laissé persuader d'avoir affaire à cause de l'épigramme qu'il avait pu lire et copier), il découvrit dans l'une de ses sources que ce monument comportait en fait une liste des morts des plus intéressantes, puisque n'y figurait pas le nom de Nicias (quelle qu'ait été la raison de cette absence⁷⁴) mais seulement celui de son collègue Démosthénès et des autres stratèges tués devant Syracuse. Il jugea donc convenable – et en toute bonne foi, croirais-je pour ma part – d'ajouter à sa propre évocation de la stèle les mots γεγραμμένοι δὲ εἰσιν οἱ τε στρατηγοὶ πλὴν Νικίου κτλ. que lui fournissait cette source livresque bien informée, sans s'apercevoir qu'il s'agissait en réalité de deux monuments tout à fait distincts, dont le seul lien résidait dans une commune mention de la Sicile.

Peut-on identifier l'auteur à qui Pausanias a eu ici recours? Il est naturel de songer d'abord à Philistos, que, contrairement à ses habitudes, il cite nommément, et avec une certaine emphase, à propos de l'omission du nom de Nicias (I 29, 12 = *FGrHist* 556 F 53 : γράφω δὲ οὐδὲν διάφορα ἢ Φίλιστος). Mais deux raisons, d'inégale valeur il est vrai, s'y opposent nettement. En premier lieu, on peut tenir pour probable – sinon certain, comme le juge

⁷⁴ Peut-être purement accidentelle : le nom avait pu disparaître suite à un dommage causé au monument. Mais il est plus probable que ce nom se trouvait simplement inscrit *ailleurs*; cf. L. PICCIRILLI [n. 81], 386 n. 3.

pour sa part F. Jacoby⁷⁵ – que le Périégète, en dépit de son goût pour les travaux historiques en général et de l'estime que lui inspirait ce personnage⁷⁶, n'a pas consulté directement Philistos, dont l'œuvre n'était sans doute déjà plus d'un accès très aisé au II^e siècle de notre ère⁷⁷. D'autre part et surtout, rien n'assure que, dans son récit de la mort de Nicias, cet historien de Syracuse ait décrit ou même seulement évoqué le tombeau élevé à Athènes pour les victimes de l'expédition de Sicile : la citation qu'en fait Pausanias devait concerner exclusivement la tentative de suicide de Démosthénès, opposée par Philistos à la conduite moins héroïque – ce qui ne veut pas encore dire blâmable, même pour lui – de Nicias lors de sa reddition, et non pas du tout la décision qu'auraient prise les Athéniens de le condamner *post mortem* en ne faisant point inscrire son nom en tête de la liste des morts (si tant est, encore une fois, que cette punition soit un fait historique). Telle est du reste l'opinion de la plupart des savants qui ont pris position là-dessus : non seulement Jacoby⁷⁸ – que suit expressément P. Pédech⁷⁹ – mais

⁷⁵ [n. 46], 40 n. 12 : “with a quotation from Philistos which Pausanias (of course) did not hunt up himself”. Même chose dans le commentaire des *FGrHist*, cité *infra* n. 78, où il désigne expressément Diodôros le Périégète comme ‘Vermittler’.

⁷⁶ Il le range, en effet, au nombre des auteurs qui méritent d'être excusés d'avoir, par nécessité, dû flatter dans leur œuvre le souverain à la cour duquel ils vivaient (ou auprès de qui ils souhaitaient revenir, comme Philistos lui-même) : cf. I 13, 9 (*FGrHist* 556 F 13). Par ailleurs, il cite cet historien à propos d'une effigie divine apportée de Sicile à Olympie (V 23, 6 = F 57b).

⁷⁷ Cf. R. LAQUEUR, *RE* XIX 2 (1938), 2409 sqq., qui montre qu'après un renouveau d'intérêt, à la suite de Cicéron, vers la fin du I^{er} s. av. J.-C. (Cornelius Népos, Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile), on perd à peu près toute trace de cette œuvre, que toutefois Plutarque, pour sa *Vie de Nicias* en particulier, a vraisemblablement pu encore consulter directement; cf. R. FLACELIÈRE - E. CHAMBRÉY (edd.), *Plutarque, Vies* VII (Paris 1972), 132. Sur Philistos, cf. plus récemment K. MEISTER, *Die griechische Geschichtsschreibung ...* (Stuttgart 1990), 68 sqq. avec la bibliographie.

⁷⁸ *FGrHist* III b, *Kommentar* (Leiden 1955), 512 (*ad* 556 F 53) : “Doch ist mir zweifelhaft ob das spezifisch athenische Faktum der Fortlassung von Nikias' Namen in der Verlustliste, das Thukydides nicht hat, wirklich bei Philistos gestanden hat”.

⁷⁹ ‘Philistos et l'expédition athénienne en Sicile’, dans *Φιλίστος χάριν. Miscellanea di studi classici in onore di E. Manni* (Roma 1980), 1709-1734; cf. 1732 n. 99 : «Jacoby doute avec raison que Philistos ait mentionné la stèle. Il est arrivé ceci : Pausanias a remarqué l'absence du nom de Nicias sur la stèle, et il l'a expliquée en se souvenant de la scène rapportée par Philistos». Cette exégèse, naturellement, ne pourrait plus être acceptée telle quelle.

également, dès avant lui, H.D. Westlake⁸⁰, comme cela est rappelé par L. Piccirilli dans un tout récent article sur «Nicia in Filisto e in Timeo»⁸¹. Bref, c'est à une source différente, de caractère périégétique, que Pausanias devait sa connaissance de l'omission du nom de Nicias sur le monument de la grande expédition de Sicile; et c'est vraisemblablement chez cet auteur aussi qu'il a trouvé le témoignage de Philistos⁸² (mais ce point est, tout compte fait, d'importance secondaire pour mon propos).

La vraisemblance, quand on cherche à identifier l'œuvre ainsi définie, parle évidemment en faveur du *Περὶ μνημάτων* de Diodôros, dont l'utilisation par Pausanias en ce chapitre est très largement admise, on l'a relevé d'entrée de jeu, par la critique moderne⁸³. En effet, il faut que cette source soit relativement ancienne, puisque notre auteur, au *Dêmosion Sêma*, ne s'est guère aventuré à parler de monuments postérieurs aux années 280 avant J.-C. Or, justement Ed. Schwartz puis surtout F. Jacoby⁸⁴ ont fait

⁸⁰ H.D. WESTLAKE, 'Nicias in Thucydides', *CQ* 35 (1941), 58-65; cf. 64 n. 5: "But Pausanias may well be mistaken in assuming the deliberate omission of his name; the inscription can scarcely have been a complete casualty list, which would be enormous, and may have referred only to certain tribes. The quotation from Philistos (...) concerns only the voluntary surrender of Nicias and has nothing to do with the inscription".

⁸¹ *RFIC* 118 (1990), 385-390, en particulier 386, avec les notes. Il est vrai que, pour lui, l'opinion de Westlake - Jacoby - Pédech n'est apparemment qu'une hypothèse parmi d'autres («anche prescindendo sia dal fatto che la citazione da Filisto concernesse esclusivamente la resa di Nicia e non già il particolare del nome dello stratego, che, per volere degli Ateniesi, era stato ommesso sulla stele, sia dal fatto» etc.). D'autre part, il semble disposé (avec A.G. NIKOLAÏDIS, *Illinois Class.St.* 13 [1988], 323 n. 16 [*non vidi*]; cf. aussi D. KAGAN, *The Peace of Nicias and the Sicilian Expedition*, Ithaca - London 1981, 352 et n. 53) à considérer la *damnatio memoriae* de Nicias comme un fait avéré. On notera enfin que, parmi les auteurs auxquels il renvoie, W.R. CONNOR, *Thucydides* (Princeton 1984), 186 n. 3, estime – sans autre discussion – que c'est bel et bien chez Philistos, dont le témoignage "need not be challenged", que Pausanias a dû trouver mention de ce fait; mais, selon lui, le Périégète s'est trompé "in assuming [...] that the monument was for the year 413 B.C.", alors qu'il doit dater seulement de 411. Pour cette datation assez commune, voir plus haut p. 287 sq.

⁸² On sait que la pratique qui consiste à citer la source indirecte mais à taire le nom de l'auteur directement consulté est un procédé fort commun chez les érudits de l'Antiquité, par exemple Strabon et Diogène Laërce.

⁸³ Voir ci-dessus p. 278 et n. 2 et 3.

⁸⁴ SCHWARTZ, *RE* V 1 (1903), 662 s.v. 'Diodoros', n° 37; F. JACOBY [n. 78], 138 sq. (*ad* 372). Cette datation est adoptée par Fr. CHAMOUX, 'Pausanias historien', *Mélanges de la Bibliothèque de la Sorbonne offerts à A. Tuilier* (Paris 1988), 38.

valoir de bons arguments pour placer ce Diodôros – que l'on connaît un peu grâce aux assez nombreux fragments de son traité *Sur les dèmes* de l'Attique – vers la fin du IV^e siècle, donc très sensiblement avant les grandes déprédations causées dans les nécropoles d'Athènes par l'attaque macédonienne de l'an 200. On n'exclura toutefois pas que, même s'il a pu encore consulter cet ouvrage de référence vieux alors de près d'un demi-millénaire, Pausanias ait fait également quelques emprunts ailleurs. C'est ainsi qu'une scholie d'Aristophane mentionne une œuvre, sans doute plus générale et en tout cas plus tardive, qui fournissait des informations sur le cimetière publique du Céramique, et cela à propos du passage où, dans les *Oiseaux*, Pisthétaïros dit à Euelpidès (qui s'inquiète de savoir où ils seront enterrés s'ils viennent à mourir dans l'aventure) : «Le Céramique nous recevra, car pour être enterrés aux frais de l'Etat, nous dirons aux stratèges qu'en combattant contre les ennemis nous sommes morts à Ornéai»⁸⁵. Le scholiaste renvoie en effet ici à un traité rédigé (en commun ou alternativement) par un certain Ménéklès et un certain Kallikratès (*FGrHist* 370 F 4 : ὡς Μενεκλῆς ἢ Καλλικράτης ἐν τοῖς περὶ Ἀθηνῶν συγγράμμασι), où les stèles publiques paraissent avoir été au moins sommairement décrites⁸⁶ (βαδίζουσιν δὲ ἔνθεν καὶ ἔνθεν εἰσὶ στήλαι ἐπὶ τοῖς δημοσίᾳ τεθαμμένοις· ἔχουσιν δὲ αἱ στήλαι ἐπιγραφὰς πῶ ἕκαστος ἀπέθανεν). Voilà donc le type d'ouvrage qui pouvait permettre à Pausanias (une fois rentré à Pergame par exemple) de compléter ses notes de voyage, forcément succinctes, et de trouver en particulier des informations précises sur l'obituaire de tel ou tel monument.

⁸⁵ Av. 395-399 : Ὁ Κεραμεικὸς δέξεται νό·/ δημοσίᾳ γὰρ ἵνα ταφῶμεν, ἰφήσομεν πρὸς τοὺς στρατηγούς ἢ μαχομένῳ τοῖς πολέμοισιν ἢ ἀποθανεῖν ἐν Ὀρνέαις.

⁸⁶ F. JACOBY [n. 78], 136 (*ad* 370 F 4), en doutait cependant (sans qu'on voie bien pourquoi); de là probablement sa conviction que ce ne pouvait être la source de Pausanias (cf. p. 96 n. 11 du vol. *Noten*). Il paraît certes clair que l'ouvrage de Diodôros contenait beaucoup plus de détails sur les stèles; mais peut-être celui de Ménéklès/Kallikratès, certainement postérieur (vers 200 : cf. Chr. W. CLAIRMONT [n. 11], 32), était-il plus accessible ou plus commode, et pas seulement pour les monuments funéraires, puisqu'il traitait apparemment de la ville d'Athènes en général.

Décrit par Diodôros et probablement par d'autres auteurs à sa suite – puisque c'était à coup sûr l'un des plus importants du *Démotion Sêma* –, le monument des morts de 413 en Sicile n'existait vraisemblablement plus au II^e siècle de notre ère, détruit qu'il avait dû être lors de l'un ou l'autre siège de la basse époque hellénistique. Cela peut expliquer (sinon excuser tout à fait) l'erreur d'interprétation commise par Pausanias face à la stèle qui, entre autres théâtres d'opérations, mentionnait la Sicile. Cette méprise n'est certes pas aussi grave que celle, mémorable, qu'il a commise plus tard en croyant devoir attribuer aux Perses de Xerxès, contre toute vraisemblance historique, la destruction de la ville d'Haliarte, alors qu'en réalité, on le sait, il s'agissait d'un crime épouvantable des Romains dans la guerre contre Persée (comme l'a démontré voici cent ans M. Holleaux⁸⁷ dans un article dont il est peut-être permis, aujourd'hui, de regretter le ton excessivement critique, voire condescendant, à l'égard de l'auteur de la *Périégèse* mais dont la conclusion sur ce point particulier ne saurait être, si peu que ce soit, remise en question⁸⁸). Il est à craindre, cependant, que l'on ait plus de mal à l'accepter, parce qu'elle risque d'apparaître comme une erreur incompatible avec la haute idée que l'on s'est forgée de Pausanias archéologue depuis un demi-siècle environ, non sans d'excellentes raisons d'ailleurs. On n'admettra pas aisément, en effet, qu'il ait pu fonder en une seule notice des éléments tirés de sa propre observation et d'autres empruntés à une source livresque qui décrivait en fait (*horribile dictu* !) un monument différent : car ce faisant, dira-t-on, ne devait-il pas redouter d'être tôt ou tard convaincu de mensonge par un voyageur qui, la *Périégèse* en main devant la stèle portant l'épi-

⁸⁷ *RPh* 19 (1895), 109-115 (= *Études d'épigraphie et d'histoire grecques* I, Paris 1938, 187-193).

⁸⁸ Cf. Chr. HABICHT [n. 1], 99 et n. 14, qui ne conteste pas l'erreur de Pausanias, mais cherche à atténuer quelque peu l'impression fâcheuse laissée par le travail de Holleaux en montrant que les autres confusions imputées par ce savant au Périégète ne sont, en revanche, pas prouvées. Pour l'influence de Wilamowitz sur ce jugement négatif du grand épigraphiste français, cf. *ibid.*, 172 n. 39.

gramme, constaterait l'inadéquation non seulement du commentaire historique mais de la description elle-même, les noms des stratèges ne figurant pas – et pour cause – sur le marbre? Je pourrais me borner à répondre que notre auteur n'entrevoyait pas plus ce danger immédiat que celui d'être, en un lointain avenir, confondu sur la prétendue destruction d'Haliarte par les Perses, puisque, dans l'un et l'autre cas, on ne saurait le soupçonner d'avoir sciemment déformé la vérité. Mais il vaut la peine, à ce propos, de se demander si Chr. Habicht est fondé à défendre l'opinion que notre auteur avait comme but premier et fondamental de produire un guide à l'usage des touristes (tout en songeant par ailleurs à un autre public, ce qui aurait été la cause de l'échec au moins relatif que rencontra l'entreprise)⁸⁹. Comme l'a relevé un recenseur de son *Pausanias*⁹⁰, en effet, les indices ne manquent pas, qui semblent montrer que cette œuvre s'adressait bien plutôt à des lecteurs en chambre, mais désireux de faire un jour le voyage de Grèce avec tout le bagage culturel que requerrait un tel retour aux sources de l'hellénisme : en fait, bien davantage qu'un «Baedeker», la *Périégèse* paraît être une invitation ou, si l'on préfère, une préparation au voyage. Ce qui n'ôte rien à son intérêt (ni, est-il besoin de le dire, à sa valeur inestimable pour nous), mais permet de rendre compte, çà et là, d'une certaine désinvolture, dont l'évocation du *Dêmosion Sêma* offre des marques certaines, à tel point qu'il serait très abusif de parler ici d'une véritable description,

⁸⁹ [n. 1], 21 : "Pausanias wanted to kill two birds with one stone : he wanted to provide a reliable guide for travelers and to produce a literary piece that would entertain as it informed". Cf. aussi p. 28 pour les causes de l'insuccès.

⁹⁰ O. LENDLE, *Gnomon* 59 (1987), 488 sqq. et notamment 490 : "Dennoch aber muss gefragt werden ob die «Absicht des Verfassers, einen Führer von der Art des Baedeker zu liefern», tatsächlich «unverkennbar» ist". Cet auteur estime, à juste titre selon moi, que (pour prendre cet exemple allégué en sens inverse par Chr. HABICHT [n. 1], 22) l'exkursus sur la peinture de Polygnote dans la *leschê* des Cnidiens à Delphes (X 25-31) se comprend beaucoup mieux s'il a été destiné à un lecteur privé du contact direct avec l'œuvre; même chose pour l'énumération des statues d'athlètes à Olympie (VI 1-18) et, ajouterai-je, pour les tombeaux du *Dêmosion Sêma*. Cf. aussi J.A.K.E. DE WAELE, *Mnemosyne* 44 (1991), 206 : "Die Periegeese ist nicht als Touristenführung – der Leser hat die Monumente nicht vor Augen – sondern als Lektüre gedacht". De même M. MOGGI [n. 96], 408-9.

respectant l'ordre topographique dans le dessein de guider le touriste d'un monument à l'autre le long de la route de l'Académie⁹¹ : l'embarras des archéologues ne le montre que trop.

Plus surprenante, à la réflexion, que l'erreur de Pausanias est la docilité avec laquelle, sauf exception, les modernes lui ont emboîté le pas en dépit de l'invraisemblance fondamentale que comporte sa notice sur le prétendu monument de Sicile. Car il aurait dû apparaître depuis longtemps que l'épigramme paraphrasée dans ce passage – fort correctement du reste, selon toute apparence – ne pouvait pas s'appliquer à la catastrophe militaire de 413 où périrent des milliers d'Athéniens et au moins trois stratèges⁹². Pour un drame de cette envergure, c'est l'épigramme tout entière – et pas seulement un quart du poème – qui devait évoquer, en termes choisis, le courage et le malheur de tant de victimes. Les parallèles fournis par quelques textes du même genre, en particulier les épigrammes gravées sur les monuments de 447 (Hellespont) et de 446 (Coronée)⁹³, ne laissent aucun doute à cet égard. D'autre part et surtout, quel sens y aurait-il eu à dire de façon si catégorique, comme le faisait notre épigramme, qu'une seule stèle se dressait pour les morts d'Eubée et de Chios, ceux des confins du continent asiatique et de la Sicile, puisque l'on est obligé d'admettre, tout au contraire, que le monument des soldats tués en 413 se composait d'au moins cinq stèles (à raison d'une plaque environ pour deux tribus) et bien plus probablement du double ou du triple; car le monument que Mastrokostas a reconstitué avec vraisemblance à partir des éléments actuellement connus s'est avéré, à l'examen, nettement trop exigü⁹⁴ pour avoir pu recenser les trois ou quatre

⁹¹ Voir ci-dessus p. 282 et n. 15.

⁹² Pour le nombre des stratèges, cf. *supra* p. 294 et n. 51; pour celui des soldats, qui a fait l'objet de diverses estimations, cf. notamment M.H. HANSEN [n. 66] : "Thus estimating the total number of citizens lost in the Sicilian campaign, I suggest that 10,000 is an absolute minimum".

⁹³ Pour ces deux documents, cf. *supra* n. 45 et 63.

⁹⁴ En effet, dans *JG I*³ (fasc. 2, 1994), sous le n° 1186, le regretté D.M. Lewis, tout en acceptant une date voisine de 410 pour ces deux listes appartenant certainement au même monument, assortit son commentaire des réserves suivantes : « Monumentum magnum 700-

mille morts au combat ou en captivité (estimation minimale) durant la seule année 413. Bref, il paraît clair que, comme après la défaite de Déliion notamment (voir ci-dessus), on avait érigé un mémorial à part, et non pas un monument composite et déséquilibré, où une espèce d'appendice aurait été réservée aux quelques dizaines ou centaines de soldats tombés sur d'autres champs de bataille (et, qui plus est, en d'autres années de guerre).

Il faut donc se faire une raison : non seulement il ne subsiste aucun vestige assuré du monument funéraire sans doute le plus considérable du Céramique, «objet de toutes les convoitises»⁹⁵, mais la description qu'on trouve chez Pausanias ne le concerne que très partiellement (et contient sans doute une erreur en ce qui regarde l'étonnante omission du nom de Nicias). Toutefois, et à défaut d'avoir compris, ici, ce dont il s'agissait, le scrupuleux et honnête – sinon toujours très perspicace – auteur de la *Périégèse* nous a conservé le souvenir d'un document historique de premier ordre, à savoir le mémorial de l'année 424, que probablement il n'aurait guère jugé digne d'être mentionné s'il avait deviné que cette stèle unique se rapportait à des péripéties plutôt mineures de la Guerre du Péloponnèse, au point que certains des épisodes auxquels l'épigramme fait allusion sont à peine signalés par Thucydide et même dans un cas – celui de l'Eubée – complètement

1200 nomina continuisse computavit Mastrokostas, qui urget id esse idem in quo Pausanias (I 29, 11) nomina illorum in Euboea, Chio, finibus Asiae et Siciliae (*sic*) occisorum inscripta esse dixit; hos in primis quattuor stelis, alios in quinta enumeratos esse censet. Quod fieri potest, si aliquos in Sicilia interfectos annis compluribus enumeratos esse sumimus. Attamen nomina plura in monumento cladem Siciliensem commemorante expectes». En fait, sur la cinquième stèle ont très bien pu être gravés les noms de soldats non intégrés au système des dix tribus, ainsi des Platéens. Le monument pourrait se rapporter à l'année 411 et notamment à la bataille d'Érétrie, qui fit à elle seule au moins 500 morts du côté athénien (cf. H.M. HANSEN [n. 66], 16 sqq.). Déjà Chr. W. CLAIRMONT [n. 11], 195, a mis en doute que l'obituaire publié par Mastrokostas concernât la Sicile, en suggérant d'y voir quand même le monument décrit par Pausanias, mais seulement pour les morts de 412-411 en Eubée, à Chios et sur la côte de l'Asie Mineure...

⁹⁵ J'emprunte l'expression à N. LORAUX [n. 3], 359 n. 42, chez qui elle s'applique au mémorial, très recherché aussi, de 431, correspondant à la cérémonie présidée par Périclès au terme de la première année de guerre (Thuc. II 34).

passés sous silence. L'utilité de Pausanias historien n'est donc nullement remise en question : elle existe jusque dans les erreurs les plus inattendues ou les plus graves qu'à l'occasion il a pu commettre⁹⁶.

⁹⁶ Sur Pausanias historien, voir maintenant l'important mémoire de M. Moggi, 'Scrittura e riscrittura della storia in Pausania', *RFIC* 121 (1993), 396-418. Je n'ai pu consulter jusqu'ici l'ouvrage de C. BEARZOT, *Storia e storiografia ellenistica in Pausania il Periegeta* (Venezia 1992), dont certaines positions antérieurement exprimées ont suscité la critique légitime d'U. BULTRIGHINI, 'La Grecia descritta da Pausania', *RFIC* 118 (1990), 282-305.

DISCUSSION

E.L. Bowie : I was most impressed by the elegance of Denis Knoepfler's solution to this problem in Pausanias. I have, however, two reservations.

One concerns the route by which this solution was reached. You take the view, following F. Jacoby, that Philistos would not have been used by Pausanias in the second century A.D., and so that he was using an intermediary. The availability of Philistos in the second century must remain a matter for debate. Pausanias cites him three times : here, at I 13.9 and at V 23.6. Neither the reference at I 13.9 nor that at V 23.6 is likely to come via the sort of intermediary you suppose, works as the *Περὶ μνημάτων* of Diodorus or *Περὶ Ἀθηνῶν* of Menecles and Kallikrates. One second century papyrus has been attributed to Philistos, an attribution Jacoby supports (*FGrH* 577 F 2 with commentary), and of course there may be more Philistos that we cannot recognize among our papyrus fragments of historiography. Philistos is known to Plutarch (*FGrH* 556 F 54, 55, 56, 59, 60), the writer *Περὶ ὕψους* (T 18), Theon (F 1, 6, 28, 51, 52) and Pausanias' near-contemporary Pollux (F 7, 23, 72-75). We are now more inclined to credit Pausanias with consulting his sources than when Jacoby wrote his article (Jacoby there, *JHS* 64 [1944], 40 n. 12, doubts Pausanias' consultation rather than availability of Philistos), and to my mind the onus of proof rests with those who wish to maintain that Pausanias did *not* use an author who was available to others of his age.

The second reservation concerns the degree of mendacity attributed to Pausanias by your hypothesis. When he says γεγραμμένοι δέ εἰσιν οἱ τε στρατηγοί he is, on your view, reporting not what he saw but what he has culled from a written source, and that is his only evidence that they were γεγραμμένοι. It is not formally contradictory to anything he says in this sequence, since he does not explicitly claim autopsy, but it seems to me to run counter to the implications of his reporting of the Cerameicos.

M. Moggi : I miei complimenti a Denis Knoepfler per la sua relazione acuta e brillante, che non dà affatto l'impressione di essere stata redatta nel brevissimo tempo di cui ha potuto disporre. Per quanto mi riguarda, mi limito a segnalare un caso nel quale Pausania è incorso in un errore analogo o per cattiva lettura di una iscrizione o per una lacuna già esistente sulla pietra al suo tempo. Si tratta del passo X 9, 5-6, relativo alla dedica a Delfi di un complesso monumentale realizzato in memoria di una guerra vinta contro Sparta. Noi conosciamo l'originale del testo epigrafico, che ha come dedicanti gli Ἀρκάδες (anche se l'etnico è conservato solo in parte) e che risale al IV secolo. Pausania, da parte sua, trattandosi di statue pertinenti sicuramente all'Arcadia (Arkas, Kallisto ecc.) e realizzate con il bottino conseguito a seguito di una vittoria sui Lacedemoni, non ha esitato a collocare la dedica in epoca arcaica e ad attribuirla ai Tegeati, in virtù – a quanto penso – della fama della forte ostilità e dei numerosi conflitti che caratterizzarono a lungo i rapporti fra questi due popoli.

U. Bultrighini : Anch'io trovo questa spiegazione brillante e molto ben argomentata. Per quello che riguarda l'idea che Pausania abbia attinto da una fonte letteraria, che parlava appunto del monumento per la grande spedizione di Sicilia, si potrebbe fare un'ipotesi aggiuntiva. Potrebbe essere qui un caso classico in cui la responsabilità non è tanto di Pausania che ha sbagliato (mal riferendo alla seconda spedizione di Sicilia quel che invece sembra doversi riferire alla prima), ma è di una fonte locale di carattere

diverso, cioè una fonte orale, 'immediata'; un ἐξηγητής, un informatore, un erudito del luogo, o un 'cicerone', che, come è psicologicamente ben comprensibile, poteva essere molto disposto a dare un'interpretazione per così dire più importante, legata a episodi storici di grande rilevanza che tutti conoscevano, a un monumento che, come Lei stesso ha notato, avrebbe dovuto invece insospettire per la sua relativa modestia Pausania e avrebbe dovuto portarlo a dubitare di un collegamento con un avvenimento di così ampia portata. Io penso che questa possibilità non debba essere esclusa del tutto, visto che ci sono altri casi in cui è forte l'impressione di trovarci di fronte non a una errata interpretazione di Pausania stesso ma alla ripresa immediata di un dato che gli veniva consegnato tale e quale da una fonte orale.

D. Musti : Trovo di grande interesse la proposta di Denis Knoepfler e meritevole di grande attenzione, anche se naturalmente occorrerà riflettere ancora un po' su una questione molto complicata. Molto opportuno mi pare il richiamo all'iscrizione sui caduti della tribù Eretteide dell'anno 459, che ha una latitudine geografica che almeno in parte è comparabile con quella dell'epigramma (τὰ ἐλεγεῖα) a cui Pausania fa riferimento. Mi par chiaro che proprio a carico dell'epigramma va posta l'espressione ἐπὶ τοῖς ἐσχάτοις τῆς Ἀσιανῆς ἡπείρου. La proposta di Denis Knoepfler ha l'interesse di eliminare il problema Nicia, la cui omissione per il 424 diventerebbe ovvia. Naturalmente, quanto alla difficoltà che comporta l'interpretazione tradizionale per collegare con la spedizione del 415-413 la menzione degli ἔσχατα τῆς Ἀσίας, e di individuare dietro questi un riferimento alla Ionia, risulta leggermente attenuata se le parole di Pausania sugli «estremi confini dell'Asia» derivano, come del resto sembrerebbe, direttamente dall'epigramma; e se quindi gli ἔσχατα τῆς Ἀσίας sono solo un'espressione letteraria, per sé adattabile persino alla Ionia, se cioè questi estremi confini dell'Asia sono solo un *pendant* letterario per la Sicilia, che a suo modo è ἐπ' ἐσχάτοις dell'Europa. Forse, dunque, nella rappresentazione letteraria e poetica dello

spazio mediterraneo, la Ionia, oppure un qualunque, a noi meno noto, teatro di battaglie, può valere come ἔσχατον τῆς Ἀσίας.

Se si accetta la proposta di Denis Knoepfler, la possibilità che l'errore di Pausania si fondi su una tradizione o identificazione orale ricorrente, e ispirata in qualche modo a un principio di *lectio faciliior* – possibilità evocata nell'intervento di U. Bultrighini – si presenta come un eventuale complemento. Non esistono certo problemi per una informazione di Philisto sugli ἐλεγεία e sull'epigrafe, perchè nel passo pausaniano (I 29, 12) non è propriamente detto che Filisto abbia parlato della omissione di Nicia, ma solo delle 'colpe' di Nicia, e della diversità di comportamento di Demostene, che a Pausania spiegano l'omissione, nella lista degli strateghi, del nome di Nicia. Perciò non esiste un problema di precedenti di tradizione orale per Filisto.

F. Chamoux : L'interprétation proposée par Denis Knoepfler pour I 29, 11-12, est extrêmement séduisante : elle rend compte de la diversité des indications géographiques figurant dans l'épigramme, et en particulier elle explique d'une façon satisfaisante ἐπὶ τοῖς ἐσχάτοις τῆς Ἀσιανῆς ἡπείρου, dont on n'a pas trouvé jusqu'à présent la clef.

J'hésite néanmoins à le suivre pour les raisons que voici :

1) Son interprétation suppose que le monument était détruit, ou très ruiné, et que Pausanias en parle de seconde main, d'après un périégète antérieur, qui lui aurait fourni le texte (ou le résumé) des inscriptions, avec, peut-être, en outre, la référence à Philistos et l'explication de l'omission de Nicias parmi les stratèges. Or la rédaction du texte, depuis 29, 3, me paraît suivre un ordre topographique assez rigoureux : 3. τάφοι δὲ Θρασυβούλου μὲν πρῶτον (...), ἐπὶ δὲ αὐτῷ Περικλέους τε καὶ Χαβρίου καὶ Φορμίωνος. 4. Tombes des Athéniens morts au combat, κατὰ τὴν ὁδὸν ... τὴν ἐς Ἀκαδημίαν : les morts de Drabescos (...). 6. Ἔστι δὲ ἔμπροσθεν τοῦ μνήματος στήλη ... ἔχουσα ἱππεῖς. Puis des cavaliers thessaliens, καὶ πλησίον des archers crétois. Αὖθις δὲ, autres tombeaux d'Athéniens. 7. Ἐνταῦθα καὶ les gens de Cléonées, puis

la tombe des Athéniens qui combattirent contre Égine et des esclaves qui les accompagnaient. Ἔστι δὲ καὶ ἀνδρῶν ὀνόματα ἄλλων (...). 8. Ἐτάφησαν δὲ καὶ (...). 10. Καταλέξαι δέ μοι τούσδε ἐπῆλθεν (noms divers). 11. Κεῖνται δὲ καὶ (morts de Corinthe). Μετὰ δὲ ... στήλην ἐπὶ τοῖσδε ἐστάναι τὴν αὐτὴν σημαίνει τὰ ἐλεγεία κ.τ.λ. A la lecture, on a le sentiment d'un itinéraire, le long d'une route, κατὰ τὴν ὁδὸν ταύτην, qui aboutit à l'Académie. Bien entendu, on peut supposer que Pausanias a recopié tout cela, mais le procédé est si voisin de ceux qu'il emploie sur d'autres itinéraires (qu'il a certainement parcourus personnellement) qu'il est peu probable qu'il en soit autrement ici.

2) En ce qui concerne le *sêma* en question, les précisions données suggèrent que Pausanias a vu le monument. Il distingue: a) l'épigramme avec les noms de lieux; b) une liste de noms précédée par la liste des stratèges morts eux aussi au combat. Pausanias remarque que le nom de Nicias n'y figure pas. N'est-il pas vraisemblable qu'il a lu le nom de Démosthène, sans quoi il en aurait été pareillement surpris ? Pour rendre compte de cette omission, il ne fait pas appel à Thucydide (que tous ses lecteurs connaissent), mais à Philistos, dont le témoignage sur l'expédition de Sicile et donc sur le comportement des stratèges athéniens n'était pas familier à son public. Naturellement l'inférence relative à l'absence du nom de Nicias sur la liste funèbre à Athènes est due à Pausanias lui-même et non à Philistos : il la prend d'ailleurs à son compte dans sa phrase de conclusion, τούτων ἕνεκα κ.τ.λ.

J'incline donc à penser que le monument (ou les monuments voisins l'un de l'autre) était encore visible et que le Périégète y a lu l'épigramme et les listes de morts au combat. Quant à la date (413/2 ou 412/1) et à l'explication détaillée des mentions géographiques données par les ἐλεγεία (Eubée, Chios, les confins de l'Asie, la Sicile), je préfère rester encore dans l'expectative, tout en avouant que la solution proposée par Denis Knoepfler est élégante et cohérente. Mais elle remet en cause, sur un point sensible, la méthode de Pausanias qui, d'ordinaire, se fonde sur ce qu'il a vu et déchiffre lui-même sur place.

D. Knoepfler : Lors des Entretiens eux-mêmes, j'ai répondu brièvement à chacun des interlocuteurs. Il me paraît toutefois plus intéressant, dans cette réponse écrite, d'essayer de faire la synthèse des remarques et objections qu'a suscitées ma nouvelle interprétation de Pausanias I 29, 11-12, en y mêlant les réflexions que celles-ci m'inspirent.

Ce que je voudrais dire en premier lieu, c'est que si l'adhésion des uns, bien évidemment, me réjouit, la résistance marquée par les autres ne m'attriste nullement : il me semble tout à fait normal qu'une hypothèse qui, au-delà de l'intérêt qu'elle peut avoir pour le passage considéré, pose le problème de la méthode historique de Pausanias, ne soit pas acceptée sans de plus ou moins fortes réticences. Il m'importe aussi de marquer d'entrée de jeu qu'en critiquant le Périégète, mon propos n'est pas de jeter le doute sur sa bonne foi : cet auteur me semble fondamentalement honnête. Mais on sait que l'honnêteté ne met pas à l'abri des erreurs d'interprétation.

En l'occurrence, il se peut fort bien que notre auteur ait été fourvoyé par sa source immédiate, écrite ou – comme le suggère U. Bultrighini non sans vraisemblance – orale (de fait, il y a au moins une référence, dans cette description du *Dêmosion sêma*, à une tradition orale : cf. I 29, 14 et *supra* n. 7). A tout prendre, cependant, je préfère penser que c'est Pausanias lui-même qui a tenté de combiner le témoignage de l'épigramme avec la description faite par autrui du monument des morts de la grande expédition de Sicile, et a ainsi commis l'erreur que je crois déceler dans l'affirmation que cette inscription se rapportait aux événements des années 413 et suivantes. Bien que j'aie été enclin à admettre, dans le sillage de Jacoby, un intermédiaire entre Philistos et Pausanias, il n'est même pas exclu que le Périégète ait consulté directement l'historien de Syracuse, puisque E.L. Bowie nous rappelle opportunément que le texte de Philistos devait encore être accessible au II^e siècle de notre ère. Ce qui est sûr, c'est que Philistos n'est pas la source de Pausanias pour l'absence du nom

de Nicias dans l'obituaire de 413 : comme l'ont marqué aussi bien D. Musti que Fr. Chamoux avec toute la netteté souhaitable, cet historien n'a fourni au Périégète (ou, éventuellement, à l'auteur suivi ici par ce dernier) qu'un moyen d'expliquer cette étrange omission, qui était peut-être motivée tout différemment (à supposer qu'elle fût réelle, ce dont je crois que l'on a de bonnes raisons de douter).

Ai-je besoin de préciser que je suis particulièrement sensible aux réserves exprimées par mon maître Fr. Chamoux, qui a une longue pratique de Pausanias et une connaissance intime de ce livre I de la Périégèse ? Mais nos positions ne sont pas du tout aussi éloignées qu'il peut paraître de prime abord. Je pense comme lui, en effet, que la description du *Dêmosion sêma* repose sur l'autopsie : Pausanias a bel et bien fait le chemin allant du Céramique à l'Académie. Mais, de même qu'il a délibérément omis de mentionner bien des choses qui s'y trouvaient de son temps (car comment rendre compte autrement de son silence sur tous les monuments postérieurs au III^e siècle avant J.-C. ?), il a de même voulu faire une place à certaines des tombes publiques qu'il ne pouvait plus voir en raison des profondes altérations subies par ce cimetière dès 200 avant J.-C. surtout. Comme dans d'autres parties des *Attika* (je pense notamment à l'évocation des 'petits dêmes' et de leurs cultes au chap. 31, qui tient davantage du catalogue littéraire que de la véritable périégèse), le poids de la tradition écrite me semble assez considérable dans ce chapitre. En ce qui concerne plus spécialement notre monument, on ne saurait raisonnablement douter que Pausanias put voir encore cette stèle portant une épigramme dont il a manifestement repris quelques expressions (D. Musti insiste à juste titre sur le caractère très probable de cet emprunt direct). Mais la mention de la Sicile l'a entraîné, de façon somme toute bien excusable, dans une mauvaise direction, et il a cru pouvoir rattacher à cette épigramme des observations faites par l'un de ses prédécesseurs (dont l'existence n'est pas douteuse) à propos d'un des plus célèbres *mnêmata* – mais dès alors disparu ou gravement

endommagé – de ce cimetière. Ce n'est pas la seule fois où Pausanias aurait commis une méprise en commentant des inscriptions pourtant vues par lui. A l'exemple très frappant que cite Chr. Habicht (*Pausanias' Guide to Ancient Greece*, 101: cf. *supra* p. 294 et n. 49), M. Moggi en ajoute un autre, qui n'est pas moins intéressant. Une étude plus systématique – qui est en cours à Siennese et à Genève – sur l'utilisation des inscriptions par Pausanias fera sans doute apparaître encore d'autres cas d'interprétation et notamment de datation erronée d'un monument épigraphique.

INDEX LOCORUM

A. PAUSANIAS

Periegesis : 1, 3, 12, 21-2, 32, 35-6, 39, 42, 45, 47, 54-5, 63-5, 70, 74-5, 79, 85, 87, 102, 105, 110, 134-5, 152, 169, 170, 175, 179, 182, 187, 189, 192, 195-6, 199, 201, 232, 238, 241, 243-5, 247-9, 251, 254-5, 259, 261, 265-9, 272-4, 276, 280, 282, 293, 308, 310.

Liber I : 19, 49, 55, 61, 68, 125, 137, 139, 145-7, 151, 154, 156, 200, 212, 221, 250, 278, 280, 318 / Codex Matritensis 5464 : 45.

1,1 : 138 / 1,4 : 263 / 1,5 : 251 / 2,1 : 60, 262 / 2,3 : 120 / 2,3 sqq. : 30, 60 / 2,6 : 58 / 3,2 : 221-2 / 3,3 : 58, 63, 76, 264 / 3,5 - 4,6 : 256 / 4 : 145, 211 / 4,1 : 139, 151, 154 / 4,2 : 229, 257 / 4,4 : 154 / 4,5 : 154 / 4,6 : 147, 154, 165, 257 / 5,4 : 68, 145 / 5,5 : 180, 219, 221-2, 224-5, 232-4 / 6,1 : 48, 65, 134, 155, 212, 235-6 / 6,1 - 8,1 : 211 / 6,2 : 133, 139 / 6,3 : 135 / 7,1-3 : 65 / 8,1 : 46, 155 / 8,3 : 68, 159 / 9 : 118 / 9,1 sqq. : 125 / 9,4 : 46, 65, 133, 139, 212, 235-6 / 9,5 : 139, 158, 234 / 9,6 : 66, 135 / 9,7 : 66, 120 / 9,8 : 65 / 10,2 : 135 / 10,3 : 68 / 11,4 : 135 / 11,7 : 219 / 12,2 : 48 / 13,2 : 262 / 13,9 : 48, 65, 304, 312 / 14,1 : 153 / 14,3 : 60 / 14,5 : 251-2, 269 / 14,6 : 58, 212 / 14,6 sqq. : 30 / 14,7 : 56 / 15,3 : 252 / 16 : 146 / 16,1 : 135, 139 / 16,2 : 135, 138, 146 / 17,1 : 68 / 17,3 : 56 / 17,4-6 : 61-2 / 17,6 : 252 / 18 : 30 / 18,2 : 58 / 18,3 : 225, 252 / 18,4 : 212 / 18,5 : 270 / 18,6 : 222 / 18,6-8 : 222 / 18,7-8 : 214 / 18,8 : 139, 159, 252 / 18,9 : 50, 222 / 19,6 : 226-7 / 20,4 : 136, 252 / 20,7 : 124, 159, 218, 222 / 21,2 : 252 / 21,4-7 : 120 / 21,5-6 : 52 / 21,7 : 52 / 22,8 : 54 / 23,2 : 134 / 23,3 : 13 / 23,4 : 246 / 23,5-6 : 52 / 23,8 : 61 / 23,10 : 16 / 24,1 : 61 / 24,7 : 222 / 25,2 : 252 / 25,3 : 138-9, 141, 208 / 25,3 sqq. : 165 / 25,5 : 138-9, 152 / 25,6 : 13, 76, 136, 138 / 25,8 : 227 / 26,1 : 13 / 26,4 : 10, 12-3, 35-8, 41-2, 74, 161, 238, 244 / 26,6 : 13 /

27,1 : 246, 252 / 27,6 : 252 / 28,1 : 213 / 28,2 : 252 / 28,4 : 253, 257 / 28,7 : 212 / 28,8-11 : 51 / 29 : 277 / 29,1 : 51 / 29,2 : 246, 282 / 29,3 : 315 / 29,3 sqq. : 282 / 29,4 : 252, 278, 295, 315 / 29,4 sqq. : 19 / 29,6 : 315 / 29,7 : 315 / 29,8 : 316 / 29,10 : 279, 316 / 29,11 : 144, 281, 301, 310, 316 / 29,11-12 : 315, 317 / 29,12 : 283, 303, 312 / 29,13 : 279, 283-5, 291, 299, 301 / 29,14 : 280, 299, 317 / 29,15-16 : 280 / 30,4 : 263 / 31 : 318 / 31,2 : 59 / 31,5 : 56, 59 / 32,1 : 53 / 32,3 : 13, 295 / 32,3-5 : 252 / 32,5 : 257 / 32,7 : 253 / 33,1 : 246 / 33,3 : 52 / 33,7 : 52 / 34,1 : 48, 166 / 35,4-8 : 51 / 35,7 : 263 / 36,1 : 253, 257 / 36,3 : 64, 144, 159, 215, 221 / 36,6 : 67 / 38,1 : 52 / 38,7 : 57, 156 / 39,3 : 13, 19, 42, 48, 123-4, 245 / 39,4 sq. : 56 / 39,5 : 262 / 40,1-5 : 213 / 40,2-3 : 253, 257 / 40,5 : 56 / 41,1-2 : 208 / 41,2 : 59 / 41,4 sq. : 56, 58, 263 / 41,6 : 63-4 / 42,2-3 : 51 / 42,3 : 262 / 42,4 : 60 / 42,5 : 53, 222 / 43,1 : 262 / 43,3 : 253 / 43,4 : 59 / 43,8 : 282 / 44,6 : 53, 56, 223.

Liber II : 24, 70, 174, 196, 250 / II - IV : 19 / II - VI : 176 / II - VIII : 171, 174, 181, 186, 196.

1,1 : 24, 263 / 1,2 : 140, 174, 179, 209, 219, 233, 239 / 1,4 : 141 / 1,7 : 182, 226-7 / 2,2 : 174, 209 / 2,4-5 : 262 / 2,6 : 219, 246 / 3,1 : 179, 182-3 / 3,1-5 : 31 / 3,5 : 181, 191, 223, 227 / 3,7 : 174, 196 / 3,8 : 59 / 5,2 : 262 / 6,4-5 : 92 / 7,1 : 226 / 7,7 : 274 / 8 : 237 / 8,1 : 140, 182, 236 / 9,5 : 144 / 10,4 : 246 / 10,7 : 195, 208, 274 / 11,3 : 274 / 11,7 : 262 / 11,8 : 228 / 12,2 : 192 / 12,3-4 : 263 / 12,6 : 60, 211 / 13 : 208 / 13,1-2 : 98 / 13,2 : 262 / 13,3 : 246 / 14,2 : 263 / 15,1 : 246 / 15,1 sq. : 24 / 16,3 : 254 / 16,5 : 24 / 16,7 : 59 / 17,3 : 182, 225 / 17,3-4 : 236 / 17,4 : 153 / 17,6 : 182, 191, 224, 246 / 18,1 : 24 / 18,2 : 270 / 18,8 : 98 / 18,8-9 : 90 / 20,7 : 196 / 21,6 : 135 / 21,10 : 263 / 22,2 : 262 / 22,3 : 261 / 22,7 : 120 / 23,3 : 263 / 23,5 : 219, 263 / 23,6 : 264 / 24,5 : 24 / 24,7 : 212 / 25,1 : 24 / 25,7 sq. : 24 / 25,9 : 192 / 26,1 : 24 / 26,1-2 : 84, 89, 97 / 26,2 : 262 / 26,10 : 212 / 27,6-7 : 191 / 29,4 : 92 / 29,5 : 254 / 30,5 : 263 / 31,5 : 253 / 31,8 : 196 / 32,4 : 263 / 33,2 : 90 / 34,1 : 195 / 34,11 : 246 / 35,4 : 262 / 35,5-8 : 195 / 36,2 : 193 / 36,4 : 24 / 36,6 : 24, 192 / 37,5 : 181 / 38,3 : 246 / 38,5 : 195 / 38,7 : 24.

Liber III : 19, 239.

1,9 : 13 / 4,1 : 13 / 4,7 : 254, 257 / 5,3 : 13 / 6,1 : 142 / 7,10 : 13 / 7,11 : 141 / 9,2 : 141 / 9,6 : 256 / 10,5 : 219 / 10,7 : 192 / 11,1 : 13,

19, 123-4, 181, 245 / 11,2 : 181 / 11,3 : 253-4 / 11,4 : 31, 179 / 11,4-5 : 182 / 11,8 : 13 / 12,6 : 142, 256 / 12,7 : 253, 262 / 12,8 : 253 / 12,10 : 195 / 12,11 : 262 / 13,1 : 262 / 13,8 : 92 / 14,1 : 253 / 14,6 : 195, 227 / 14,7 : 263 / 14,8 : 253 / 16,6 : 253 / 17,7 : 13, 134, 253 / 18,4-5 : 262 / 19,7 : 246 / 19,9 : 262 / 20,3 : 193 / 21,1 : 192 / 21,2 : 193 / 21,5 : 192 / 21,6 : 27, 175 / 21,7 : 184 / 22,9 : 182 / 24,3 : 262 / 24,6 : 195 / 25,1-2 : 262 / 26,6 : 262 / 26,7 : 27, 184.

Liber IV : 17-8, 32.

2,3 : 13 / 4,3 : 153 / 6,5 : 13 / 14,7-8 : 262 / 15,3 : 88 / 17,4-5 : 139, 143 / 23,3 sqq. : 142 / 25,5 : 256 / 26,4 : 142 / 28,3 : 141 / 28,4 : 143 / 29,1-5 : 212, 228 / 29,9 : 144 / 30,2 : 184 / 31,1 : 171, 184 / 31,6-7 : 129 / 31,8 : 92 / 31,9 : 262 / 32,1 : 219, 232-3 / 32,2 : 228 / 32,3 : 262 / 32,5-6 : 271 / 34,9 : 262 / 35,3 : 175, 221 / 35,10 : 96.

Liber V : 31.

1,2 : 183, 195, 219-20 / 2,3 : 263 / 3,7 : 262 / 4,2 : 196 / 4,3 : 89 / 4,4 : 196 / 4,5 : 246 / 4,6 : 143, 262 / 4,7 : 255 / 4,9 : 144 / 5,4-5 : 262 / 6,2 : 263 / 7,4 : 262 / 7,6 : 182, 200 / 10,5 : 174, 209 / 10,7-8 : 262 / 12 : 31 / 12,3 : 261 / 12,4-5 : 31 / 12,6 : 180, 222, 224, 262 / 12,6-7 : 182, 221 / 12,6-8 : 31 / 12,7 : 31 / 12,8 : 182 / 13,2 : 196 / 14,4 : 245 / 14,10 : 245 / 15,10 : 196 / 17,5 - 19,10 : 24 / 20,8 : 181 / 20,9 : 182 / 21,1 : 13 / 22,2 : 219 / 22,3-4 : 90 / 23,1 : 253 / 23,3 : 217 / 23,6 : 304, 312 / 24,4 : 174 / 24,8 : 174 / 25,1 : 182 / 25,8 : 176 / 26,1 : 263 / 26,3 : 176.

Liber VI : 31.

1 - 18 : 308 / 1,1 : 31, 246 / 1,1-2 : 11, 37 / 1,2 : 13 / 3,8 : 10, 42, 153, 264 / 4,11 : 262 / 5,3 : 141 / 6,4 : 263 / 7,6 : 59 / 9,3 : 176 / 12,9 : 195 / 13,2 : 263 / 16,1 : 149 / 16,4 : 181, 222 / 17,7 : 246 / 19,6 : 246 / 19,9 : 223 / 19,10 : 182 / 20,8 : 228 / 20,16-19 : 263 / 21,2 : 226-7 / 23,6 : 270 / 24,2 : 194 / 24,10 : 182, 194 / 26,1 : 194 / 26,2 : 270 / 26,10 : 195.

Liber VII : 17-8, 25-6, 32, 40, 42, 70, 75, 110-1, 137, 171, 176, 196, 203.

1 sqq. : 208 / 1,2 : 90 / 1,3 - 2,3 : 89 / 1,4 : 89 / 1,7-9 : 98 / 1,8 : 84 / 2,1 : 89, 100 / 2,1-3 : 98 / 2,1 - 4,10 : 79 / 2,1 - 5,3 : 83 / 2,2 : 85 / 2,3 : 89, 90, 99 / 2,3-4 : 84, 90, 100 / 2,5 : 88, 92, 100, 102, 110 / 2,5-6 : 101 / 2,5 - 8,3 : 86 / 2,6 : 84, 95, 102, 111 / 2,6-8 : 92 / 2,7 : 92 /

2,8-10 : 101 / 2,9 : 95, 111 / 2,10 : 84, 87-8, 94, 96, 98 / 2,10-11 :
 121 / 2,11 : 85 / 3,1 : 92, 100 / 3,1-2 : 101-2 / 3,1-3 : 84, 86 / 3,3 :
 88, 95, 111 / 3,3-4 : 121 / 3,5 : 88, 95, 111, 121 / 3,6 : 84, 88, 100,
 102 / 3,6-8 : 86-7, 92 / 3,7 : 90, 95, 98, 100, 102 / 3,8 : 98, 100 / 3,8-
 9 : 101 / 3,9 : 84, 98, 121 / 3,10 : 84, 89, 98-9 / 4,1 : 90 / 4,1-2 : 92 /
 4,1-4 : 1-4 : 86 / 4,2 : 84, 88-9, 97-8 / 4,2-3 : 101 / 4,3 : 89 / 4,4 : 92 /
 102 / 4,4-7 : 85 / 4,8 : 100 / 4,8-10 : 86, 92, 95 / 4,9 : 84, 88, 90 / 4,9-
 10 : 98, 101 / 4,10 : 92, 99 / 5,1 : 89 / 5,1-3 : 79 / 5,2-3 : 121 / 5,4 :
 255 / 5,4-13 : 79, 83, 106, 111 / 5,13 : 95, 111 / 6 - 13 : 87 / 6,1 : 84,
 90, 94, 99, 106 / 6,1-2 : 98 / 6,3-4 : 254-5, 257 / 6,3 sqq. : 164 / 6,5 :
 93, 139 / 6,8 sq. : 142 / 7,1 : 139 / 7,5 : 143 / 7,7 : 139 / 7,7 - 16,10 :
 216 / 7,8 : 87 / 8,1 : 87 / 8,2 : 140 / 10,1 : 143 / 10,1-12 : 218 / 10,2 :
 254 / 10,3 : 143 / 10,4-5 : 142 / 10,5 : 140, 208 / 10,6 - 16,10 : 171 /
 10,9 : 175 / 10,10 : 140 / 10,11 : 175 / 11,1 : 175 / 11,4 : 124 / 12,4-
 6 : 175 / 14,1-3 : 172 / 14,2-5 : 175 / 14,3 : 175 / 14,4 : 202 / 14,6 :
 145, 202 / 15,2 : 175 / 15,3 : 147, 149 / 15,6 : 139, 144 / 15,11 :
 175 / 16 : 239 / 16,7-8 : 174 / 16,7 - 17,4 : 209 / 16,8 : 176 / 16,9 :
 130 / 16,10 : 176, 202 / 16,10-11 : 130 / 17 : 18 / 17,1 : 145 / 17,1-
 4 : 25, 113 / 17,2 : 139 / 17,3 : 26 / 17,4 : 175 / 17,5 : 28 / 17,8 :
 262 / 18,2 : 182, 200 / 18,2-6 : 84 / 18,6 : 143, 257 / 18,6-7 : 27-8 /
 18,7 : 185 / 18,8 : 28 / 18,8-9 : 185 / 18,9 : 195 / 19,1 : 84 / 19,9-10 :
 263-4 / 20,2 : 196 / 20,6 : 143, 213, 226, 257 / 21,6 : 84 / 21,8-9 :
 264 / 21,9 : 120 / 22,1 : 28, 185 / 22,5 : 176 / 22,6 : 28, 185 / 22,9 :
 176 / 23,4 : 192-3 / 23,5-6 : 129 / 24,4 : 191, 195 / 24,6 : 144 / 25,5 :
 192, 231 / 25,8 : 192 / 25,12 : 193 / 26,1 : 246 / 27,6 : 262.

Liber VIII : 14, 18, 28, 70, 176, 190.

1 - 5 : 15 / 2,5 : 158 / 2,6-7 : 264 / 2,7 : 153 / 3,1-3 : 89 / 3,6 : 153 /
 4,3 : 211 / 4,9 : 213 / 5,5 : 196 / 5,13 : 143 / 6,1 : 93, 182, 200 / 6,1
 sqq. : 164 / 6,1-3 : 254, 257 / 6,3 : 143 / 7,5 : 139, 144 / 7,7 : 134,
 235 / 7,8 : 144 / 8,1 : 46 / 8,6-12 : 223 / 8,10 : 28-9 / 8,11 : 138 /
 8,12 : 29, 171, 181, 184, 222 / 9,1 : 223 / 9,6 : 171, 223 / 9,7-8 : 182,
 223 / 9,10 : 224 / 10,1 : 13, 40-1, 192 / 10,2 : 222 / 10,5 : 257 / 10,
 5-10 : 294 / 11,5 : 264 / 11,8 : 181, 222 / 12,5 : 264 / 12,7 : 264 /
 14,7 : 264 / 14,12 : 182, 200, 264, 270 / 15,4 : 196 / 15,6-7 : 264 /
 19,1 : 182, 222 / 22,1 : 130 / 22,3 : 181, 223 / 23,6-7 : 250 / 24,1 :
 264 / 24,14 : 145 / 25,7 : 264 / 26,3-4 : 264 / 27,1 : 176, 217, 231,
 233, 235, 258 / 27,10 : 143 / 30,9 : 130 / 31,1 sqq. : 129 / 33,1 : 11 /

33,1-2 : 145 / 33,1-4 : 209 / 33,4 : 145, 217 / 34,1 : 192 / 34,4 : 182, 200 / 35,4 : 264 / 35,6 : 193 / 35,9 : 192 / 36,8 : 42 / 36,10 : 193 / 37,2 sqq. : 129 / 37,9 : 120 / 38,2 : 262 / 38,7 : 190 / 38,11 : 264 / 39,2 : 264 / 41,10 : 261 / 42,1 : 262 / 42,13 : 270 / 43 : 18, 26, 29 / 43,1 : 130, 175 / 43,1-2 : 219 / 43,1-3 : 180 / 43,3-5 : 180 / 43,3-6 : 222 / 43,3-8 : 226 / 43,4 : 177, 219, 226, 232-4 / 43,6 : 180 / 44,1 : 193 / 44,2 : 192 / 45,2 : 254 / 46,1 : 171 / 46,1-4 : 176 / 46,4 : 28, 217, 219 / 48,7 : 262 / 50,3 : 140, 175 / 50,4 : 140 / 52, 1 : 140 / 52,1 sqq. : 142 / 52,2 : 254 / 52,3 : 141, 143 / 52,4 : 141 / 52,6 : 140, 175 / 53,3-4 : 262 / 54,5 : 192 / 54,7 : 39, 123, 181, 245.

Liber IX : 24, 203, 250.

1,3 : 254 / 2,2 : 253 / 2,5 : 253 / 2,6 : 253 / 3,2 : 264 / 4,1-2 : 253 / 4,3 : 253 / 5,10 : 264 / 6,1-2 : 254 / 6,4 : 142 / 6,5 : 139 / 7,3 : 144 / 9,3 (*ad finem*) : 123 / 13,5 : 144 / 13,11 : 142 / 20,4 : 264 / 21,1 : 262 / 25, 9 : 144, 254 / 26,6 : 262 / 27,6 : 264 / 29,1-2 : 59 / 31,7 : 264 / 32,9 : 256 / 33,1-2 : 102 / 33,6 : 144, 218, 220 / 35,1-7 : 262 / 36,4-5 : 122 / 36,8 : 144.

Liber X : 125, 146-7, 151-4, 156, 203, 267.

2,1 : 254 / 3,4 : 144, 152 / 4,1 : 186, 262 / 4,2 : 270 / 4,8 : 144 / 5,10 : 264 / 5,11 : 262 / 7,1 : 152, 164, 254, 257 / 8,1 : 59 / 8,3 : 152 / 8,7 : 257 / 9,1 : 246 / 9,2-3 : 254 / 9,5-6 : 313 / 10,1 : 253 / 10,7 : 219 / 11,5 : 253 / 13,9 : 253 / 14,5 : 253 / 15,1 : 253 / 15,1 sqq. : 154 / 15,2 : 146, 152, 257 / 15,5 : 59 / 16,4 : 149, 152, 257 / 16,6 : 253 / 17 : 134 / 17,4 : 264 / 17,13 : 134 / 18,1 : 253 / 18,7 : 151-2, 257 / 19,1 : 253 / 19,2 : 149 / 19,4 : 152, 253, 257 / 19,5 : 146, 149 / 19,5 - 23,14 : 145, 256 / 19,7 : 146 / 19,11 : 148, 257 / 19,12 : 149, 152 / 20,1 sqq. : 229 / 20,1-5 : 148, 257 / 20,3 : 153 / 20,5 : 146, 152, 229 / 21,5 : 147, 257 / 22,7 : 151 / 22,8 (cf. Hdt. VII 213 & 217) : 148 / 22,11 (cf. Hdt. VII 218) : 148 / 23,2-3 : 257 / 23,7 : 148 / 23,7-8 : 257 / 23,14 : 145, 154 / 25-31 : 24, 308 / 26,8 : 120 / 30,9 : 257 / 31,11 : 156 / 32,1 : 226-7, 246 / 32,4 : 257 / 32,10-11 : 246 / 33,4 : 262 / 34,1-4 : 228 / 34,2 : 130 / 34,2 sqq. : 157 / 34,5 : 156-7 / 34,6 : 257 / 35,1-2 : 219 / 35,2 : 130 / 35,2-3 : 254-5 / 35,4 : 222 / 35,6 : 222 / 37,4 : 145 / 38,4 : 217 / 38,7 : 262 / 38,8 : 144 / 38,11 : 264 / 38,13 : 267.

B. AUCTORES VETUSTIORES

- Acusilaus Argivus, historicus : 57.
Aelianus, Claudius : 119 / *VH* : 49 / *VH VIII* 5 : 80-2.
Aeschines, *Or. II (De falsa leg.)* 116 : 115-6 / *Or. III (In Ctes.)* 236 : 279.
Aeschylus : 269.
Agaclytus, *FGrHist* 411 : 177.
Alciphron, sophista : 118-9 / *Ep. III* 23 : 118.
Alcman : 58.
Anacreon : 94.
Andron Alexandrinus, *FGrHist* 246 F 1, *ap.* Athen. IV 184 b-c : 118.
Androtion Atheniensis, historicus : 59.
Antagoras Rhodius : 120.
Antimachus Colophonius : 119- 20.
Antoninus Liberalis, mythographus : 274.
Apollodorus, mythographus : 274 / *Bibliotheca* : 211.
Apollodorus Damascenus : 221.
Apollonius Rhodius : 60, 119-20, 211 / *Argonautica I* 115-117 : 60.
Appianus : 135, 212 / *Historia Romana* : 177, 212 / *Hist. Rom., Praef.* 8,30 : 143 / 8,31 : 138, 178 / 10,42 : 143 / *Hist. Rom., Mithr.* 30 : 279 / *Hist. Rom., Syr.* 55, 278 sqq. : 133.
Aratus Sicyonius, *FGrHist* 231 : 140 / Ὑπομνήματα : 135.
Aratus Soleus : 60, 119-20.
Aristeas Proconnensis, epicus, *Arimaspea* : 60.
Aristides, Aelius : 119, 137, 159, 237 / *Or.* : 120 / I (*Panathen.*) : 210 / 50 : 210 / 55 : 210 / 133 : 210 / III 549 Lenz-Behr : 215 / XVI 395 : 232 / XXII (*Eleus.*) : 156 / 8 : 156-7 / 13 : 156-7 / XXIII 51 : 138 / XXVI (*Rom.*) : 159 / 27 : 138 / XLVII 35 : 191.
Aristocrates Lacedaemonius, *FGrHist* 591 : 177.
Aristophanes, *Ach.* : 215 / *Av.* 395-399 : 306 / *Vesp.* 715-716 : 297.

Aristoteles : 47, 62 / *Ath.* 5,2 : 104 / 41,2 : 89 / Fr.491 Rose, *ap.* Strab.VIII 6,15 : 89 / *Pol.* : 47.

Arrianus, Flavius : 135 / *Anab.* : 121, 132-3 / I 12,2 : 133 / VI 11,3 : 133 / *Bithynica* : 121 / *Historia successorum Alexandri* : 121, 133, 212.

Asius Samius, Fr.7 Bernabé & Davies (cf. *FGrHist* 545 F 1) : 92.

Athenaeus : 120, 135 / IV 184 b-c : 118 / V 211 a-d (*FGrHist* 166) : 121.

Athenodorus Tarsensis, philosophus Stoicus : 204.

Cadmus Milesius, *FGrHist* 489, Κτίσις Μιλήτου καὶ τῆς ὅλης Ἰωνίας : 79, 80.

Callicrates : cf. Menecles.

Callimachus : 118-20 / *Hymni* : 60 / III (*Dian.*) 237-238 : 93 / IV (*Del.*) 174 : 151 / *Fragmenta, Aetia* : 60, 118 / *Iambi* : 60 / Fr. 379 Pfeiffer : 151.

Callinus Ephesius, elegiacus : 94.

Callippus Corinthius, *FGrHist* 385, Ἐς Ὀρχομενίους συγγραφὴ : 59.

Carcinus, tragicus : 60.

Cercidas, iambographus : 119.

Charax Pergamenus, *FGrHist* 103 : 177.

Charon Lampsacenus, historicus : 57.

Chrysermus Corinthius, *FGrHist* 287 : 177.

Cicero, Marcus Tullius : 138, 304.

Clitarchus Atheniensis, historicus : 65.

Cli(to)demus Atheniensis, *FGrHist* 323 : 59.

Conon, *FGrHist* 26 : 108 / F 1 : 89.

Creophylus Ephesius, *FGrHist* 417 F 1 : 93, 101.

Demetrius Phalereus : 126-7.

Demochares Atheniensis, rhetor : 150.

Demosthenes : 138, 210, 279.

Dexippus Atheniensis, *FGrHist* 100 : 133 / F 8 : 121.

Dio Cassius Cocceianus, XXI fr.72 : 172 / XXXVII - LX : 177.

Dio Chrysostomus, Prusensis : 119, 131, 159, 174 / *Or.* XVIII 10 : 132 / XXXI (*Rhod.*) 159-160 : 122, 194 / XXXIII 26 : 138 / L 2 : 137.

[Dio Chrysostomus], *Or.* XXXVI 26 : 220 / XXXVII : 220.

Diodorus Periegeta, *FGrHist* 372 : 304, 307 / Περὶ τῶν δῆμων : 46, 306 / Περὶ μνημάτων : 46, 278, 305, 312.

- Diodorus Siculus : 47-9, 56-7, 112, 174, 178, 304 / *Bibl.hist.* : 65, 72-3 I 1-2 : 68 / I 3,2 : 56 / I 4,5 : 56 / III 38,1 : 66 / IV 1, 1-4 : 63 / V 29,2 sqq. : 149 / V 31,3 : 149 / V 32,6 : 149 / XII 38-40 : 215 / XII 72,4 : 298 / XIII 13,2 sqq. : 294 / XV 49,1 : 82 / XV 56,3 : 142 / XXI - XL : 177 / XXVIII 7 : 279 / XXXI 31 : 172 / XXXII 26-27,1 : 172.
- Diogenes Laertius : 237, 305 / I 46-47 : 215.
- Dionysius Halicarnassensis : 126-7, 212, 219, 304 / *Antiquitates Romanae* I 3 : 178 / XIV 6,5 : 141 / *Comp.* 4 : 132.
- Dionysius Periegeta : 118.
- Dosiadas Creticus, lyricus : 119.
- Duris Samius, *FGrHist* 76 T 10, *ap.* Dion.Hal. *Comp.* 4 : 132.
- Ephorus Cumaeus, *FGrHist* 70 : 21, 32, 90, 94, 110, 132, 178, 210, 239 / F 22 : 90 / F 126, *ap.* Steph.Byz. s.v. Βέννα : 81 / F 127, *ap.* Strab.XIV 1,6 : 81, 88, 110.
- Eratosthenes Cyrenaeanus, *FGrHist* 241 : 120 / F 1 : 98.
- Euphorion Chalcidensis : 119-20 / Fr.97 Powell : 120.
- Euripides : 108 / *Ion* : 107 / 63-64 : 90 / 1571-1574 : 89.
- Favorinus Arelatensis : 220.
- Galenus, Claudius : 237.
- Gellius, Aulus, *Noctes Atticae* : 119, 237.
- Hecataeus Milesius, *FGrHist* 1 : 197 / *Genealogiae* I-IV : 57 / F 11 : 82.
- Hegesinus, epicus, *Atthis* : 59.
- Hegias Troezenius, *Amazonomachia* : 60.
- Heliodorus Atheniensis, periegeta (*FGrHist* 373), *Περὶ τῶν Ἀθήνησι ἀναθημάτων* : 46 / *Περὶ τῶν Ἀθήνησι τριπόδων* : 46.
- Hellanicus Lesbios, *FGrHist* 4 : 59, 80 / F 48 & 125 (= *FGrHist* 323 a F 11 & 23) : 80 / F 125 : 99.
- Heraclides Criticus, periegeta : 46 / *Descriptio Graeciae* § 1 Pfister : 122 / *Περὶ τῶν ἐν Ἑλλάδι πόλεων*, *FHG* II p. 254 sq. : 47.
- Hermesianax Colophonius, elegiacus : 67, 120.
- Hermogenes Tarsensis, rhetor, *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, in *Rhet.Gr.* VI p. 408 sqq. Rabe : 132.
- Hero(n)das, mimographus : 119.
- Herodianus, historicus, III 2,8 : 141, 145, 159.
- Herodotus : 3, 11-2, 21, 35-9, 42-3, 45, 49, 52, 72, 81-2, 85-7, 90, 99, 102,

106-7, 110, 113-4, 132, 134, 146-51, 210, 212, 238-9, 268-70, 272-5.

I, *Prooem.* : 37 / 5 : 9, 35-8, 42, 238 / 5,3 : 10-13, 40 / 5,4 : 145, 209 / 6-94 : 37 / 60,3 : 212 / 105, 3 : 212 / 142-143 : 80 / 142,3-4 : 83-4 / 143,2-3 : 86, 99 / 145 : 94 / 145-146,1 : 90, 99 / 145-148 : 80 / 146,1 : 84-5 / 146,1-3 : 81, 86 / 146,2 : 99 / 147,1 : 97, 99 / 149-150 : 89 / 153,3 : 96 / 160,3-5 : 96 / 161 : 96 / 170,3 : 84 / 171,2-3 : 86 / 173,1-3 : 86.

II 34,2 : 52 / 35,1 : 37 / 76,3 : 52 / 99,1 : 42.

III 113,1 : 52.

IV 15,1 : 212 / 15,4 : 52 / 147,1-3 : 100 / 151-158 : 101.

V 42,1-2 : 100 / 48 : 100 / 66,2 : 89 / 69,1 : 86 / 71 : 215 / 97,3 : 208.

VI 105 sq. : 148.

VII 91-92 : 86 / 94 : 89 / 152,3 : 10, 42, 264 / 213 & 217 (cf. Paus. X 22,8) : 148 / 218 (cf. Paus. X 22,11) : 148.

VIII 43 : 219 / 44,2 : 89.

IX 97 : 80.

Hesiodus : 60, 90, 108, 120 / *Op.* 265-266 : 144 / Fr. 9 M.-W. : 90 / Fr. 296 M.-W. : 90.

Hieronymus Cardianus, *FGrHist* 154 : 65, 132-3, 135, 150 / T 8, F 11, 12, 14, *ap.* Plutarchum : 212 / F 3, *ap.* Appianum : 212 / F 6, *ap.* Iosephum : 212 / F 13, 16, 17, 18, *ap.* Dionysium Halicarnassensem et Strabonem : 212.

Hippias Erythraeus, *FGrHist* 421 F 1 : 88.

Hipponax, iambographus : 94.

Homerus : 60, 90, 120, 263 / *II.* : 5, 210 / II 536-545 : 90 / XI 603 : 208 / XIII 685 : 104 / XXIV 527 sq. : 145 / *Od.* : 210 / X 513-514 : 62.

Ion Chius : 92, 98.

Iosephus, Flavius : 212 / *BJI* 5 (15) : 105.

Isocrates : 62.

Iustinus, Marcus Iunianus, IV 5,10-11 : 284 / XVI 3,9 : 298.

Livius, Titus, XXXI 24,18 : 279 / XXXVIII 47,12 : 149.

[Longinus] : 163 / *De subl.* 3,2 sqq. : 117 / 33 sqq. : 118 / 40,2 : 312.

Longus, scriptor eroticus : 118-9.

Lucianus : 119-21, 220 / *Bis acc.* 33 : 133 / *Dial. de or. mar.* 1 : 118 / *Quomodo historia conscribenda sit* 57 : 120 / *Verae historiae* I 1-3 : 274.

Lycophron : 119-20.

Lycurgus : 280 / *In Leoc.* 43 : 279.

Marcellus Sidetes : 119.

Marsyas Tabenus (?), *FGrHist* 768 : 210.

Maximus Tyrius, *Philosophumena* 41, 3 a : 138.

Memmius Marcus, rhetor : 215.

Menander : 119.

Meneclès vel Callicrates, *FGrHist* 370 F 4, *ap. Schol. ad Aristophanis Av.* 395-399 : 306, 312.

Meneclès Barcaeus, *FGrHist* 270 F 9, *ap. Athen.* IV 184 b-c : 118.

Menippus Gadarensis : 119.

Mimnermus, elegiacus : 94-5 / *Frr.* 3-4 Gentili-Prato (=9-10 West²), *ap. Strab.* XIV 1,3-4 : 95, 99.

Moschus, scriptor bucolicus : 119.

[Musaeus] : 60 / *Hymn.in Cererem* : 60.

Myron Prieneus, historicus : 17, 135.

Nepos, Cornelius : 304.

Nicander Colophonius : 119.

Nicolaus Damascenus, *FGrHist* 90 : 177.

Olen Lycius, *Hymni* : 60.

Oppianus Apamensis, *Cyn.* : 118.

Palladas, epigrammaticus, *Anthol.Palat.* IX 175 : 119.

Pamphos : 120 / *Hymni* : 60.

Panyassis Halicarnassensis, epicus : 79, 80 / *Heraclea* : 60 / *Ionica* : 72.

Parthenius, mythographus : 120.

Phanodemus Atheniensis, *FGrHist* 325 : 59.

Pherecydes Atheniensis, *FGrHist* 3 : 57, 81, 94 / F 102 : 80 / F 155, *ap. Strab.* XIV 1,3, p. 632-633 : 80-1, 84, 97, 99.

Philetas Cous : 118-9.

Philistus Syracusanus, *FGrHist* 556 : 65, 284, 295, 304-5, 312, 315-7 / F 13 : 304 / F 53 : 283, 303-4 / F 57 b : 304 / T 18 (= [Longinus], *De subl.* 40,2) : 312 / F 1, 6, 28, 51, 52, *ap. Theonis Progymnasmata* : 312 / F 7, 23, 72-75, *ap. Pollucis Onom.* : 312 / F 54, 55, 56, 59, 60, *ap. Plutarchum* : 312.

Philochorus Atheniensis, *FGrHist* 328 : 62, 108, 296 / F 130, *ap. Schol.ad*

- Aristophanis *Vesp.* 718 : 297.
- Philostratus, Flavius : 118, 120, 237 / *VA V* 41, p. 201 Kayser : 209 / *VII* 3, p. 256 K. : 138 / *VII* 37, p. 291 K. : 138 / *VS I* 19, p. 24 K. : 117 / *I* 24, p. 40 sq. K. : 216.
- Phoenix Colophonius, iambicus : 67, 120.
- Phylarchus Atheniensis, historicus : 132, 151.
- Pindarus : 58 / *Fr.* 174 Sn.-M. : 93.
- Pisander Camirensis, epicus, *Heraclea* : 60.
- Plato : 279.
- Plinius Secundus 'Maior', Caius : 129 / *Nat.* XXXIV 52 : 127.
- Plinius Caecilius Secundus 'Minor', Caius, *Ep.* IV 3,4 : 119 / *IV* 18,4 : 119 / *IV* 27,5 & 15 : 119.
- Plutarchus : 49, 62, 65, 94, 130-1, 133, 137, 158, 174, 194, 212, 312.
Moralia : *De Alex. M. fort. aut virt. Or.* II 5, 338 C : 138 / *De sera numinis vindicta*, 567 F - 568 A : 209 / *De vit. pud.* 4, 530 D : 159 *Quaest. conv.* : 237 / *I* 10, 628 A - 629 A : 227 / *Quaest. Gr.* 56, 303 D-E : 93 / *Reg. et imp. apophth.*, *Antig.* 16, 182 E-F : 138.
Vitae parallelae : 178, 220 / *Ages.* 29, 1 sq. : 142 / *Agis* : 212 / *Ant.* 89,3 : 138 / *Arat.* : 212 / 24,2 : 140 / *Arist.* 6 : 138 / *Cim.* 19,3 sq. : 141 / *Cleom.* : 212 / *Demetr.* 8,1 sqq. : 138 / *Dem.* 3,4 : 138 / *Flam.* 23,2 : 140 / *Nic.* 20,6 : 294 / 27,2 : 284 / *Per.* 12,1 : 122 / 20,1-2 : 299 / 30,3-4 : 215 / *Philop.* : 212 / 1,7 : 140 / *Pomp.* 28,7 : 183 / *Sol.* 8,1-3 : 215 / *Sulla* 12,4 : 279 / 14,1-6 : 279 / *Thes.* 24,5 : 159 / 31,2 : 62 / 31,4 : 62.
- Polemon Iliensis, periegeta, *FHG* III pp. 108-148 : 46, 278.
- Pollux, Iulius, lexicographus : 211, 312.
- Polyaenus Macedo : 121, 133 / *Strategemata* I 20,1 : 215 / *VIII* 43 : 88.
- Polybius : 18, 21-3, 26, 32, 34, 42-3, 47, 49, 87, 91, 109, 115, 172-4, 178, 194, 199, 279 / *Historiae* : 135 / *I* 79,7 : 134 / *II* 56,6 sqq. : 151 / *III* : 167 / *XI* 13,8 - 16,8 (Pack² 1433) : 135 / *XV* 34,1 : 151 / *XV* 36,1 sqq. : 151 / *XVIII* 41,7 : 155 / *Vita Philopoemeni* : 135.
- Polycrates Lacon, *FGrHist* 588 : 177.
- Posidonius Apamensis, *FGrHist* 97 : 177.
- Procles Carthaginiensis, historicus : 135.
- Ptolemaeus I Soter, *FGrHist* 138, *Alexandri historia* : 133.
- Quintilianus, Marcus Fabius, *Inst.* VIII 3,67 sqq. : 151 / *X* 1,58 : 119 / *X* 1,75 : 127.

Rhianus Benaeus, epicus : 17, 135.

Seneca, Lucius Annaeus, *Ep.* 91,10 : 122.

Simias Rhodius, grammaticus : 119.

Solon Atheniensis : 214-5 / Fr.4 Gentili-Prato (= 4 a West²), *ap.* Arist.
Ath. 5,2 : 104.

Statius, Publius Papinius : 119 / *Silv.* I 2, 252 sqq. : 119 / V 3, 23 : 119 /
V 3, 146 sqq. : 119.

Stephanus Byzantius, s.v. Βέννα : 81 / s.v. Ἐρυθραί : 88.

Strabo : 21-3, 82, 87, 90-3, 95-6, 102, 107-9, 112, 114-5, 178, 188-9, 193,
197, 204, 212, 305.

I 1,23 : 94.

II 5,17 : 94.

IV 4,5, p. 198 : 149.

V 3,7-8 : 92.

VI 4,2 : 92.

VIII : 195 / 1,3, p. 334 : 170 / 3,2 : 89 / 3,23 : 94 / 4,11, p. 362 : 194 /
5,1, p. 363 : 205 / 5,5, p. 365-6 : 184, 205 / 6,14 : 90 / 6,15 : 89 /
6,20-21, p. 377-379 : 183 / 6,23, p. 381-382 : 172, 183 / 7,1 : 89, 90,
99 / 7,1-2 : 81 / 7,4 : 89, 94 / 7,5, p. 388 : 183 / 8,1, p. 388 : 194.

X 1,3 : 90 / 2,17 : 88-9.

XII 8,5, p. 573 : 88, 90.

XIII 1,2-3 : 81.

XIV 1,1-6 : 81 / 1,3, p. 632-3 : 80-1, 87-90, 99 / 1,3-4 : 95, 99 / 1,4 :
90 / 1,4 sqq. : 81 / 1,6 : 88, 110 / 1,6-38 : 81, 94 / 1,14 : 92 / 1,15 :
89 / 1,22-23 : 92 / 3,3, p. 665 : 183 / 5,14, p. 674 : 204.

Tacitus, Publius Cornelius, *Ann.* III 61,2 : 93 / IV 32 : 39 / *Dial.* : 162-3.

Telephus Pergamenus, *FGrHist* 505 : 121.

Theocritus : 118-9 / *Id.* 11 : 118.

[Theocritus], *Id.* 20 : 118.

Theon, Aelius, rhetor, *Progymnasmata* : 312 / in *Rhet. Gr.* II p. 66 & 68
Spengel : 132.

Theophrastus : 47 / *HP* I - VI : 47.

Theopompus Chius, historicus : 132.

Theseus, *FGrHist* 453 : 177.

Thucydides : 21, 33-4, 42, 49, 132, 210, 212, 215, 238-9, 282-3, 287, 298-
9, 302, 304.

I 1,1 : 239 / 2,6 : 80, 99 / 10 : 20 / 10,2 : 122 / 12,4 : 80, 97 / 20-21 : 200 / 21,1 : 212 / 97,2 : 133 / 113-114 : 296 / 114 : 299, 301 / 135,2 : 212.

II : 292 / 34 : 278, 285, 310.

III 86-87 : 296.

IV 48,6 : 296 / 51 : 297 / 53-57 : 300 / 54 : 300 / 56 : 300 / 57 : 300 / 65 : 296 / 66-73 : 300 / 67 : 302 / 68 : 300 / 72,4 : 300 / 75 : 300 / 75,2 : 298 / 89 sqq. : 296 / 92,4 : 296 / 101 : 299.

VI 3,2 : 101 / 4,1 : 101.

VII 5 : 294 / 18-19 : 285 / 69,4 : 294 / 82 : 284 / 85 : 284 / 87,5 : 296.

VIII 1,1 : 284 / 5,1 : 287 / 6 : 287 / 24 : 287 / 24-25 : 287 / 31 : 287 / 38 : 287 / 42 : 288 / 55-56 : 288 / 60 : 287 / 95 : 288 / 102 sqq. : 288.

Velleius Paterculus, C., I 4,3 : 82 / 13,4 : 220.

Vitruvius Pollio, IV 1, 3-6 : 82 / 1, 4 : 89, 98.

Xenocrates Aphrodisiensis, medicus : 128.

Xenophon : 42, 239 / *Anab.* VI 2-3 : 298 / 4,2 : 298 / *HG* V 2 : 28 / *Hier.* 3,4 : 231.

Xenophon Samius (?), historicus, *ap. SEG* I 400 : 210.

C. ANONYMA

Aethiopis : 60.

Anecdota Graeca, ed. J.A. Cramer, II pp. 228-9 : 82.

Anthologia Palatina : 119 / VII 154 : 282 / IX 175 (Palladas) : 119.

Antiatticista : 119.

Βασιλικά ὑπομνήματα : 66.

Carmen Naupactium, vel *Naupactia* (Carcino auctore?) : 60.

CIL III 504 : 185 / III 507-509 : 185 / III 6097 : 185.

Epigoni : 60.

Fouilles de Delphes III 2, 159 : 147.

FGrHist 533 F 2 : 133 / 545 F 1 : 92 / 577 F 2 : 312.

Hymni Homerici : 60.

Ilias Parva : 60.

Iliupersis : 60.

IG I² 296,25 sqq. : 289 / I² 296,104 sqq. : 289 / I³ 39-40 (+add. p. 939) : 297 / I³ 97 (=I² 101) : 289 / I³ 1147 (=I² 929) : 285-6 / I³ 1162 (=I² 943) : 292 / I³ 1163 : 299 / I³ 1180 : 299 / I³ 1184 (=I² 949) : 301-2 / I³ 1186 : 289, 309 / II-III² 680 : 147, 150 / II-III² 680, 11-13 : 148 / II-III² 5185 : 30 / II-III² 5221 : 281 / IV² 88 : 191 / IV² 514 : 191 / IV² 684 : 191 / V 1, 1381 : 184 / VII 585 : 296 / VII 1828 (= *Epigr. Graeca* 811 Kaibel, = *Further Greek Epigrams* pp. 565-6 Page) : 224 / VII 2713 (= *SIG* 814) : 26.

Inscr. Philae II n° 143 : 49.

Inscr. Prien. 17,9 sqq. : 149.

Marmor Parium, *FGrHist* 239, A 27 : 80-1, 98.

Μεγάλαι Ῥοίαι : 60.

Nosti : 60.

Oracula : 60.

Orphica : 60.

Pack² (*The Greek and Latin Literary Texts from Graeco-Roman Egypt*, by R.A. Pack, 2nd ed.) 1433 (Plb. XI 13,8 - 16,8) : 135 / 2082 : 133 / 2203 (cf. *FGrHist* 533 F 2) : 133 / 2207 : 133 / 2208 : 133 / 2210 (*PHaun.* I 6) : 133 / 2471 (*POxy.* 2260 i l sqq.) : 119.

PColon. 5861 : 108.

PHamb. inv. 381 : 150.

PHaun. I 6 : 133.

POxy. 2260 i l sqq. (= *Suppl. Hellen.* 674) : 119.

Paradoxographa : 61.

Scholia : *ad* Aristophanis Av. 395-399 : 306 / *ad* Aristophanis Vesp. 718 : 297 / *ad* Thuc. I 2,6 : 80.

Suda : 135 / s.v. Ἰωνία : 80, 82 / s.v. Κάδμος Πανδίωνος (= *FGrHist* 489 T 1) : 79 / s.v. Πανύασις : 80.

Supplementum Epigraphicum Graecum (*SEG*) IV 407 : 227 / XI 838 : 228 / XXXII 2 : 297 / XXXIII 34 : 286 / XXXIII 43 : 301 / XXXVII 160-162 : 280.

Supplementum Hellenisticum 674 : 119 / 958 : 150.

Tabula Peutingeriana : 192.

Thebais : 60.

Theseis : 60.

D. AUCTORES RECENTIORES

- Aalders, G.J.D. : 131, 138.
 Agallopoulou, P. : 185.
 Alcock, S.E. : 142, 158, 168-9, 188,
 190, 193-4, 232, 242, 248, 262.
 Alonso, A.M. : 248.
 Alonso-Núñez, J.M. : 178.
 Amandry, P. : 150, 183.
 Ambaglio, D. : 91.
 Ameling, W. : 119, 122, 135.
 Anderson, B. : 248.
 Anderson, G. : 117-8, 120, 123,
 131.
 Andrewes, A. : 284.
 Angelomatis-Tsougarakis, H. :
 266.
 Antelami, V. : 83.
 Appadurai, A. : 259, 265.
 Arafat, K.W. : 129, 157, 186, 213.
 Armstrong, P. : 192.
 Asheri, D. : 83.
 Aujac, G. : 91-2.
 Babut, D. : 298.
 Baladié, R. : 168, 178, 180, 183-5,
 188, 194.
 Bammer, A. : 103.
 Barigazzi, A. : 150.
 Barron, J.P. : 287, 297.
 Barth, F. : 258.
 Bearzot, C. : 125, 134, 140, 147,
 150-1, 157, 169, 297, 311.
 Behr, C.A. : 210.
 Bernand, E. : 49.
 Beschi, L. : 16, 33, 46, 83, 280.
 Bichler, R. : 117.
 Bieber, M. : 129.
 Billot, M.-Fr. : 279-80.
 Biraschi, A.M. : 90.
 Bischoff, E. : 123, 126, 135-6, 139,
 141, 145.
 Bloch, M. : 259.
 Blümner, H. : 145, 287.
 Bol, P.C. : 149.
 Bompaire, J. : 120-1.
 Boon, D. : 243.
 Bordes, J. : 302.
 Bottomley, G. : 248.
 Boulanger, A. : 156, 159.
 Bowersock, G. : 158, 169, 184-5.
 Bowie, E.L. : 118-22, 124, 131,
 169, 178, 181, 210, 212, 246.
 Bradeen, D.W. : 285-7, 289-91,
 301.
 Bradley, R. : 249.
 Brillante, C. : 95.
 Briscoe, J. : 279.
 Brodersen, K. : 133.
 Brommer, F. : 128.
 Brow, J. : 248.
 Browning, R. : 248.
 Brzoska, J. : 126.
 Bultrighini, U. : 22, 33, 79, 82, 85,

- 88, 102, 123, 169, 192, 311.
 Burstein, St.M. : 298.
- Cameron, A. : 119, 156, 168.
 Campanile, M.D. : 175.
 Campbell, M.B. : 244.
 Carlier, P. : 83, 98.
 Cartledge, P. : 168, 178, 181, 184, 188, 191.
 Casevitz, M. : 83, 87.
 Cassola, F. : 103-4.
 Casson, L. : 245, 260.
 Cataldi, S. : 297.
 Cavallo, G. : 32.
 Cerri, G. : 92.
 Chambry, E. : 304.
 Chamoux, F. : 46, 49, 51-2, 65, 83, 147-8, 179, 278, 280, 282, 288-9, 291, 295, 295, 301, 305.
 Cheyfitz, E. : 244.
 Clairmont, Chr.W. : 280-1, 285-6, 289, 292, 299, 301, 306, 310.
 Clavaud, R. : 285, 295.
 Clavier, E. : 202, 217, 231.
 Clifford, J. : 243, 248, 261, 265.
 Clinton, K. : 156.
 Coarelli, F. : 129, 155.
 Connerton, P. : 249-50, 265.
 Connor, W.R. : 289, 305.
 Constantine, D. : 266.
 Cramer, J.A. : 82.
 Crapanzano, V. : 261.
 Criscuolo, L. : 125.
- Dalongeville, R. : 186.
 Daux, G. : 46, 129, 152.
 Day, J.W. : 122.
 Deininger, J. : 184.
- Develin, R. : 294, 302.
 Diller, A. : 45.
 Dinsmoor, W. : 129.
 Domaszewski, A. von : 282, 291-3, 301-2.
 Dover, K.J. : 92, 284.
 Droysen, J.G. : 117.
 Ducrey, P. : 284.
- Easterling, P.E. : 169, 212.
 Ebeling, H.L. : 134-5.
 Eckstein, F. : 46, 149, 280.
 Effe, B. : 118.
 Eisner, R. : 244.
 Elsner, J. : 122, 142, 156, 158, 208, 242, 244-7, 258, 261-2.
 Emlyn-Jones, C.G. : 104.
 Engeli, A. : 53.
 Engelmann, H. : 95.
 Engels, D. : 168, 191, 220.
 Errington, M. : 135.
- Fedeli, P. : 32.
 Fehling, D. : 136.
 Fentress, J. : 249-50, 258.
 Ferguson, W.S. : 136.
 Ferrary, J.-L. : 87, 173-4.
 Festugière, A.-J. : 67.
 Finley, M.I. : 120, 210, 246.
 Flacelière, R. : 148, 150, 304.
 Flashar, H. : 118.
 Forte, B. : 216-7.
 Foucault, M. : 249.
 Frank, T. : 172.
 Fraser, P.M. : 161.
 Frazer, J.G. : 124, 139, 146, 218, 268.
 Fuchs, H. : 158.

- Gabba, E. : 169.
 Gallet de Santerre, H. : 103.
 Gallo, L. : 194.
 Gauthier, Ph. : 165.
 Gelzer, Th. : 127.
 Genière, J. de la : 103-4.
 Geraci, G. : 125.
 Gerov, B. : 156.
 Giardina, A. : 32.
 Giraud, D. : 156.
 Gogos, S. : 187.
 Goldhill, S. : 122, 242.
 Goldmann, S. : 158, 182.
 Gomme, A.W. : 122, 284, 292,
 295-6, 298.
 Gorce, M. : 67.
 Goulet, R. : 279.
 Gow, A.S.F. : 118.
 Gros, P. : 127.
 Guarducci, M. : 281, 292.
 Gurlitt, W. : 12, 13, 40, 123-4,
 129, 135.
Habicht, Chr. : 1, 13, 27, 46, 49,
 55, 59, 60, 64, 87, 93-5, 97, 111-
 2, 120, 124-5, 129-30, 134-6,
 138, 141, 146-8, 150, 152-3, 157,
 160, 166, 169, 179, 195, 203,
 208, 211, 213, 216-8, 228, 245-
 6, 258, 260-1, 263, 267, 277,
 279, 293-4, 307-8, 319.
 Hägg, R. : 103.
 Halbwachs, M. : 249.
 Halfmann, H. : 227-8.
 Hansen, M.H. : 300, 309-10.
 Hartog, F. : 181.
 Hauvette, H. : 285.
 Haverkamp, A. : 158, 182.
 Hazzard, R.A. : 136.
 Hebert, B. : 129.
 Hedrick Jr., Ch.W. : 104.
 Heer, J. : 126, 156, 246, 258, 260.
 Helbig, W. : 155.
 Heldmann, K. : 118, 126-7, 162-3.
 Herbert, S. : 248.
 Herzfeld, M. : 265.
 Hiller von Gaertringen, Fr. : 289,
 291.
 Hitzig, H. : 145, 282, 287-91, 301.
 Hölscher, T. : 127-9.
 Holford-Strevens, L. : 119.
 Holleaux, M. : 307.
 Hollis, A. S. : 118.
 Hornblower, J. : 132-3, 150, 153.
 Householder, F.W. : 120.
 Hunt, D.W.S. : 88.
 Hunt, E.D. : 246, 262.
 Hunter, R.L. : 119.
 Huxley, G.L. : 103.
Irigoin, I. : 5.
 Isager, J. : 127.
Jacob, C. : 265.
 Jacob, Chr. : 183.
 Jacoby, F. : 81, 121, 133, 292, 297,
 304-6, 312, 317.
 Jaeger, W. : 118.
 Jones, C.P. : 131, 156-7, 159.
 Jost, M. : 190, 193.
 Judeich, W. : 290-1, 293.
Kagan, D. : 305.
 Kahrstedt, U. : 185, 188.
 Kaibel, G. : 224.
 Kalkmann, A. : 129.
 Kelly, D.H. : 290.

- Kennedy, G.A. : 118.
Klotz, A. : 32.
Knigge, U. : 279.
Knox, B.M.W. : 169, 212.
Kowalewski, M. : 244.
Krebber, B. : 108.
Krentz, P. : 300.
Krüger, J. : 119.
Künzl, E. : 154-5.

Lachmann, R. : 158, 182.
Lacroix, L. : 46.
Lafond, Y. : 40, 86-7, 91, 93, 130,
134-5, 140-1, 143, 145, 158.
Laqueur, R. : 304.
Laronde, A. : 65.
Larsen, J.A.O. : 172, 194.
Lascaris, Constantinus : 45, 69, 74,
76.
Lasserre, F. : 92.
Latte, K. : 119.
Lauter, H. : 128.
Leaf, W. : 104.
LeGlay, M. : 191.
Legon, R.P. : 300.
Lendle, O. : 308.
Lévêque, P. : 66, 136.
Levi, C. : 250.
Levy, B. : 175.
Lewis, D.M. : 285-6, 292, 297, 301,
309.
Linforth, I.M. : 104.
Lloyd, J.A. : 168.
Lloyd-Jones, H. : 150.
Loraux, N. : 278, 291, 295, 310.
Loring, W. : 192.

Maas, P. : 120.

McGuire, R.H. : 259.
Maddoli, G. : 91.
Marazzi, M. : 103.
Marcotte, D. : 231, 235-6.
Marcus, G.E. : 243, 261.
Marinatos, N. : 103.
Massaro, G.D. : 91.
Mastrocinque, A. : 94.
Mastrokostas, E. : 281-2, 289, 309-
10.
Matthaïou, A.P. : 280.
Mattingly, H. : 297.
Meiggs, R. : 286, 292, 297.
Meister, Kl. : 304.
Mele, A. : 90.
Mellink, M.J. : 103.
Mendel, G. : 298.
Merkelbach, R. : 95.
Meyer, E. : 36, 46, 49, 54, 60, 124,
126, 184, 203, 280.
Migeotte, L. : 166.
Millar, F. : 121.
Miller, D. : 259.
Mitchell, S. : 103.
Moggi, M. : 82-3, 87, 89-91, 94,
101, 190, 308, 311.
Momigliano, A. : 87.
Montanari, F. : 169.
Moraux, P. : 154-5.
Moreschini, D. : 83, 94.
Moretti, L. : 228.
Mortier, R. : 67.
Moser, G. : 121.
Müller, K.E. : 179.
Muller, A. : 50, 179, 190.
Musti, D. : 16, 17, 24-5, 33, 46, 49,
57, 83, 86-90, 92, 94, 103, 122,
133-4, 146, 153, 169, 179, 184,

- 189, 191, 203, 280, 288, 301.
- Nachergael, G. : 136, 146-9, 151-4.
- Nesselrath, H.-G. : 133.
- Niccoli, Niccolo : 2.
- Nicolai, R. : 132.
- Nicolet, C. : 22.
- Niemeier, J.P. : 128.
- Niemeier, W.-D. : 103.
- Nikolaïdis, A.G. : 305.
- Nock, A.D. : 158.
- Nörenberg, H.-W. : 123-4, 135.
- Nora, P. : 186.
- Ohly, D. : 279.
- Oikonomides, A. : 213.
- Oliver, J.H. : 122, 175, 185.
- Orlandos, A.K. : 201.
- Osborne, R. : 122, 242.
- Owens, E.J. : 168.
- Pack, R.A. : 108, 119, 133, 135.
- Page, D.L. : 224, 282, 293.
- Palm, J. : 117, 138, 140, 145, 176, 216-8, 232, 258.
- Papachatzis, N. : 280, 301.
- Papacosta, L. : 189, 191.
- Papapostolou, I.A. : 185, 189, 191.
- Pariente, A. : 280.
- Parsons, P. : 150.
- Parzinger, H. : 103.
- Pasquali, G. : 134-5.
- Pavan, M. : 26.
- Paynter, R. : 259.
- Pédech, P. : 91-2, 304-5.
- Pera, R. : 159.
- Pernot, L. : 180.
- Perrin, E. : 47.
- Petropoulos, M. : 186.
- Pfeiffer, R. : 118.
- Pfister, Fr. : 47.
- Philadelphus, A. : 282.
- Picard, O. : 202.
- Potter, D. : 248.
- Pouilloux, J. : 46, 83, 122.
- Powell, I.U. : 120.
- Prandi, L. : 81, 90-1, 94.
- Pratt, M.L. : 243, 248, 260.
- Préaux, C. : 118.
- Preisshofen, F. : 118, 126-8.
- Preller, L. : 46.
- Premenstein, A. v. : 156.
- Pretagostini, R. : 95.
- Pritchett, W.K. : 192, 278, 280, 283, 285-7, 290-1, 293-6, 299, 300.
- Ragone, G. : 82, 99.
- Re, L. : 103.
- Reardon, B.P. : 133, 168, 182, 189.
- Regenbogen, O. : 1, 17, 52, 55, 79, 121, 123, 126, 134-5, 139, 144, 146, 150, 158, 177, 216, 277.
- Reuss, F. : 148, 151.
- Reynolds, J. : 161.
- Ridgway, B.S. : 128-30.
- Rizakis, A.D. : 168, 175, 183, 185-6, 188-9, 191.
- Robert, C. : 49, 120, 123-4, 142, 149, 152-3.
- Robert, L. : 94, 106, 165, 298.
- Rocha-Pereira, M.H. : 1, 202.
- Rogers, B.G.M. : 121, 210.
- Romilly, J. de : 177.
- Rowlands, M. : 249, 259.

- Roy, J. : 168, 195.
 Rubincam, C. : 300.
 Rühl, F. : 135.
 Ruge, W. : 298.
 Ruschenbusch, E. : 59.
 Russell, D.A. : 118-9, 123.

 Said, E. : 243.
 Sakellariou, M.B. : 88, 93, 97, 103-4.
 Sanders, G.D.R. : 193.
 Savinel, P. : 168.
 Schalles, H.J. : 150, 155.
 Schiavone, A. : 169.
 Schiering, W. : 103.
 Schmid, W. : 118-20.
 Scholl, A. : 280.
 Schröder, St. : 121.
 Schubart, J.H.C. : 57, 79.
 Schwartz, Ed. : 305.
 Scott, J.C. : 259.
 Segre, M. : 91, 120, 134, 141-4, 147-9, 151-3, 174, 180.
 Sirinelli, J. : 169, 178, 194.
 Snodgrass, A.M. : 245-6.
 Spawforth, A.J. : 157, 168, 178, 181, 184, 188, 191, 210, 224.
 Stadter, Ph.A. : 121, 133.
 Stengers, J. : 2.
 Stewart, A. : 129.
 Strasburger, H. : 21, 33, 131-2, 151.
 Strid, O. : 282.
 Strocka, V.M. : 128.
 Stroux, J. : 118, 124.
 Strubbe, J.H.M. : 210.
 Stuart-Jones, H. : 213.
 Stupperich, R. : 280-2, 285, 289, 291-2, 295.

 Swain, S.C.R. : 217, 220.

 Taeger, F. : 158.
 Talamo, C. : 93.
 Tarn, W.W. : 148.
 Themelis, P. : 129, 201.
 Thompson, D.J. : 125.
 Tilley, C. : 259.
 Tomlinson, R.A. : 103.
 Torelli, M. : 17, 24, 88-9, 184, 191, 203.
 Touchais, G. : 279.
 Touloumakos, J. : 131, 138, 142.
 Travlos, J. : 280-2, 291.
 Trendelenburg, A. : 12, 13, 46, 74.
 Trummer, R. : 123, 182, 187.
 Tusa, S. : 103.

 Urban, R. : 125, 135.

 Vagnetti, L. : 103.
 Van Daele, H. : 297.
 Van Effenterre, H. : 103.
 Vannicelli, P. : 85.
 Vanschoonwinkel, J. : 103.
 Veneri, A. : 92.
 Veyne, P. : 71, 153, 242, 263, 265.
 Vidal-Naquet, P. : 168, 178.
 Virgilio, B. : 155, 175.

 Waele, J.A.K.E. de : 308.
 Walbank, F.W. : 130.
 Walker, S. : 119, 156-7, 168, 191, 210, 224.
 Walter, O. : 129.
 Walz, S. : 121.
 Weber, L. : 282, 290-1.
 Weber, W. : 216.
 Weiss, P. : 122-3.

- Wendel, C. : 121.
 Wenning, R. : 155.
 Wenz, S. : 289.
 Wernicke, C. : 85, 148.
 West, M.L. : 92.
 Westlake, H.D. : 305.
 Whitbread, I.K. : 193.
 White, H. : 261.
 Whittaker, H. : 294.
 Wickham, C. : 249-50, 258.
 Wilamowitz-Moellendorff, U. v. :
 117, 119, 147, 151, 289, 307.
 Wilhelm, Ad. : 286, 289, 291.
 Will, Ed. : 172, 174, 176, 184.
 Wirth, G. : 133.
 Wissing, P. : 242.
 Zanker, P. : 126, 128.
 Ziegler, K. : 135.
 Zwikker, W. : 156.

INDEX NOMINUM

A. INDEX PROSOPOGRAPHICUS

- Acacus : 263.
 Achaeus : 58.
 Achilles : 257.
 Aegeus : 63.
 Aeneas : 219.
 Aeolus : 102.
 Aepytus : 15.
 Aesimides : 58.
 Aethydas : 228.
 Agamemnon : 165, 255, 257.
 Agathocles : 66.
 Agesilaus : 142, 256.
 Agis : 212, 287 / Agis II : 294 /
 Agis IV : 294.
 Agrippa, Marcus Vispanius : 30.
 Aiax : 51.
 Alcamenes : 54.
 Alcathous : 64.
 Alcibiades : 291.
 Alexander Magnus : 20, 55, 65,
 133-4, 136, 138-9, 144, 165-6,
 168-9, 211-3, 235, 256, 290-1.
 Amazones : 60, 93, 155.
 Ameinias : 297.
 Amyntas, rex Macedonum : 141,
 143.
 Andraimon : 111.
 Andreas Argivus : 129.
 Androclus : 80-2, 111.
 Anthemocritus : 64, 215.
 Antigonus, Antigonidae : 138 /
 Antigonus Doson : 29 /
 Antigonus Gonatas : 65, 148.
 Antinous : 182, 223-4, 235.
 Antiochus I : 66.
 Antipater : 139.
 Antonini : 23, 29, 36, 159, 162,
 189, 204, 223-4, 230.
 Antoninus Pius : 5, 29, 159, 175,
 177, 180, 184, 191, 207, 215,
 219, 222, 225, 227-8, 232, 234,
 236.
 Antoninus Pythodorus, Sextus
 Iulius : 191.
 Antonius, M., triumvir : 171, 184.
 Aphrodite Symmache : 223.
 Apollo : 52, 64, 102, 213, 219,
 253, 255.
 Apollodorus : 221.
 Aratus : 29, 212, 237.
 Aristides : 300.
 Aristodemus : 100.
 Aristogiton : 54.
 Aristomenus : 142.

- Arsinoë : 67.
 Artemis : 250, 254 / Amarysia : 59
 / Calliste : 282 / Colainis : 59 /
 Laphria : 185, 195 /
 Leucophry(e)ne : 10 / Soteira :
 214-5 / Triclaris : 195.
 Asclepius : 254.
 Athena : 58, 213, 222, 252 /
 Aiantis : 60.
 Attaginus : 254.
 Auge : 213.
 Augustus : 27-8, 31, 155, 159, 183-
 5, 187, 209, 216, 225, 231, 236.
 Autocles : 299.

 Boethus Chalcedonius : 129.
 Boucolion : 15.

 Caelianus, Ti. Claudius Saethidas :
 cf. Saethidas.
 Caesar, Caius Iulius : 31, 182-3,
 209, 219.
 Caligula : 225.
 Callias : 292.
 Callicrates : 140, 171, 175-6, 201.
 Callippus : 211.
 Callisto : 313.
 Cantharus : 129.
 Cassander : 76, 138-9, 157.
 Catilius : 49.
 Cephisodorus, boeotarchus : 166.
 Cephisodorus Marathonius : 224.
 Charites : 54.
 Cimon : 62.
 Cleocritus : 292.
 Cleomenes : 29, 100, 212.
 Cleon : 213-4, 236.
 Clymene, mater Homeri : 263.

 Codrus : 80, 88-9, 97-8, 100-1.
 Conon : 141-2.
 Core : 226.
 Coresus : 93.
 Coroebus : 282.
 Cresus : 10.
 Critolaus : 140, 171, 174, 176.
 Cychreus : 253.
 Cydias : 147, 153, 229.
 Cylon : 213-5.
 Cypselus : 24.

 Daippos : 129.
 Damocritus : 171, 201.
 Damophon : 129.
 Darius : 256, 263.
 Deiphontes : 97.
 Demeter : 226, 254 / Chthonia :
 195 / Lousia : 264 / Thesmia :
 196.
 Demetrius, rex Macedonum : 67,
 228.
 Demetrius Poliorcetes : 67, 138.
 Demodocus : 300.
 Demosthenes, strategus : 284, 294,
 300, 303-4, 316.
 Deucalion : 208, 214, 222.
 Diaeus : 171, 175-6, 201.
 Diogenes, boeotarchus : 166.
 Dionysicles Milesius : 129.
 Dionysius, tyrannus Syracusa-
 norum : 65.
 Dionysus : 252 / Aisymnetes : 195-
 6.
 Dioscuri : 62.

 Elatus : 15.
 Epaminondas : 28-9, 70, 142, 222-
 3.

- Epeus : 61.
 Erichthonios : 58.
 Eros : 224.
 Erysichthon : 59.
 Erythrus : 94-5, 102.
 Euander : 180.
 Eudamidas : 294.
 Eumenes : 115.
 Eurycles : 181, 191, 204-5, 227, 230.
 Eurydamus : 149, 152.
 Eurymedon : 294.
 Euthydemus, strategus : 294.
 Eutychides Sicyonius : 129.
 Flaminius, Quintus : 228.
 Gaius : cf. Caligula.
 Gallus : 175.
 Ge : 158.
 Gerania : 214.
 Geryon : 57.
 Granianus Sicyonius : 228.
 Gylippus : 284.
 Hadrianus : 5, 29-31, 50, 155, 159, 162, 180-2, 190-1, 197, 210, 214-6, 219-26, 228, 230, 232, 235.
 Helene : 256.
 Hephaestus : 58.
 Hera : 102, 222, 254.
 Heracles : 60-1, 219, 232.
 Heraclidae : 97, 110, 208.
 Hermes : 219, 232, 261, 263 / Propylaios : 54.
 Herodes Atticus : 225, 227, 230.
 Hieron Prieneus : 94.
 Hipparchus : 54.
 Hippas : 54.
 Hippocrates, strategus : 300, 302.
 Hippothous : 15.
 Ion : 107.
 Iphicrates : 222.
 Iphinoe : 59.
 Isarchus : 296-7.
 Kleidikos : 58.
 Kleopos : 87.
 Knopos : 88.
 Kyaretos : 87.
 Kybernis : 147.
 Kydrellos : 87.
 Lagidae : 66.
 Lamachus : 298.
 Leaina, meretrix : 54.
 Leonidas : 229, 251, 253-5.
 Leosthenes : 138.
 Lucius Verus : 95.
 Lycaon : 15, 263.
 Lycomedes : 62.
 Lysander, boeotarchus : 153, 166.
 Lysander, Aristocratis filius : 256.
 Lysimachus : 66.
 Lysus Macedo : 129.
 Magas : 66.
 Manlius Vulso, Cn. : 155.
 Manto : 102.
 Marcus Aurelius : 170, 180, 207, 216.
 Mardonius : 214-5, 251, 254, 264.
 Medon : 100.
 Megareus : 58.
 Megarus : 214.
 Melanthus : 58, 97-8.
 Memnon : 51-2.

- Menalcidas : 171, 176.
 Menander, strategus : 294.
 Menelaus : 256.
 Menestheus : 62.
 Metellus, Quintus Caecilius, Macedo : 202.
 Miltiades : 225, 251-2, 254.
 Minicius Natalis, L. : 228.
 Minos : 63, 101, 208.
 Minotaurus : 61.
 Mithridates : 136, 157, 173.
 Mnesibulus : 228-9.
 Mummius, L. : 55, 173-5, 202, 209, 216-7, 220, 225.
 Mycon Syracusanus : 56, 129.

 Naoklos-Nauklos : 87-8, 96.
 Neleus : 80-1, 86, 95-100, 111.
 Nemesis : 52.
 Nero : 26, 30-1, 140, 175, 181, 185, 209, 217, 224-5.
 Nicanor : 49.
 Nicias : 283-4, 294-5, 299, 302-5, 310, 314-6.
 Nicomedes, rex Bithynorum : 31.
 Nisus : 63.

 Octavia : 31.
 Octavianus : 28, 223.
 Octavius : 171, 184.
 Oebotas : 264.
 Oenopion : 95, 111.
 Orestes : 225, 236.
 Orestes Achaeus : 172.

 Pagondas, boeotarchus : 296.
 Pan : 253, 257.
 Paralos : 88.
 Parphoros : 88.

 Pausanias, rex Lacedaemoniorum : 253.
 Pelops : 64.
 Perdiccas, rex Macedonum : 135.
 Periander : 54.
 Pericles : 299, 310, 315.
 Persephone : 61.
 Perseus, rex Macedonum : 140, 165, 307.
 Phalysius : 267.
 Phayllus Crotoniates : 254.
 Phidias : 214, 252.
 Philippus II, rex Macedonum : 20, 65, 115, 134, 138-9, 141, 143, 165-6, 178, 211, 228, 235-6, 273, 279.
 Philippus V, rex Macedonum : 28, 67, 139, 279.
 Philopappus, Caius Iulius Antiochus : 227, 230.
 Philopoemen : 135, 140, 175, 212.
 Pirithous : 61.
 Pisistratus : 54, 63, 104, 264.
 Pittacus : 54.
 Pittheus, rex Troezeniorum : 58.
 Pityreus : 97.
 Podares : 223-4.
 Polycles Atheniensis : 129.
 Polygnotus : 24, 308.
 Pompeius, Cn., Magnus : 183.
 Posidon : 196 / Hippios : 222, 224-5.
 Praxiteles : 214-5.
 Procles, Pityrei filius : 97.
 Promethus, Codri filius : 95.
 Ptolemaei : 143, 155 / Ptolemaeus Keraunos : 138, 146 / Ptolemaeus II Philadelphus : 65 / Ptolemaeus

- I Soter : 65, 211, 235.
 Pyrgo : 59.
 Ppyrilampes Messenius : 129.
 Ppyrrhus, Achilles filius : 257.
 Ppyrrhus, rex Epirorum : 66, 75, 139.
 Pytheas Thebanus : 202.
 Rhadamanthus : 101.
 Saethidas Caelianus, Tiberius Claudius : 228.
 Sarpedon : 81.
 Sciron : 223.
 Silenus : 52.
 Simalcus : 58.
 Sithnides, nymphae : 213.
 Socrates : 54.
 Solon : 104, 115, 214-5.
 Sulla, L. Cornelius : 131, 216, 218, 220, 222, 225, 279.
 Tabalos Persa : 96.
 Talthybius : 262.
 Telephus : 257.
 Theagenes Megaricus : 213.
 Thearidas, boeotarchus : 166.
 Themis : 264.
 Themistocles : 225, 251-2, 255, 263.
 Theomnestus Sardianus : 129.
 Theopompus : 292.
 Theron Boeotus : 129.
 Theseus : 30, 58, 61-3, 77, 219, 232.
 Timegenidas : 254.
 Tiresias : 102.
 Tisamenus : 84.
 Traianus : 31, 155, 175, 180, 184, 221, 224-5.
 Vespasianus : 140-1, 175, 209.
 Xerxes : 219, 251-2, 254-7, 307.
 Zeus : 214-5, 263 / Eleutherios : 62, 221 / Olympios : 214, 222, 252 / Panhellenios : 222.

B. INDEX GEOGRAPHICUS

- Abae** : 219, 222, 254-5.
Abantes : 81, 90.
Abella, oppidum Campaniae : 228.
Abydus : 289.
Acarnania : 256, 299.
Achaia, Achaei : 17-8, 25, 28, 32-3, 40, 70, 75, 84, 89, 94, 97, 113-5, 139-40, 143, 168, 171-6, 183-92, 196-7, 199, 200-2, 204, 227, 248, 254-5, 257, 262, 266.
Acheron : 62.
Acraephia : 26.
Acraiae : 187.
Actium : 28, 171, 223.
Aegaeum mare : 50, 193, 285.
Aegialus : 97, 99.
Aegine : 50, 58, 254, 300, 316.
Aegira : 187.
Aegium : 188-9, 191-2, 262.
Aegyptus : 37, 108, 125, 261.
Aeolis, Aeolii : 52, 90, 152.
Aethiopes : 52, 268.
Aetolia : 28, 147, 150, 154-5, 185-6, 192, 256-7.
Africa : 52 / **Africa proconsularis** : 226.
Agraei : 299.
Alapli Tschai, flumen : 298.
Alazones : 53.
Alexandria : 66.
Amasia : 87, 115.
Antandros : 300, 302.
Antigonea : 29, 138, 222.
Antirrhium : 192.
Aphidnae : 58, 62.
Arcadia : 14, 28, 41, 70, 81, 85, 143, 164, 180, 187, 190, 192-4, 217, 223, 228, 250, 254, 257, 263, 294, 313.
Argi : 24-5, 57, 97, 192-3, 250, 264 / **Heraeum** : 191, 224-5.
Argolis : 24, 70, 186, 190, 231.
Artemisium : 149, 269.
Asia : 89, 154, 282, 285, 288, 290, 292, 297, 310, 314-6.
Asia Minor : 4, 5, 98-9, 106, 108, 130, 154, 285, 288-9, 310.
Atarneus : 96.
Athenae : 19, 20, 24, 26, 30-1, 46-7, 55-7, 62-4, 76, 80, 86, 89, 99, 100, 104, 112, 116, 121-3, 136-41, 143, 147, 150-2, 159, 165-6, 171, 209-10, 213-6, 218, 221, 227, 234, 251, 255-8, 273, 277-319 *passim*.

- Academia : 279-80, 282, 309,
 316, 318 / Acropolis : 46, 52, 54,
 61, 252, 271 / Agora : 56, 62,
 271 / Areopagus : 51 / Artemis
 Calliste, sacrum : 282 /
 Bibliotheca : 50 / Ceramicus :
 278-81, 290-1, 303, 306, 313,
 318 / Demosion Sema : 277-319
passim / Dionysus, sacrum :
 252 / Dipylon : 279, 281-2 /
 Erechtheion : 252 / Gymnasium :
 50 / Hera, templum : 222 / Ilissus,
 flumen : 51 / Odeon : 226 /
 Olympieion : 50, 222, 252 / Pan,
 sacrum : 253 / Panathenaica :
 51 / Panhellenium : 50, 158-9,
 162, 210, 222, 224-5 / Pantheon :
 50, 222, 252 / Parthenon : 222 /
 Propylaea : 54 / Prytaneum :
 252 / Stadium : 226 / Stoa
 Poikile : 252 / Theseion : 56, 61-
 2 / Zeus Eleutherios, sacrum :
 62.
 Athmoneis : 59.
 Attica : 19, 24, 33, 48-50, 56, 58-9,
 61-3, 70, 89, 97-8, 104, 115,
 123, 180, 211, 215, 227, 245,
 255, 277, 285, 289, 306.
 Bithynia, Bithynii : 31, 121, 223,
 298.
 Boeotia, Boeoti : 24-5, 50, 70, 166,
 202-3, 255, 281, 287, 296-7, 299.
 Bosporus Thracius : 299.
 Byzantium : 292, 298, 301.
 Cabirium : 254.
 Calauria : 112.
 Cales, flumen (=Alaplı Tschai) :
 298.
 Callion : 149, 151, 153.
 Calpe : 298.
 Calydon : 28, 185.
 Caphyes : 250.
 Cardamyle : 184.
 Caria, Cares : 29, 52, 80-1, 84, 86,
 94, 226.
 Carthago : 167, 280.
 Celtae (Galatae, Galli) : 51, 107,
 138, 143-4, 146-52, 154-7, 164-
 5, 211, 229, 234, 256-7, 259,
 268.
 Chaeronea : 75, 139, 141, 144,
 159, 165, 208-9.
 Chalcis : 52, 297, 301.
 Cherronesus Thracia : 301.
 Chios : 88, 92, 95-6, 98, 283, 285,
 287-90, 292, 297, 299, 302, 309-
 10, 316.
 Cichyros : 62.
 Cilicia : 183.
 Claros : 102.
 Clazomenae : 84, 98, 100-1.
 Cleonae : 84, 315.
 Cnidus, Cnidii : 24, 288, 308.
 Colophon : 66-7, 84, 90, 95, 98,
 100, 111-2, 119.
 Corinthus, Corinthii : 24, 31, 54-5,
 101, 168, 171, 174-6, 181, 183,
 185-7, 190-3, 196, 204, 208-9,
 216, 220, 223, 281, 316.
 Coronea : 296, 299, 309.
 Cos : 29, 226.
 Costoboci : 156-7.
 Creta : 64, 86, 88, 95, 100, 103,
 110, 265, 315.

- Croton : 254.
 Cyprus : 263.
 Cyrenaica : 66.
 Cyrene : 101, 161.
 Cythera : 50, 300.
 Cyzicus, Cyziceni : 28, 288-9.

Dacia : 221.
 Decelia : 285, 287.
 Delion : 296-7, 299, 302, 310.
 Delos : 59.
 Delphi : 23, 46, 54, 84, 100, 107,
 129, 136, 146-7, 150, 152-5, 159,
 226, 253, 257, 264, 308, 313.
 Didymeon : 102.
 Dodecapolis : 85, 98.
 Dores : 81, 220, 255.
 Dryopes : 81, 85, 220.
 Dyme : 28, 183, 188, 190.

Elateia : 156, 228-9.
 Eleusin : 52, 89, 156-7, 210.
 Eleutherolaconii : 27, 184.
 Elis, Elei : 31, 143-4, 175, 185,
 187, 191-2, 194, 245, 255, 270.
 Ephesus : 67, 80-2, 84, 90, 100-1,
 115 / Artemisium : 92, 102.
 Epidaurus : 81, 85, 89, 97, 191-2,
 227, 267.
 Epirus : 58, 62, 66.
 Eretria : 90, 115, 287-8, 292, 296-
 7, 310.
 Erythrae : 94, 98, 115.
 Euboea : 25, 81, 90, 115, 202, 255,
 281, 283, 285, 287-90, 296-7,
 299, 300, 302, 309-10, 316.
 Euripus : 52, 296.
 Europa : 154, 256, 314.

 Eurotas : 154, 314.

 Gades : 51.
 Gela : 296.
 Germani : 157.
 Getae : 66.
 Grynium : 52.
 Gytheum : 27.

Haliartus : 307-8.
 Halicarnassus : 10, 42-3, 82, 85,
 254.
 Halys, flumen : 298.
 Hellespontus : 288, 292, 309.
 Heraclea Pontica : 298, 302.
 Heraclienses : 25.
 Heraea : 70.
 Hermione : 195.
 Hyampolis : 222.
 Hymettus : 53.

Ida : 101.
 Ionia : 5, 72, 79-116 *passim*, 208,
 226, 255, 314.
 Ionium mare : 185.
 Ios : 263.
 Ipsos : 65.
 Isthmus : 190, 222-3, 226.
 Italia : 18, 66.

Lacedaemonii : 27, 143, 184, 255-
 7, 284-5, 313.
 Laconia : 24, 175, 187, 190, 192,
 194, 255, 263, 300, 302.
 Lamia : 152.
 Lampsacus : 57.
 Las, urbs Eleutherolaconiorum :
 187.
 Lebedus : 95.

- Leleges : 80, 90, 93.
 Leontini : 296.
 Lepreum : 192.
 Lerna : 192.
 Leuctra : 142.
 Libye : 101.
 Locris : 23, 50, 192.
 Lupiae, portus Calabriae : 223.
 Lycaeus, mons : 190.
 Lycia : 29, 86, 90, 226.
 Lydia : 37, 51, 81, 84, 93, 261.
 Macedonia, Macedones : 20, 29,
 32, 65, 76, 141, 143, 145-6, 149,
 170, 173, 202, 208-9, 216, 222,
 228, 253, 258, 306.
 Maenalus, mons : 42.
 Magnesia : 10.
 Mantinea : 28-9, 41, 138, 151, 187,
 192, 196, 223-5, 291, 294.
 Marathon : 150, 155, 224, 251-3,
 256-7, 269, 295.
 Megalopolis : 142, 145, 168, 187,
 192, 194-5, 217.
 Megara : 50-3, 56-7, 59, 60, 63-4,
 159, 178, 213-6, 221-2, 237, 245,
 282-3, 291, 300-2.
 Megara Hyblaea : 101.
 Megaris : 48-50, 61, 299.
 Melite (*vel* Melia) : 82.
 Messana, urbs Siciliae : 185.
 Messene, Messenia, Messenii : 17-
 9, 27-8, 32, 98, 113, 142, 184,
 187, 194, 201, 203, 256, 263.
 Methana : 186.
 Methone : 175, 192.
 Methydriion : 192.
 Miletus : 51, 79-81, 84, 88, 94,
 100-3, 109-10, 287, 290, 292.
 Minyei : 81.
 Molossi : 62, 81, 85-6.
 Movri, mons Achaiae : 188.
 Mycenae : 194, 231, 254.
 Myrrhinus : 59.
 Mytilene : 54, 300.
 Myus, urbs Cariae : 85.
 Naupactus : 60, 267.
 Nauplia : 194.
 Nemea : 222.
 Nicomedia : 121.
 Nicopolis : 28, 185.
 Oceanus : 52.
 Olympia : 23-4, 31, 70, 129, 181,
 192, 221, 223-4, 226, 228-30,
 245, 253, 255, 304, 308.
 Orchomenus : 83, 100, 192, 218.
 Oropus, Oropia : 143, 165-6, 287,
 297.
 Ortygia : 101.
 Palatinus, mons : 219.
 Pallanteum : 28-9, 175, 180, 219.
 Pallene : 301.
 Pamphylia : 86.
 Panionium : 82.
 Panope : 203.
 Panormus (apud Miletum) : 287.
 Parthi : 221.
 Patrae : 27-8, 84, 168, 183-93, 195,
 213.
 Pelasgi : 81, 85.
 Pellene : 270.
 Peloponnesus : 5, 6, 19, 32, 50, 59,
 64, 84, 90, 97, 141, 143, 167-205
 passim, 214-5, 220, 238, 245,
 299, 310.

- Pentelicus, mons : 237.
 Pergamum : 107, 121, 129, 150,
 154-5, 167, 213, 306.
 Phalerum : 254.
 Pharae, urbs Messeniae : 184-5,
 187, 189.
 Pharis : 28.
 Pheneos : 196.
 Phlius : 84, 187.
 Phocaea : 89, 98, 100, 144.
 Phocaeenses : 84.
 Phocis : 23, 25, 46, 50, 70, 81, 152,
 219, 254.
 Phoenixes : 31.
 Plataeae : 101, 251-5, 264, 283,
 302, 310.
 Pontus Euxinus : 298.
 Potidaea : 301.
 Prasiae : 59.
 Priene : 84, 94, 98, 115-6.
 Proconnenses : 28.
 Propontis : 285.
 Pydna : 167, 171-2, 202.
 Pylus : 95, 99, 301.

 Rhamnus : 52.
 Rhethymnum : 265.
 Rhium : 192.
 Rhodos : 29, 119, 131, 133, 226.
 Rhypes : 27-8.
 Roma : *passim*.

 Salamis : 50-1, 214-5, 251, 253,
 255, 257, 269, 274.
 Samothracia : 89.
 Samus : 89, 92, 98, 100, 102.
 Sardinia : 70, 134.
 Sarmatia : 52, 268.

 Satyrides, insulae : 52.
 Scyrus : 62.
 Scythia : 53, 256.
 Sellasia : 194.
 Sermylia : 301.
 Sicilia : 283-7, 289-94, 296, 299,
 302-5, 307, 309-10, 313, 316-8.
 Sicyon : 228, 299.
 Singus : 301.
 Sinope : 299.
 Skione : 302.
 Smyrna : 79, 82, 89, 99.
 Sparta : 17, 19, 20, 24, 27-9, 31-2,
 84, 97, 137, 141-4, 168, 178,
 184, 187, 190-2, 209, 238, 245,
 253 / Hellenium : 255, 262, 313.
 Stymphalus : 223.
 Sunium : 50, 244.
 Sybaris : 223.
 Syracuseae : 101, 284-5, 289, 294,
 296, 303-4, 317.
 Syria : 66, 121, 226.

 Tanagra : 263, 296, 299.
 Tarentum : 219.
 Tegea : 191-2, 254, 313.
 Teus : 82, 88, 96, 98.
 Thebae : 24-5, 29, 60, 84, 88, 202,
 209, 214, 218, 250, 263.
 Thebae (in Aegypto) : 52.
 Thera : 100.
 Thermodon : 60.
 Thermopylae : 146-9, 153, 164,
 211, 229, 251, 254-8, 274.
 Thespieae : 156, 224.
 Thesprotis : 62.
 Thracia, Thraces : 158, 234, 291,
 298, 300-1.

- Thuria : 28, 184.
Thyrea : 300.
Tiryns : 194.
Torone : 301.
Trimarkisia : 150.
Tritaea : 28, 185, 187.
Troas : 51, 101.
Troezen : 58, 250, 253.
Troia, Troiani, bellum Troianum :
 61, 97, 208, 219, 236, 255-7,
 259.
Tyrreni : 31.

*Achevé d'imprimer en 1996
à Genève – Suisse*

DÉPOSITAIRES

LIBRAIRIE DROZ S.A.

11, *rue Massot*,
CH-1206 Genève

DR. RUDOLF HABELT GMBH,
Am Buchenhang 1, Postfach 150104,
D-53040 Bonn,
pour l'Allemagne et les régions
de langue allemande

W. HEFFER & SONS, LTD.,
20 *Trinity Street*, Cambridge,
England CB2 3NG,
pour la Grande-Bretagne
et le Commonwealth

LIBRERIA GÖRLICH,
Corso di Porta Vittoria 28,
I-20122 Milano,
pour l'Italie

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

Les tomes I à VIII, X, XI, XIII et XIX sont épuisés.

- IX (1963) VARRON.
- XII (1966) PORPHYRE.
- XIV (1969) L'ÉPIGRAMME GRECQUE.
- XV (1970) LUCAIN. *Entretiens préparés et présidés par Marcel DURRY.*
- XVI (1970) MÉNANDRE. *Entretiens préparés et présidés par E.G. TURNER.*
- XVII (1972) ENNIUS. *Entretiens préparés et présidés par Otto SKUTSCH.*
- XVIII (1972) PSEUDEPIGRAPHIA I. *Entretiens préparés et présidés par Kurt von FRITZ.*
- XX (1974) POLYBE par F.W. WALBANK — Paul PÉDECH — Hatto H. SCHMITT — Domenico MUSTI — Gustav Adolf LEHMANN — Claude NICOLET — Eric W. MARSDEN — François PASCHOUD — Arnaldo MOMIGLIANO. *Entretiens préparés et présidés par Emilio GABBA.*
- XXI (1975) DE JAMBLIQUE A PROCLUS par Werner BEIERWALTES — Henry J. BLUMENTHAL — Bend DALSGAARD LARSEN — Edouard des PLACES — Heinrich DÖRRIE — John M. RIST — Jean TROUIL-LARD — John WHITTAKER — R.E. WITT. *Entretiens préparés et présidés par Heinrich DÖRRIE.*
- XXII (1976) ALEXANDRE LE GRAND, IMAGE ET RÉALITÉ par E. BADIAN — A.B. BOSWORTH — R.M. ERRINGTON — R.D. MILNS — Fritz SCHACHERMEYER — Erkingen SCHWARZENBERG — Gerhard WIRTH. *Entretiens préparés par E. BADIAN et présidés par Denis van BERCHEM.*
- XXIII (1977) CHRISTIANISME ET FORMES LITTÉRAIRES DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE EN OCCIDENT par Alan CAMERON — Yves-Marie DUVAL — Jacques FONTAINE — Manfred FUHRMANN — Reinhart HERZOG — Walther LUDWIG — P.G. van der NAT — Peter L. SCHMIDT. *Entretiens préparés et présidés par Manfred FUHRMANN.*
- XXIV (1978) LUCRÈCE par L. ALFONSI — D. FURLEY — Olof GIGON — Pierre GRIMAL — Knut KLEVE — Gerhard MÜLLER — Wolfgang SCHMID — P.H. SCHRIJVERS. *Entretiens préparés et présidés par Olof GIGON.*
- XXV (1979) LE CLASSICISME À ROME AUX I^{ers} SIÈCLES AVANT ET APRÈS J.-C. par G.W. BOWER-SOCK — Hellmut FLASHAR — Thomas GELZER — Woldemar GÖRLER — François LASSERRE — Karl MAURER — Felix PREISSHOFFEN — D.A. RUSSELL — Paul ZANKER. *Entretiens préparés et présidés par Hellmut FLASHAR.*
- XXVI (1980) LES ÉTUDES CLASSIQUES AUX XIX^e ET XX^e SIÈCLES par Willem den BOER — R.R. BOLGAR — Walter BURKERT — Kenneth J. DOVER — Fritz KRAFFT — Arnaldo MOMIGLIANO — Evelyn PATLAGEAN. *Entretiens préparés et présidés par Willem den BOER.*
- XXVII (1981) LE SACRIFIÈRE DANS L'ANTIQUITÉ par Walter BURKERT — Albert HENRICHs — G.S. KIRK — Giulia PICCALUGA — Udo W. SCHOLZ — Robert TURCAN — Jean-Pierre VERNANT — H.S. VERSNEL. *Entretiens préparés et présidés par Jean RUDHARDT et Olivier REVERDIN.*
- XXVIII (1982) ÉLOQUENCE ET RHÉTORIQUE CHEZ CICÉRON par Gualtiero CALBOLI — Carl Joachim CLASSEN — A.D. LEEMAN — Alain MICHEL — Walter RUEGG — Wilfried STROH — Michael WINTERTOPF. *Entretiens préparés et présidés par Walther LUDWIG.*
- XXIX (1983) SOPHOCLE par Jean IRIGOIN — Bernard M.W. KNOX — Stefan L. RADT — Bernd SEIDENSTICKER — George STEINER — Oliver TAPLIN — R.P. WINNINGTON-INGRAM. *Entretiens préparés et présidés par Jacqueline de ROMILLY.*
- XXX (1984) LA FABLE par Francisco R. ADRADES — Robert S. FALKOWITZ — Fritz Peter KNAPP — François LASSERRE — Morten NØJGAARD — G.U. THITE — John VAIO — M.L. WEST. *Entretiens préparés par Francisco R. ADRADES et présidés par Olivier REVERDIN.*
- XXXI (1985) PINDARE par Paola BERNARDINI — D.E. GERBER — André HURST — Adolf KÖHNKEN — Mary R. LEFKOWITZ — Hugh LLOYD-JONES — Jaume PORTULAS — Georges VALLET. *Entretiens préparés et présidés par André HURST.*
- XXXII (1986) ASPECTS DE LA PHILOSOPHIE HELLÉNISTIQUE par Klaus BRINGMANN — Lambros COULOUBARITIS — Fernanda DECLEVA CAZZI — Albrecht DIHLE — Maximilian FORSCHNER — Olof GIGON — Pierre GRIMAL — I.G. KIDD — Anthony LONG — *Entretiens préparés et présidés par Hellmut FLASHAR et Olof GIGON.*
- XXXIII (1987) OPPOSITION ET RÉSISTANCES À L'EMPIRE D'AUGUSTE À TRAJAN par Kurt A. RAAFLAUB — Dieter TIMPE — Arnaldo MOMIGLIANO — Z. YAVETZ — Barbara LEVICK — Adalberto GIOVANNINI — Werner ECK — G.W. BOWERSOCK — Hubert ZEHNACKER. *Entretiens préparés par Adalberto GIOVANNINI et présidés par Denis van BERCHEM.*
- XXXIV (1989) L'ÉGLISE ET L'EMPIRE AU IV^e SIÈCLE par Friedrich VITTINGHOFF — E.P. MEIJERING — W.H.C. FREND — Charles PIETRI — Lellia CRACCO RUGGINI — K.L. NOETHLICHs — T.D. BARNEs. *Entretiens préparés et présidés par Albrecht DIHLE.*
- XXXV (1990) HÉRODOTE ET LES PEUPLES NON GRECS par Walter BURKERT — Albrecht DIHLE — Pierre BRIANT — J. HARMATTA — David ASHERI — Mario LOMBARDO — A.B. LLOYD — Sandro F. BONDI — Giuseppe NENCI. *Entretiens préparés par Giuseppe NENCI et présidés par Olivier REVERDIN.*
- XXXVI (1991) SÈNEQUE ET LA PROSE LATINE par B.L. HJIMANS — Karlhans ABEL — Mireille ARMISEN-MARCHETTI — R.G. MAYER — Giancarlo MAZZOLI — Pierre GRIMAL — Italo LANA — Olof GIGON — Jean SOUBIRAN. *Entretiens préparés par Pierre GRIMAL.*
- XXXVII (1992) LE SANCTUAIRE GREC par A. SCHACHTER — Emily KEARNS — Birgitta BERGQUIST — Fritz GRAF — Madeleine JOST — Folkert van STRATEN — Roland ETIENNE — Richard A. TOMLINSON. *Entretiens préparés par A. SCHACHTER et présidés par Jean BINGEN.*
- XXXVIII (1993) ARISTOPHANE par Enzo DEGANI — Thomas GELZER — Eric W. HANDLEY — J.M. BREMER — K.J. DOVER — Nicole LORAUX — Bernhard ZIMMERMANN. *Entretiens préparés et présidés par F.W. HANDLEY et J.M. BREMER.*
- XXXIX (1993) HORACE par Hermann TRÄNKLE — P.H. SCHRIJVERS — Virginio CREMONA — Stephen J. HARRISON — Manfred FUHRMANN — Hans Peter SYNDIKUS — Karsten FRIIS-JENSEN — Walther LUDWIG — Andrée THILL. *Entretiens préparés et présidés par Walther LUDWIG.*
- XL (1994) LA PHILOGIE GRECQUE À L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE ET ROMAINE par N.J. RICHARDSON — Jean IRIGOIN — Herwig MAEHLER — Renzo TOSI — Graziano ARRIGHETTI — D.M. SCHENKEVELD — Carl Joachim CLASSEN. *Entretiens préparés et présidés par Franco MONTANARI.*
- XLI (1996) PAUSANIAS HISTORIEN par Domenico MUSTI — François CHAMOUX — Mauro MOGGI — Walter AMELING — Yves LAFOND — Ewen L. BOWIE — Susan E. ALCOCK — Denis KNOEPFLER. *Entretiens préparés et présidés par Jean BINGEN.*
- XLII (A paraître en 1996) LES LITTÉRATURES TECHNIQUES DANS L'ANTIQUITÉ ROMAINE. *Entretiens préparés et présidés par Claude NICOLET.*